



This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

**The text on this page is estimated to be only 2.64% accurate**

i KC ^i

LA FRANCE CLASSIQUE. AVENTURES DE TÉLÉMAQUE.

**The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate**

AVENTURES DI TÉLÉMAQUE PAR FENELON. LEIPZIG,  
BER5. TADCHNITZ JEUNE, LIBRAIRE -EDITEUR 1845.

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

KO 'h'i^S^

**The text on this page is estimated to be only 29.15% accurate**

## LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE. LIVRE PREMIER.

Télémaque, conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, et jeté par une tempête dans l'île de Calypso. Cette déesse, inébranlable du départ d'Ulysse, fait au fils de ce héros l'accueil le plus favorable; et, concevant aussitôt pour lui une violente passion, elle lui offre l'immortalité, s'il veut demeurer avec elle. Pressé par Calypso de faire le récit de ses aventures, il lui raconte son voyage à Pylos et à Lacédémone, son naufrage sur la côte de Sicile, le danger qu'il y courut d'être immolé aux mânes d'Ancise, le secours que Mentor et lui donnèrent à Aceste, roi de cette contrée, dans une incursion de barbares, et la reconnaissance que ce prince leur en témoigna, en leur donnant un vaisseau phénicien pour retourner dans leur pays. Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnait plus de son chant: les nymphes qui jadis servaient n'osaient lui parler. Elle se promenait souvent seule sur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordait son lit; mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisaient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avait vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes; et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux. Tout à coup, elle Télémaque, \

2 TÉLÉMAQUE. aperçut les débris d'un navire qui venait de faire naufrage^ des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottants sur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paraissait âgé , l'autre, quoique jeune, ressemblait à Ulysse. Il avait sa douceur et sa fierté , avec sa taille et sa démarche majestueuse. La déesse comprit que c'était Télémaque, fils de ce héros. Mais, quoique les dieux surpassent de loin en connaissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui était cet homme vénérable dont Télémaque était accompagné: c'est que les dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît; et Minerve, qui accompagnait Télémaque sous la figure de Mentor, ne voulait pas être connue de Calypso. Cependant Calypso se réjouissait d'un naufrage qui mettait dans son île le fils d'Ulysse , si semblable à son père. Elle s'avance vers lui ; et, sans faire semblant de savoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchait de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur, qui éclatait malgré elle sur son visage. Télémaque lui répondit: O vous, que que vous soyez (mortelle ou déesse) , quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une divinité, seriez-vous insensible à malheur d'un fils qui , cherchant son père à la merci des vents et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers? Quel est donc votre père que vous cherchez? reprit la déesse. U se nomme Ulysse , dit Télémaque ; c'est un des rois qui ont, après un siège de dix ans, renversé la fameuse Troie. Son nom fut célèbre dans toute la Grèce et dans toute l'Asie, par sa valeur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étendue des mers, il a parcouru tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénélope sa femme, et moi qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance

LIVRE I. 3 rance de le rcToir. Je coars , avec les mêmes dangers qae lui, pour apprendre où il est. Mais que dis-je? peai-éire qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abtmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; et si vous sayez, 6 déesse ! ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque. Calypso , étonnée et attendrie de voir dans une si Tîve jeunesse tant de sagesse et d'éloquence , ne pouvait rassasier ses yeux en le regardant , et elle demeurait en silence. Enfin elle lui dit : Télémaque , nous vous apprendrons ce qui est arrivé -à votre père. Mais l'histoire en est longue, il est temps de vous délasser de tous vos travaux. Tenez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils: venez , vous serez ma consolation dans cette solitude , et je ferai votre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir. Télémaque suivait la déesse, accompagnée d'une foule de jeunes nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevait de toute là tête, comme un grand chêne, dans une forêt, élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admirait l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grâce; le feu qui sortait de ses yeux et la douceur qui tempérerait cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivait Télémaque. On arriva h la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir , avec une apparence de simplicité rustique, des objets propres h charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyait ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes , ni tableaux , ni statues : mais cette grotte était taillée dans le roc, en voûte pleine de rocailles et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne qui étendait ses branches souples également de tous cAtés. Les doux zéphirs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, upe délicieuse fraîcheur; des fontaines, Coulant avec un doux

4 TÉLÉMAQUE. murmure sur des prés semés d'amarantbes et de violettes, formaient en cUvers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal; mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là on trouvait an bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons , répand le plus doux de tous les parfums: ce bois semblait couronner ces belles prairies , et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer. Là on n'entendait jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'an ruisseau, qui, se précipitant 'du haut d'un rocher, tombait à gros bMiillons pleins d'écume, et s'enfuyait au travers de la prairie. La grotte de la déesse était sur le pencfaaat d'une colUne. De là on déc&uvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace , quelquefois follement irritée contre les rochers , où elle se brisait en gémissant ^t élevant ses vagues cemme des montagnes. D'un autre cAté, oti voyait une rivière où se formaient des lies bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portaient leurs têtes supeiïies jusque dans les nues. Les divers canaux qui formaient ces lies semblaient se jouer dans la campagne : les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avaient une eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours , revenaient sur leurs pas comme pour remonter vers leur source , et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaient dans les nues, et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étaient couvertes de pampre vert qui pendait en festons : le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres, couvraient la campagne, et en faisaient un grand jardin.

LIVRE I. 9 Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles^ loi dit : Beposez-vous ; vos habits sont rawiillés» il est temps que vous en changiez ; ensuite nous nous reverrons, et je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même temps elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la déesse demeurait. Les nymphes avaient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre dont la bonne odeur se répandait de tous côtés , et elles y avaient laissé des habits pour le%nouveaux hAtes.

Télémaque , voyant qu'on lui avait destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçait celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or , prit le plaisir« sir qui est naturel à un jeune homme , en considérant cette magnificence. Mentor lui dit d'un ton grave : Est-ce donc là , 6 Télémaque ! les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre père et à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme est indigne de la sagesse et de la gloire : la gloire n'est due >qu'à un cœur qui sait souffrir la peine et fouler aux pieds les plaisirs. Télémaque répondit en soupirant: Que les dieux me fassent périr plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de mon cœur! Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée.

Mais qu'est-ce le faveur du ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette déesse ou cette mortelle qui vous comble de biens? Craignez, répartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux; craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire : le naufrage et la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu.

6 TÉLÉMAQUE. « Gardez-Yous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jennesse est présomptueuse, elle se promet tout d'ellemême: quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien h craindre ; elle se conGe légèrement et sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces et flatteuses de Galypso , qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs ; craignez le poison caché : défiez- vous de Yous-même, et attendez toujours mes conseils. Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso , qui les attendait, ^es nymphes, avec leurs cheveux tressés et des habits blancs , servirent d'abord un repas simple , mais eiquis pour le goût et pour la propreté. On n'y voyait aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avaient pris dans des filets, ou des bêtes qu'elles avaient percées de leurs flèches à la chasse : un vin plus doux que le nectar coulait des grands vases d'argent dans des tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet et que l'automne répand sur la terre. En même temps quatre jeunes nymphes se mirent h chanter. D'abord elles chantèrent le combat des dieux contre les géants, puis les amours de Jupiter et de Sémélé, la naissance deBacchus et son éducation conduite par le vieux Silène , la course d'Âtalante et d'Hippomène , qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or venues du jardin des Hespérldes ; enfin la guerre de Troie fut aussi chantée ; les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux. La première des nymphes, qui s'appelait Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes qui coulèrent le long de ses joues donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso aperçut qu'il ne pouvait manger, et qu'il était saisi de douleur, elle fit signe aux nymphes. À l'instant, on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, et la descente d'Orphée aux enfers pour en retirer Eurydice.

LIVRE I. 7 Quand le repas fut fini, la déesse prit Télémaque, et lui parla ainsi: Tous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois. Je suis immortelle : nul mortel ne peut entrer dans cette lie sans être puni de sa témérité ; et votre naufrage même ne vous garantirait pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimais. Votre père a eu le même bonheur que vous ; mais , hélas ! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé longtemps dans cette lie : il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel ; mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie lui fit rejeter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque> qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter; il partit; et je fus vengée par la tempête : son vaisseau, après avoir été le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple. Après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer, ni pour revoir, ni pour régner jamais dans l'Ile d'Ithaque après lui : consolez-vous de l'avoir perdu , puisque vous trouvez ici une divinité prête à vous rendre heureux , et un royaume qu'elle vous offre. La déesse ajouta à ces paroles de longs discours pour montrer combien Ulysse avait été heureux auprès d'elle: elle raconta ses aventures dans la caverne du cyclope Polyphème, et chez Antiphates, roi des Lestrigons; elle n'oublia pas ce qui lui était arrivé dans l'Ile de Circé , fille du Soleil, ni les dangers qu'il avait courus entre Scylle et Charybde. Elle représenta la dernière tempête que Neptune avait excitée contre lui quand il partit d'auprès d'elle. Elle . voulut faire entendre qu'il était péri dans ce naufrage, et elle supprima son arrivée dans l'Ile des Phéaciens. O Télémaque , qui s'était d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Galypso , reconnut enfin son artifice, et la sagesse des conseils que Mentor venait de lui donner. Il répondit en peu de mots : O déesse, pardonnez à ma douleur ; maintenant, je ne puis que m'aff

s TÉLÉMAQUE. fliger; peut-être que dans la saite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. Laissez-moi en ce moment pleurer mon père ; tous savez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré. Calypso n'osa d'abord le presser davantage: elle feignit même d'entrer dans sa douleur, et de s'attendrir pour Ulysse. Mais) pour mieux connaître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avait fait naufrage, et par quelles aventures il était sur ces côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, serait trop long. Non, non, répondit-elle; il me tarde de les savoir; hâtez-vous de me les raconter. Elle le pressa longtemps. Enfin il ne put lui résister, et il panla ainsi : J'étais parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du siège de Troie des nouvelles de mon père. Les amants de ma mère Pénélope furent surpris de mon départ: j'avais pris soin de le leur cacher, connaissant leur perfidie. Nestor, que je vis àPylos, niMénélas, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre si mon père était encore eq vie. Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avais oui dire que mon père avait été jeté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposait à ce téméraire dessein : il me représentait , d'un côté, les Cyclopes, géants monstrueux qui dévorent les hommes; de l'autre, la flotte d'Énée et des Troyens, qui étaient sur ces côtes. Ces Troyens , disait-il , sont animés contre tous les Grecs; mais surtout ils répandraient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuait-il, en Ithaque: peut-être que votre père, aimé des dieux, y sera aussitôt que vous. Mais si les dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre sagesse à tous les peuples, et faire voir en vous à toute

LIVRE I. 9 la Grèce un roi aussi digne de régner que le fut jamais Ulysse Itti-Biême. Ces paroles étaient salutaires; mais je n'étais pas assez prudent pour les écouter; je n'écoutais que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenais contre ses conseils; et les dieux permirent que je fisse une faute qui devait servir à me corriger de ma présomption. Pendant qu'il parlait, Calypso regardait Mentor. Elle était étonnée; elle croyait sentir en lui quelque chose de divin; mais elle ne pouvait démêler ses pensées confuses: ainsi elle demeurait pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, et satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi. Nous eûmes assez longtemps un vent favorable pour aller en Sicile; mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs, nous aperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril; et nous reconnûmes bientôt que c'étaient les vaisseaux d'Énée: ils n'étaient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avait empêché de considérer attentivement. Mentor parut, dans ce danger, non-seulement ferme et intrépide, mais encore plus gai qu'à l'ordinaire: c'était lui qui m'encourageait; je sentais qu'il m'inspirait une force invincible. Il donnait tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote était troublé. Je lui disais: Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent? Oh! si jamais nous échappons de cette tempête, je me

10 TÉLÉMAQUE. déOeraï de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi: c'est vous, Mentor, que je croirai toujours. Mentor, en souriant, me répondait: Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite ; il sufGt que vous la sentiez, et qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos désirs. Mais quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre; mais quand on y est , il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse; montrez un cœur plus grand que tous les maui qui vous menacent. La douceur et le courage du sage Mentor me charmèrent; mais je fus encore bien plus surpris quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençait à s'éclaircir, et où les Troyens, nous voyant de près , n'auraient pas manqué de nous reconnaître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui était presque semblable au nôtre , et que la tempête avait écarté. La poupe en était couronnée de certaines fleurs : il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables; il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens ; il ordonna à tons nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourraient le long de . leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. Ea cet état, nous passâmes au milieu de leur flotte: ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en revoyant des compagnons qu'ils avaient crus perdus. Nous fûmes même contraints, par la violence de la mer, d'aller assez longtemps avec eux: enfin nous demeurâmes un peu derrière; et, pendant que les vents impétueux les poussaient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile. Nous y arrivâmes en effet. Mais ce que nous cherchions n'était guère moins funeste que la flotte qui nous

LITRE I. 11 faisait fuir : nous trowrâmes sur cette côte de Sicile d'aatrès Troyens eunemis des Grecs. C'était là que régnait le YieuiAcesté, sorti de Troie. A peine fûmes-nous arrivés sur ce rivage, que les habitants crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Ile armés pour les surprendre , ou des étrangers qui venaient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau; dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons; ils ne réservent que Mentor et moi pour nous présenter à Acesté , afin qu'il pût savoir de nous quels étaient nos desseins, et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derrière le dos; et notre mort n'était retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on saurait que nous étions Grecs. On nous présenta d'abord à Acesté, qui, tenant son sceptre d'or en main , jugeait les peuples, et se préparait à un grand sacrifice. Il nous demanda, d'un ton sévère, quel était notre pays et le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, et lui dit: Nous venons des côtes de la grande Hespérie, et notre patrie n'est pas loin de là. Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Acesté , sans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers qui cachaient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine , où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernaient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O roi ! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement! Sachez que je suis Télémaque, fils du sage Ulysse , roi des Ithaciens. Je cherche mon père dans toutes les mers : si je ne puis le trouver , ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie, que je ne saurais supporter. A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple, ému, s'écria qu'il fallait faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avaient renversé la ville de Troie. O fils

113 TÉLÉHAQUE. d'Ulysse ! me dît Àceste , je ne puis refuser  
votre sang ans mânes de tant de Troyens que Votre père a précipités sur les  
rivages du noir Cocyte : Vous, et celui qui vous mène, tous périrez. En  
même temps un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le  
tombeau d'Anchise. Leur sang, disait-il , sera agréable à l'ombre de ce  
héros; Énée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir  
combien vous aimez ce qu'il avait de plus cher au monde. Tout le peuple  
applaudit à cette proposition ^ et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà  
on nous menait sur le tombeau d'Anchise. On y avait dressé deux autels, où  
le feu sacré était allumé ; le glaive qui devait nous percer était devant nos  
yeux ; on nous avait couronnés de fleurs, et nulle compassion ne pouvait  
garantir notre vie: c'était fait de nous, quand Mentor demanda  
tranquillement à parler au roi. Il lui dit: O Aceste! si le malheur du jeune  
Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens , ne peut vous  
toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai  
acquise des présages et de la volonté des dieux me fait connaître qu'avant  
que trois jours soient écoulés vous serez attaqué par des peuples barbares ,  
qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre  
ville et pour ravager tout votre pays. Hâtez-vous de les prévenir; mettez vos  
peuples sous les armes; et ne perdez pas un moment pour retirer au dedans  
de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si  
ma prédiction est fautive, vous serez libre de nous immoler dans trois jours ;  
si au contraire elle est véritable , souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie  
à ceux de qui on la tient. Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui  
disait avec une assurance qu'il n'avait jamais trouvée en aucun homme. Je  
vois bien, ,répondit-il , ô étranger, que les dieux , qui vous ont si mal  
partagé pour tous les dons de

UVIB I. 1) ta fortune, tous ont accordé Vltke sagesse qui est plus estimable que toutes les prospérités. Eo même temps il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avait menacé. On ne voyait de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfants les larmes aux yeux qui se retiraient dans la ville. Les bœufs mugissants et les brebis bêlantes venaient en foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'était de toutes parts des cris confus de gens qui se poussaient les uns les autres, qui ne pouvaient s'entendre, qui prenaient, dans ce trouble, un inconnu pour leur ami, et qui couraient sans savoir où tendaient leurs pas. Mais les principaux de la ville, se croyant plus sages que les autres, s'imaginaient que Mentor était un imposteur, qui avait fait une fausse prédiction pour sauver sa vie. Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étaient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière; puis on aperçut une troupe innombrable de barbares armés: c'étaient les Himériens, peuples féroces, avec les nations qui habitent sur les monts Nébroides et sur le sommet d'Acratas, où règne un hiver que les léphyrus n'ont jamais adouci. Ceux qui avaient méprisé la prédiction de Mentor perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor: J'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis fidèles. Les dieux vous ont envoyés pour nous sauver: je n'attends pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils; hâtez-vous de nous secourir. Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattants. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance; il range les soldats d'Aceste; il marche à leur tête, et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de découragement, ne peut dans sa vieillesse

14 TÊLÉMAQ<sup>^</sup>. lesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près , mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressemblait, dans le combat, à l'immortelle égide. La mort courait de rang en rang partout sous ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore , et qui entre dans un troupeau de faibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le sang; et les bergers, loin de secourir le troupeau, fuient, tremblants, pour se dérober à sa fureur. Ces barbares, qui espéraient de surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris et déconcertés. Les sujets d'Âceste , animés par l'exemple et par les ordres de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyaient point capables. De ma lance je renversai le fils du roi de ce peuple ennemi. Il était de mon âge , mais il était plus grand que moi ; car ce peuple venait d'une race de géants qui étaient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisait un ennemi aussi faible que moi: mais, sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage et brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, et je lui fis vomir, en expirant, des torrents d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chute ; le bruit de ses armes retentit jusques aux montagnes. Je pris ses dépouilles, et je revins trouver Âceste. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces , et poussa les fuyards jusque dans les forêts. Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri et inspiré des dieux. Aceste , touché de reconnaissance, nous avertit qu'il craignait tout pour nous, si les vaisseaux d'Énée revenaient en Sicile : il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays» nous combla de présents, et nous pressa de partir, pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyait; mais il ne voulut nous donner ni un pilote ni des rameurs de sa nation , de peur qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Grèce. Il nous donna des marchands phéniciens , qui<sup>^</sup>

LIVRE II. 15 étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avaient rien à craindre, et qui devaient ramener le vaisseau d'Aceste quand ils nous auraient laissés à Ithaque. Mais les dieux, qui se jouent des desseins des hommes, nous réservaient d'autres dangers. LIVRE II. Suite du récit de Télémaque. Le vaisseau tyrien qu'il montait ayant été pris par une flotte de Sésostri, Mentor et lui sont devenus prisonniers et conduits en Egypte. Richesses et merveilles de ce pays : sagesse de son gouvernement. Télémaque et Mentor sont traduits devant Sésostri/ qui renvoie l'examen de leur affaire à un de ses officiers appelé Méléthopbis. Par ordre de cet officier, Mentor est vendu à des Éthiopiens qui l'emmènent dans leur pays, et Télémaque est réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis. Là, Termosiris, prêtre d'Apollon, adoucit la rigueur de son exil, en lui apprenant à imiter le dieu, qui, étant contraint de garder les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie, se consolait de sa disgrâce en polissant les mœurs sauvages des bergers. Bientôt Sésostri, informé de tout ce que Télémaque faisait de merveilleux dans le désert d'Oasis, le rappelle auprès de lui, reconnaît son innocence, et lui promet de le renvoyer à Ithaque. Mais la mort de ce prince replonge Télémaque dans de nouveaux malheurs ; il est emprisonné dans une tour sur le bord de la mer, d'où il voit Bocchoris, nouveau roi d'Egypte, être tué dans un combat contre ses sujets révoltés, et secourus par des Phéniciens. Les Tyriens, par leur fierté, avaient irrité contre eux le grand roi Sésostri, qui régnait en Egypte, et qui avait conquis tant de royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce, et la force de l'imprenable ville de Tyr, située dans la mer, avaient enflé le cœur de ces peuples. Ils avaient refusé de payer à Sésostri le tribut qu'il leur avait imposé en revenant de ses conquêtes ; et ils avaient fourni des troupes à son frère, qui avait voulu, à

i6 TÉLÊMAQDE. soD retour, le massacrer au milieu des réjouissances d'un grand festin. SésostreXs avait résolu, pour abattre l'arrogance, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux allaient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte égyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port et la terre semblaient fuir derrière nous, et se perdre dans les nues. En même temps nous voyons approcher les navires des Égyptiens, semblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, et voulurent s'en éloigner: mais il n'était plus temps; leurs voiles étaient meilleures que les nôtres; le vent les favorisait; leurs rameurs étaient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, et nous emmènent prisonniers en Egypte. En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens; à peine daignèrent-ils m'écouter: ils nous regardèrent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquaient; et ils ne songèrent qu'au profit d'une telle prise. 10É}k nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, et nous voyons la côte d'Egypte presque aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'île de Pharos, voisine de la ville de No : de là nous remontons le Nil jusques à Memphis. Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auraient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous pouvions jeter les yeux sur les deux rivages sans apercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvraient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étaient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchait de son sein,

LIVRE II. 17 des bergers qui faisaient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour. Heureux, disait Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi! il est dans Tabondance; il vit heureux, et aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutait-il , à Télémaque , que vous devez régner , et faire la joie de vos peuples, si jamais les dieux vous font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfants, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux; et faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix et la joie sans se ressouvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présents. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre, et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus spumis, sont les fléaux du genre humain. Ils sont craints comme ils le veulent être; mais ils sont haïs, détestés; et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux. Je répondais à Mentor: Hélas! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner : il B'y a plus d'Ithaque pour nous ; nous ne reverrons jamais ni notre patrie , ni Pénélope : et quand même Ulysse retournerait plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lut obéir pour apprendre à commander. Mourons , mon cher Mentor; nulle autre pensée ne nous est plus permise: mourons, puisque.les dieux n'ont aucune pitié de nous. En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupaient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignait les maux avant qu'ils arrivassent, ne savait plus ce que c'était que de les craindre dès qu'ils étaient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse! s'écriait-il, quoi donc! vous vous laissez vaincre à votre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'Ile d'Ithaque et Pénélope. Vous verrez même dans sa première gloire celui que vous n'avez point connu, l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre, et ^ui dans ses Télémaque» 2

IS TELÉMAQUE. malheurs, encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. Oh ! s'il pouvait apprendre, dans les terres éloignées où la tempête l'a jeté , que son fils ne sait imiter ni sa patience ni son courage , cette nouvelle Taccâblerait de honte , et lui serait plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si longtemps. Ensuite Mentor me faisait remarquer la joie et Taboodance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptait jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admirait la bonne police de ces villes; la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche; la bonne éducation des enfants, qu'on accoutumait à l'obéissance , au travail , à la sobriété, à l'amour des arts ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de religion, le désintéressement, le désir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, et la crainte pour les dieux , que chaque père inspirait à ses enfants. ' U ne se lassait point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disait-il sans cesse , le peuple qu'un sage roi conduit ainsi ! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, et qui trouve le sien dans sa vertu ! Il tient les hommes par nn lien cent fois plus fort que celui de la crainte, c'est celui de l'amonr. Non-seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. U règne dans tous les cœurs : chacnn , bien Idf n de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, et donnerait sa vie pour lui. Je remarquais ce que disait Mentor, et je sentais renaître mon courage au fond de mon cœur, à mesure que ce sage ami me parlait. Aussitôt que nous fikmes arrivés à Memphis, ville opulente et magnifique , le gouverneur orddnna que nous irions jusqu'à Thèbes pour être présentés au roi Sésostris , qui voulait examiner les choses par luimême, et qui était fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil , jusqu'à cette fameuse Thèbes à cent portes, où habitait ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, et plus peuplée

LIVRE II. 19 qat les plus florissantes villes jde Grèce. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts et pour la sûreté publique. Les places sont ornées de fontaines et d'obélisques; les temples sont de marbre, et d'une architecture simple, mais majestueuse. Le palais du prince est lui seul comme une grande ville: on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides et obélisques, que statues colossales, que meubles d'or et d'argent massif. Ceux qui nous avaient pris dirent au roi que nous avions été trouvés dans un navire phénicien. Il écoutait chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ses sujets qui avaient, ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisait ni ne rebutait personne, et ne croyait Atre roi que pour faire du bien à tous ses sujets, qu'il aimait comme ses enfants. Pour les étrangers, il les recevait avec bonté , et voulait les voir, parce qu'il croyait qu'on apprenait toujours quelque chose d'utile en s'instruit sant des moeurs et des maximes des peuples éloignés. Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta à lui. U était sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or. Il était déjà vieux, mais agréable, plein de douceur et de majesté : 11 jugeait tous les jours les peuples , avec une patience et une sagesse qu'on admirait sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires et k rendre une exacte justice , il se délassait le soir à écouter des hommes savants , ou à converser avec les plus honnêtes gens , qu'il savait bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. Od ne pouvait lui reprocher en toute sa vie que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avait vaincus, et de s'être confié à un de ses siyets que je vous dépeindrai tout à l'heure. Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse et de ma douleur; il me demanda ma patrie et mon nom. Nous fûmes étonnés de la sagesse qui parlait par sa bouche Je 2\*

^0 TÉLÉMAQUE. loi répondis. O grand roi, vous n'ignorez pas le siège de Troie, qui a duré dix ans, et sa ruine, qui a coûté tant de sang k toute la Grèce. Ul<sup>e</sup>, mon père, a été un<sup>r</sup>des principaux rois qui ont ruiné cette ville : il erre sur toutes les mers, sans pouvoir retrouver l'Ile d'Ithaque, qui est son royaume. Je le cherche; et un malheur semblable au sien fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon père et à ma patrie. Ainsi puissent les dieux vous conserver à vos en\* fants, et leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon père! Sésostris continuait à me regarder d'un œil de compas\* sion; mais, voulant savoir si ce que je disais était vrai, il nous renvoya à un de ses officiers, qui fût chargé de savoir de ceux qui avaient pris notre vaisseau si nous étions ef\* fectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Pbénidens, dit le roi, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis , et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un l<sup>a</sup>che mensonge ; si au contraire ils sont Grecs , je veux qu'on les traite favorablement, et qu'on les renvoie dans leur pays sur un de mes vaisseaux: car j'aime la Grèce; plusieurs Égyptiens y ont donné des lois. Je connais la vertu d'Hercule; la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous, et j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse : tout mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse. L'officier auquel le roi envoya l'examen de notre affaire avait l'Âme aussi corrompue et aussi artificieuse que Sésostris était sincère et généreux. Cet officier se nommait Méthopis; il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre ; et connue il vit que Mentor répondait avec plus de sagesse que moi , il le regarda avec aversion et avec défiance : car les méchants s'irritent contre les bons. Il nous sépara, et depuis ce moment je ne sus point ce qu'était devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Méthopis espérait toujours qu'en nous ques

LIVRE II. 21 <sup>ti</sup>oDDaot sûrement il pourrait doos faire dire des choses contraires : surtout il croyait m'êbiouir par ses promesses flatteuses, et me faire avouer ce que Mentor lui aurait caché. Enfin il ne cherchait pas de bonne foi la vérité; mais il voulait trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet , malgré notre innocence et malgré la sagesse du roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les rois sont-ils exposés , tes plus sages mêmes sont souvent surpris. Des hommes artificieux et intéressés les environnent. Les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés ni flatteurs ; les bons attendent qu'on les cherche , et les princes ne savent guère les aller chercher: aucontr<sup>^</sup>re, les méchants sont hardis , trompeurs , empressés à s'insinuer et à plaire , adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur et la conscience pour contenter les passions de celui qui règne. O qu'un roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchants! il est perdu s'il ne repousse la flatterie, et s'il n'aime ceux qui disent hardim<sup>^</sup> la vérité. Yoiià les réflexions que je faisais dans mon malheur; et je rappelais tout ce que j'avais ouï dire à Mentor. Cependant Méthophis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis avec ses esclaves , afin que je servisse avec eux h conduire ses grands troupeaux. En cet endroit, Calypso interrompit Télémaque, disant: Eh bien, que fîtes-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la servitude? Télémaque répondit : Mon malheur croissait toujours; je n'avais plus la misérable consolation de choisir entre la servitude et la mort. 11 fallut être esclave, et épuiser pour ainsi dire toutes les rigueurs de la fortune. Il ne me restait plus aucune espérance , et je ne pouvais pas même dire un mot pour travailler h me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avait vendu à des Éthiopiens , et qu'il les avait suivis en Ethiopie. Pour mol, j'arrivai dans des déserts affreux: on y voit

2% TÉLÉMAQUË. des sables brûlants aa miliea des plaines. Des neiges qui ne fondent jamais font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes; et on trouve seulement, pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi les rochers, vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées : les vallées y sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons. Je ne trouvai d'autres hommes, en ce pays, que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là , je passais les nuits à déplorer mon malheur , et les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui , espérant d'obtenir sa liberté , accusait sans cesse les autres pour faire valoir à son maître son zèle et son attachement à ses intérêts. Cet esclave ,se nommait Buthis. Je devais succomber en cette occasion : la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendais la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment, je remarquai que toute la montagne tremblait : les chênes et les pins semblaient descendre du sommet de la montagne; les vents retenaient leurs haleines; une voix mugissante sortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles: Fils du sage Ulysse, il faut que ta deviennes, comme lui , grand par la patience : les princes qui ont toujours été heureux ne sont guère dignes de l'être; la mollesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes les malheurs, et si tu ne les oublies jamais! Tu reverras Ithaque, et ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le mattre des autres hommes, souviens-toi que tu as été faible, pauvre et souffrant comme eux; prends plaisir à les soulager; aime ton peuple, déteste la flatterie; et sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré , et courageux pour vaincre tes passions. Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon

LITRE II. 23 cœur; elles y firent renaître !• joie et le courage. Je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, et qui glace le sang dans les veines, quand les dieux se communiquent aux mortels; je me levai tranquille: j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvais un nouvel homme; la sagesse éclairait mon esprit; je sentais une douce force pour modérer toutes mes passions , et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert; ma douceur, ma patience, mon exactitude, apaisèrent enfin le cruel Buthis , qui était en autorité sur les autres esclaves, et qui avait voulu d'abord me tourmenter. Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres; car j'étais accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit et le soutenir. Heureux, disais-je, ceux qui se dé<sup>^</sup>goûtent des plaisirs violents , et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir; et l'ennui, qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne sont point, comme moi, privés de la lecture ! Pendant que ces pensées roulaient dans mon esprit , je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout d'un coup un vieillard qui tenait dans sa main un livre. Ce vieillard avait un grand front chauve et un peu ridé; une barbe blanche pendait jusqu'à sa ceinture; sa taille était haute et majestueuse , son teint était encore frais et vermeil , ses yeux vifs et perçants, sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais, je n'ai vu un si vénérable vieillard.

U

U ' TÉLÉIUQUE. s'appelait Termosiris, et il était prêtre d'^oUon, qu'il servait daos un temple de marbre qae les rois d'Egypte avaient consacré à ce dieu dans cette forêt Le livre qu'il tenait était un recueil d'hymnes en Tfaonneur des dieux. Il m'aborde avec amitié ; nous nous entretenons\* U racontait si bien les choses passées, qu'on croyait les voir; mais il les racontait courtement, et jamais ses histoires ne m'ont lassé. Il prévoyait l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisait connaître les hommes, et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il était gai, complaisant; et la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grâces qu'en avait cet homme dans une vieillesse si avancée : aussi aimait-il les jeunes gens quand ils étaient dociles , et qu'ils avaient le goût de la vertu. Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler: il m'appelait, Mon fils. Je lui disais souvent: Mon père, les dieux qui m'ont àié Mentor ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable à Orphée ou à Linus, était sans doute inspiré des dieux: il me récitait les vers qu'il avait faits, et me donnait ceux de plusieurs excellents portes favorisés des Muses. Lorsqu'il était revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenait en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les lions et les ours venaient le flatter et lédier ses pieds; les Satyres sortaient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres mêmes paraissaient émus ; et vous auriez cru que les rochers attendris allaient descendre du haut des montagnes, au charme de ses doux accents. Il ne chantait que la grandeur des dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préfèrent la gloire aux plaisirs. U me disait souvent que je derais prendre courage , et que les dieux n'abandonneraient ni Ulysse, ni son fils. Enfin il m'assura que je devais, à l'exemple dTApoUon, enseigner aux bergers à cultiver les Muses. Apollon, disait

UVIII II. 26 il, indigné de ce que Ioviter par ses foudres troublait le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en Yenger sur les Cyclopes qui forgeaient les foudres, et il les perça de ses flèches. Aussitôt le mont Etna cessa de Tomir des tourbillons de flammes; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frappant Tenclume, faisaient gémir les profondes caYernes de la terre et les abîmes de la mer : le fer et l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commen<sup>^</sup>ient à se rouiller. Yulcain furieux sort de sa fournaise ; quoique boiteux, il monte en diligence Ters l'Olympe ; il arri<sup>?</sup>e, suant et couvert d'une noire poussière dansTasjsemblée des dieux; il ùli des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon , le chasse du ciel , et le précipite «ur la terre. Son char Yide fïisait de lui-même son cours ordinaire , pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier <sup>^</sup>s saisons. Apollon, dépouillé de tons ses rayons , fût contraint de se faire berger, et de corder les troupes du roi Admète. H jouait de la flûte ; et tous les autres bergers venaient à l'ombre des ormeaux, sur le bord d'une claire fontaine, écouter ses chaos

36 TÉLÉMAQUE. détoars, semblent se jouer au milieu çles riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les cbarmes de la vie champêtre , quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les bergers, avec leurs flûtes, se virent plus heureux que les rois; et leurs cabanes attiraient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les grâces suivaient partout les innocentes bergères. Tous les jours étaient des jours de fête: on n'entendait plus que le gazouillement des oiseaux, ou la ' douce haleine des zéphyrs qui se jouaient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tombait de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiraient aux bergers qui suivaient Apollon\* Ce dieu leur enseignait à remporter le prix de la course , et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les dieux mêmes devinrent jaloux des bergers : cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire ; et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe. Mon fils, cette histoire doit vous instruire. Puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon , défrichez cette terre sauvage; faites fleurir comme lui le désert; apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie; adoucissez les cœurs farouches; montrez-leur l'aimable vertu ; faites-leur sentir combien il est doux de jouir , dans la solitude , des plaisirs innocents que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour les peines et les soucis cruels, qui environnent les rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale. Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés , attirèrent bientôt autour de nous tous les bergers voisins. Ma voix avait une harmonie divine ; je me sentais ému , et comme hors de moi-même , pour chanter les grâces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers et une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les bergers» oubliant leurs cabanes et

LITU II. 27 leurs troupeaux, étaient s<sup>v</sup>endns et immobiles autour de moi pendant que je leur donnais des leçons : il semblait que ces déserts n'eussent plus rien de saa?age; tout y était devenu doux et riant; la politesse des habitants semblait adoucir la terre. Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon où Termosiris était prêtre. Les bergers y allaient couronnés de lauriers en Thonneur du dieu; les bergères y allaient aussi, en dansant, avec des couronnes de fleurs, et portant sur leurs têtes, dans des corbeilles, les dons sacrés. Après le sacrifice , nous faisons un festin champêtre ; nos plus doux mets étaient le lait de nos chèvres et de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes , avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains « tels que les dattes, les figues et les raisins: nos sièges étaient les gazons; les arbres touffus nous donnaient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois. Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers , c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau: déjà il commençait un carnage affreux; je n'avais en main que ma houlette ; je m'avance hardiment. Le lion hérisse sa crinière , me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et enflamée ; ses yeux paraissent pleins de sang et de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue. Je le terrasse : la petite cotte de mailles dont j'étais revêtu, selon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il se releva; il poussait des rugissements qui faisaient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras ; et les bergers, témoins de ta victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible lion. Le bruit de cette action , et celui du beau changement de tous nos bergers, se répandit dans toute l'Egypte; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. U sut qu'un

^ TELEMAQUE. de ces deui captifs, qu'on avait pris pour des Phéniciens, avait ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabités\* blés, n voulut me voir: car il aimait les Huses; et tout ce qui peut instruire les hommes touchait son grand cœur\* Il me vit; il m'écouta avec plaisir; il découvrit que Métho» phis l'avait trompé par avarice : il le condamna à une prison perpétuelle , et lui Ata toutes les richesses qu'il possédait injustement. Oh qu'on est malheureux , disait-il, quand on est au-dessus du reste des hommes ! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux: on est environné de gens qui Tempêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande; chacun est intéressé à le tromper; chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu que , pour obtenir ses faveurs ^ on le flatte et on le trahit. Ensuite Sésostri» me traita avec une tendre amitié, et résolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisseaux et des troupes , pour délivrer Pénélope de tous ses amants. La flotte était déjà prête ; nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirais les coups de la fortune , qui relève tout à coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisait espérer qu'Ulysse pourrait bien revenir enfin dans son royaume après quelque longue souffrance. Je pensais aussi en moi-même que je pourrais encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardais un peu mon départ, pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sésostri», qui était fort âgé, mourut subitement, et sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs. Toute l'Egypte parut inconsolable dans cette perte ; chaque famille croyait avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écriaient: Jamais l'Egypte n'eut un si bon roi, jamais elle n'en aura de semblable. O dieux! il fallait ou ne le fioint

LtVSB IL 79 montrer aui hommes, ou tie le leur 6ter jimtIs:  
pourquoi faot^il que nous sunrivioiïB aa grand SésostriS ! Les jeunes gens  
disaient: L'espérante de TÉgypte est détruite: nos pères ont été heureui de  
passtf leur vie sous un si bon roi ; pour nous, nous ne l'aYons yu que pour  
sentir sa perte. Ses domestiques pleuraient nuit et jour. Quand on fit les  
funérailles du roi, pendant quarante jours tous les peuples les plus reculés y  
accoururent en foule: chacun voulait voir encore une fois le corps de  
SésostriS; chacun voulait en conserver l'image ; plusieurs voulurent être mis  
avec lui dans le tombeau. Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte,  
c'est que son fils Bocchoris n'avait ni humanité pour les étrangers, ni  
curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour  
de la gloire. La grandeur de son père avait contribué à le rendre si indigne  
de régner. Il avait été nourri àa&& la mollesse et dans une fierté brutale; il  
comptait pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étaient faits que pour lui , et  
qu'il était d'une autre nature qu'eux: il ne songeait qu'à contenter ses  
passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son père avait ménagés  
avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, et qu'à sucer le sang des  
malheureux; enfin qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés qui  
l'environnaient, pendant qu'il écartait avec mépris tous les sages vieillards  
qui avaient eu la confiance de son père. C'était un monstre, et non pas un  
roi. Toute l'Egypte gémissait ; et quoique le nom de SésostriS, si cher aux  
Égyptiens, leur fit supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils  
courait à sa perte ; et un prince si indigne du tnône ne pouvait longtemps  
régner. U ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je  
demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Péluse , où notre  
embarquement devait se faire, si SésostriS ne fût pas mort. Méthophis avait  
eu l'adresse

30 TÉLÉMAQUE. de sortir de prison, et de se rétablir auprès du nonvean roi : Il m\*ai^ait fait renfermer dans cette tour, ponr se Tenger de la disgrâce que je lui avais causée. Je passais les jours et les nuits dans Une profonde tristesse : tout ce que Termosiris m'avait prédit, et tout ce que j'avais entendu dans là caverne , ne me paraissait plus qu'un songe, j'étais abîmé dans la plus amère douleur. Je voyais les vagues qui venaient battre le pied de la tour où j'étais prisonnier: souvent je m'occupais k considérer des vaisseaux agités par la tempête , qui étaient en danger de se briser contre les rochers sur lesquels la tour était bâtie\* Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviais leur sort. Bientôt, dlsais-je en moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre. Pendant que je me consumais ainsi en regrets inutiles, j'aperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer était couverte de voiles que les vents enflaient ; l'onde était écumante sous les coups des rames innombrables. J'entendais de toutes parts des cris confus; j'apercevais sur le rivage une partie des Égyptiens effrayés qui couraient aux armes , et d'autres qui semblaient aller au-devant de cette flotte qu'on voyait arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étaient les uns de Phénicie, et les autres de l'Ile de Chypre ; car mes malheurs commençaient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Égyptiens me parurent divisés entre eux: je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avait, par ses violences , causé une révolte de ses sujets, et allumé la guerre civile. Je fus, du haut de cette tour, spectateur d'un sanglant combat. Les Égyptiens qui avaient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres égyptiens, qui avaient le rot à leur tête. Je voyais ce roi qui animait les siens par son exemple; il paraissait comme le dieu Mars; des ruisseaux

LIYRE II. 81 de sang coulaient latoiir de lui; les roues de son char étaient teintes d'un sang noir, épais et écumant: à peine pouvaient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avait dans ses yeux la fureur et le désespoir: il était comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; son courage le poussait au hasard , et la sagesse ne modérait point sa valeur. Il ne savait ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçaient, ni ménager les gens dont il avait le plus grand besoin. Ce n'était pas qu'il manquât de génie ; ses lumières égalaient son courage : mais il n'avait jamais été instruit par la mauvaise fortune; ses maîtres avaient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il était enivré de sa puissance et de son bonheur; il croyait que tout devait céder à ses désirs fongueux: la moindre résistance enflammait sa colère. Alors il ne raisonnait plus ; il était comme hors de lui-même: son orgueil furieux en faisait une bête farouche ; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnaient en un Instant: ses plus fidèles serviteurs étaient réduits à s'enfuir; il n'aimait plus que ceux qui flattaient ses passions. Ainsi il prenait toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçait tous les gens de bien k détester sa folle conduite. Longtemps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis ; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine. Les rênes lui écha\* pèrent des mains ; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'Ile de Chypre lui coupa la tête ; et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe k toute l'armée victorieuse. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageait dans le sang ; ces yeux fermés et éteints ; ce visage pâle et défiguré ; cette bouche entr'ouverte , qui semblait irouloir encore achever des paroles commencées; cet air

Z^ TÈLÉMAQOE. superbe et menaçant, que la naort même n'avait pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux; et, si jamais les dieux me faisaient régner, je n'onbûerais point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la sou-\* met à la raison. Eh ! quel malheur , pour un homme destiné à faire «le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux ! LIVRE III. Saile du récit de Télémaque. Le successeur de Bocchoris rendant tous les prisonniers phéniciens, Télémaque est emmené avec eux sur le vaisseau deNtrbal, qui commandait la flotte tyrienne. Pendant le trajet, Narbal lui dépeint la puissance des Pfaéni-\* ciens, et le triste esclavage auquel ils sont réduits par le soup\* çonneux et cruel Pygmalion. Télémaque, retenu quelque temps à Tyr, observe attentivement l'opulence et la prospérité de cette grande ville. Narbal lui apprend par quels moyens elle est parvenue à un état si florissant. Cependant Télémaque étant sur le point de s'embarquer pour l'île de Chypre, Pygmalion découvre qu'il est étranger, et veut le faire prendre: mais Astarbé, maîtresse du tyran, le sauve pour faire mourir à sa place un jeune homme dont le mépris l'avait irritée. Télémaque s'embarque enfin sur un vaisseau chyprien , pour retourner à Ithaque par rtle de Chypre. Calypso écoutait avec etonnement des paroles si sages. Ce qui la charmait le plus était de voir que Télémaque racontait ingénument les fautes qu'il avait faites avec précipitation, et en manquant de docilité pour le sage Mentor : elle trouvait une noblesse et une grandeur étonnante dans ce jeune homme qui s'accusait lui-même, et qui |taraissait avoir si bien proGté de ses imprudences pour se rendre sage , prévoyant et modéré. Continuez , disait-elle , mon cher Télémaque ; il me tarde de savoir comment vous sor

**The text on this page is estimated to be only 27.45% accurate**

Livas 111. ss tttes de i'Ëgjrpte, et oh tous avez trouvé le sage Mentor, dont vous aviez senti la perte avec tant de raison. Télémaque reprit ainsi son discours : Les Égyptiens les plas vertoeux et les plus fidèles au roi étant les plus faibles, et voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres ; on établit un antre roi nommé Termutis. Les Pbéniciens, avec les troupes de Ttle de Chypre , se retirèrent après avoir lait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers pbéaiciens; je fus compté comme étant de et nombre. On me fil sortir de la tour ; je m\*embarquai avec ks antres; et l'espérance commença à reluire au fond de mon cœur. Un vent favorable remplissait déjà nos voiles, les rameurs fendaient les ondes écumantes, la vaste mer était couverte de navires, les mariniers poussaient des cris de joie; les rivages d'Egypte s'enfuyaient loin de nous; les collines et les montagnes s'aplanissaient peu k peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel et l'eau , pendant que le soleil , qui se levait , semblait faire sortir du sein de la mer ses feux étinceJants: ses rayons doraient le sommet des montagnes que nous découvrons encore un peu sur rhorizon; et tout le ciel, peint d'un sombre azur, nous promettait une heureuse navigation. Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien , aucun des Phéniciens avec qui j'étais ne me connaissait. Narbal, qui commandait dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma patrie. De quelle ville de Pfaénicie èles-vous? me dit-il. Je ne suis point Phénicien, lui dis-je; mais les Égyptiens m'avaient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien ; c'est sous ce nom que j'ai longtemps souffert; c'est sous ce nom qu'on m'a délivré. De quel p^ys êtes-vous donc? reprit Narbal. Alors je lui parlai aioSi: ie suis Télémaque , fils d'Ulysse, roi d'Ithaque en Grèce. Mon père s'est rendu fameux entre tous les rois qui ont assiégé la ville de Troie t mais les dieux ne Télémaque. 3

34 TÉLÉMAQVK. lai ont pas accordé de revoir sa patrie. Je l'ai cherché en plusieurs pays ; la fortune lue persécute comme lui : voas Yoycz un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens , et de trouver son père. Narbal me regardait avec étonnement, et il crut apercevoir en moi je ne sais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, et qui n'est point dans le commun des hommes. Il était naturellement sincère et généreux; il fut touché de mon malheur , et me parla avec une confiance que les dieux lui inspirèrent pour me sauver d'un grand péril. Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, et je ne saurais en douter; la douleur et la vertu peintes sur votre visage ne me permettent pas de me défier de vous : je sens même que les dieux, que j'ai toujours servis, vous aiment, et qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils. Je vous donnerai un conseil salulaire; et pour récompense je ne vous demande que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier: quoique je sois si jeune, j'ai déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret, et encore plus de ne trahir jamais, sous aucun prétexte, le secret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au secret dans une si grande jeunesse? Je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, et sans laquelle tous les talents sont inutiles. Quand Ulysse , lui dis-je, partit pour aller au siège de Troie, il me prit sur ses genoux et entre ses bras (c'est ainsi qu'on me Ta raconté); après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre: O mon fils! que les dieux me préservent de te revoir jamais; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé , de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore ;

LIVRE III. 85 que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et aux miens, si ta dois un jour te corrompre et abandonner la Ycrtu! O mes amis! continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher; ayez soin de son enfance: si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie ; enseignezlui à se vaincre ; qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juste , bienfaisant, sincère, et fidèle à garder un secret. Quelconque est capable de mentir est Indigne d'être compté au nombre des hommes; et quiconque ne sait pas se taire est indigne de gouverner^ Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu soin de me les répéter souvent, et qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur: je me les redis souvent à moi-même. Les amis de mon père eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret: j'étais encore dans la plus tendre enfance, et ils me confiaient déjà toutes les peines qu'ils ressentaient, voyant ma mère exposée à un grand nombre de téméraires qui voulaient l'épouser. Ainsi on me traitait dès lors comme un homme raisonnable et sûr: on m'entretenait secrètement de plus grandes affaires; on m'instruisait de tout ce qu'on avait résolu pour écarter ces prétendants. J'étais ravi qu'on eût en moi cette confiance: par là je me croyais déjà un homme fait. Jamais je n'en ai abusé; jamais il ne m'a échappé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret. Souvent les prétendants l'achetaient de me faire parler, espérant qu'un enfant, qui pourrait avoir vu ou entendu quelque chose d'important, ne saurait pas se retenir; mais je savais bien leur répondre sans mentir, et sans leur apprendre ce que je ne devais pas dire. Alors Narbal me dit: Vous voyez, Télémaque, la puissance des Phéniciens; ils sont redoutables à toutes les nations voisines, par leurs innombrables vaisseaux: le commerce, qu'ils font jusqu'aux colonnes d'Hercule, leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les 3\*

36 TÉLÉMAQUE. plas florissants. Le grand roi Sésostris , qui n'aurait jamais pu les vaincre par mer , eut bien de la peine à les vaincre par terre , avec ses armées qui avaient conquis tout l'Orient; il nous imposa un tribut que nous n'avons pas longtemps payé : les Phéniciens se trouvaient trop riches et trop puissants pour porter patiemment le joug de la servitude, nous reprîmes notre liberté. La mort ne laissa pas à Sésostris le temps de finir la guerre contre nous. H est vrai que nous avions tout h craindre de^a sagesse, encore plus que de sa puissance : mais sa puissance passant dans les mains 'u de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Égyptiens, bien loin de rentrer les armes k la main dans notre pays pour nous subjuguier encore une fois, ont été contraints de nous appeler à leur secours pour les délivrer de ce roi impie et furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté et à l'opulence des Phéniciens ! Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. 0 Télémaque! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion , notre roi : il les a trempées, ces mains cruelles, dans le sang de Sichée, mari de Didon, sa sœur. Didon, pleine du désir de la vengeance, s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu et la liberté l'ont suivie : elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion , tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable et odieux à ses Sigets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens; l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel; il persécute les riches, et il craint les pauvres. C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu; car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices et ses infamies: la vertu le condamne; Il s'aigrit et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge; il

LIVHE UI. 37 a peur de son ombre ; il ne dort ni nuit ni jour : les dleox, ponr le confondre, l'accablent de trésors dont il n'ose jonir\* Ce qa'il cherche ponr être hearem est précisément ce qui Fempêche de Têtre. Il regrette tout ce qu'il donne; il craint toujours de perdre, il se tourmente pour gagner. On ne le Yoit presque jamais : il est seul, triste, abattu, au fond de son palais: ses amis mêmes n'osent l'aborder, de peur de lui deyenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nues et des piques levées autour de sa maison. Trente chambres qui communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec six gros verrous, sont le lieu où il se renferme: on ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche ; et on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connaît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce : si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un fèu âpre et farouche ; ils sont sans cesse errants de tous c6Us : il prête l'oreille au moindre bruit , et se sent tout ému ; il est pâle, défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il si tait, il soi])ire, il tire de son ccBur de profonds gémissements ; il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent. Ses enfants, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur : il en a fait ses plus dangereux ennemis. Il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que sa cruauté, à laquelle ilseconfle, le fera périr! Quelqu'un de ses domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre. Pour moi, je crains les dieux: quoi qu'il m'en coûte, je serai fidèle au roi qu'ils m'ont donné: j'aimerais mieux qu'il me fit mourir , que de lui 6ter la vie , et même que de

3S TÉLÉMAQUE. manquer à la défendre. Pour vous,  
ÔTélémaque, gardezvous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse: il  
espérerait qu\*Ulysse, retournant à Ithaque, lui payerait quelque grande  
somme pour vous racheter, et il vous tiendrait en prison. Quand nous  
arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbai , et je reconnus la vérité de  
tout ce qu'il m'avait raconté. Je ne pouvais comprendre qu'un homme pût se  
rendre aussi misérable que Pygmalion me le paraissait. Surpris d'un  
spectacle si affreux et si nouveau pour moi, je disais en moi-même: Yoilà un  
homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux: il a cru y parvenir par les  
richesses et par une autorité absolue : il possède tout ce qu'il peut désirer; et  
cependant il est misérable par ses richesses et par son autorité même. S'il  
était berger, comme je l'étais naguère, il serait aussi heureux que je l'ai été;  
il jouirait des plaisirs innocents de la campagne, et en jouirait sans remords  
; il ne craindrait ni le fer ni le poison ; il aimerait les hommes, il en serait  
aimé: il n'aurait point ces grandes richesses, qui lui sont aussi inutiles que  
du sable, puisqu'il n'ose y toucher; mais il jouirait librement des fruits de la  
terre, et ne souffrirait auSun véritable besoin. Cet homme paraît faire tout ce  
qu'il veut; mais il s'en faut bien qu'il ne le fasse: il fait tout ce que veulent  
ses passions féroces; il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte,  
par ses soupçons. Il paraît maître de tous les autres hommes ; mais il n'est  
pas maître de lui-même; car il a autant de maîtres et de bourreaux qu'il a de  
désirs violents. Je raisonnais ainsi de Pygmalion sans le voir; car on ne le  
voyait point, et on regardait seulement avec crainte ces hautes tours, qui  
étaient nuit et jour entourées de gardes, où il s'était mis lui-même comme en  
prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparais ce roi invisible avec  
Sésostris ai doux , si accessible , si affable, si curieux

LITBE III. 30 de voir les étrangers, si atteoUfàëcoaler tout le inonde, et à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Sésostris, disais-je, ne craignait rien, et n'avait rien à craindre; il se montrait à tous ses sujets comme à ses propres enfants: celui-ci craint tout, et a tout à craindre. Ce méchant roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans «on palais inaccessible, au milieu de ses gardes; au contraire , le bon roi Sésostris était en sûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans sa maison, environné de sa famille. Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de Tlle de Chypre qui étaient venues secourir les siennes à cause de Talliance qui était entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté : il me fit passer en revue parmi les soldats chypriens : car le roi était ombrageux jusque dans les moindres choses. Le défaut des princes trop faciles et inappliqués est de se Uvrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus. Le défaut de celui-ci était au contraire de se défier des plus honnêtes gens: il ne savait point discerner les hommes droits et simples qui agissent sans déguisement, aussi n'avait-il jamais vu de gens de bien , car de telles gens ne vont point chercher un roi si corrompu. D'ailleurs, il avait vu , depuis qu'il était sur le trône , dans les hommes dont il s'était servi , tant de dissimulation , de perfidie, \*et de vices affreux déguisés sous les apparences de la vertu, qu'il regardait tous les hommes, sans exception, comme s'ils eussent été masqués. Il supposait qu'il n'y a aucune sincère vertu sur la terre : ainsi il regardait tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvait un homme faux et corrompu, il ne se donnait point la peine d'en chercher un autre , comptant qu'un autre ne serait pas meilleur. Les bons lui paraissaient pires que les méchants les plus déclarés , parce qu'il les croyait aussi méchants et plus trompeurs.

40 TÉLÉMAQUE. Pour revenir à moi, je fus confondue avec les Chypriotes et j'échappai à la défiance pénétrante du roi, Naupolis tremblait, dans la crainte que je ne fusse découvert: il lui en eût coûté la vie, et à moi aussi. Son impatience de nous voir partir était incroyable: mais les vents contraires nous retinrent assez longtemps à Tyr. Je profitai de ce séjour pour connaître les mœurs des Phéniciens, si célèbres dans toutes les nations connues. J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque; enfin par la douceur de son climat et les vents du midi; elle est rafraîchie par le vent du nord, qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front, des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui l'environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne: c'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe fraîche: là coulent mille divers ruisseaux d'une eau claire, qui distribuent l'eau partout. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin: le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin. C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer

**The text on this page is estimated to be only 29.13% accurate**

LIVRE III. il Vile où est bâtie la TîUe de Tyr. Cette grnde TiUe semble Dflger au-dessus des eaux , et être la reine de tonte la mer\* Les marchands y abord^ti de toutes les parties du uionde, et Bes habitants sont euinBêmes les plus fameux marchands , qtti\ y ait dans l'univers. Quand on entre dai» cette ville» •a croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de toios les peuples , et le centre de leur commerce. Elle a deux grands m^les, semblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port , on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous\* les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, et la pourpre tyrienne, deux fois teinte, d'un éclat merveilleux; cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'efiEBicer: on s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens font le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gadès, et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre, lis ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge ; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des lies inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Crrèce, des hommes oiâlfs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique , ou regarder les étrangers qui arri\* vent sur le port. Les hommes y sont occupés à décharger leurs vaisseaux, transporter leurs marchandises ou à les vendre ; à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers. Les

42 TÉLÉMAQUE. femmes ne cessent jamais ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes. D'où Tient, disais-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre , et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il; la situation de Tyr est heureuse pour le commerce. C'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation : les Tyriens furent les premiers , s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité, qui domptèrent les flots, longtemps avant l'âge de Tiphys et des Argonautes tant vantés dans la Grèce; ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues et des tempêtes, qui sondèrent les abîmes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Égyptiens et des Babyloniens; enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avait séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres, sobres et ménagers; ils ont une exacte police; ils sont parfaitement d'accord entre eux ; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers. Voilà, sans aller chercher d'autres causes, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leurs ports un si utile commerce. Si la division et la jalousie se mettaient entre eux ; s'ils commençaient à s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté ; si les premiers de la nation méprisaient le travail et l'économie; si les arts cessaient d'être en honneur dans leur ville ; s'ils manquaient de bonne foi vers les étrangers ; s'ils altéraient tant soit peu les règles d'un commerce libre; s'ils négligeaient leurs manufactures, et s'ils cessaient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites, chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez. Mais expliquez-moi, lui disais-je, les vrais moyens

LIVBS III. 43 d'établir un jour à Ithaque aD pareil commerce. Faites, me répoQ.dit-i! , comme on fait ici : recevez bien et facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice ni par Torgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers; souffrez même quelque chose d'eux; craignez d'exciter leur jalousie par votre hauteur: soyez constant dans les règles du commerce; qu'elles soient simples- et faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévèrement la fraude, et même la négligence ou le faste des marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner ' selon vos vues. Il faut que le prince ne s'en mêle point, de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine ; autrement il les découragera : il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses États. Le commerce est comme certaines sources: si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous; si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement, et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples , profitant de votre imprudence , les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque temps la gloire de Tyr est bien obscurcie. Oh si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné ! Vous ne trouvez plus maintenant ici que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse ÿr! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportait le tribut de tous les peuples de la terre. Pygmalion craint tout , et des étrangers et de ses sujets.

44 TÉLÉMAQUE. An lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les nations les plus éloignées, dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, les noms des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandises, et le temps qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis ; car il use de supercherie pour surprendre les marchands, et pour confisquer leurs marchandises. Il inquiète les marchands qu'il croit les plus opulents ; il établit, sous divers prétextes, de nouveaux impôts. Il veut entrer lui-même dans le commerce ; et tout le monde craint d'avoir quelque affaire avec lui. Ainsi le commerce languit, les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr, qui leur était autrefois si doux : et, si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire et notre puissance seront bientôt transférées à quelque autre peuple mieux gouverné que nous. Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étaient rendus si puissants sur la mer : car je voulais n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui fournissent le bois des vaisseaux ; et nous les réservons avec soin pour cet usage : on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui disais-je, avez-vous pu faire pour trouver ces ouvriers ? Il me répondait : Us se sont formés peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection ; car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talent ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et dans les sciences utiles à la navigation. On considère un bon géomètre ; on estime fort un habile astro\*

LIVRE III. 45 Bome ; on comble de biens un pHote qui surpasse les antre» dans sa fonction: on n#t méprise point un bon cbarpentier; au contraire , il est bien payé et bien traité. Les bons rameurs mêmes ont des récompenses sûres, et proportionnées à leurs services; on les nourrit bien ; on a soin d'eu quand ils sont malades; en leur absence on a soin de leurs femmes et de leurs enfants ; s'ils périssent dans un naufrage , on dédommage leurs familles : on renvoie chez eui ceui qui ont servi un certain temps. Ainsi on en a autant qn'on en veut: le père est ravi d\*éiever son fils dans un si bon métier; et, dès sa plus tendre jeunesse > il se bâte de lai enseigner à manier la rame , à tendre les cordages, et à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène les bommes, sans contrainte, par la récompense et par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien , la soumission des inférieurs ne sufGt pas: il faut gagner les coeurs, et faire trouver aux bommes leur avantage pour les choses où l'on veut se servir de leur industrie. Après ce discours, Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux, et tous les métiers qui servent à là construction des navires. Je demandais le détail des moindres choses, et j'écrivais tout ce que j'avais appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.' Cependant Narbal , qui connaissait Pygmalion, et qui m'aimait, attendait avec impatience mon départ^ craignant que je ne fusse découvert par les espions du roi , qui allaient nuit et jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettaient point encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port , et h interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un ofQcier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines de vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez mené d'Egypte un étranger qui passe pour Chyprien: le roi veut qu'on l'arrête, et qu'on sache certainement de quel pays il est;

4& TÉLÉHAQUE. VOUS CD répondrez sur votre tête. Dans ce momeot, je m'étais un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avaient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui était, disait-on, par cette proportion si exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port; et j'interrogeais l'ouvrier qui avait réglé ces proportions. Narbal, surpris et effrayé , répondit: Je vais chercher cet étranger, qui est de l'tle de Chypre. Quand il eut perdu de vue cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étais. Je ne l'avais que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque! nous sommes perdus! Le roi, que sa défiance tourmente jour et nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'tle de Chypre; il ordonne qu'on vous arrête, il veut me faire périr si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous? 0 dieux, donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra , Télémaque , que je vous mène au palais du roi. Vous soutiendrez que vous êtes Chyprien, de la ville d'Amathonte, fils d'un statuaire de Venus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père ; et peut-être que le roi , sans approfondir davantage , vous laissera partir. Je ne vois plus d'autre moyen de sauver votre vie et la mienne. Je répondis à Narbal : Laissez périr un malheureux que le destin veut perdre. Je sais mourir, Narbal, et je vous dois trop pour vouloir vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre k mentir; je ne suis pas Chyprien, et je ne saurais dire que je le suis. Les dieux voient ma sincérité : c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent; mais je ne veux point la sauver par un mensonge. Narbal me répondait: Ce mensonge, Télémaque, n\*a rien qui ne soit innocent; les dieux mêmes ne peuvent le condamner: il ne fait aucun mal à personne; il sauve la

UVRE m. 47 Tie à dem ianocents ; il ne trompe le roi que pour rempêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la \ertu et la crainte de blesser la religion. Il suffit, lui disais-je, que le mensonge soit mensonge pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des dieux, et qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la Y^rité offense les dieux, et se blesse soi-même, car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal , de me proposer ce qui est indigne de vous et de moi. Si les dieux ont pitié de nous, ils sauront l)ien nous délivrer : s'ils veulent nous laisser périr, nous serons en mourant les victimes de la vérité, et nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie : la mienne n'est déjà que trop longue , étant si malheureuse. C'est vous seul, 6 mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Fallait-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste l Nous demeurâmes longtemps dans cette espèce de combat : mais enfin nous vtmes arriver un homme qui courait hors d'haleine; c'était un autre officier du roi, qui venait de la part d'Àstarbé. Cette femme était belle comme une déesse ; elle joignait aux charmes du corps tous ceux de Fesprit; elle était enjouée, flatteuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs elle avait, comme les Sirènes, un cœur cruel et plein de malignité ; mais elle savait cacher ses sentiments corrompus par un profond artifice. Elle avait su gagner le cœur de Pygmalion , par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, et par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion , aveuglé par un violent amour pour elle, avait abandonné la reine Topha, son épouse. Il ne songeait qu'à contenter toutes les passions de l'ambitieuse Àstarbé : l'amour de cette femme ne lui était guère moins funeste que son infime avarice. Mais, quoiqu'il eût tant de passion pour elle , elle n'avait pour lui que du mépris et du dégoût; elle cachait ses vrais sentiments ; et elle faisait semblant

48 TÉLÉMAQUB. de ne vouloir vivre que pour lui , dans le même temps di elle ne pouvait le souffrir. Il y avait à Tyr un jeune Lydien nommé Maiachon , d'une merveilleuse beauté , mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeait qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flottants sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe, enfin qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit; elle l'aima, et devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il était passionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du roi. Astarbé , se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir, elle s'imagina qu'elle pouvait faire passer Maiachon pour l'étranger que le roi faisait chercher, et qu'on disait qui était venu avec Narbal. En effet, elle le persuada à Pygmalion, et corrompit tons ceux qui auraient pu le détromper. Comme il n'aimait point les hommes vertueux, et qu'il ne savait point les discerner, il n'était environné que de gens intéressés, artiOcieux, prêts à exécuter ses ordres injustes et sanguinaires. De telles gens craignaient l'autorité d' Astarbé, et ils lui aidaient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avait toute sa confiance. Ainsi Maiachon, quoique connu pour Lydien dans toute la ville, passa pour le jeune étranger que Narbal avait emmené d'Egypte : il fut mis en prison. Astarbé, qui craignit que Narbal n'allât parler au roi/ et ne découvrit son imposture, envoyait en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles: Astarbé vous défend de découvrir au roi quel est votre étranger; elle ne vous demande que le silence, et elle saura bien faire en sorte que le roi soit content de vous: cependant hâtez-vous défaire embarquer avec les Chypriens le jeune étranger que vous avez emmené d'Egypte, afin qu'on ne le voie plus dans l\*. ville. Narbal, ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie et la mienne, promit de se taire; at l'officier, satisfait d'avoir

LIYBl m. 49 «bteBQ ce .qu'il demaadait, s'en retoorna resdr  
«Mopleà AstaiM de sa commission. Nàcbaletmoi, nous «(fanirloMS la  
boii\*é des diem, qtà HoBmpensaieDt notre siaeérilé et qui ont vu soin si  
touchant de ceux qui hasardent tovt pour la vertu. Nous regardions a?ec  
horreur un roi livré à l'avarice et à la volupté. Celui qui craint avec tant  
d'excès d'être trompé , disionsnous, mérite de l'être, et l'est presque toujours  
grossièrement. Il se défie des gens de bien, et il s'abandonne à des scélérats  
: il est le seul qui ignore ce qui se passe. Yoyex Pygmalion; il est le jouet  
d'une femme sans pudeur. C^ pendant les dieux se ser\ent du mensonge des  
méchants pour sauver les bons qui aiment mieux perdre la vie que de  
Dàentir. • En même temps do«s aperçil^mes que les vents changeaient, et  
qu'ils devenaient favorables aux vaisseaux de Chypre. Les dieux se  
déclarent, s'écria Narbal; ils veurl^at, mon. cherTélémaque, vous mettre en  
sûreté: liijex cette terre cruelle et maudite ! Heureux qui pourrait veus  
suivre jusque dans les rivages les plus inconnus! Heureux qui pourrait vivre  
et mourir avec veus! mais un destin sévère m'attache à cette malheureuse  
patrie; 11 fautsovvffrir avec elle : peut-être fandra>t-il être enseveli dans ses  
ruines; n'importe, pourvu que je dise toujours la vérité, et que mon cœur  
n'aime que la justice. Pour vous , 6 mon cher Télémaque, je prie les dieux,  
qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder le plus précieux  
de tous leurs dons, qui est la vertu pure et sans tache jusqu'à la mort. Yivea,  
retouraei en Ithaque, consolez Pénélope, 4élivre2-k de ses téméraires  
amants. Que vos jeux puia\*s sent voir, que vos mains puissent embrasser le  
sage Ulysse, et qu'il trouve en vous m fils qui égalé sa sagesse ! Maia, dans  
votre bonheur, souvcnea-vous du malheureux Narbal, et ne cessez jamais de  
m'aimer. Quand il eut achevé ces paroles je l'arrosai de mes larTéUmaque»

50 TÉLÉMAQUE. mes sans lai répondre: de profonds soupirs m'empêchaient déparier; nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au Yaisseau; il demeura sur le rivage; et quand le vaisseau fut parti , nous ne cessions de nous regarder tandis que nous pûmes nous voir. LIVRE IV. Calypso interrompt Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, et cependant lui conseille de l'achever, puisqu'il l'a commencé. Télémaque, selon l'avis de Mentor, continue son récit. Pendant le trajet de Tyr à l'Ile de Chypre, il voit en son^e Vénus et Gu» pidon l'inviter au plaisir: Minerve lui apparaît aussi , le protégeant de son égide, et Mentor Texhortant à fuir de l'Ue de Chypre. A son réveil, les Chypriens, noyés dans le vin, sont surpris par une furieuse tempête, qui eût fait périr le navire , si Télémaque lui-même n'eût pris en main le gouvernail, et commandé les manœuvres. Enfin, on arrive dans l'île. Peinture des mœurs voluptueuses de ses habitants, du culte rendu à Vénus, et des impressions funestes que ce spectacle produit sur le cœur de Télémaque. Les sages conseils de Mentor, qu'il retrouve tout k coup en ce lieu , le délivrent d'un si grand danger. Le Syrien HasaSl, k qui Mentor avait éié vendu , ayant été con.traint par les vents de relâcher à l'Ile de Chypre, comme il allait en Crète pour y étudier les lois de Minos , rend à Télémaque son sage conducteur, et s'embarque avec eux pour l'Ile de Crète. Ils jouissent, dans ce trajet, du beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins. Calypso , qui avait été jusqu'à ce moment immobile , et transportée de plaisir en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompt pour lui faire prendre ^elque repos. U est temps, lui ditr-elle, que vous alliez goûter les douceurs du sommeil, après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici: tout vous est favorable. Abandonnezvous donc à la joie ; goûtez la paix et tous les autres dons des dieux, dont vous allez être comblé. Demain, quand

LIVRE IV\* 51 \* Faarore aTec ses doigts de rose entr'ouvrira les portes dorées de l'orient, et que les chevaux du soleil , sortant do Tonde amère, répandront les flammes du jour pour chasser devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre sagesse et votre courage: ni Achille, vainqueur d'Hector, ni Thésée revenu des enfers, ni même le grand Alcide , qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que TOUS. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais, hélas! qu'elle sera longue pour moi! qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, devons faire redire ce que je sais déjà, et de vous demander ce que je ne sais pas encore! Allez, mon cher Télémaque, avec le sage Mentor, que les dieux vous ont rendu; allez dans cette grotte écartée , où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vot paupières appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des songes légers qui , voltigeant autour de vous , flattent vos sens par les images les plus riantes, et repoussent loin de vous tout ce qui pourrait vous réveiller trop promptement. La déesse conduisit elle-même Télémaque dans celte grotte séparée de la sienne. Elle n'était ni moins rustique oi moins agréable. Une fontaine, qui coulait dans un coin, j faisait un doux murmure qui appelait le sommeil. Les nymphes y avaient préparé deux lits d'une molle verdure sur lesquels elles avaient étendu deux grandes peaux , l'une de lion, pour Télémaque, et l'autre d'ours , pour Mentor. Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil. Mentor parla ainsi à Télémaque: Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné; vous avez charmé la déesse en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre industrie vous ont tiré: par là vous n'avez fait qu'enflammer davantage son cœur et que vous préparer une plus dauge4\*

**The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate**

52 TÉLÉMAQUE. ffeuse Cj^l^vité\* Comment espérez-^vous qu'elle tous laisse mtioteaait sortir de sod lie, vous qui Favez enebaotée par ÏB récit de yob aTentiires? L'amour d'une vdoe gloire veos a fait poileT sans prudence. Elle s'était engagée' à Tott» raconter des histoires et k tous apprendre quelle a été le destinée d'Ulysse; elle a trouvé moyen de parfer loogteiMper sans rien «Kre , et ^e vous a engagé à lui eipliquer leuli ce qu'elle désire savoir : tel est l'art des femmes fliAteoses eli passionnées. Quan^ est-ce, ÔTéliémaque, que vous serez «ssez safe pour ne parler jamais par vanité, et que ye«6 saurez taire tout ce qui vous est avantageux , quand il nTest pas utile k dire? Les autres admirent votre sagesse dans ma ^ où il est pardonns^le d'ea manquer i pour mot^ Je ne puis vous pardonner rien: je suis le seul qui vous connais» et qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. CoodiêD é^^s-vou» encore éloigné de ta sagesse de votre père ! Quoi donc ! répondit Télémaque , pouvais-je ref^er k Calypso de lui raconter mes malfteurs? Non, reprit Men« tor , il fallait les lui raconter ; mais vous deviez le faire en ne lui disant que ce qui pouvait lui donner de la compas-\* sion. Vous pouviez dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile , puis en Egypte. C'était lui dire assez ; et tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déjà son cœur. Kaise aux dieux que le vôtre puisse s'en préserver! Mais que ferai-je donc? continua Télémaque, d'un ton modéré et docile. Il n'est plus temps, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos aventures elle en sait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore ; votre réserve ne servirait qu'à l'irriter. Achevez donc demain de lui raconter tout ce que les dieux ont fait en votre faveur, et apprenez une autre ibis à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil, et ils se couchèrent.

**The text on this page is estimated to be only 26.88% accurate**

UYUB IV. U AnssHàì qve Pkébns eut répandu ses premiMs rayons snr la terre, Mentor, entendait la Toii de la décase ^ ^peUit ses nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. U est temps, lai «Ûi-il, de vaincre le sonneil. Ailons retroaver Calypso: mais déûez-vous de ses douces paroles; ne lai ouvrez jamais votre cœur; craignez le pofeon flatteur de ses louanges. BUer, eUe vous élevait au-dessus «k votre s«ge père, de Tinvincible Achille, du fameui Thésée, d'Hercule devenu Immortel. Sentttes-vous combien cette louange est excessive? Crûtes-vous ce qu'elle disait? Bâchez qu'elle ne le croit pas eUe-même; eHe ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit faible et assez vain pour vous laisser tromper par des louai^s disproportionnées à vos actions. Après ces paroles , ils allèrent au lieu où la déesse les attendait. Elle sourit en les voyant, et cacha, sous une apparence de joie, la crainte et l'inquiétude qui troutdaieat son cœur ; car elle prévoyait que Télémaque , conduit par Mentor, lui échapperait de ntême qu'Ulysse. HAtiez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité; j'ai cru, pendant toute la nuit, vous voir partir de Phénicie et chercher une nouvelle desUnée dans Tile de Chypre. Dites-nous donc quel fut ce voyage , et ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais. Calypso ne pouvait s'empêcher de jeter sans cesse des regards tendres et passionnés sur Télémaque, et de voir avec indignation que Mentor observait ^qu'au moindre Bkouvement de ses yeux. Cependant toutes les nymphes en silence «e penchaient pour prêter l'oreille , et fiaisaient une estpèce de demi-cercle, pour mieux voir et pour mieux écouter: les yeux de toute l'assemblée étaient immobiles et attachés sur le jeune homme. Télémaque , baissant les yeux, et rougissant avec b^aucoup de grâce , reprit ainsi la suite de som histoire :

54 TÉLÉMAQUE. À peine le doux souffle d'un vent favorable avait rempli vos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux\* Comme j'étais avec les Chypriens, dont j'ignorais les mœurs, je résolus de me taire, de remarquer tout, et d'observer toutes les règles de la discrétion pour gagner leur estime. Bientôt pendant mon silence, un sommeil doux et puissant vint me saisir : mes sens étaient liés et suspendus; je goûtais une paix et une joie profonde qui enivrait mon cœur. Tout à coup je crus voir Vénus, qui fendait les nues dans son char volant conduit par deux colombes. Elle avait cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces grâces tendres qui parurent en elle quand elle sortit de l'écume de l'Océan, et qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout à coup d'un vol rapide jusqu'àuprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, et, me nommant par mon nom, prononça ces paroles: Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire, tu arriveras bientôt dans cette île fortunée où les plaisirs, les ris et les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là, tu brûleras des parfums sur mes autels: là, je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, et garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les déesses, qui veut te rendre heureux. En même temps j'aperçus l'enfant Cupidon, dont les petites ailes s'agitant le faisaient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les grâces et l'enjouement de l'enfance, il avait je ne sais quoi dans ses yeux perçants qui me faisait peur. Il riait en me regardant, son ris était malin, moqueur et cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses flèches, il banda son arc, et allait me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette déesse n'avait point cette beauté molle et cette langueur passionnée que j'avais remarquée dans le visage et dans la posture de Yé

LITBE IY. i% nus. (Tétait an contraire une beauté simple, négligéet modeste ; tout était grave» vigoureux, noble, pleiu de force et de majesté. La flèche de Cupidon, ne pouvant percer l'égide, tomba par terre. Cupidon, indigné, en soupira amèrement; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant! tu ne vaincras jamais que des âmes lAches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs que la sagesse, la vertu et la gloire. A ces mots, l'Amour irrité s'envola; et Ténus remontant vers l'Olympe , je vis longtemps son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or et d'azur ; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne trouvai plus Minerve. Il me sembla que j'étais transporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs-Élysées. En ce lieu« je reconnus Mentor, qui me dit: Fuyez cette cruelle terre, cette lie empestée , où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler , et ne peut se sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis , je voulus me jeter à son cou pour l'embrasser ; mais je sentais que mes pieds ne pouvaient se mouvoir, que mes genoux se dérobaient sous moi , et que mes mains , s'efforcent de saisir Mentor, cherchaient une ombre vaine qui m'échappait toujours. Bans cet effort, je m'éveillai , et je sentis que ce songe était an avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, et de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Chypriens. Mais ce qui me perça le cœur Ait que je crus que Mentor avait perdu la vie, et qu'ayant passé les ondes du Styx, il habitait l'heureux séjour des Ames justes. Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurais. Les larmes , répondisje, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Chypriens qui étaient dans le vaisseau s'abandonnaient à une foUe joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endor\*

**The text on this page is estimated to be only 18.37% accurate**

M T  L  VIQIIE. aaieut sur leurs rames; le pilote, amnmw   ds fleurs, late» stit le gouvernail, et tesait ta sao  iao une grande cruche de vin iqu'ii a  ait presque "vid  e: lid et tons ks amlres, troublés par la fureur de Bacclius, chautaeikt leii l'hooneur 4le Venus et de Cypidoo des ipers qui idevaieat faire horrewr    tous ceux qui aiment la vertu. Pendant qu'ils oubiaient ainsi les dangers de k mer, «ne soudaine tempête troubla le ctel et la mer. Les vents d  cfaaia  s mogissa  eot avec fureur dans les voiles; les ondes Boires battaient les flancs du navire, qui gémissait fious leurs coups. Taat  t nous montions sur le dès des Vagues enflées; tantôt la mer semblait se dérober sous le iMvire, et nous précipiter dans Tablme. Kous ngieroevions auprès fle nons des reclMrs contre lesquels les flots irrités se britalent avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avais souvent ouï dire    Mentor, qiAe les hommes mous et abandonnés aux plaisirs manquent de courage dans les dangers. Tous les C   priens^ abattus» pleuraient oamme des femmes; je n'entendais ^pw des cris pitoyables, que des regrets sur les d  lio  s de la vie , 4|uede vunes promesses aux dieux pour leur faire des sacrifices, si on pouvait arriver au port. Personne ne conservait assez de présence d'esprit ni pour ordonner les mimcauvres ni pour les faire. Il me parut que je devais, en sauvant ma irie, sauver celle des autnes. M pris le gouvernail en main, parce que le pilote, tresbl   par le vki eomme une bacchante, -était hors d'état de ommaltre le danger du vaisseau : j'encourageai les matelots c^ay  s; je leur fls abaisser ks voiles: ils ram  rent vigoureusement; nons passâmes au travers des écueils , et oioub vîmes de près toutes les horreurs de la BMTt. Cette aventure parut eomme un songe    tons >oettx qui me devaient la conservation de leur vk ; ils .me r egardateat avec étonnement. Nous arrivâmes dans l'lkde  hy|(iieau mois du printemps qui est consacré    Vénus. CeAe saison\*

**The text on this page is estimated to be only 14.78% accurate**

diiMit tes Chypneofi, eonTlent h cette déewe; ear èlb «semble  
rtnimer toute la Batore , et- faire oakrt les filaisirB «ooime les llettrft. £b  
arrivant ^kns Ttte , je sentis ob air éoiixiqiii Maéak tes corps lâches et  
paresseux , mais ^ io^raît me IraMtteat eojooée et foÛire. Je renurquai que  
te oampagne, naturellement fertUe et agréaUe, était presq«e inooue, tant les  
lMil»itaBts létaleot eonemis en trayail. Je Vis de ions c^tés des lemoies et  
de jeones fiUes vaiaement parées, qtà allaient, en chantant les louanges de  
Vénas, se dé«\* •vouer k sou temple. La beauté, les grâces, la jeie, les  
pteâsirs éclataient égaletneot sur leur visage ; mais les grâ^ ces y étaient  
affectées; on n'y voyait point une aoble simplicité, et «me pudeur aimable  
qui fait le plas grand charme de la beauté. L'air de meillesse , l'art de -  
composer leurs visages, leur parure vaine, leur ^marche tengueusante, leurs  
regarde, qui sonUaient chercher ceux dies hommes, leur jalousie entre elles  
pour allumer de grandes passions ; e» un mot, tout ce que je voyais daos ofs  
femmes me semblait vil et méprisable; k force de vouloir plaire, elles me  
dégoâtaieni. On me conduisit au tes^e de la déesse : eUe en a phi« rieurs  
dans cette lie ; car elle est particulièrement adorée h Cytbère, à Idalie et à  
Pa^es. C'est à Cytbère que je fus conduit Le temple est tout de mailure.  
C'«st on parfait pécis^k; les colonnes soet d'une grosseur et d'une bauteur  
qui reodent cet édifice très-maiestueux; au-dessus de l'architrave et de la  
frise sont à chaque face de grands irootOBS, ok Voa voit eu bas-reltef toutes  
les plus agréabtes aventures de te déesse\* A te porte du temple est sans  
cesse «ne foBte de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge  
jauMis dans Tenoeinte du lieu sacré aucune vteUme; on n'y brûle point,  
oonme ailleurs, de la graisse des laisses et des taureaux; on ne répand jamais  
leur sang; on préseate seulement devant l'autel les botes ^u'on

5S TÉLÉMAQUE. offre, et on n'en' peut offrir au caoe qui ne soit jeme, blanche, sans défaut et sans tache. On les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorées, et ornées de bouquets de fleurs les plus odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté , où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la déesse. On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches , avec des ceintures d'or et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour, sur les autels , les parfums les plus exquis de l'Orient et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendants ; tous les vases qui servent aux sacrifices sont d'or. Un bois sacré de myrtes environne le bâtiment. H n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté qui puissent présenter les victimes aux prêtres, et qui osent allumer le feu des autels. Mais l'impudence et la dissolution déshonorent un temple si magnifique. D'abord, j'eus horreur de tout ce que je voyais; mais insensiblement, je commençais h m'y accoutumer, le vice ne m'effrayait plus ; toutes les compagnies m'inspiraient je ne sais quelle inclination pour le désordre : on se moquait de mon innocence , ma retenue et ma pudeur servaient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oubliait rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des pièges, et pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentais affaiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avais reçue ne nie soutenait presque plus; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissaient. Je ne me sentais pli^ la force de résister au mal qui me pressait de tous côtés ; j'avais même une mauvaise honte de la vertu. J'étais comme on homme qui nage dans une rivière profonde et rapide: d'abord il fend les eaux, et remonte contre le torrent ; mais

LIYRB IY. M si les bords sont escarpés, et s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu k peu; sa force Tabandonne, ses membres épuisés s'engourdissent, et le cours du fleuve rentratne. Ainsi, mes yeux commençaient ^ s'obscurcir, mon cœur tombait en défaillance ; je ne pouvais plus rappder ni ma raison ni le souvenir des vertus de mon père» Le songe où je croyais avoir vu le sage Mentor descendu aux Champs-Élysées achevait de me décourager: une secrète et douce langueur s'emparait de moi ; j'aimais déjà le poison flatteur qui se glissait de veine en veine, et ([ul pénétrait jusqu'^ la moelle de mes os. Je poussais néanmoins encore de profonds soupirs, je versais des larmes amères; je rugissais comme un lion dans ma fureur. O malheureuse jeunesse , disais-je; 6 dieux, qui vous jouez cruellement des hommes , pourquoi les faites-vous passer par cet âge , qui est un temps de folie et de fièvre ardente ! Oh que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau, comme Laërte mon aïeul! La mort me serait plus douce que la faiblesse honteuse où je me vois. A peine avais-je ainsi parlé que ma douleur s'adoucissait, et que mon cœur, enivré d'une folle passion, secouait presque toute pudeur; puis je me voyais replongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble , je courais çà et là dans le sacré bocage , semblable à une biche qu'un chasseur a blessée : elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la suit partout ; elle porte partout avec elle le trait meurtrier. Ainsi je courais en vain pour m'oublier moi-même, et rien n'adoucissait la plaie de mon cœur^ En ce moment, j'aperçus assez loin de moi, dans l'ombre épaisse de ce bois, la figure du sage Mentor; mais son ? isage me parut si pâle, si triste et si austère, que je ne pus en ressentir aucune joie. Est-ce donc vous, m'écriai

**The text on this page is estimated to be only 23.12% accurate**

60 TÉUSHAQUS. je, 6 mon cëer ami, mon «BÎ

**The text on this page is estimated to be only 20.68% accurate**

UVBB IV. ti iMissêU daas noa ccrar. Celte joie ét«il bien  
différeate de ceUe autre >oie molle et folâtre dent Mes sene aTaieol été  
d'abord eœpoisomiés: Tuae eil une joie d'hresse et de trouble, qui e«l  
entrecoupée de paiaioa» furieuses et de cuisants remords; l'entre est une joie  
de raison, cpil a quelcpie cbose de blenbeureui et de céleste; elle est  
toi»jours pure et égale; rion ue peut l'épuiser; plus en s'y plonge» plus elle  
est douce; elle ravit Fàîûe sans la troubler. Alors je tersal des larmes de joie,  
et je trooTais que rien n'était si doux fue de pleurer ainsi. O beunui, disais-  
je, le» hommes à qui la vertu se noatrt dans toute sa beauté I peut-on la voir  
sais l'aimer! peut-ou Faimer sans être heureui! Mentor me dît : Il iaut que je  
vous qi^tte \ je pars dans ce moment; il ne m'est pas permis de m'arrêter. Oè  
allezvous donc? lui répondis-je : en quelle terre inhabitable ne vous snivrai-  
je point? ne eroyei pas pouvoir m'écabpper; je mourrai plutôt sur vos paSb  
Eu disant ces paroles, je le tenais serré de toute ma force. C'est en vain , me  
dit^i^ que vous espérez de me retenir. Ls cruel Méthophi» me vendit k des  
Éthiopiens ou Aridies. Ceui-cl , étant aUés à Damas en Syrie pour leur  
commerce > voulurent se défaire de moi , croyant en tirer une grande  
somme dTun nemm^ Hasaël, qui cherchait un esclave grec pour connaître  
les mœurs de la Grèce , et pour s'instruire de nos scient^s. En effet, Hasaël  
m'acheta chèrement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs lui a donné la  
curiosité de passer dans nie de Crète pour étudier les sages lois de Minos.  
Pendant notre navigaticm, les veuts nous omt contraint» de reUcher dans  
Ttle de Chypre. En attendant un vent favorable, ^1 est venu faire ses  
offrandes au temple : le voilà qui en sort ; les vents nous appellent ; déjà nos  
voiles s'enflent Adieu, cher Télémaque: un esclave qui craint les dieux doit  
suivre Odèleraent son mettre. Les dieux ne me permettent plus d'être à moi :  
si j'étais à moi , ils le savent, je

^ TÉLÉMAQUE. ne serais qu'à tous seul. Adieu , souvenez-vous des travaux d'Ulysse et des larmes de Pénélope ; souvenez-vous des justes dieux. Odieux, protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque ! Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser Ici : plutôt mourir que de vous voir partir sans moi. Ce matre syrien est-il impitoyable? est-ce une tigresse dont il a sucé les mamelles dans son enfance? voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive. Vous m'exhortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuie en suivant vos pas ! Je vais parler à Hasaël; il aura peut-être pitié de ma jeunesse et de mes larmes; puisqu'il aime la sagesse, et qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce et insensible. Je me jetterai à ses pieds , j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Si on cher Mentor, je me ferai esclave avec vous; je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuse, c'est fait de moi; je me délivrerai de la vie. Dans ce moment, Hasaël appela Mentor; je me prosternai devant lui. Il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous? me dit-il. La vie, répondis-je; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor, qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des rois de la Grèce qui ont renversé la superbe ville de Troie, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis point ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père par toutes les mers , ayant avec moi cet homme, qui était pour moi un autre père. La fortune, pour comble de maux, me l'a enlevé; elle l'a fait votre esclave : souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice , et que vous alliez en Grèce pour apprendre les lois du bon roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre

UVBB iy« 6a mes soupirs et contre mes Itrmes. Vous Toyei le fils d'an roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage ; mais mes prçmiers malheurs n'étaient « ^ que de faibles essais des outrages de la fortune : maintenant \*\* je crains de ne pouvoir être reçu parmi vos esclaves. 0 dieux, voyez mes maux; 6 Hasaël, souvenez-vous de Minos, dont vous admirez la sagesse , et qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton. Hasaël , me regardant avec un visage doux et humain, me tendit la main, et me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse et la vertu d'Ulysse ; Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs; et d'ailleurs la prompte renommée \*a fait entendre son nom à tous les peuples de l'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulysse; je serai votre père, jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serais pas touché de la gloire de votre père, de ses malheurs et des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor m'engagerait à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave ; mais je le garde comme un ami fidèle: l'argent qu'il m'a coûté m'a acquis le plus cher et le plus précieux ami que j'aie sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment, il est libre; vous le serez aussi : je ne vous demande, à l'un et k l'autre, que votre cœur. En un instant, je passai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyais sauvé d'un horrible danger; je m^prçcli^ais de mon pays; H Oi/V^^ je trouvais un secours pour y retourner; je goûlais la con- h solation d'être auprès d'un homme qui m'aimait déjà par le pur amour de la vertu ; enûn je retrouvais tout, en retrouvant Mentor, pour ne le plus quitter. Hasaël s'avance sur le sable du rivage: nous le suivons • on entre dans le vaisseau ; les rameurs fendent les ondes

**The text on this page is estimated to be only 26.64% accurate**

U TÉU<sup>t</sup>HAQOB. paÉsifoles: m zéphnr Téger M j«u» de dm  
voiles, tl a&ime tout le vaisseau, et lui donne no demi moi iTemeBt> Vti« A  
« dtt Ckypre disj<sup>^</sup>aratt bieofléc. Hasaël, qui avait iai<sup>^</sup>ttiei»ce oU/<sup>^</sup>Af<sup>^</sup>  
cosnattre mes sejtfiBUGoCs, me demanda ce que je pen<sup>^^</sup> Jj sais des  
mœais de cette tie. Je lof dis iDgénumeat en qoel danger ma jeunesse avait  
été exposée, et le combat qae j'avais seuffert an dedans de moi. Il lut touché  
de mfon horrevr poar le vice, et dit ces paroles : O Vénus, je reconnais votre  
puissance et celle de votre fils: j'ai brûlé de l'eneeos sur vos autels\*, mais  
sonfltez cpie je déteste Tinfâme mollesse des habitants de votre lie, et  
l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos fêtes. Ensuite it  
s'entretenait avec Mentor de cette première paissaoce qui a formé le ciel et  
la terre ; de cette lumière simple , infime et immuable , qui se donne à tous  
sans se partager; de cette vérité souveraine et universelle qui éclaire toos les  
esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutait-il, qui n'a  
jamais vu cette lumière pure est aveugle comme un aveugle-né: il passe sa  
vîe dans «ne profotkle nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point  
pendant j<sup>^</sup>usieurs mois de l'année ; il croit être sage, et il est insensé; il croit  
tout voir, et il ne voit rien ; il meurt n'ayant jamais rien vu ; tout au plus il  
aperçoit de sombres et fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui  
n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînés par le plaisir des  
sens et par le channe de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de  
véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui <sup>^</sup>M r ir, \  
suivent cette raison étergplle : c'est elle qui nous inspire. Il quand nous  
pensons bien ; c'est elle qui nous reprend, quand nous pensons mal. Nous ne  
tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un grand océan  
de lumière; nos esprits sont comme de petits ruisseaux <sup>^</sup>\ en sortent, et qui y  
retournent pour s'y perdre. Quoique je ne comprisse point encore  
parfaitement la

LIVRE IV. Je ne sais quoi de pur et de sublime : mon cœur en ' était échauffé; et la vérité me semblait reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des dieux, des héros, des poètes, de l'âge d'or, du déluge, des premières histoires du genre humain , du fleuve d'oubli où se plongent les Âmes des morts , des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, et de cette heureuse paix dont jouissent les justes dans les Champs-Élysées, sans crainte de pouvoir la perdre. Pendant qu'Ulysée et Mentor parlaient, nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paraissait d'or et d'azur. En se jouant, ils soulevaient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venaient des Tritons, qui sonnaient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnaient le char d'Amphitrite , traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendait l'onde salée • laissaient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étaient enflammés, et leurs bouches étaient fumantes. Le char de la déesse était une conque d'une merveilleuse figure ; elle était d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étaient d'or. Ce char semblait voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageaient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendaient sur leurs épaules, et flottaient au gré du vent. La déesse tenait d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues ; de l'autre elle portait sur ses genoux le petit dieu Palémon son fils, pendant à sa mamelle. Elle avait un visage serein, et une douce majesté qui faisaient fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisaient les chevaux, et tenaient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottait dans l'air au-dessus du char; elle était à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphirs qui s'efforçaient de la pousser par leurs haleines. Télémaque, ' > 5

3V3fv\ 66 TÉLÉMAQUE. Toyait au milieu des airs Éole  
empressé , inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante ,  
"ses sourcils ^is et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère ,  
tenaient en silence les fiers Aquilons , et repoussaient tous les nuages. Les  
immenses baleines et tous les monstres marins , faisant avec leurs narines  
un flux et reflux de Tonde amère, sortaient à la hâte de leurs grottes  
profondes, pour voir la déesse.^ LIVRE V. Suite du récit de Télémaque.  
Bichesse et tertililé de Ttle da Crète : mœurs de ses habitants, et leur  
prospérité sous les sages lois de Minos. Télémaque, à son arrivée dans l'Ile ,  
apprend qu'Idoménée , qui en était roi, Vient de sacrifier son fils unique,  
pour accomplir un vœu indiscret ; que les Cretois , pour venger le sang du  
fils , ont réduit le père à quitter leur pays ; qu'après de longues incertitudes,  
ils sont actuellement rassemblés afin d'élire un autre roi. Télémaque, admis  
dans cette assemblée, y remporte les prix à divers jeux, et résout avec une  
rare sagesse plusieurs questions morales et politiques proposées aux  
coneur> rents par les vieillards , juges de l'île. Le premier de ces vieillards,  
frappé de la sagesse de ce jeune étranger, propose à l'assemblée de le  
couronner roi , et la proposition est accueillie de tout le peuple avec de  
vives acclamations. -Cependant Télémaque refuse de régner sur les Cretois ,  
préférant la pauvre Ithaque à la gloire et à l'opulence du royaume de Crète.  
Il propose d'élire Mentor, qui refuse aussi le diadème. Enfin l'assemblée  
pressant Meator de choisir pour toute la nation, il rapporte ce qu'il vient  
d'apprendre des vertus d'Aristodème, et décide aussitôt l'assemblée à le  
proclamer roi. Bientôt après. Mentor et Télémaque s'embarquent sur un  
vaisseau Cretois, pour retourner à Ithaque. Alors Neptune, pour consoler  
Vénus irritée, su^eite une horrible tempête , qui brise leur vaisseau. Ils  
échappent à ce danger en s'attachant aiu débris du mât, qui, poussé par les  
flots, les fait aborder à l'île de Calypso. Après que nous eûmes admiré ce  
spectacle, nous commepl^es à découvrir les montagnes de Crète , que nous

LIVRE V. (J7 ayions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida , qui s'élève au-dessus des autres montagnes de rHe, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont 11 est suivi. Peu à peu, nous vîmes plus distinctement les côtes de cette lie , qui se présentaient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Chypre nous avait paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montrait fertile et ornée de tous les fruits par le travail de ses habitants. , De tous côtés , nous remarquions des villages bien bâtis » des bourgs qui égalaient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée ; partout la charrue avait laissé de creux sillons: les ronces, les épines et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où / t \ les troupeaux de bœufs mugissaient dans les gras herbages '^ le long des ruisseaux; les moutons paissants sur le penchant d'une colline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès; enfin les ^ montagnes ornées de pampre, et de grappes d'un raisin / déjà coloré qui promettait aux vendangeurs les doux pré-#iM4^ sentes de Bacchus pour charmer les soucis des hommes. f^ Mentor nous dit qu'il avait été autrefois en Crète ; et U nous expliqua ce qu'il en connaissait. Cette lie , disait-il, admirée de tous les étrangers , et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitants, quoiqu'ils soient ^ innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de ré- J^^y pandre ses biens sur ceux qui la cultivent : son sein fécoqd f>

68 TÉLÉMAQUE. travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur: les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu ; s'ils voulaient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins , on verrait partout l'abondance, la joie, la paix et l'uniformité. C'est ce que Minos , le plus sage et le meilleur de tous les rois , avait compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il faisait donner aux enfants rend les corps sains et robustes: on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse ; on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit, on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu , et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses, et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices, qui sont impunis chez les autres peuples: l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice. Pour le faste et la mollesse , on n'a jamais besoin de les en réprimer; car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde M<sup>b</sup> |

LIVRE V. 69 l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodés, riantes, mais sans ornements. La superbe architecture n'y est pas ignorée ; mais elle est réservée pour les temples des dieux: et les hommes n'oseraient avoir des maisons semblables à celles des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la Vertu, la soumission aux lois, et la crainte des justes dieux. Je lui demandai en quoi consistait l'autorité du roi , et il me répondit: Il peut tout sur les peuples; mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien , et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve , par sa sagesse et par sa modération , à la félicité de tant d'hommes , et non pas que tant d'hommes servent par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire, ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions , ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs , le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur, qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu et de gloire, que le reste des hommes. Il doit être au dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; et au dedans, le juge des peuples , pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi ; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection; et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se

**The text on this page is estimated to be only 27.55% accurate**

70 TÉLÉMAQUE. sacrifier au bien pi<sup>u</sup>blic. MinQ« p'a voulu que  
ses e|if

LIVRE V. 71 qui ne savait pas que c'était courir à sa perte | Le  
père> échappé à la tempête, arrivait dans le port désiré; il remerciait  
Neptune d'avoir écouté ses vœux: mais bientôt il sentit combien ses vœux  
lui étaient inutiles. Un pressentiment de son malheur lui donnait un cuisant  
repentir de son vœu indiscret; il craignait d'arriver parmi les siens et il  
appréhendait de revoir ce qu'il avait de plus

7% TÉLÉMAQUB. Idtes couler leur sang autour de sou autel couronné de fleurs ; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu. Idoménée écoutait ce discours, la tête baissée , et sans répondre : la fureur était allumée dans ses jeqx ; son visage , pAle et défiguré , changeait à tous moments de cou-> leur; on voyait ses membres tremblants. Cependant son fils lui disait: Me voici, mon père; votre fils est prêt è mourir pour apaiser le dieu ; n'attirez pas sur vous sa co\* lère i je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre; frappez, mon père: ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir. En ce moment, Idoménée , tout hors de lui , et comme déchiré par les furies infernales, surprend tous ceux qui l'observent de près ; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant : il la retire toute fumante et pleine de sang , pour la plonger dans ses propres entrailles ; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumière ; mais à peine l'a-t-il trouvée qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs , coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus; il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte : ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le père, dans l'excès de sa douleur, devint insensible ; il ne sait où il est, ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, et demande son fils. ^ Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant et d'horreur pour l'action barbare du père , s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux Furies. La fureur leur fournit des armes, ils prennent des bAtons et des pierres; la Discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les

LIVRE V. 73 Crétois, les sages Crétois, oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnaissent plus le petit-fils du sage Ifinos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui qu'en le ramenant vers ses vaisseaux \* ils s'embarquent avec lui ; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée revenant à soi , les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils , et qu'il ne saurait plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie, et ils vont fonder un nouveau royaume\* dans le pays des Salentins. Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les lois établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix : Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici ; on a déjà commencé par des sacrifices; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins pour examiner la sagesse de ceux qui paraîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics, où tous les prétendants combattront ; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, et pour l'esprit et pour le corps. On veut un roi dont le corps soit fort et adroit, et dont l'âme soit ornée de la sagesse et de la vertu. On appelle ici tous les étrangers. Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit: Hâtez-vous donc, 6 étrangers, de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres; et si les dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes, sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire. Nous arrivâmes à une espèce de cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt; le milieu du cirque était une arène préparée pour les combattants ; elle était bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais sur lequel était assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arri

**The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate**

74 TÉLÉMAQUE. irâmes, oq non» reçut atec hooDour; car les Ci^tois sont les peuples du monde qui eiercent le plus nc^leœeni et avec le plus de religion Thospitalité. On nous fit asseoir, et on nous invita à combattre. Mentor s\*en excusa sur son âge, et Hasaël sur sa faible santé. Ma jeunesse et ma Yîgueur m'ôtaient toute excuse; je jetai néanmoins un coup d'ooil sur Mentor pour découvrir sa pensée, et j'aperçus qu'il souhaitait que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisait: je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce et liidsante sur tous les membres de mon corps, et je me mèUi parmi les combattants. On dit de tons côtés que c'était le fils d'IJlysfse , qui était venu pour tâcher de remporter les prix; et plusieurs Cretois qui avaient été à Ithaque pendant mon enfance me reconnurent. Le premier combat fut celui de la lutte. Un Bhodiea d'environ trente-cinq ans surmonta tous Les autres qui osèrent se présenter à Lui. Il ^ait «neore dans toute la vigueur de la jeunesse : ses bras étaient nerveux et bien nourris; au moindre mouvement qm\*i\ faisait, on voyait tous ses muscles : il était également souple et fort. Je ne loi parus pas digne d'être vaincu, et regardant avea pitié ma tendre jeunesse , il voulut se retirer ; mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre ; nous nous serrâmes, à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerls tendus, et les bras entrelacés comme dos serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terve^ son ennemi. Tantôt il essayait de me smrpren^re en me ponsaant du celé (koit, tantôt l1 s'efforçait de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtait ainsi, je le poussai avec tant de violence que ses reins plièrent: il tomba sur l'arène, et m'entraîna sur lui» En vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins imm^obile sons moi ; tout le peuple cda : Victoire au fils d'Ulysse ! et j'aidai au Rhodiai conAis à se relever.

**The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate**

UVBE V. 7( L« combat du oeste fut plus difficile. I<sup>e</sup> fiU d\*uu riche citoyeu de Samos Av#it acquis une haute réputation dans ce genre de combats. Tous les autres lui cédèrent; il n'y eut que moi qui esfkérai la victoire^ D'abord il me donna dans la tête, et puis dans Testomac, des coups qui me firent vomit le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me pressait, et je ne pouvais plus respirer; mais je fus ranimé par la yoix de Mentor, qui me criait: O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu? La colère me doAoa de nouvelles forces; j'évitai plusieurs coups dont j'aurais été accablé. Aussitôt que le Samien m'avait porté un iaux coup, et que son bras s'allongeait en vain, je le surprenais dans cette posture penchée: d<sup>à</sup> il reculait, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force: il voulut esquivier; et perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever. Il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang; sa honte fut extrême ; mais il n'osa renouveler le combat. Aussitôt on commença les courses des cbariots, que l'on distribua au sort, he mien se trouva le moindre pour la légèreté des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous partons : un nuage de poussière vole , et couvre le ciel. Au commencement , je laissai les autres passer devant mot Un jeune Lacédémonien , nommé Cranter^ laissait d'abord tous les autres derrière lui. Un Cretois, nommé Polyclète, le suçait de près. Hippomaque, parent d'Idoménée , qui aspirait à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumants de sueur, était tout penché sur leurs crins flottants; et le mouvement des roues de son chariot était si rapide f qu'dles paraissaient immobiles comme les ailes d'un aigle qui iend les airs. Mes chevaux s'animèrent, et se mirent peu à peu en haleine ; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étaient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque , parent d'Idoménée . noussant trop ses che

76 TÉLÉMAQUE. vau, le plus irigoareax s'abattit, et 6ta è son maître l'espérance de régner. Polyclète, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse ; il tomba: les rênes lui échappèrent, et il fût trop heureux de pouToir en tombant éviter la mort. Craotor voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étais tout auprès de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquait les dieux, et leur promettait de riches offrandes; tantôt il parlait à ses chevaux pour les animer: il craignait que je ne passasse entre la borne et lui ; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étaient en état de le devancer: il ne lui restait plus d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussie, il hasarda de se briser contre la borne ; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre , et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulysse ! c'est lui qtfe les dieux destinent à régner sur nous. Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Cretois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes , où les vieillards que Minos avait établis juges du peuple et gardes des lois nous rassemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux ; nul autre ne fut admis. Les sages ouvrirent le livre où toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte, quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendait vénérables sans leur ôter la vigueur de l'esprit ; ils étaient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places; leurs cheveux étaient blancs ; plusieurs n'en avaient presque plus. On voyait reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille; ils ne se pressaient point de parler; ils ne disaient que ce qu'ils avaient résolu de dire. Quand ils étaient d'avis différents, ils étaient si modérés à soutenir ce qu'ils pensaient de part et d'autre qu'on aurait cru qu'ils

LIVRE V. 77 étaient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées , et l'habitude du travail , leur donnait de grandes vues sur toutes choses : mais ce qui perfectionnait le plus leur raison , c'était le calme de leur esprit délivré des folles passions et des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissait en eux, et le fruit de leur longue vertu était d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtaient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant , je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout à coup à une si estimable vieillesse. Je trouvais la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse , et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille. Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'était un grand livre qu'on tenait ordinairement renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect; car ils disent^ qu'après les dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien en doit être si sacré aux hommes que les lois destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois pour gouverner les peuples doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. C'est la loi, et non pas l'homme , qui doit régner. Tel est le discours de ces sages. Ensuite , celui qui présidait proposa trois questions qui devaient être décidées par les maximes de Minos. La première question est de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'était un roi qui avait sur son peuple un empire absolu, et qui était victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'était un homme si riche , qu'il pouvait contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'était un homme qui ne se mariait point, et qui voyageait pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais assujetti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'était un barbare qui.

78 TÉLÉHAQUE. tivaot de sa chasse au milieu des bois, était indépendant de toute police et de tout besoin. D'autres crurent que c'était un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude , il jouissait plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'était un homme mourant, parce que la mort le délivrait de tout et que tous les hommes ensemble n'avaient plus aucun pouvoir sur lui. Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avais pas oublié ce que Mentor m'avait dit souvent. Le plus libre de tous les hommes , répondis-je , est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre , pourvu qu'on craigne les dieux et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot , l'homme véritablement libre est celui qui , dégagé de toute crainte et de tout désir , n'est soumis qu'aux dieux et à sa raison. Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant et furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos. Ensuite on proposa la seconde question en ces termes: Quel est le plus, malheureux de tous les hommes? Chacun disait ce qui lui venait dans l'esprit. L'un disait: C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disait: C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenaient que c'est un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'Ile de Lesbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choses qu'on souiTre que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. À ces mots, toute l'assemblée se récria; on applaudit et chacun crut que ce sage Lesbien remporterait le prix sur cette question\* Mais on me demanda ma pensée, et je répondis , suivant les maxiUies de Mentor : Le pltfS malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est

LIVRE V. 79 doublement malheureux par son aveuglement: ne connaissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir; il craint même de le connaître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connaît point ses devoirs ; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien , ni senti les charmes de la pure Vertu. Il est malheureux et digne de l'être : son malheur augmente tous les jours ; il court à sa perte , et les dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avais vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avais rencontré le vrai sens de Miquis. Pour la troisième question, on demande lequel des deux est préférable; d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre ; de l'autre un roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre était préférable. À quoi sert, disaient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix , s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, et réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenaient, au contraire, que le roi pacifique serait meilleur, parce qu'il craindrait la guerre, et l'éviterait par ses soins. D'autres disaient qu'un roi conquérant travaillerait à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne , et qu'il rendrait ses sujets maîtres des autres nations; au lieu qu'un roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi : Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi. Hais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre, à un roi sage, qui, sans savoir la guerre , est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre voudrait toujours la faire : pour

SO TÉLÉMAQUE. étendre sa domination et sa gloire propre , il  
rainerait ses peuples. À quel sert-il à un peuple, que son roi subjugu  
d'autres nations,' si on est malheureux sous son règne? D'ailleurs, les  
longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres ; les  
victorieux; mêmes se dérèglent pendant ces temps de confusion. Voyez ce  
qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troie ; elle a été privée de  
ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque ton/ est en feu par la guerre, les  
lois, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs princes mêmes,  
pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus  
grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchants.  
Combien y a-t-il de scélérats qu'on punirait pendant la paix, et dont on a  
besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre! Jamais  
aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup souffrir de  
son ambition. Un conquérant , enivré de sa gloire , ruine presque autant sa  
nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les  
qualités nécessaires pour la paix ne peut faire goûter à ses sujets les fruits  
d'une guerre heureusement finie: il est comme un homme qui défendrait son  
champ contre son voisin et qui usurperait celui du voisin même , mais qui  
ne saurait ni labourer ni semer, pour recueillir aucune moisson. Un tel  
homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et  
non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement. ^ Venons  
maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes  
conquêtes; c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son  
peuple , en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas  
soumis : mais , s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes  
les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses  
ennemis. Voici comment : Un est juste , modéré et commode à l'égard de ses  
voisins ; il

LIVRE V. 81 n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler sa paix, il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain et ambitieux, tous les autres rois voisins, qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les États qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres, et sans cesse exposé à leurs ligue, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il jouit au dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je dois supposer qu'il gouverne par les plus sages lois. Il retranche le faste, la mollesse, et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices ; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie : surtout il applique ses sujets à l'agriculture. Par là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé à la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicate, qui sait mépriser la mort, qui aimerait mieux mourir que perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville, mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais

82 TÈLÉMAQUE. succès mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs si le roi n'est point assez expérimenté pour commander lui-même ses armées» il les fera commander par des gens qui en seront capables ; et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés ; ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste : les dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très-imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis ; mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre. J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvaient goûter cet avis ; car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avais parlé comme Minos. Le premier de ces vieillards s'écria : Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon , connu dans toute notre lie. Minos avait consulté le dieu pour savoir combien de temps sa race régnerait , suivant les lois qu'il venait d'établir» Le dieu lui répondit : Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton lie pour y faire régner tes lois. Nous avons craint que quelque étranger viendrait faire la conquête de l'Ile de Crète ; mais le malheur d'Idomée , et la sagesse du fils d'Ulysse , qui entend mieux que nul autre mortel les lois de Minos, nous montrent le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi ? Aussitôt les vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré ^

LIVRE V. 83 et le premier, me prenant par la main , annonce au peuple déjà impatient, dans l'attente d'une décision, que j'aurais remporté le prix. À peine acheva-t-il de parler qu'on entendit un bruit confus de toute rassemblée. Chacun pousse des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentissent de ce cri : Que le fils d'Ulysse , sem-» blable à Minos , règne sur les Crétois ! J'attendis un moment, et je faisais signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disait à l'oreille: Renoncez-vous à votre patrie? l'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope , qui vous attend comme sa dernière espérance, et le grand Ulysse, que les dieux avaient résolu de vous rendre? Ces paroles percèrent mon cœur, et me soutinrent contre le vain désir de régner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Crétois , je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette lie , et y fera régner les lois de ce sage roi ; mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'oracle. J'ai accompli la prédiction; je suis venu dans cette lie; j'ai découvert le vrai sens des lois, et je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi , je préfère ma patrie ; la pauvre , la petite lie d'Ithaque , aux cent villes de Crète , à la gloire et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos jeux , ce n'était pas dans l'espérance de régner ici ; c'était pour mériter votre estime et votre compassion; c'était afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon père Ulysse, et consoler ma mère Pénélope, que régner sur 6\*

84 TÉLÉMAQUE. tous les peuples de l'univers. O Cretois , tous voyez le fond de mon cœur; il faut que je vous quitte; mais la mort seule pourra finir ma reconnaissance. Oui , jusqu'au dernier soupir, Télémaque aimera les Cretois, et s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre. À peine eus-je parlé qu'il s'éleva dans toute l'assemblée un bruit sourd, semblable à celui des vagues de la mer qui s'entre\*choquent dans une tempête. Les uns disaient: Est-ce quelque divinité sous une figure humaine? D'autres soutenaient qu'ils m'avaient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnaissaient. D'autres s'écriaient : Il faut le contraindre de régner ici. Enfin , je repris la parole , et chacun se hâta de se taire , ne sachant si je n'allais point accepter ce que j'avais refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis. Souffrez , 6 Cretois , que je vous dise ce que je pense. Tous êtes le plus sage de tous les peuples ; mais la sagesse demande , ce me semble , une précaution qui vous échappe. Tous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les lois, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi , je suis jeune , par conséquent sans expérience , exposé à la violence des passions , et plus en état de m'instruire en obéissant, pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans ces jeux d'esprit et de corps , mais qui se soit vaincu lui-même ; cherchez un homme qui ait vos lois écrites dans le fond de son cœur, et dont toute la vie soit la pratique de ces lois; que ses actions, plutôt que ses paroles, vous le fassent choisir. Tous les vieillards, charmés de ce discours, et voyant toujours croître les applaudissements de l'assemblée, me dirent: Puisque les dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner nos lois. Connaissez-vous

LIVRE V. 85 Quelqu'un qui puisse commander avec cette modération 7 Je connais , leur dis-je d'abord , un homme de qui je tiens tout ce que vous avez estimé en moi ; c'est sa sagesse , et non pas la mienne , qui vient de parler; il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre. En même temps toute l'assemblée jeta les yeux sur Hfentor, que je montrais, le tenant par la main. Je racontais les soins qu'il avait eus de mon enfance, les périls dont il m'avait délivré, les malheurs qui étaient venus fondre sur moi dès que j'avais cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avait point regardé, à cause de ses habits simples et négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel , de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder , on découvrit dans son visage je ne sais quoi de ferme et d'élevé; on remarqua la vivacité de ses yeux, et la vigueur avec laquelle il faisait jusqu'aux moindres actions. On le questionna ; il (ûi admiré: on résolut de le faire roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir: il dit qu'il préférerait les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté ; que les meilleurs rois étaient malheureux en ce qu'ils ne faisaient presque jamais les biens qu'ils voulaient faire, et qu'ils faisaient souvent, par la surprise des flatteurs , les maux qu'ils ne voulaient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable , la royauté ne l'est pas moins , puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est roi , disait-il , on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté, pour travailler au bien public. Alors les Cretois , ne pouvant revenir de leur surprise, lui demandèrent quel homme ils devaient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connaisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, et qui craigne de vous gouverner. Celui qui désire la royauté ne la connaît pas; et

86 TÈLÉMAQUE. Comment en remplira-t-il les devoirs^ ne les connaissant point? n la cherche pour lui; et vous devez désirer an homme qui ne l'accepte que pour Famour de vous. Tous les Cretois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refusaient la royauté , recherchée par tant d'autres ; ils voulurent savoir avec qui ils étaient venus. Nausicrate , qui les avait conduits depuis le port jusqu'au cirque où Ton célébrait les jeux, leur montra Hasaël avec lequel Mentor et moi nous étions venus de nie de Chypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils surent que Mentor avait été esclaye d'Hasaël ; qu'Hasaël , touché de la sagesse et de la vertu de son esclave, en avait fait son conseil et son meilleur ami ; que cet esclave mis en liberté était le même qui venait de refuser d'être roi; et qu'Hasaël était venu de Damas en Syrie , pour s'instruire des lois de Minos , tant Tamour de la sagesse remplissait son cœur. Les vieillards dirent à Hasaël: Nous n'osons vous prier de nous gouverner, car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire : d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses et de l'éclat de la royauté , pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hasaël répondit : Ne croyez pas , 6 Cretois , que je méprise les hommes. Non , non : je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons et heureux; mais ce travail est rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux^ et ne peut éblouir que des âmes vaines. La vie est courte; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contcQter : c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu : je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible et retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, et où les espérances qu'on tire de la vertu, pour une autre meil

LIVRE V. 87 leure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avais quelque chose à souhaiter , ce ne serait pas d'être roi , ce serait de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez. Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor: Dites-nous, 6 le plus sage et le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi : nous ne vous laisserons point aller que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étais dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignait aucun empressement : c'est un vieillard assez vigoureux. J'ai demandé quel homme c'était; on m'a répondu qu'il s'appelait Aristodème. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disait que ses deux enfants étaient au nombre de ceux qui combattaient; il a paru n'en avoir aucune joie : il a dit que pour l'un il ne lui souhaitait pas les périls de la royauté , et qu'il aimait trop la patrie pour consentir que l'autre régnât jamais. Par là j'ai compris que ce père aimait d'un amour raisonnable l'un de ses enfants qui a de la vertu , et qu'il ne flattait point l'autre dans ses dérèglements. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu: Il a longtemps porté les armes, et il est couvert de blessures; mais sa vertu sincère et ennemie de la flatterie l'avait rendu incommode à Idoménée. C'est ce qui empêcha ce roi de s'en servir dans le siège de Troie : il craignit un homme qui lui donnerait de sages conseils qu'il ne pourrait se résoudre à suivre ; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manquerait pas d'acquérir bientôt; il oublia tous ses services; il le laissa ici, pauvre, méprisé des hommes grossiers et lâches qui n'estiment que les richesses, mais content dans sa pauvreté. Il vit galment dans un endroit écarté de l'Ile, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement; ils sont

88 TÉLÉMAQUE. heureux. Par leur frugalité et par leur travail, ils se sont vus dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au delà de ses besoins et de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les exhorte , il les instruit; il juge tous les différends de son voisinage ; il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père , après l'avoir longtemps souffert pour tâcher de le corriger de ses vices , l'a enfin chassé: il s'est abandonné à une folle ambition et à tous les plaisirs. Yoilà , ô Crétois , ce qu'on m'a raconté : vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connaît et que vous connaissez ; qui sait la guerre ; qui a montré son courage non-seulement contre les flèches et contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté ; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie ; qui aime le travail ; qui sait combien l'agriculture est utile à un peuple ; qui déteste le faste ; qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfants; qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre; en un mot, un homme qui est déjà le père du peuple. Yoilà votre roi , s'il est vrai que vous désiriez de faire régner chez vous les lois du sage Minos. Tout le peuple s'écria : Il est vrai , Aristodème est tel que vous le dites; c'est lui qui est digne de régner. Les vieillards le firent appeler : on le chercha dans la foule , où il était confondu avec les derniers du peuple. Il parut tranquille. On lui déclara qu'on le faisait roi. Il répondit: Je n'y puis consentir qu'à trois conditions : la première, que je quitterai la royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez aux lois ;

LIVIE V. 89 la seconde, que je serai libre de condouer une vie simple et fragale ; la troisième , que mes eofants n'auront ancin raog, et qu'après ma mort on les traitera sans distinction» selon leur mérite, comme le reste des citoyens. A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadème fut mis par le chef des Tieillards , gardes des lois, sur la tête d'Àristodème. On fit des sacrifices à Jupiter et aux autres grands dieux. Aristodème nous fit des présents , non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hasaël les lois de Minos écrites de la main de Minos même ; il lui doona aussi un recueil de toute l'histoire de Crète , depuis Saturne et l'Age d'or; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète et inconnues dans la Syrie , et lui offrit tous les secours dont il pourrait avoir besoin. Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs et d'hommes armés ; il y fit mettre des habits pour nous et des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller à Ithaque ; ce vent, qui était contraire à Hasaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devait jamais revoir. Les dieux sont justes , disait-il, ils voient une amitié qui n'est fondée que sur la vertu: un jour ils nous réuniront; et ces champs fortunés, où l'on dit que les justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos âmes se rejoindre pour ne se séparer jamais. Oh! si mes cendres pouvaient aussi être recueillies avec les vAtres ! . . . En prononçant ces mots, il versait des torrents de larmes, et les soupirs étouffaient sa voix. Nous ne pleurons pas moins que lui : et il nous conduisit au vaisseau. Pour Aristodème. il nous dit: C'est vous qui venez de me faire roi ; souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux dieux qu'ils m'inspirent la vraie sa

^0 TÉLÈBfAQIJE. i;e8se , et que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie , d'y confondre l'insolence de vos ennemis, et de vous y faire Voir en paix Ulysse régnant avec sa chère Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs et d'hommes armés; ils pourront vous servir contre ces honunes injustes qui persécutent votre mère. O Mentor, votre sagesse, qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux ensemble; souvenez-vous d'Aristodème : et si jamais les Ithaciens ont besoin des Cretois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa ; et nous ne pûmes, en le remerciant , retenir nos larmes. Cependant le vent qui enflait nos voiles nous promettait une douce navigation. Déjà le mont Ida n'était plus à nos yeux que comme une colline ; tous les rivages disparaissaient ; les côtes du Péloponnèse semblaient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout à coup une noire tempête enveloppa le ciel, et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, et la mort se présenta à nous. 0 Neptune^, c'est vous qui excitâtes, par votre superbe trident, toutes les eaux de votre empire! Ténus, pour se venger de ce que nous l'avions méprisée\* jusque dans son temple de Cythère , alla trouver ce dieu ; elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étaient baignés de ' larmes: du moins c'est ainsi que Mentor, instruit des choses divines , me l'a assuré. Souffrirez-vous , Neptune, disait-elle , que ces impies se jouent impunément de ma puissance? Les dieux mêmes la sentent; et ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon lie. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve , et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis sentir?

LIVRE V. •! À peine avait-elle parié, que Neptune souleva les flots jusqu'au ciel: et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote, troublé, s'écria qu'il ne pouvait plus résister aux vents qui nous poussaient avec violence vers les rochers: un coup de vent rompit notre mât; et un moment après, nous entendîmes les pointes des rochers qui entrouvraient le fond du navire. L'eau entra de tous côtés; le navire s'enfonça; tous nos rameurs poussèrent de toutes leurs tables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, et je lui dis. Voici la mort; il faut la recevoir avec courage. Les dieux ne nous ont délivrés de tant de périls que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous; il serait inutile de disputer notre vie contre la tempête. Mentor me répondit Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort; il faut, sans la craindre, faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons, vous et moi, un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés regrette la vie sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussitôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui était déjà rompu, et qui, penchant dans la mer, avait mis le vaisseau sur le côté; il jette le mât hors du vaisseau, s'élance dessus au milieu des ondes furieuses; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles; de même Mentor, non-seulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, semblait commander aux vents et à la mer. Je le suis: et qui aurait pu ne pas le suivre, étant encouragé par lui? Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'était un grand secours pour nous, car nous pouvions

92^ TÉLÉMAQUE. nous asseoir dessus; et, s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées. Mais souvent la tempête faisait tourner cette grande pièce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer: alors nous l>uv!ons Tonde amère, qui coulait de notre bouche, de nos narines et de nos oreilles : nous étions contraints de disputer con->tre les flots pour rattraper le dessus de cetnàt. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venait passer sur nous; et nous nous tenions fermes, de peur que, dans cette violente secousse, le mât, qui était notre unique espérance, ne nous échappât. Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il l'est maintenant sur ce siège de gazon, me disait: Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents et aux flots? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans Tordre des dieux? Non, non : les dieux décident de tout. C'est donc les dieux, et non pas la mer, qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourrait vous en tirer. Fussiezvous dans TOlympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourrait vous plonger au fond de Tablme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutais et j'admirais ce discours, qui me consolait un peu; mais je n'avais pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyait point; je ne pouvais le voir. Nous passâmes toute la nuit, tremblants de froid et demi-morts, sans savoir où la tempête nous jetait. Enfin les vents commencèrent à s'apaiser; et la mer mugissante ressemblait à une personne qui, ayant été longtemps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur^ elle grondait sourdement, et ses flots n'étaient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré. Cependant Taurore vint ouvrir au soleil les portes du ciel, et nous annonça un beau jour. L'orient était tout eo feu; et les étoiles, qui avaient été si longtemps cachées,

LIVAB V. 93 repaierent, et s'eofulrent à Tarrivée de Pkébiis. Noos aperçûmes de loin la terre, et le veot noas eo approchait: alors je sentis Tespérance renaître dans mon cœur. Mais nous n'aperçûmes aacun de nos compagnons: selon les apparences, ils perdirent courage, et la tempête les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous Âkmes auprès de la terre, la mer nous poussait contre des pointes de rochers qui nous eussent brisés; mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mAt; et Mentor faisait de ce mit ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfln une côte douce et unie, où, nageant sai^s peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, 6 grande déesse qui habitez cette lie ; c'est là que vous daignâtes nous recevoir. LIVRE VI. • Galypso, ravie d'admiration par le récit de Télémaque, conçoit pour lui une violente passion» et met tout en œuvre pour exciter en lui le même sentiment. Elle est puissamment secondée par Vénus , qui amène Gupidon dans l'Ile avec ordre de percer de ses flèches le cœur de Télémaque. Celui-ci. déjà blessé sans le savoir, souhaite, sous xliers prétextes , de demeurer dans l'Ile malgré les sages remontrances de Mentor. Bientôt il sent pour la nymphe Eucharis une folle passion , qui excite la Jalousie et la colère de Galypso. Elle jure par le Styx que Télémaque sortira de son 41e, et presse Mentor de construire un vaisseau pour le reconduire à Ithaque. Tandis que Mentor entraîne Télémaque vers le rivage pour s'embarquer, Gupidon va consoler Galypso , et oblige les nymphes à brûler le vaisseau. A la vue des flammes, Télémaque ressent une Joie secrète; mais le sage Mentor, qui s'en aperçoit, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui, pour gagner à la nage un autre vaisseau, alors arrêté auprès de l'Ile de Galypso. Quand Télémaque eut achevé ce discours, toutes les nymphes, qui avaient été immobiles , les yeux attachés sur

94 TÉLÉMAQUE. lai , se regardèrent les unes les autres. Elles se disaient avec étonnement: Quels sont donc ces deux hommes si chéris des dieux? a-t-on jamais oui parler d'aventures si merveilleuses? Le fils d'Ulysse le surpasse déjà en éloquence, en sagesse et en valeur. Quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modestie ! mais quelle noblesse et quelle grandeur! Si nous ne savions qu'il est fils d'un mortel , on le prendrait aisément pour Bacchus , pour Mercure , ou même pour le grand Apollon. Mais quel est ce Mentor, qui paraît un homme simple , obscur, et d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sais quoi au-dessus de l'homme. Calypso écoutait ces discours avec un trouble qu'elle ne pouvait cacher: ses yeux errants allaient sans cesse de Mentor à Télémaque, et de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle voulait que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses aventures; puis tout à coup elle s'interrompait elle-même. Enfin, se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrte, où elle n'oublia rien pour savoir de lui si Mentor n'était point une divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvait le lui dire ; car Minerve , en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'était point découverte à lui , à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fiait pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle voulait l'éprouver par les plus grands dangers ; et, s'il eût su que Minerve était avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu ; il n'aurait eu aucune peine à mépriser les accidents les plus affreux. Il prenait donc Minerve pour Mentor; et tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle désirait savoir. Cependant toutes les nymphes, assemblées autour de Mentor, prenaient plaisir à le questionner. L'une lui demandait les circonstances de son voyage d'Ethiopie ; l'autre voulait savoir ce qu'il avait vu à Damas; une autre lui

LIVRE VI. 95 demandait s'il avait connu autrefois Ulysse avant le siège de Troie. Il répondait à toutes avec douceur; et ses paro» les, quoique simples , étaient pleines de grâce. Calypso ne les laissa pas longtemps dans cette conversation, elle revint : et, pendant que ses nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis et dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuses de la déesse s'insinuaient pour enchanter le cœur de Mentor; mais elle sentait toujours je ne sais quoi qui repoussait tous ses efforts, et qui se jouait de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nues, et qui se joue de la rage des vents. Mentor, immobile dans ses sages desseins, se laissait presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissait espérer qu'elle l'embarrasserait par ses questions, et qu'elle tirerait la vérité du fond de son cœur. Mais , au moment où elle croyait satisfaire sa curiosité , ses espérances s'évanouissaient: tout ce qu'elle s'imaginait tenir lui échappait tout à coup ; et une réponse courte de Mentor la replongeait dans ses incertitudes. Elle passait ainsi les journées, tantôt flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espérait plus de faire parler. Elle employait ses plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque ; et une divinité plus puissante qu'elle vint à son secours pour y réussir. Vénus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor et Télémaque avaient témoigné pour le culte qu'on lui rendait dans l'île de Chypre, ne pouvait se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter: mais le père des dieux, souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avait sauvé le fils d'Ulysse, permit h

96 TÉLÉMAQCE. Vénus de chercker les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cytfaère et à Idalie; elle vole dans son char attelé de colombes; elle appelle son fils; et, la douleur répandant sur son visage de nouvelles grâces, elle parle ainsi : Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance et la mienne? Qui voudra désormais nous adorer? Va, perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles : descends avec moi dans cette île; je parlerai à Calypso. Elle dit; et fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso , qui , dans ce moment, était seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte. Malheureuse déesse , lui dit-elle , l'ingrat Ulysse vous a méprisée; son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris; mais l'Amour vient lui-même pour vous venger. Je vous le laisse: il demeurera parmi vos nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus fut nourri par les nymphes de l'île de Naïos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire; il ne pourra s'en défier, et il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit; et, remontant dans ce nuage doré d'où elle était sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés. L'Amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique déesse, elle sentait la flamme qui coulait déjà dans son sein. Pour se soulager, elle le donna aussitôt à la nymphe qui était auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais , hélas ! dans la suite, combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paraissait plus innocent, plus doux, plus aimable , plus ingénu et plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on aurait cru qu'il ne pouvait donner que du plaisir: mais à peine s'était-on fié à ses caresses , qu'on y sentait je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant malin et trompeur ne caressait

LIVRE VI. V! que pour trahir; et il ne riait jamais que des maai cruels qa\*ii avait faits, ou qu'il Tonait faire. Il n'osait approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantait; et il sentait que cet inconnu était invulnérable , en sorte qu'aucune de ses ilèches n'aurait pu le percer. Pour les nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachaient avec soin la plaie profonde qui s'envenimait dans leurs cœurs. Cependant Télémaque , voyant cet enfant qui se jouait avec les nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras ; il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit. Voyez-vous ces nymphes? disait-il à Mentor: combien sont-elles différentes de ces femmes de l'Ile de Chypre , dont la beauté était choquante à cause de leur immodestie I Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charment. Parlant ainsi , il rougissait sans savoir pourquoi. Il ne pouvait s'empêcher de parler ; mais à peine avait-il commencé, qu'il ne pouvait continuer; ses paroles étaient entrecoupées, obscures, et quelquefois elles n'avaient aucun sens. ■ 1/ Mentor lui dit : O Télémaque , les dangers de l'Ile de Chypre n'étaient rien , si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation ; mais la beauté modeste est bien plus dangereuse: en l'aimant, on croit n'aimer que la vertu ; et insensiblement on se laisse aller aux appâts trompeurs d'une passion qu'on n'aperçoit que quand il n'est presque plus temps de l'éteindre. Fuyez» ô mon cher Télémaque , fuyez ces nymphes, qui ne sont si discrètes que pour vous mieux tromper ; fuyez les dangers de votre jeunesse : mais surtout fuyez cet enfant que vous ne connaissez pas. C'est l'Amour , que Vénus, sa mère, Télémaque. 7

98 TÉLÉMAQDB. est venue apporter dans cette tle , pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère : il a blessé le cœur de la déesse Calypso ; elle est passionnée pour vous : il a brûlé toutes les nymphes qui l'environnent; vous brûlez vous-même, 6 malheureux ' jeune homme, presque sans le savoir. Télémaque interrompait souvent Mentor, en lui disant: Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette tle? Ulysse ne vit plus; il doit être depuis longtemps enseveli dans les ondes: Pénélope, ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendants: son père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, man\*quant k la foi qu'elle avait donnée à mon père ! Les Ithaciens ont oublié Ulysse. Nous ne pourrions y retourner que pour chercher une mort assurée , puisque les amants de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux assurer notre perte à naître retour. Mentor répondait: Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent , on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper, et pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie? Comment êtes-vous sorti de la Sicile? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte ne se sont-ils pas tournés tout a coup en prospérités? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçaient votre tête dans la ville de Tyr? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé? Mais que dlsje? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, et je saurai bien sortir de cette tle. Lâche fils d'un père si sage et si généreux, menez ici une vie molle et sans honneur au milieu des femmes; faites, malgré les dieux, ce que votre père crut indigne de lui.

LITRE VI. 99 Ces paroles de mépris percèrent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentait attendri pour Mentor; sa douleur était mêlée de honte; il craignait l'indignation et le départ de cet homme si sage à qui il devait tant : mais une passion naissante , et qu'il ne connaissait pas lui-même, faisait qu'il n'était plus le même homme. Quoi donc! disait-il à Mentor , les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la déesse? Je compte pour rien, répondait Mentor, tout ce qui est contre la vertu et contre les ordres des dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse et Pénélope ; la vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les dieux , qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'Amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire? Cette vie serait encore plus malheureuse , en ce qu'elle ne pourrait finir. Télémaque ne répondait à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il aurait souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette île ; quelquefois il lui tardait que Mentor fût parti , pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère qui lui reprochait sa faiblesse. Toutes ces pensées contraires agitaient tour à tour son cœur, et aucune n'y était constante: son cœur était comme la mer, qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeurait souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer; souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères, et poussant des cris semblables aux rugissements d'un lion. Il était devenu maigre ; ses yeux creux étaient pleins d'un feu dévorant: à le voir pâle, abattu et défiguré , on aurait cru que ce n'était point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté s'enfuyaient loin de lui. Il périssait: tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin, répandait ses doux parfums dans la campagne, et se flétrit 7\*

100 TÉLÉMAQUE. peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se dessèche, et sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir : .^nsi le fils d'Ulysse était aux portes de la mort. Mentor, voyant que Télémaque ne pouvait résister à la violence de sa passion , conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. U avait remarqué que Calypso aimait éperduçient Télémaque , et que Télémaque primait pas moins la jeune nymphe Eucharis; car le cruel Amipur, pour tourmemer les mortels, fait qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devait emmener Télémaque dans upe chasse. Mentor dit à Calypso: J'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse , que je n'avais jamais vue en lui; ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre : il n'aime plus que les forêts et les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur? Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put se retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'île de Chypre , ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment ose-l-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses , lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes? Mentor, remarquant avec plaisir combien la jalousie troublait le cœur de Calypso , n'en dit pas davantage , de peur de la mettre en défiance de lui ; il lui montrait seulement un visage triste et abattu. La déesse lui découvrait ses peines sur toutes les choses qu'elle voyait, et elle faisait sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse, dont Mentor l'avait avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle sut que Télémaque n'avait cherché qu'à se dérober aux autres nymphes pour parler k Eucharis. On proposait même déjà une seconde chasse , où elle pré

LIVRE VI. 101 Toyait qn'Û ferait comme dans la première. Pour rompre les mesures de Télémaque , elle déclara qu'elle en voulait être. Puis tout à coup , ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi: Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon lieu pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparait, et à la vengeance des dieux? N'es-tu entré dans cette île, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance et l'amour que je t'ai témoigné? O divinités de l'Olympe et du Styx, écoutez une malheureuse déesse ! Hâtez-vous de confondre ce perfide, . cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur et plus injuste que ton père , puisses-tu souffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les siens! Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie , cette pauvre et misérable Ithaque , que tu n'as point eu honte de préférer à l'immortalité ! ou plutôt que tu périsses , en la voyant de loin , au milieu de la mer ; et que ton corps , devenu le jouet des flots, soit rejeté, sans espérance de sépulture, sur le sable de ce rivage ! Que mes yeux le voient mangé par les vautours ! Celle que tu aimes le verra aussi : elle le verra ; elle en aura le cœur déchiré ; et son désespoir fera mon bonheur ! En parlant ainsi , Calypso avait les yeux rouges et enflammés; ses regards ne s'arrêtaient jamais en aucun endroit; ils avaient je ne sais quoi de sombre et de farouche. Ses joues tremblantes étaient couvertes de taches noires et livides ; elle changeait à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandait sur tout son visage : ses larmes ne coulaient plus comme autrefois avec abondance : la rage et le désespoir semblaient en avoir tari la source , et à peine en coulait-il quelqu'une sur ses joues. Sa voix était rauque , tremblante et entrecoupée. Mentor observait tous ses mouvements, et ne parlait plus à Télémaque. Il le traitait comme un malade désespéré «qu'on

10;^ TÉLÉMAQUE. abandonne, ii jetait èouyent snrlui des regards de compassion. Télémaque sentait combien il était coupable , et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osait lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnait. Quelquefois il avait envie d'aller se jeter à son cou , et de lui témoigner combien il était touché de sa faute : mais il était retenu , tantôt par une mauvaise honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne voulait pour se tirer du péril; car le péril lui semblait doux, et il ne pouvait encore se résoudre à vaincre sa folle passion. Les dieux et les déesses de l'Olympe, assemblés dans un profond silence, avaient les' yeux attachés sur l'Ile de Calypso, pour voir qui serait victorieux, ou de Minerve ou de l'Amour. L'Amour , en se jouant avec les nymphes, avait mis tout en feu dans l'Ile. Minerve, sous la figure de Mentor, se senait de le jalousie , inséparable de l'amour, contre l'Amour même. Jupiter avait résolu d'être le spectateur de ce combat, et de demeurer neutre. Cependant Eucharis, qui craignait que Télémaque ne lui échappât, usait de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déjà elle allait partir avec lui pour la seconde chasse, et elle était vêtue comme Diane. Vénus et Cupidon avaient répandu sur elle de nouveaux charmes; en sorte que ce jouMà sa beauté effaçait celle de la déesse Calypso même. Calypso, la regardant de loin, se regarda en même temps dans la plus claire de ses fontaines, et elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grotte , et pfirla ainsi toute seule : Il ne me sesrt donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amants, 'an déclarant que je veux être de cette chasse ! En serai-je? trai-je la faire triompher, et faire servir ma beauté à relever U sienne? Faudra-t-il que Télémaque, en me Toyj mt, soit encore plus passionné pour son Eucharis? 0 m alheureuse! qu'ai-je fait? Non, je n'y irai pas» jf ■

LIVRE 1. 103 ils n'y iront pas eux-mêmes, je saurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor; je le prierai d'enlever Télémaque : il le remmènera à Ithaque. Mais que dis-je ; et que deviendrai-je quand Télémaque sera parti? Ob sois-je? Que reste-t-il à faire? O cruelle Vénus! Vénus, vous m'avez trompée I 6 perfide présent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant! Amour empesté! je ne t'avais ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque , et tu n'as porté dans ce cœur que trouble et que désespoir! Mes nymphes sont révoltées contre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. Oh ! si j'étais libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir! Je me vengerai de tes ingratitude: ta nymphe le verra , et je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare. O malheureuse Calypso! que veux-tu? faire périr un innocent que tu as jeté toi-même dans cet abîme de malheurs ! C'est moi qui ai mis le flambeau fatal dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Fallait-il empoisonner son cœur? Il m'eût quittée ! Eh bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte , ou que je le voie plein de mépris pour moi , ne vivant plus que pour ma rivale. Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t'en au delà des mers: laisse Calypso sans consolation , ne pouvant supporter la vie , ni trouver la mort: laisse-la inconsolable , couverte de honte, désespérée, avec ton orgueilleuse Eucharis. Elle parlait ainsi seule dans sa grotte : mais tout à coup elle sort impétueusement. O à êtes-vous, ô Mentor? dit-elle. Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice auquel il succombe? Vous dormez, pendant que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus longtemps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquillement le fils d'Ulysse désho

104 TÉLÉMAQUE. norer son père, et négliger sa haute destinée? Est-ce à vous ou à moi que ses parents ont conGé sa condaite? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son coeur; et tous, ne ferez-vous rien? H y a, dans le lieu le plus reulé de cette forêt, de grands peupliers propres à construire un vaisseau; c'est là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette île. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne, où sont tous les instruments nécessaires pour tailler et pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau. A peine eut-elle dit ces paroles , qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment: il alla dans cette caverne, trouva les instruments, abattit les peupliers, et mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance et l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages. Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit: d'un côté, elle voulait voir si le travail de Mentor s'avancait; de l'autre 9 elle ne pouvait se résoudre à quitter la ehasse, oà Eucharis aurait été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vue ces deux amants: mais elle tâchait de tourner la chasse du côté où elle savait que Mentor faisait le vaisseau. Elle entendait les coups de hache et de marteau : elle prêtait l'oreille ; chaque coup la faisait frémir. Mais , dans le mo> ment même , elle craignait que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune nymphe. Cependant Eucharis disait à Télémaque d'un ton moqueur: Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui? Oh / que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude mattre ! Riei ne peut adoucir son austérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun ; il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Tous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous

LITBE VI. 105 conduire vous-iiiénie ; mais, après avoir montré tant de sagesse , tous ne devez plus vous laisser traiter en enfant. Ces paroles artificieuses perçaient le coeur de Télémaque, et le remplissaient de dépit contre Mentor, dont il voulait secouer le joug. Il craignait de le revoir , et ne répondait rien à Eucharis , tant il était troublé. Enfin , vers le soir, la chasse s'étant passée de part et d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avait travaillé tout le jour. Calypso aperçut de loin le vaisseau achevé: ses yeux se couvrirent k l'instant d'un épais nuage, semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblants se dérobaient sous elle ; une froide sueur courut par tous les membres de son corps : elle fut contrainte de s'appuyer sur les nymphes qui l'environnaient ; et Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa en jetant sur elle un regard terrible. Télémaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'était déjà retiré, ayant fini son travail, demanda à la déesse à qui était ce vaisseau, et à quoi on le destinait. D'abord elle ne put répondre ; mais enfin elle dit: C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévère, qui s'oppose à votre bonheur, et qui serait jaloux si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne ! c'est fait de moi ! s'écria Télémaque. O Eucharis , si Mentor me quitte , je n'ai plus que 'vous. Ces paroles lui échappèrent dans le transport de sa passion. Il vit le tort qu'il avait eu en les disant, mais il n'avait pas été libre de penser au sens de ses paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis , rougissant et baissant les yeux, demeurait derrière tout interdite , sans oser se montrer. Mais pendant que la honte était sur son visage, la joie était au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenait plus lui-même , et ne pouvait eroire qu'il eût parlé si indiscreteihcnt. Ce qu'il avait fait

106 TÉLÉMAQUE. lai paraissait comme un songe, mais oq  
songe dont H demeurait confus et troublé. Calypso , plus furieuse qu'une  
lionne à qui on a enlevé ses petits, courait au travers de la forêt, sans suivre  
aucun ciemin , et ne sachant où elle allait. Enfin , elle se trouva à rentrée de  
sa grotte , où Mentor l'attendait. Sortez de mon tle, dit-elle, 6 étrangers, qui  
êtes v«nus troubler mon repos ; loin de moi ce jeune insensé ! Et vous ,  
imprudent vieillard , vous sentirez ce que peut le courroux d'une déesse , si  
vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux  
plus souffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle , ni le regarde. J'en jure  
par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les dieux mêmes. Mais  
apprends, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis: ingrat, tu ne sortiras  
de mon lie que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée ;  
tu regretteras Calypso , mais en vain. Neptune , encore irrité contre ton  
père, qui l'a offensé en Sicile, et sollicité par Vénus, que tu as méprisée dans  
l'Ile de Chypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton père, qui n'est  
pas mort: mais tu le verras sans le connaître. Tu ne te réuniras avec lui en  
Ithaque , qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va: je conjure  
les puissances célestes de me venger. Puisses-tu, au milieu des mers,  
suspendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain  
Calypso , que ton supplice comblera de joie ! Ayant dit ces paroles , son  
esprit agité était déjà prêt à prendre des résolutions contraires. L'amour  
rappela dans son cœur le désir de retenir Télémaque. Qu'il vive , disait-elle  
en elle-même , qu'il demeure ici ; peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai  
fait pour lui. Eucharis ne sau' rait, comme moi, lui donner l'immortalité. O  
trop aveugle Calypso ! tu t'es trahie toi-même par ton serment : te voilà  
engagée; et les ondes du Styx, par lesquelles tu as juré, ne te permettent  
plus aucune espérance. Personne n'en

LITRE VI. tendait ces paroles : mais on voyait sur son visage les Furies peintes; et tout le venin empesté du noir Cocyte semblait s'exhaler de son cœur. Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit, car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas? et l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la déesse. Semblable à une Bacchante, qui remplit l'air de ses hurlements, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main , appelant toutes ses nymphes , et menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles courent en foule, effrayées de cette menace. Eucharismême s'avance les larmes aux yeux, et regardant de loin Télémaque, h qui elle n'ose plus parler. La déesse frémit en la voyant auprès d'elle ; et, loin de s'apaiser par la soumission de cette nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis. Cependant Télémaque était demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux (car il n'osait l'embrasser autrement, ni le regarder); il verse un torrent de larmes; il "veut parler, la voix lui manque; les paroles lui manquent encore davantage: il ne sait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie: O mon vrai père! •6 Mentor ! délivrez-moi de tant de maux ! Je ne puis ni vous abandonner, ni vous snivre. Délivrez-moi de tant

NI08 TÉLÉMAQUE. comme par la main jusqu'au bord de l'ablme  
, pour tous en montrer toute la profondeur, sans vous y laisser tomber.  
Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris si TOUS ne  
l'aviez éprouvé. On vous aurait parlé des trahisons de l'Amour, qui flatte  
pour perdre , et qui , sous une apparence de douceur, cache les plus  
affreuses amertumes. Il est venu, cet enfant plein de charme^, parmi les ris,  
les jeux et les grâces. Vous l'avez vu; il a enlevé votre coeur, et vous avez  
pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer  
la plaie de votre cœur: vous cherchiez è me tromper, et à vous flatter  
vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité: vous  
demandez maintenant la mort, et c'est l'unique espérance qui vous reste. La  
déesse troublée res\* semble à une Furie infernale; Eucharis brûle d'un feu  
plus cruel que toutes les douleurs de la mort; toutes ces nymphes jalouses  
sont prêtes à s'entre-déchirer\* et voilà ce que fait le traître Amour, qui paraît  
si doux! Rappelez tout votre courage. A quel point les dieux vous aiment-  
ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour, et pour  
revoir votre chère patrie ! Calypso elle-même est contrainte de vous  
chasser. Le vaisseau est tout prêt ; que tardons-nous à quitter cette lie, où la  
vertu ne peut habiter? En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, et  
l'entraînait vers le rivage. Télémaque suivait à peine, regardant toujours  
derrière lui. Il considérait Eucharis , qui s'éloignait de lui. Ne pouvant voir  
son visage, il regardait ses beaux cheveux noués, ses habits flottants, et sa  
noble démarche. Il aurait voulu pouvoir baiser les traces de ses pas. Lors  
même qu'il la perdit de vue , il prêtait encore l'oreille, s'imaginant entendre  
sa voix. Quoique absente , il la voyait: elle était peinte et comme vivante  
devant ses yeux : il croyait même parler à elle , ne sachant plus où il était, et  
ne pouvant écouter Mentor.

LIVRE VI. 109 Enfin , retenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor: Je sois résolu de tous suivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerais mieux mou\*rir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude^ Attendez que je la revoie encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise: 0 nymphe, les dieux cruels, les dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre , que de me souvenir à jamais de vous. 0 mon père ! ou laissez-moi cette dernière consolation , qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette lie , ni m'abandonner À l'amour. L'amour n'est point dans mon cœur; je ne sens que de l'amitié et de la reconnaissance pour Eucharis. Il me suffit de le lui dire encore une fois , et je pars avec vous sans retardement. Que j'ai pitié de vous l répondait Mentor : votre passion est si furieuse que vous ne la sentez pas. Vous croyez être tranquille , et vous demandez la mort ! Vous osez dire que TOUS n'êtes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez ! Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle ; vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique dit: Je ne suis point malade. O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend , à Ulysse , que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire et à la haute destinée que les dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur : vous renonciez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'est-ce donc qui vous trouble? pourquoi voulez-vous mourir? pourquoi avez-vous parlé devant la déesse avec tant de transport? Je ne vous accuse point de mauvaise foi; mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez ! on ne peut vaincre l'a

110 TÉLÉMAQUE. inonr qa'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre et à fuir; mais à fuir sans délibérer, et sans se donner à soi-même le temps de regarder jamais derrière soi.\* Vous n'avez pas oublié les soins que TOUS m'avez coûtés depuis votre enfance , et les périls dont TOUS êtes sorti par mes conseils : ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ! Si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler! la mère qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tu ; j'ai dévoré ma peine ; j'ai étouffé mes s'oupirs , pour voir si vous reviendriez à moi. O mon Œls ! mon cher fils ! soulagez mon cœur; rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles; rendez-moi Télémaque, que j'ai perdu ; rendezvous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, et je vis heureux; mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse , Mentor ne peut plus vivre. Pendant que Mentor parlait ainsi, il continuait son chemin vers la mer; etTélémaque, qui n'était pas encore assez fort pour le suivre de lui-même. Tétait déjà assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve , toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son égide, et répandant autour de lui un rayon divin , lui fit sentir un courage qu'il n'avait point encore éprouvé depuis qu'il était dans cette île. Enfin, ils arrivèrent dans un endroit de l'île où le rivage de la mer était escarpé; c'était un rocher toujours battu par l'onde écumante. Hs regardèrent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avait préparé était encore dans la même place; mais ils aperçurent un triste spectacle. L'Amour était vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu non-seulement était insensible à ses traits , mais encore lui enlevait Télémaque : il pleurait de dépit, et il alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts. Elis

UVRE VI. 111 ne put le voir sans gémir, et elle sentaK qu'il rouvrait toutes les plaies de son cœur. L'Amour lui dit : Tous êtes déesse, et vous vous laissez vaincre par un faible mortel qui est captif dans votre lie! pourquoi le laissez-vous sortir? O malheureux Amour, répondit-elle , je ne veux plus écouter tes pernicious conseils: c'est toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix, pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait; j'ai juré par les ondes du Styx que je laisserais partir Télémaque. Jupiter même, le père des dieux , avec toute sa puissance, n'oserait contrevenir à ce redoutable serment. Télémaque sort de mon île: sors aussi , pernicious enfant, tu m'as fait plus de mal que lui ! L'Amour, essuyant ses larmes , fit un souris moqueur et malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras ! laissezmoi faire; suivez votre serment, ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos nymphes ni moi n'avons juré pat\* les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui nous a surpris, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour; et il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque. Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance et la joie jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un zéphir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau , pour délasser les trouf eaux languissants que l'ardeur de l'été consume, ce discours le fit pour apaiser le désespoir de la déesse. Son visage devint serein , ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeaient son cœur s'enfuirent pour un moment loin d'elle: elle s'arrêta , elle sourit, elle flatta le folâtre Amour; et, en le flattant, elle se prépara de nouvelles douleurs. L'Amour, content de l'avoir persuadée , alla pour persuader aussi les nymphes, qui étaient errantes et dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin

11^ TÉLÉBIAQUE. du berger. L'Àmourles rassemble, et leur dit: Télé«iaque est encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussitôt elles allument des flambeaux; elles accourent sur le rivage; elles frémissent ; elles poussent des hurlements ; elles secouent leurs cherveux épars, comme des Baccbai^tes. Déjà la flamme vole ; elle dévore le vaisseau , qui est d'un bois sec et enduit de résine; des tourbillons de fumée et ée flamme s'élèvent dans les nues. Télémaque et Mentor aperçoivent ce feu de dessus le rocher, et entendent les cris des nymphes. T^émaque fut tenté de s'en réjouir, car son cœur n'était pas encore guéri ; et Mentor remarquait que sa passion était comme un feu mal éteint , qui sort de temps en temps de dessous la cendre, et qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque , rengagé dans mes liens ! Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette lie. Mentor vit bien que Télémaque allait retomber dans toutes ses faiblesses et qu'il n'y avait pas un seul moment à perdre. Il aperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté, qui n'osait approcher de l'île, parce que tous les pilotes connaissaient que l'île de Calypso était inaccessible à tous les mortels. Aussitôt le sage Mentor poussant Télémaque , qui était assis sur le bord du rocher, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui. TélémaqA, surpris de cette violente chute, but l'onde amère, et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui , et voyant Mentor qui lui tendait la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale. Les nymphes , qui avaient cru les tenir captifs, poussé\* rent des cris pleins de fureur , ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso, inconsolable, rentra dans sa grotte, qu'elle remplit de ses hurlements. L'Amour, qui vit chauger son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant ses ailes, et s'envola dans le bocage

**The text on this page is estimated to be only 23.88% accurate**

LIVIE VU. 113 iTIdailfl, oè M erueUe mère rattendait. L'eafaot, eocere plus erael, ne se consola qa'en riant avec elle de tout les masx qa'il avait faits. A mesure que Télémaque s'éloignait de l'Me , il sentait avec plaisir renaUre son courage et son amour pour la TCfln. J'éprouve, s'écriait-il parlant à Mentor, ce que TOUS me djsiei, et que je ne pouvais croire, fauta d'eipé\* rience: on ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon père , que les dieux m'ont aimé en me donnant votre se\* cours! Je méritais d'en être privé, et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mers, ni vents, ni tempe\* tes ; je ne crains plus que mes passions. L'Amour est lui seul plus à craindre que tous les oaitfrages. LITRE VII. Mentor et Télémaque s'avaocent vers le vaisseau phénicien arrêté auprès ée l1le de Galypso: ils sont acceeillis favonblemcnt par ▲doan, frère ie Narb«], conmioland de ce vaisseau. Adoam, reconnaissant Télémaque, lui promet aussitôt de le conduire à Ithaque. 11 lui raconte la mort tragique de Pygmalion , roi de Tyr, et d'AsUrbé, son épouse; puis râération de Baléaiar, que le tyran son père avait disgracié, à la persuasion de cetta femme. Télémaque, à son tour, fait le récit de ses aventures depuis son départ de Tyr. Pendant un repas qu\*Adoam donne à Télémaque et à Bfmentor, Achitoas, par les doux accords de sa voit et de sa l^re, assemble autour du vaisseau les Tritons, les Kéréides, toutes les autres divinités de la mer, et les monstres marins eux-mêmes. Meritor, prenant une lyre, en joue avec uni d'art, qu'Achitoas, Jaloux, laisse tomber la sienne de dépit. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique. Il décrit la douce température de l'air et toutes les richesses de ce pays« dont les peuples mènent la vie la plus heureuse dans une parfaite simplicité de mœurs. Le vaisseau qui était arrêté , et vers lequel ils s'avançaient , était un vaisseau phénicien qui allait dans rÉpire. Télémaque, 8

114 T£UÈ|iA(jDE. Ces Phéniciens avaient vuTélémaque au voyage d'Égjpte; mais ils n'avaient garde de le reconnaître au milieu de» flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie a deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau ; nous irons partout où vous irez. Celui qui commandait répondit: Sous vous recevrons avec joie; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paraissent si malheureux. Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau. À peine j furent-ils entrés , que , ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles; car ils avaient nagé longtemps et avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces : on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étaient appesantis par l'eau qui les avait pénétrés, et qui coulait de tous côtés. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens, empressés autour d'eux, voulaient savoir leurs aventures. Celui qui commandait leur dit: Comment avez-vous pu entrer dans cette lie d'où vous sortez? EUe est, dit on, possédée par une déesse cruelle , qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux , contre lesquels la mer va foUemeut combattre , et on ne pourrait en approcher sans faire naufrage. Aussi est-ce par un naufrage, répondit Mentor, que nous y avons été jetés. Nous sommes Grecs; notre patrie est l'île d'Ithaque, voisine de l'Épire, où vous aUez. Quand même vous ne voudriex pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffirait que vous nous menassiez dans l'Épire ; nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera , et nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

LIVIB VIL 115 Ainsi c'était Mentor qai portait la parole; et Télémaque, gardant le silence, le laissait parier : car les fautes qu'il avait faites dans l'tle de Calypso augmentèrent beaucoup sa sagesse. Il se défiait de lui-même ; il sentait le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor ; et quand il ne pouvait lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultait ses yeux et ticbait de deviner toutes ses pensées. Le commandant pbénicien , arrêtant ses yeux sur Télémaque , croyait se souvenir de l'avoir vu ; mais c'était un souvenir conÂis qu'il ne pouvait démêler: Souffrez, lui dit>il , que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir va autrefois , comme il me semble que je me souviens de vous avoir vu. Yotre visage ne m'est point inconnu ; il m'a d'abord frappé; mais je ne sais />ù je vous ai vu : votre mémoire aidera peut-être la mienne. Alors Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie: Je suis, eu vous voyant, comme vous êtes à mon égard: je vous ai vu, je vous reconnais; mais je ne puis me rappeler si c'est en Egypte , ou à Tyr. Alors ce Phénicien , tel qu'uQ homme qui s'éveille le matin , et qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout à coup: Tous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revînmes d'Egypte. Je suis son frère , dont il vous aura sans doute parlé souvent. Je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Egypte: il me fallut aller au delà de toutes les mers dans la fameuse Bétique, auprès des colonnes d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir, et il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnaître d'abord. Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. Oh! quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours si cher! Est-il toiigours à 8\*

116 TÉLÉHAQUE. Tyr? ne souffr<sup>^</sup>t-tt point quelqne cruel  
 tmitemeat dn soupçonneux et barbare P]<sup>^</sup>;malion? Adoam répondit, en  
 rinterrompant: Sachez, TétémaqQe, qœla turtamt fovorable voos confie è nn  
 homme «pii prendra lente sarte de soins de vous. Je vous ramènerai dans  
 l'tte dUhaque, avant qne d'aUer en Épire; et le finère de Narbal n'aura pas  
 moins d'amitié pour vous que Narbal même. Ayant parlé ainsi , il remarqua  
 que le vent qu'il attendait commençait à souffler, il fit lever les ancres,  
 mettre les voiles, et fendre la mer à fovee de rames. Aussîiôt il prit à part  
 Télémaque et Jlfentor pour les entretenir. Je vais, dit-il, regardant  
 TéKmaqœ, satisfaire votre curiosité. Pygmdion n'est plus: les justes ditUK  
 en ont délivré la teire\* Comme il ne se fiait à personne, personne ne pouvait  
 se fier k lui. Les bons se contentaient de gémir et de fuir ses cruautés , sans  
 pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal; les méchants ne croyaient  
 pouvoir assurer leurs vies qu'en finissant la sienne: il n'y avait point de  
 Tyrien qui ne Mt diaque jomr en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses  
 gardes même étaient plus exposés que les autres: comme sa vie était entre  
 leurs mains, il les craignait ighis que tout le reste des hommes; sur le  
 moindre soupçon, il les sacrifiait à sa sûreté. Ainsi, à force de chercher sa  
 sûreté, il ne pouvait plus la trouver. Ceux qui étaient les dépositaires de sa  
 vie étaient dans nn péril continuel par sa défiance , et ils ne pouvaient se  
 tirer d'un état si horrible qu'en prévenant, par la mort du tyran, ses cruels  
 soupçons. L'impie Astarbé, dont vous ttyti ou! parler si souvent, fut la  
 première à résoudre la perte du roi. Elle aima passionnément nn jeune  
 Tyrien fort riche, nommé Joazar; elle espéra de le mettre sur le trône. Pour  
 réussir dans ce dessein, elle persuada au roi que l'alné de ses deux fils,  
 nonuné Phadaël, impatient de succéder à son père, avait conspiré contre lui  
 : elle trouva de faux témoins pour prou

UTIB VU. 117 Ter la conspiration. Le mdkeveBx roi fitnewirsMi  
fila innocent. Le second, nommé Balëatar, Ail envoyé à Samos, soos  
prétexte d'apprendre les BMrars et les sciences de la Grèce ; mais en effet  
parée qn'Àstarié fit entendre au roi qn'il fflait l'éloigner , de peur qu'il ne  
prit des liaisons avec les mécontents. À peine fot\*ii parti, qie ceux qui  
conduisaient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme craelle,  
prirent lews mesures pour faire naufrage pendant la nuit; ils se saufèrent en  
nageant i9âqa\*k des barques étranges qui les attendaient, et ils jetèrent le  
jeune prince au fond de la mer. Cependant les amours d'Àstarbé n'étaient  
ignorées que de PygmaHon , et il s'imaginait qu'elle n'aimerait jamais que  
lui seul. Ce prince si défiant était ainsi plein d'une ayeugle confiance pour  
cette méchante femme: c'était l'amour qui l'aTeuglait jusqu'à cet excès. En  
même temps l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir  
Xoazar, dont Astarbé était si passionnée; il ne songeait qu'à rayir les  
richesses de ce jeune homme. Mais pendant que Pygmalion était en proie à  
la défiance, k Tamour et à f avarice, Astarbé se hâta de lui àUr la vie. EUe  
crut qu'il avait peut-être découvert quelque chose de ses infimes amours  
avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle savait que l'avarice seule suffirait  
pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y  
avait pas un moment à perdre pour le prévenir. EUe voyait les principaux  
officiers du palais prêts à trempw leurs mains dans le sang du roi; elle  
entendait parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration; mais elle  
craignait de se confier à quelqu'un par qui elle serait trahie. Enfin, il lui  
parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion. n mangeait le |^us souvent tout  
seul avec elle, et apprêtait lui-même tout ce qu'il devait manger, ne pouvant  
se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermait dans le lieu le plus reculé de  
son palais, pour mieux cacher sa défiance,

118 TÉLÉMAQUE. et pour n'être jamais observé quand il préparerait ses repas: il n'osait plus chercher aucun des plaisirs de la table; il ne pouvait se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savait pas apprêter lui-même. Ainsi, nonseulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers, mais encore le vin , le pain, le sel, l'huile, le lait, et tous les autres aliments ordinaires, ne pouvaient être de son usage: il ne mangeait que des fruits qu'il avait cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avait semés , et qu'il faisait cuire. Au reste , il ne buvait jamais d'autre eau que celle qu'il puisait lui-même dans une fontaine qui était renfermée dans un endroit de son palais , dont il gardait toujours la clef. Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé , il ne laissait pas de se précautionner contre elle; il la faisait toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devait servir à son repas , afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, et qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus longtemps que lui. Mais elle prit du contre-poison, qu'une vieille femme, encore plus méchante qu'elle, et qui était la confidente de ses amours , lui avait fourni : après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le roi. Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils allaient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé fit tout à coup du bruit à une porte. Le roi qui croyait toujours qu'on allait le tuer, se trouble , et court à cette porte pour voir si elle est assez bien fermée. La vieille se retire : le roi demeure Interdit., et ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu: il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure , le flatte , et le presse de manger; elle avait déjà jeté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il était allé à la porte. Pygmalion , selon sa coutume , la fit boire la première ; die but sans crainte, se liant au contre-poison. Pygmalion but aussi, et peu de temps après il tomba dans une défaillance.

é LIVIS ?1L 119 AsUrbé, qui le eoonalsstît capable de la toer sur le moindre soupçon , commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, et à pousser des cris lamentables; elle embrassait le roi mourant; elle le tenait serré entre ses bras; elle Tarrosait d'un torrent de larmes; caf les larmes ne coûtaient rien à cette femme artificieuse. Enfin, quand elle vit que les forces du roi étaient épuisées , et qu'il était comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revint, et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui , elle passa des caresses et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur ; elle se jeta sur lui, et l'étoiTa. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau royal , lui ûta le diadème , et fit entrer Joazar , à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tom\* ceux qui avaient été attachés \ elle ne manqueraient pas de suivre sa passion , et que son amant serait proclamé roi. Mais ceux qui avaient été les plus empressés à lui plaire étaient des esprits bas et mercenaires, qui étaient incapables d'une sincère affection: d'ailleurs, ils manquaient de courage, et craignaient les ennemis qu'Âstarbé s'était attirés ; enfin ils craignaient encore plus la hauteur, la dissimulation et la cruauté de cette femme impie: chacun, pour sa propre sûreté, désirait qu'elle périt. Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux ; on entend partout les cris de ceux qui disent: Le roi est mort. Les uns sont effrayés , les autres courent aux armes : tous paraissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr , et il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le roi ; sa mort est la délivrance et la consolation de tout le peuple. Narbal , frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'était trahi luimême en se livrant à l'impie Astarbé , et qui avait mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le père de son peuple. Il songea au bien de l'État,

120 TRLÉUAQVE. % cft 66 h4ta de rallier tous les gens de bie», pour 8\*oppoêr à ÂsUrbé, sons laquelle on aurait vu un règne encore plus dur que celui qu'on voyait finir. Narbal savait que Baléazar ne fut point noyé quand on le jeta dans la mer. Ceux qui assurèrent à Astarbé qu'il était mort, parlèrent ainsi croyant qu'il l'était: mais à la faveur de la nuit, il s'était sauvé en nageant, et des marchands de Crète, touché^ de compassion, l'avaient reçu dans leurs barques. Il n'avait pas osé retourner dans le royaume de son père , soupçonnant qu'on avait voulu le faire périr, et craignant autant la cruelle jalousie dePygmalion que les artifices d'Âstarbé. Il demeura longtemps errant et travesti sur les bords de la mer, en Syrie, où les marchands crétois l'avaient laissé ; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin , il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il était; il crut pouvoir confier son secret et sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal, maltraité par le père, ne laissa pas d'aimer le fils, et de veiller pour ses intérêts : mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce ^il devait à son père , et il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune. Baléazar avait mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, et je comprendrai aussitôt qu'il sera temps de vous aller joindre. Narbal ne jugea point à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar; il aurait tout hasardé pour la vie du prince et pour la sienne propre : tant il était difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or h. Baléazar. Baléazar partit aussitôt, et arriva aux portes de Tyr dans le temps que toute la ville était en trouble pour savoir qui succéderait à Pygmalion. Baléazar fut aisément reconnu par les principaux T^riens et par tout le

^ LIVRE VII. 121 peppU» Oq Taimait, noa pour l'unour da fea  
roi son père, qui était haï aniver8«Uem«nt, duûs à cause de ea douceur et de  
sa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnaient je ne sais quel éclat  
qui relevait toutes ses bonnes qualités, et qui attendrissaient tous les Tyriens  
en sa faveur. Narhal assendîla les chefs du peuple , les vieillards qui  
formaient le conseil , et les prêtres de la grande déesse de Phénicie. Ils  
saluèrent Baléazar comme leur roi, et le firent proclamer par des hérauts. Le  
peuple répondit par mille acclamations de joie, Âstarbé les entendit du fond  
du palais, où elle était renfermée avec son lâche et infâme Joazar. Tous les  
méchants dont elle s'était servie pendant la vie de Pxgmalion l'avaient  
abandonnée; car les méchants craignent les méchants, s'en défient, et ne  
souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connaissent  
combien leurs semblables abuseraient de l'autorité , et quelle serait leur  
violence. Mais pour les bons, les méchants s'en accommodent mieux, parce  
qu'au moins ils espèrent de trouver en eux de la modération et de  
l'indulgence. 11 ne restait plus autour d'Âstarbé que certains complices de  
ses crimes les plus affreux, et qui ne pouvaient attendre que le supi^ce. On  
força le palais: ces scélérats n'osèrent pas résister longtemps, et ne  
songèrent qu'à s'enfuir. Âstarbé, déguisée en esclave, voulut se sauver dans  
la foule; mais un soldat la reconnut: elle fut prise, et on eut bien de la peine  
à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avait  
commencé à la traîner dans la boue ; mais Narbal la tira des mains de la  
populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par  
ses charmes , et de lui faire espérer qu'elle lui découvrirait des secrets  
importants. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra , avec  
sa beauté , une douceur et une modestie capables de toucher les cœurs les  
plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates et \

n2 TÉLÉMAQUE. les pins insinuant ; elle lui représenta combien Pygmalion l'avait aimée ; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle ; elle invoqua les dieux, comme si elle les eût sincèrement adorés , elle versa des torrents de larmes ; elle se jeta au genou du nouveau roi : mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects et odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion , et d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar : elle ajouta qu'il voulait empoisonner ce jeune prince. Elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu ; elle espérait de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance et les mêmes soupçons qu'elle avait vus dans celui du roi son père. Mais Baléazar, ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, et appela des gardes. On la mit en prison ; les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions. On découvrit avec horreur qu'elle avait empoisonné et étouffé Pygmalion : toute la suite de sa vie parut un enchaînement continu de crimes monstrueux. On allait la condamner au supplice qui est destiné à punir les grands crimes dans la Phénicie ; c'est d'être brûlé à petit feu : mais quand elle comprit qu'il ne lui restait plus aucune espérance, elle devint semblable à une Furie sortie de l'enfer ; elle avala du poison qu'elle portait toujours sur elle , pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourments. Ceux qui la gardaient aperçurent qu'elle souffrait une violente douleur : ils voulurent la secourir ; mais elle ne voulut jamais leur répondre ; elle fit signe qu'elle ne voulait aucun soulagement. On lui paria des justes dieux, qu'elle avait irrités : au lieu de témoigner la confusion et le repentir que ses fautes méritaient, elle regarda le ciel avec mépris et arrogance , comme pour insulter aux dieux. La rage et l'impiété étaient peintes sur son //

Tisage mouranfi oq ne voyait plus aucun reste de cette beauté qui avait fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses grâces étaient effacées; ses yeoi éteints roulaient dans sa tête, et jetaient des regards farouches; un mouvement convulsif agitait ses lèvres, et tenait sa bouche ouverte d'une horrible grandeur; tout son visage, tiré et rétréci, faisait des grimaces hideuses; une pâleur livide, et une froideur mortelle avaient saisi tout son corps. Quelquefois elle semblait se ranimer, mais ce n'était que pour pousser des hurlements. Enfin elle expira , laissant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percés ; où Ixion tourne à jamais sa roue ; où Tantale , brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfait de ses lèvres; où Sisyphe roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse; et oùTitye sentira éternellement, dans ses entrailles tou\*jours renaissantes, un vautour qui les ronge. Baléazar , délivré de ce monstre , rendit grâces aux dieux par d'innombrables sacrifices. H a commencé son règne par une conduite tout opposée à celle dePygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce , qui languissait tous les jours de plus en plus : il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, et n'est pourtant point gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même: il écoute tous les différents avis qu'on veut lui donner, et décide ensuite sur ce qui lui paraît le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les coeurs, il possède plus de trésors que son père n'en avait amassé par son avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvait dans une pressante nécessité: ainsi , ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur 6taiC. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie ; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui

iU TÉLÉHAQUB. ne ordgne de le perdre, et qai ne haserdàt sa propre Tie pour Conserreff celle d'un si bon roL U Tit Meorevi; et toat soD peuple eei heare«x avec lui; il creiat de charger trop ses peuples V ses peuples eraigueut de œ lui offrir pas une asses grande parûe de leurs Mens: il les laisse dans rabondance ; et cette abondance ne les rend ni indociles ni insolents; car ils sont kborieni, adonnés au commerce, ferases h. consenrer la pureté des anciennes ](A8. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur et de sa gloire. C'est à son jeune rei qu'elle doit tant de prospérités. Narbai gouyerne sous lui. OTélémaque, s'il vous voyait maintenant, ayec quelle joie tous comblerait-il de présents! Quel plaisir serait-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans TOtre patrie ! Ne sois-je pas heureux de faire ce qu'il voudrait pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'île d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y règne aussi sagement que Baléazar règne è Tyr? Après qu'Àdoam eut parlé ainsi, Télémaque, charmé de l'histoire que ce Phénicien venait de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevait dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Àdoam lui demanda par quelle aventure il était entré dans l'Ile de Calypso. Télémaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr; de son passage dans l'tle de Chypre; de la manière dont il avait retrouvé Mentor; de leur voyage en Crète; des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée; de la colère de Ténus ; de leur naufrage ; du plaisir avec lequel Calypso les avait reçus ; de la jalousie de cette déesse contre une de ses nymphes; et de l'action de Mentor, qui avait jeté son ami dans la mer, dès qu'il vit le vaisseau phénicien. Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas ; et pour témoigner une plus grande joie , il rassembla tous lesplaisirs dont on pouvait jouir. Pendant le repas»

**The text on this page is estimated to be only 22.80% accurate**

qui ffit serri par de jeases MMciaB» vèÉw de bliyie^ el coai^anés  
de fleure, oo l^réla lee pk« ei^piis periùme de rOriéol.  
Tentlesberncs'dectmewtdlaieolpèeiAsdejoBeort de léte. Atliftoai les  
iotentompeit de temps ea temps ptr les àom accords de sa i^x el desa lyre,  
dignes d'être eo\* tend«s à la tabie 4es dieu, ^ de ravir les oreilles d'ApeUes  
même. Les TrftMs , les Kérêides , toirtes les di vMtés qBi obéissent  
àNeptwie, les monstres marins mêmes, sortaient de leore grottes bimiides et  
profondes poor Ttnir en fonle antonr da Taissean ,

"H IU TÉLÉHAglB. délassent, tt que vous goûtiez en vous possédant » mais non pas des plaisirs qui tous entraînent. Je vous souhaite des plaisirs doax et modérés , qui ne vous ôtent point la raison , et qui ne tous rendent jamais semblable t une bête en fureur. Maintenant il est à propos de tous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisabce pour Àdoam les plaisirs qu'il vous offre; réjouissez-vous, Télémaque, réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs; elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs et durables , elle sait mêler lesjeui et les ris avec les occupations graves et sérieuses; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paraître enjouée quand il le faut. En disant ces paroles , Mentor prit une lyre , et en joua avec tant d'art, qn'Achitoas, jaloux, laissa tomber la sienne de d^ijôt: ses yeui s'allumèrent, son visage troublé changea de couleur: tout le monde eût aperçu sa peine et sa honte , si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'âme de tous les assistants. A peine osait^on respirer, dé peur de troubler le silence , et de perdre quelque chose de ce chant divin : on craignait toujours qu'il finirait trop tôt. La voix de Mentor n'avait aucune douceur efféminée; mais elle était flexible, forte, et elle passionnait jusqu'aux moindres choses. Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, père et roi des dieux et des hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle l'univers. Puis il représenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire la sagesse, que ce dieu forme au dedans de lui-même , et qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, et avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée 'an plus haut de l'Olympe, à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçants que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse , qui devenant follement amoureux de sa propre beauté , qu'il regardait

LIVBB VIL itf MAS cesse au bord d'une fontaine, se convertit  
lui-même de douleur» et fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin ,  
il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis , qu'un sanglier déchira, et que  
Ténus, passionnée pour lui, ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes  
amères. Tous ceux qui l'écoutèrent ne purent retenir leurs larmes, et chacun  
sentait je ne sais quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les  
Phéniciens étonnés se regardaient les uns les autres. L'un disait: C'est  
Orphée ; c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisait les bêtes farouches et  
enlevait les bois et les rochers; c'est ainsi qu'il enchantait Cerbère, qu'il  
suspendait les tourments d'Ixion et des Danaïdes, et qu'il touchait l'inexorable  
Pluton, pour tirer des enfers la belle Eurydice. Un autre s'écriait: Non, c'est  
Linus, fils d'Apollon. Un autre répondait: Tous vous trompez, c'est Apollon  
lui-même. Télémaque n'était guère moins surpris que les autres ; car il  
n'avait jamais cru que Mentor sût, avec tant de perfection, chanter et jouer  
de la lyre. Achitoas, qui avait eu le loisir de cacher sa jalousie, commençait à  
donner des louanges à Mentor; mais il rougit en le louant, et il ne put  
achever son discours. Mentor qui voyait son trouble, prit la parole, comme  
s'il eût voulu l'interrompre, et tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les  
louanges qu'il méritait. Achitoas ne fut point consolé ; car il sentit que  
Mentor le surpassait encore plus par sa modestie que par les charmes de sa  
voix. Cependant Télémaque dit à Adoam : Je me souviens que vous m'avez  
parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes  
partis d'Egypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles  
qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit  
est vrai. Je serai fort aise , répondit Adoam, de vous dépeindre ce fameux  
pays, digne de votre curiosité, et qui surpasse tout ce que la renommée en  
publie. Aussitôt il commença ainsi :

**The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate**

i%% TÉ.ñ«IAQUS. Le fleQve Bétis eoule ^os m |Niys fertile, «t  
MiM«i ciel éovx, qai est toujours serein. Le pays t pris l« nom du fleuve ,  
qui se jette 4»os le fraad OeéMi , âsseï près 4m eoloones 4'Hercuê , et de  
cet eodreU eu It mer furieuse rompant ses digues , sépara autrefois la terre  
de Tbarsls d\*a\€ la grande Àfri(|ue. Ce pays semblile ei?eir eonservé les  
délices de Fâge d'or. Les iHTers y sent tièdes , et les rigoureux aquilons n'y  
seufftent jamais. L'ardeur de Tété y est toujours tempérée par des zéphirs  
rafiratchissants , qui viennent adoucir Tair vers le mlÛeu du jour. Ainsi  
toute Tannée n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui  
semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les  
earopagnes unies, porte chaque année une double meissen. Les chemins y  
sont bordés

UVfIS ?II. 129 €ot8 d'une merreiltMse Kkachenr : elles f ture des terres et la conduite des troupeaux , que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre ; encore même ne se ser-vest-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires tu labourage. Tous les arts qui regardent l'architeetore kur sont inutiles, car ils ne bAtissent jamais de maison. C'est , disent-ils , s'attacher trop à la terre , que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Égyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent, eomme des inventions de la vanité et de la mollesse. Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis , des mets délicieux , des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes: Ces peuples sont bi^i malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont privés , de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu TéUmaque. 9

m TÊLÉIIAQIUS. qui De sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ces pays sont-ils plus saïos et plus robustes qque nous? vivent-Us plus longtemps? sont-ils plus unis entre eui? mènent-ils une vie plus libre > plus tranquille, plus gaie? Au contraire, ils doivent être jaloui les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition , par la crainte, par Tavarice, incapables des plaisirs purs et simples , puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur. C'est ainsi, continuait Àdoam , que parlent ces hommes sages , qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse , et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Us vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfants ou petits-enfants qui fait une mauvaise action; mais, avant que de le punir, il prend les avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais ; car l'innocence des mœurs , la bonne foi , l'obéissance , et l'horreur du vice, habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée , qu'on dit qui est retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point déjuges parmi eux, car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs: les fruits des arbres, les légumes de la terre , le lait des troupeaux , sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille , errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu en un antre» quand elle a consumé les fruits et épuisé les pAturages de l'endroit oii elle s'était mise. Ainsi , ils n'ont point d'in~ térêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs, qui leur copserve cette paix, cette union et cette liberté..

LIVRE vn. 151 Ils sont tous libres et tons égaux. On ne toU parmi eux aacane distinction , que celle qui irient de l'eipérience des sages vieillards, ou de la sagesse eitraordinaire de quelques jeones hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude , la violence , le parjure , les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voii cruelle et empestée, dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle k ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'États qu'on voit dans les autres nations» ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi ! . disent-ils , les hommes ne sontils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte! et il semble qu'elle leur paraisse trop longue ! Sont-ils sur la tejne pour se déchirer les uns les autres , et pour se rendre mutuellement malheureux? Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes , dont le gouvernement donne tant de peine , si on veut les gouverner avec raison , et suivant la justice ! Hais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut foire , que de vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé , ou un peuiHe qui le prie d'être comme son père et son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable , pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi , la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez en 9\*



LIVIE VU. 133 phi8 qu'une seule personne en deux corps différents. Le mari et la femme partagent ensemble tous les soins domestiques; le mari règle toutes les affaires du dehors: la femme se renferme dans son ménage; elle soulage son mari; elle paraît n'être faite que pour lui plaire ; elle gagne la confiance, et le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Ce vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété , la modération et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue et exempte de maladies. On y voit des vieillards de cent et de soixante-dix ans, qui ont encore de la gaieté et de la vigueur. Il ne me reste , ajoutait Télémaque , à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. La nature , dit Adamo , les a séparés des autres peuples d'un côté par la mer , et de l'autre par de hautes montagnes du côté du nord. D'ailleurs, les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres peuples , ne pouvant s'accorder entre eux , les ont pris pour juges de leurs différends , et leur ont confié les terres et les villes qu'ils disputaient entre eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontières de leurs États. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes ! il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne pourrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendraient s'en saisir. On ne trouve, dans tous les habitants de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi , ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, «t ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre ; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonnerait son pays, ou se livrerait à la mort , plutôt que d'accepter la servitude: ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est

tu TÉLÉBUQUE. incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux et leurs Toisins. Adoam finit ce discours en racontant de quelle manière les Phéniciens faisaient leur commerce dans la Bétique» Ces peuples, disait-il, furent étonnés quand ils Turent Tenir, au travers des ondes de la mer, des hommes étrangers qui venaient de si loin. Us nous laissèrent fonder une ville dans l'île de Gadès; ils nous reçurent même chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avaient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qu'il leur resterait de leurs laines, après qu'ils en auraient fait leur provision pour leur usage : et en effet, ils nous en envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux, que de donner aux étrangers leur superflu. Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étaient inutiles. Il leur paraissait que les hommes n'étaient guère sages d'aller chercher par tant de travaux, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disaient-ils, si avant dans la terre : contentez-vous de la labourer; elle vous donnera de véritables biens qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or et que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent, que pour en acheter les aliments qui soutiennent leur vie. Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfants apprissent à vivre comme nous. Us apprendraient, nous disaient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires: ils voudraient les avoir; ils abandonneraient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendraient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui perdant l'habitude de marcher s'accoutume enfin au

^' LIVM Vin. î^jH ^^135 besoin d'être toioun porté comme ira  
 maUde. Pour It navigation , ils l'admirent k cause de Tindustrie de cet art;  
 mais ils croient que c'est un art pernicieux. Si ces gens-lè, disent-ils , ont  
 suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils  
 chercher en un autre? Ce qui suffit aux besoins de la nature ne leur suffit-il  
 pas? Ils mériteraient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au  
 milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des marchands , et pour flatter  
 les passions des autres hommes. Télémaque était ravi d'entendre ces  
 discours d'Àdoam, et il se réjouissait qu'il y eût encore au monde un peuple,  
 qui, suivant la droite nature, fût si sage et si heureux tcut ensemble. Oh!  
 combien ces mœurs, disait-il, sontelles éloignées des mœurs vaines et  
 ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! nous sommes tellement  
 gâtés , qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle  
 puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une  
 belle fable, et il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux. ♦^  
 LIVRE VIII. Vén^s, toujours irritée contre Télémaque, demande sa perte à  
 Ju^ter; mais les destins ne permettant pas quMl péricule, la déesse va  
 solliciter de Neptune les moyens de l'éloigner d'Itbague, où le conduisait  
 Adoa m. Aussitôt Neptune envoie au pilote Acharnas une divinité  
 trompeuse, qui lui enchante les sen\$ et le fait entrer à pleines voiles dans le  
 port de Salente, au aïoitient où il croyait arriver à Ithaque. Idoménée, roi de  
 Salente, fait à Télémaque et à Mentor l'accueil le plus aflTectueux: il se  
 rend avec eux au temple de Jupiter, où il avait ordonné un sacrifice pour le  
 succès d'une guerre contre Les Manduriens. Le sacrificateur, consultant les  
 entrailles des victimes, fait tout espérer à Idoménée, et l'assure qu'il devra  
 son bonheur à ses deux nouveaux hôtes. Pendant que Télémaque et Adoam  
 s'entretenaient de la sorte, oubliant le sommeil, et n'apercevant pas que

Il avait été d'au milieu de sa course, «ne divinité ennemie et trompeuse les éloignait d'Ithaque» que leur pilote Acharnas cherchait envain. Neptune quoique favorable aux Phéaciens, ne pouvait supporter plus longtemps que Télémaque eût échappé à la tempête qui l'avait jeté contre les rochers de l'île de Calypso. Vénus était encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphait, ayant vaincu l'Amour et tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur, elle quitta Cythère, Paphos, Idalie et tous les honneurs qu'on lui rendait dans l'île de Chypre: elle ne pouvait plus demeurer dans ces lieux où Télémaque avait méprisé son empire. Elle monte vers l'éclatant Olympus où les dieux étaient assemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils aperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds; ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue; les mers immenses ne leur paraissent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau de boue est un peu détrempé: les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue; les peuples innombrables et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce morceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les faibles mortels, et elles leur paraissent des jeux d'enfants. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paraît à ces suprêmes divinités que misère et faiblesse. C'est dans cette demeure, si élevée au-dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile: ses yeux percent jusque dans l'abîme, et éclairent jusque dans les derniers replis des cœurs: ses regards doux et sereins répandent le calme et la joie dans tout l'univers. Au contraire, quand il secoue sa chevelure, il ébranle le ciel et la terre. Les dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

UTIS I<sup>^</sup>II. 137 Tmtfes les divinités célestes étaient dans ce moment ««frères de liû. Vénus se présente avec tous les charmes qu'elle naissent dans son sein; sa robe flottante avait plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre l'aurore\* Iris effrayés la fin des tempêtes, et leur annoncer le retour du beau temps. Sa robe était nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paraissent les grâces; les cheveux de la déesse étaient attachés par derrière négligemment avec une tresse d'or. Tous les dieux furent surpris de sa beauté» comme s'ils ne l'eussent jamais vue; et leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le sont, quand Prométhée, après une longue nuit, vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardaient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenaient toujours sur Vénus; mais ils aperçurent que les yeux de cette déesse étaient baignés de larmes, et qu'une douleur amère était peinte sur son visage. Cependant elle s'avancait vers le trône de Jupiter, d'une démarche douce et légère, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux souris; et, se levant, il l'embrassa. Ma chère fille, lui dit-il, quelle est votre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; vous connaissez ma tendresse et ma complaisance. Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs: O père des dieux et des hommes, vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondements la superbe ville de Troie, que je défendais, et de s'être vengée de Pénélope, qui avait préféré ma beauté à la sienne; elle conduit par toutes les terres et par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troie. Télémaque est accompagné par Minerve; c'est ce

138 TÉLÉMAQUE. qui empêche qu'elle De paraisse ici en son rang avec les autres divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans nie de Chypre pour m\*outrager. Il a méprisé ma puis\* sance; il n\*a pas daigné seulement brûler de Tencens sur mes autels : il a témoigné avoir horreur des fêtes que Toa célèbre en mon honneur; il a fermé son cœur k tous mes plaisirs. En vain Neptune , pour le punir, à ma prière, a irrité les vents et les flots contre lui : Télémaque , jeté par un naufrage horrible dans Ttle de Calypso , a triomphé de l'Amour même, que j'avais envoyé dans cette lie pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni sa jeunesse , ni les charmes de Calypso et de ses nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour, n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette lie : me voilà confondue, un enfant triomphe de moi ! Jupiter, pour consoler Vénus, lui dit: Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de cejeune Grec contre toutes les flèches de votre fils , et qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n\*a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels ; mais je ne puis le soumettre k votre puissance. Je consens, pour l'amour de vous > qu'il soit encore errant par mer et par terre , qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maui et de dangers; mais les destins ne permettent, ni qu'il périsse , ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flattez les hommes. Consolez-vous donc , ma fille : soyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros et tant d'immortels. En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grAce et de majesté. Un éclat de lumière , semblable aux plus perçants éclairs, sortit de ses yeui. En baisant Ténus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont tout FOlympe Alt parfumé. La déesse ne put s'empêcher d'être Sensible à cette caresse du plus grand des dieux: malgré ses larmes et sa douleur , on vit la joie se répandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses

laVBB VIII. 139 joves , et rembarras où elle se iroUYait. Toute rassemblée des dieux applaudit am paroles de Jupiter; et Vénus, sans perdre uu moment, alla trouTer Neptune pour concerter avec lui les moyens de se Tenger de Télémaque. Elle raconta k Neptune ce que Jupiter lui avait dit. Je savais déjà, répondit Neptune, Tordre Immuable des destins: mais si nous ne pouvons abîmer Télémaque dans les flots de la mer , du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux , et pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir h faire périr le vaisseau phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens , c'est mon peuple ; nulle autre nation de l'univers ne cultive comme eui mon empire. C'est par eui que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes autels ; ils sont justes, sages et laborieux dans le commerce ; ils répandent partout la commodité et l'abondance. Non, déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage ; mais je ferai que le pilote perdra sa route, et qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Ténus, contente de cette promesse , rit avec malignité, et retourna , dans son char volant, sur les prés fleuris d'Idalie, où les GrAces, les Jeux et les Ris, témoignèrent leur joie de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour. Neptune envoya aussitôt une divinité trompeuse , sem-\* blable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil , au lieu que cette divinité enchante les sens des hommes qui veillent. Ce dijBU malfaisant, environné d'une foule innombrable de Mensonges ailés qui voltigent autour de lui , vint répandre une b'queur subtile et enchantée sur les yeux du pilote Achamas, qui considérait attentivement à la clarté de la lune le cours des étoiles, et le rivage d'Ithaque , dont il découvrait déjà assez\* près de lui les roches escarpés. Dans ce même moment, les

140 TÉLÉMAQUE. yeux du pilote ne lui montrèrent pins rien de Têritâble. Un faux ciel et une terre feinte se préftentèrent à lui. Les \* étoiles parurent comme si elles avaient changé leur course, et qu'elles fussent revenues sur leurs pas; tout l'Olympe semblait se mouvoir par des lois nouvelles. La terre même était changée: une fausse Ithaque se présentait toujours au pilote pour Tamuser, tandis qu'il s'éloignait de la véritable. Plus il s'avancait vers cette image trompeuse du rivage de rîle, plus cette image reculait; elle fuyait totgours devant lui, et il ne savait que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginait entendre déjà le bruit qu'on fait dans un port. Bêj'à il se préparait, selon l'ordre qu'il en avait reçu, à aller aborder secrètement dans une petite lie qui est auprès de la •grande, pour dérober aux amants de Pénélope, conjurés contre Télémaque, le retour de celui-ci. Quelquefois il craignait les écueils dont cette eàie de la mer est bordée ; et il lui semblait entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre ces écueils : puis tout à coup il remarquait que la terre paraissait encore éloignée. Les montagnes^ n'étaient à ses yeux , dans cet éloignement, que comme de petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horizon pendant que le soleil se couche. Ainsi Acharnas était étonné; et l'impression de la divinité trompeuse, qui charmait ses yeux, lui faisait éprouver un certain saisissement qui lui avait été jusqu'alors inconnu. Il était même tenté de croire qu'il ne \ cillait pas, et qu'il était dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au Tent d'orient de souffler pour jeter le navire sur les c-6tes de l'Hespérie. Le vent cbéit avec tant de violence, que le na- < vire arriva bientAt sur le rivage que Neptune avait marqué. Déjà l'aurore annonçait le jour; déjà les étoiles, qui craignent les rayons du soleil, et qui en sont jalouses, allaient cacher dans l'Océan leurs sombres feux, quand le pilote s'écria: Enfin, je n'en puis plus douter, nous toochens presque à l'Ile d'Ithaque! Télémaque, réjouissez\*

LITHB, nu. 141 ▼ aus; dam une heare vous pourrez roToir  
Fénélopo, M peut-être trouver Ulysse remonté sur sou trAoe ! A ce cri,  
Xéiémtque , qui était imiBobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se lève ,  
monte au gouvernail, embrasse le pilote, et do ses yeux encore à peine  
ouverts regirde fixement la côte voisine. Il gémit, ne reconnaissant point les  
rivages de sa patrie. Hélas! où sommes-nous? dit-il; ce n'est point là ma  
chère Itbaque ! vous vous êtes trompé, Acharnas ; vous oonnaisseï mal cette  
côte , si éloignée de votre pays. Non, non, répondit Acharnas; je ne puis me  
tromper en considérant les bords de cette lie. Combien de fois suis-je entré  
dans votre port! j'en connais jusques aux moindres rochers ; le rivage de Tyr  
n'est guère mieux dans ma mémoire. Reconnaissez cette montagne qui  
avance ; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour; n'entendezvous pas la  
vague qui se rompt contre ces autres rochers, lorsqu'ils semblent menacer la  
mer par leur chute? Mais ne remarquez-vous pas le temple de Minerve qui  
fend la nue? Voilà la forteresse, et la maison d'Ulysse votre père. Vous vous  
trompez, AAchamas, répondit Télémaque ; je vois au contraire une côte  
assez relevée , mais unie ; j'aperçois une ville qui n'est point Ithaque. O  
dieux ! est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes ! Pendant qu'il disait  
ces paroles, tout à coup les yeux d'Achamas furent changés. Le charme se  
rompit; i! vit le rivage tel qu'il était véritablement, et reconnut son erreur. Je  
l'avoue, 6 Télémaque, s'écria-t-il : quelque divinité ennemie avait enchanté  
mes yeux; je croyais voir Ithaque, et son image tout entière se présentait à  
moi ; mais dans ce moment elle disparaît comme un songe. Je vois une  
autre ville; c'est sans doute Salente, qu'Idoménée, fugitif de Crète, vient de  
fonder ^ffans l'Hespérie: j'aperçois des murs qui s'élèvent, et qui ne sont pas  
encore acheva; je vois un port qui n'est pas encore entièrement fortifié.  
Pendant qu'Acharnas remarquait lesi divers ouvrages

Ht TÉLÉMAQCB. 'noQVelleinent faits dans tette yille naissante, et que Télé-^ maque déplorait son malheur, le Tent que Neptune faisait souffler les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouvèrent à l'abri, et tout auprès du port. Mentor, qui n'ignorait ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avait fait que sourire del'er^ reur d'Àchamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : Jupiter vous éprouve ; mais il ne veut pas votre perte : au contraire , il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule; ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. Quiconque ne sait pas souffrir n'a point un grand cœur. Il faut, par votre patience et par votre courage, laisser la cruelle fortune qui se plaît à vous persécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgrâces de Neptune, que je ne craignais les caresses flatteuses de la déesse qui vous retenait dans son tie. Que tardonsnous? entrons dans ce port; voici un peuple ami; c'est chez les Grecs que nous arrivons : Idoménée , si maltraité par la fortune, aura pitié des malheureux. Aussitôt ils entrèrent dans le port de Salente , où le vaisseau phénicien fut reçu sans peine , parce que les Phéniciens sont en paix et en commerce avec tous les peuples de l'univers. Télémaque regardait avec admiration cette ville naissante, semblable à une jeune plante , qui, ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent, dès le matin, les rayons du soleil qui viennent l'embellir; elle croit, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes , elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles; à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi fleurissait la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer; chaque jour, chaque heure, eUe croissait avec magnificence, et elle montrait de loin aux étrangers qui étaient sur la mer, de nouveaux ornements d'architecture qui s'élevaient jusqu'au c ici. Toute la c6te

LiviB vm. 1^ retentissait des cris des ouvriers et des coups de marteau; les pierres étaient suspendues en l'air par des grâces avec des cordes. Tous les chefs animaient le peuple au travail dès que l'aurore paraissait; et le roi Idoménée donnant partout les ordres lui-même, faisait avancer les ouvrages avec une incroyable diligence. À peine le vaisseau phénicien fut arrivé, que les Crétois donnèrent à Télémaque et à Mentor toutes les marques d'amitié sincère. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse ! s'écria-t-il ; d'Ulysse, ce cher ami ! de ce sage héros , par qui nous avons enfin renversé la ville de Troie ! qu'on le mène ici , et que je lui montre combien j'ai aimé son père ! Aussitôt on lui présenta Télémaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom. Idoménée lui répondit avec un visage doux et riant: Quand même on ne m'aurait pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurais reconnu. Voilà Ulysse lui-même ; voilà ses yeux pleins de feu, et dont le regard était si ferme; voilà son air, d'abord froid et réservé, qui cachait tant de vivacité et de grâces; je reconnais même ce sourire fin, cette action négligée , cette parole douce , simple et insinuante, qui persuadait sans qu'on eût le temps de s'en défier. Oui , vous êtes le fils d'Ulysse , mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils, quelle aventure vous mène sur ce rivage? Est-ce pour chercher votre père? Hélas ! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persécutés lui et moi : il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie , et j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée disait ces paroles, il regardait fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui était pas inconnu, mais dont il ne pouvait retrouver le nom. Cependant Télémaque lui répondait les larmes aux yeux: O roi, pardonnez-moi la douleur que je ne saurais

144 TtLÉMM^IB. vont cidier dasB bq fanq»! où je ne de^ftis  
vous témoIgMr «fiM de fai joie et de le FecenoaissftBce peur vos bontés.  
Par le regret qae vo«s léUMgnez de^ la perte d'Ulysse, vous m'apprenei  
vons-même k sentir le malheur de ne poouvoir trouver mon père. Il y a déjà  
longtemps qne je le cherche dans tontes les mers. Les dieux irrités ne me  
permetleot ni de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage , ni de pouvoir  
retourner à Ithaque , où Pénélope languit dans le désir d'être délivrée de ses  
amants. J'avais em vous trouver dans nie de Crète : j'y ai su votre cruelle  
destinée , et je ne croyais pas devoir jamais approcher de THespéne , où  
vous avez fondé un nouveau royaume. Hais la fortune, qui se joue des  
hommes, et qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin  
jeté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je  
supporte plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie , du moins elle me  
fait connattre le plus généreux de tous les rois. A ces mots, Idoménée  
embrassa tendrement TélénuH que; et, le menant dans son palais, lui dit:  
Quel est donc ce pradent vieillard qui vous accompagne? Il me semble que  
je l'ai souvent vu autrefois. C'est Mentor, répliqua Télémaque, Mentor, ami  
d'Ulysse, à qui il avait confié mon enfance. Qui pourrait vous dire tout ce  
que je lui dois ! Aussitôt Idoménée s'avance , et tend la main à Mentor.  
Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenezvous du voyage que  
vous fîtes en Crète, et des bons conseils que vous me donnâtes? Mais alors  
l'ardeur de la jeunesse et le goût des vains plaisirs m'entraînaient. Il a fillu  
que mes malheurs m'aient instruit, pour m'apprendre ce qne je ne voulais  
pas croire. Plût aux dieux que je vous eusse cru, A sage vieillard! Mais je  
remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant  
d'années, c'est la même fridcheur de visage, la même taille droite , la même  
vigueur : vos cheveux seulement ont «n peu blanchi.

LIYAE y m. 145 Grand roi, répondit Mentor , si j'étais flatteur, je vous dirais de même que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatait sur votre visage avant le siège de Troie ; mais j'aimerais mieux vous déplaire , que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois par votre sage discours, que vous n'aimez pas la flatterie, et qu'on ne hasarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé, et j'aurais eu de la peine à vous reconnaître. J'en conçois clairement la cause; c'est que vous. avez beaucoup souffert dans vos malheurs: mais vous avez bien gagné en souffrant, puis(pie vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le coeur s'exerce et se fortifie dans la vertu. Au reste , sachez que les rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité , les peines de l'esprit et les travaux du corps les font vieillir avant le temps. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si malsain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De là vient que les rois, et en paix, et en guerre, ont toujours des peines et des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre , modérée, simple, exempte d'inquiétudes et de passions, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui, sans ces précautions, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du Temps. Idoménée, charmé du discours de Mentor, l'eût écouté longtemps, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devait faire à Jupiter. Télémaque et Mentor le suivirent, environnés d'une grande foule de peuple,, qui con^dérât avec empressement et curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disaient les uns aux autres: Ces deux hommes sont bien différents ! Le jeune a je ne sais quoi de vif et d'aimable; toutes les grâces de la beauté et de la jeunesse sont répandues sur son Visage et sur tout son Téliemague, 10

146 TÉLÉMAQUE. corps: mais cette beauté n'a rien de mou oi d'efféminé; avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paraît vigoureux, robuste, endurci au travail. Mais cet autre , quoique bien plus âgé , n'a encore rien perdu de sa force : sa mine paraît d'abord moins haute, et son visage moins gracieux ; mais quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse et de vertu , avec une noblesse qui étonne. Quand les dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels , sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers et de voyageurs. Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée , du sang de ce dieu , avait orné avec beaucoup de -magnificence. Il était environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé; les chapiteaux étaient d'argent. Le temple était tout incrusté de marbre, avec des bas-reliefs qui représentaient Jupiter changé en taureau , le ravissement d'Europe , et son passage en Crète au travers des flots, ils semblaient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangère. On voyait ensuite la naissance et la jeunesse de Minos; enfin ce sage roi donnant, dans un âge plus avancé , des lois à toute son lie pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi les principales aventures du siège de Troie, où Idoménée avait acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son père; il le reconnut, prenant les chevaux de Rhésus que Diomède venait de tuer; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée grecque assemblés ; enfin sortant du chdval fatal pour verser le sang de tant de Troyens. \* Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avait souvent ouï parler, et que Nestor même lui avait racontées. Les larmes coulèrent de ses yeux. Il changea de couleur ; son visage parut troublé. Idoménée l'aperçut, quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, loi dit Idoménée, de •té^

LITBE YUU t47 nous laisser voir combien vous êtes touché de la  
^ire et des nialhears de votre père. Cependant le peuple s'assemblait en  
foule sous les Testes portiques formés par le double rang de colonnes qui  
environnaient le temple. Il y avait deux troupes de jeunes garçons et de  
jeunes filles qui chantaient des vers à la louange du dieu qui tient dans ses  
mains la foudre. Ces enfants, choisis de la figure la plus agréable, avaient  
de longs cheveux flottants sur leurs épaules. Leurs têtes étaient couronnées  
de roses , et parfumées ; ils étaient tous vêtus de blanc. Idoménée faisait h  
Jupiter un sacrifice de cent taureaux pour se le rendre favorable dans une  
guerre qu'il avait entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumait  
de tous côtés : on le voyait ruisseler dans les profondes coupes d'or et  
d'argent. Le vieillard Théophraste, ami des dieux et prêtre du temple, tenait,  
pendant le sacrifice, sa tête couverte d'un bout de sa robe pourpre : ensuite il  
consulta les entrailles des victimes qui palpitaient encore; puis s'étant mis  
sur le trépied sacré: O dieux, s'écria-t-il , quels sont donc ces deux étrangers  
que le ciel envoie en ces lieux? Sans eux, la guerre entreprise nous serait  
funeste , et Salente tomberait en ruine avant que d'achever d'être élevée sur  
ses fondements. Je vois un jeune héros que la sagesse mène par la main. Il  
n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage. En disant ces  
paroles, son regard était farouche et ses yeux étincelants; il^ semblait voir  
d'autres objets que ceux qui j>araissaient devant lui ; son visage était  
enflammé ; il éta^ troublé et hors de lui-même ; ses cheveux étaient  
hérissés, sa bouche écumante, ses bras levés et immobiles. Sa voix émue  
était plus forte qu'une voix humaine ; il était hors d'haleine , et ne pouvait  
tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitait. O heureux  
Idoménée ! s'écria-t-il encore, que vois-jé! 10\* I

^î 14S TfiiraHAQVE. f quels flÉftlbeurs^ntés! cpielle doacep«ix  
audedâDs! mais au dehors quels combats ! quelles victoires ! 0 Télémaque !  
tes travaux surpasseront ceux de ton père; le fier ennemi l^mit dans la  
poussière sous ton glaive ; les portes d'airain, les inaccessibles remparts  
tombent à tes pieds. 0 grande déesse , que son père . . . . O jeune homme , tu  
verras enfin... . A ces mots , la parole meurt dans sa bouche , et il demeure ,  
comoie mal^é lui , dans un silence plein d'4tonnement. Tout le peuple est  
glacé de crainte. Idoménée , tremblant, n'ose lui demander qu'il achève.  
Télémaque même, surpris, comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à  
peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le  
seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez , dit-il , le dessein des  
dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre , la victoire sera  
dans vos mains, et vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos  
armes. N'en soyez point jaloux; profitez seulement de ce que les dieux vous  
donnent par lui. Idoménée, n'étant pas encore revenu de son étonnement ,  
cherchait en vain des paroles ; sa langue demeurerait immobile. Télémaque,  
plus prompt, dit à Mentor: Tant de gloire promise ne me toudie point; nuis  
^ue peuvent donc signifier ces dernières paroles , Tu verras? . . . Est-ce mon  
père, ou seulement Ithaque? Hélas! que a'a-t-il achevé ! il m'a laissé plus en  
doute que^e n'étais. OUlysse! 6 mon père ! serait-ce vous , vous-méôke que  
je dois voir? serait-il vrai? Mais je me flatte. Cruel oracle ! tu prends plaisir  
à te jouer d'un malheureux ; encore une parole , et j'étais au comble du  
bonheur. < Mentor lui dit: Respectez ce que les diesx découvrent, et  
n'entreprenez point de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité  
téméraire mérite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté,  
que les dieux cacheat aux faibles hommes leur destinée dans une nuit  
impénétrable.

**The text on this page is estimated to be only 29.70% accurate**

r « uns tni. 149 B est utile de préroir<sup>e</sup> qaf dépend de nom, pour  
lé bfea Mre; mais il n'est pos moins utile d'ignorer ee qui ne dé\* pend pas  
d« nos soins , et ee <sup>e</sup>le les dieoi veulent Mvt de nous. Téliémaïue, touellè de  
ces paroles, se retint arec beaucoup de peine. Idoménée, c<sup>^</sup>ui était reyenu de  
son étonnement, commença de son côté à louer le grand Jupiter, qui lui  
avait ewojé le jeune Télénague et le sage Mentor , pour le rendre victorieux  
de ses ennemis. Après qu'on eut Ihit un magnifique repas , qui suivit le  
sacriice , il parla ainsi en particulier aux deux étrangers : J'avoue que je ne  
connaissais point encore asseï l'art de régner quand je revins en Crète ,  
après le siège de Troie. Tous savez, cbers amis, les malheurs qui m'ont privé  
de régner dans cette grande lie , puisque vous m'assurez que vous y avez été  
depuis que j'en suis parti. Encore trop lieureui si les coups les plus cruels de  
la fortune ont ser<sup>e</sup> i m 'instruire, et à me rendre plus modéré ! Je traversai  
les mers comme un ftagitif que la vengeance desdieui et des hommes  
poursuit: toute ma grandeur passée ne servait qu'à me rendre ma chute plus  
honteuse et plus insupportable, 'e vins réfugier mes dieux pénates sur cette  
côte déserte, où je ne trouvai que des terres incultes, couvertes de ronces et  
d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque  
inaccessibles où se retiraient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir  
de posséder, avec un petit nombre de soldats et de compagnons qui avaient  
bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, et d'en faire  
ma patrie , ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette lie fortunée où les  
dieux m'avaient fait naître pour y régner. Hélas ! disais-je en moi-même,  
quel changement ! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les rois ! il  
faudrait me montrer à tous ceux qui régnt dans le monde, pour les  
instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre, h cause de  
leur élévation au-dessus du

150 TÉLÉMAQUE. resté dès hommes. He ! c'est leur élévation  
même qui leur fait tout à craindre ! J'étais craint de mes ennemis et  
aimé de mes sujets, je commandais à une nation puissante et belliqueuse : la  
renommée avait porté mon nom dans les pays les plus éloignés : je régnais  
dans une Ile fertile et délicieuse ; cent Tilles me donnaient chaque année un  
tribut de leurs richesses : ces peuples me reconnaissaient pour être du sang  
de Jupiter, né dans leur pays ; ils m'aimaient comme le petit-fils du sage  
Minos, dont les lois les rendent si puissants et si heureux. Que manquait-il à  
mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération ! Mais mon orgueil ,  
et la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous  
les rois qui se livreront à leurs désirs , et aux conseils des esprits flatteurs.  
Pendant le jour je tâchais de montrer un visage gai et plein d'espérance ,  
pour soutenir le courage de ceux qui m'avaient suivi. Faisons, leur disais-je,  
une nouvelle ville , qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous  
sommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour  
cette entreprise. Nous voyons Tarante qui s'élève assez près de nous. C'est  
Phalante , avec ses Lacédémoniens , qui a fondé ce nouveau royaume.  
Philoctète donne le nom de Pétilie à une grande ville qu'il bâtit sur la même  
côte\* Métafonte est encore une semblable colonie. Faisons-nous moins que  
tous ces étrangers errants comme nous ? La fortune ne nous est pas plus  
rigoureuse. Pendant que je tâchais d'adoucir par ces paroles les peines de  
mes compagnons, je cachais au fond de mon cœur une douleur mortelle.  
C'était une consolation pour moi, que la lumière du jour me quittât, et que la  
nuit vint m'envelopper de ses ombres pour déplorer en liberté ma misérable  
destinée. Deux torrents de larmes amères coulaient de mes yeux, et le doux  
sommeil leur était inconnu. Le

UTIE YUL iftl IcndenitiD, je recommençais mes traTaox aTee ime noinrelle ardear. Voilà , Heotor , ce qai fait que tous m'avez trouvé ai vieilli. Après qu'Idoménée eat achevé de racoAler ses peines, il demanda h Télémaque et i Mentor lenr secours dans la guerre où il se trouvait engagé. Je vous renverrai, leur disait-il, à Ithaque, dès que la guerre sera Jnie. Cependant je ferai partir des vaisseau vers toutes les côtes les plus éloignées, pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colère de quelque divinité Tait jeté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux dieux qu'il soit encore vivant ! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaisseaux qui aient jamais été construits dans l'île de Crète ; ils sont faits du bois coupé sur le véritable mont Ida où Jupiter naquit. Ce bois sacré ne saurait périr dans les flots: les vents et les rochers le craignent et le respectent. Neptune même, dans son plus grand courroux, n'oserait soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, et qu'aucune divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers ; le trajet est court et facile. Renvoyez le vaisseau phénicien qui vous a porté jusqu'ici, et ue songez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoméoée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix , 6 fils d'Ulysse , que vous serez jugé digne de votre père. Quand même les destinées rigoureuses l'auraient déjà fait descendre dans le sombre royaume de Pluton , toute la Grèce charmée croira le revoir en vous. A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée: Renvoyons , dit-il , le vaisseau phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste , Troyen ennemi de la ^rèce, ne serons-nous pas encore plus ardents et plus favo

ISIS TÉUâMAQtE. risé» 4e6 (Ken qoêad dm» etMtibattvoiiis pour «n ée» héros grecs qui ent renversé la ville de Priam? L'oraete qae nous venons d'entendre ne nous permet pas ëT^tk dèvttr. LIVRE rx. Idonénée CaU connaître à Mentor le sujet de U guerre contre ks Manduriens, et les mesures qu'il a prises contre leurs incursions. Mentor lui montre Tinsuffisance de ces moyens, et lui en propose de plus efficaces. Pendant cet entretien, les Manduriens se présentent aux portes de Salente , avec une nombreuse armée composée de plusieurs peuples voisins , qu'ils avaient mis dans leurs intérêts. A cette vue, Mentor sort précipitamment de Saleple, et va seul proposer aux ennemis les moyens de terminer la guerre sans effusion de sang. Bientôt Télémaque le suit, impatient do ^nnatre l'issue de cette négociation. Tous deux offrent de rester comme otages auprès des Manduriens , pour répondre de la fidélité d'Idoménée aux conditions de paii qu'il propose. Après quelque résistance, les Manduriens se rendent aux sages remontrances de Mentor, qui fait aussitôt venhr Idoménée pour conclure la paix en personne. Ce prince accepte sans balancer toutes les conditions proposées par Mentor. On se donne réciproquement des otages , et l'on offre en commun des sacrifices pour la confirmation de l'allianée ; après quoi Idoménée rentro dans la ville avec les rois et les principaux chefs alli^ des Man-> durions. Mentor, regardant d'un œil doux et tranquille Télémaque, qui était déjà plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : Je suis bien aise, fils d'Ulysse» de voir en vous une si belle passion pour la gloire; mais souvenez-vous que votre père n'en a acquis une si grande parmi les Grecs, au siège de Troie, qu'en se montrant le plus sage et plus modéré d'en(re eux. Achille, quoique invincible et invulnérable , quoique sûr de porter la terreur et la mort partout où il combattait, n'a pu prendre la vffle de Troie: 11 est tombé loi-même au pied des murs de cette

**The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate**

LIVIB IX. IS9 ilHfe, f I elle a trionpiié éa irakiqoevr d'Heector.  
Hais Ulysse , en

f54 tēléuaqvé. Ceux d'entre les nôtres qui forent ainsi renvoyés par cet barbares , reynrent dans le camp , et racontèrent ce qui leur était arrivé. Nos soldats en furent émus ; ils eurent honte de voir que des Cretois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs , qui leur paraissaient ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes; ils s'en allèrent à la chasse en plus ^rand nombre que les premiers, et avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les sauvages et les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits volaient de part et d'autre , comme la grêle tombe dans une cam\*pagne pendant un orage. Les sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager. Peu de temps après , ces peuples envoyèrent vers mol deux de leurs plus sages vieillards, qui venaient me demander la paix. Ils m'apportèrent des présents : c'étaient des peaux des bêtes farouches qu'ils avaient tuées, et des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présents , ils parlèrent ainsi: O roi ! nous tenons , comme tu vois , dans une main l'épée, et dans Fautreune branche d'olivier. (En effet, ils tenaient l'une et l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix et la guerre : choisis. Nous aimerions mieux la paix ; c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile , et produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits: c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de neige , où Ton ne voit jamais ni les fleurs du printemps ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité , qui , sous de beaux noms d'ambition et de gloire , va follement ravager les provinces» et répand le sang des hommes, qui sont tous frères. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'en\*vier: nous te plaignons, et nous prions les dieux de nous

LIYIS IX. 155 pr<sup>^</sup>rrer d'une fareor semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent STec tant de soin , et si la politesse dont ils se piquent, ne leur inspirent que cette détestable injustice , nous nous croyons trop beureux de n'avoir point ces avantages. Noos ferons gloire d'être toi<sup>^</sup>oors ignorants et barbares, mais justes, humains, fidèles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu , et à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé , la frugalité, la liberté» la rigueur de corps et d'esprit ; c'est l'amour de la vertu» la crainte des dieux, le bon naturel pour nos proches , l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité , la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour alliés. Si les dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras , mais trop tard , que les gens qui aiment par modéra\* tion la paix sont les plus redoutables dans la guerre. Pendant que ces vieillards nâe parlaient ainsi , je ne pouvais me lasser de les regarder. Us avaient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs, les sourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance ferme , une parole grave et pleine d'autorité , des manières simples et ingénues. Les fourrures qui leur servaient d'habits, étant nouées sur l'épaule, laissaient voir des bras plus nerveux et des muscles mieux nourris que ceux de nos athlètes. Je répondis i ces deux envoyés , que je désirais la paii. Nous réglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions; nous en primes tous les dieux à témoins ; et je renvoyai ces hommes chex eux avec des présents. Mais les dieux, qui m'avaient chassé du royaume de mes ancêtres, n'étaient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs, qui ne pouvaient pas être sitôt avertis de

**The text on this page is estimated to be only 29.95% accurate**

tf^ TÉLÈKAQUE. la pafx qae nous Tenions de faire, rencontrèrent le mèaie jour une grande troupe de ces barbares, qai aceompagndest leurs enfoyés lorsqu'ils reynaient de notre camp : ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, et poursuivirent le reste dans les bois. Yoilà la guerre rdhmée. Ces barbares croient qu'ih ne peuTent plus se fier ni knos promesses ni h nos serments. Pour être plus puissants contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens , les Apuliens les Lucaniens, les Brntiens , les peuples de Crotone , de Nérîte , de Messapie et de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des massues pleines de gros noeuds , et garnies de pointes de fer ; ils sont presque de la taille des géants, et leurs corps se rendent si robustes , par les exercices pé-^ nibles auxquels ils s'adonnent, queleur seule vue épouvante» Les Locriens, venus de la Grèce, sentent encore leur origine, et sont plus humains que les autres; mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes grecques la vigueur des barbares , et l'habitude de mener une vie dure , ce qui les rend invincibles. Ils portent des boueliers légers, qui sont faits d'un tissu d'osier, et couverts de peaux; leurs épées sont longues. Les Brutlens sont légers à la course comme les cerfs et comme les daims. On croirait que rhisrlM même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds; à peine laissent-ils dans le sable quelque' trace de leurs pas. On les voit tout à coup fondre sur leurs ennemis , et puis disparaître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone sont adroits à tirer des flèches. Un homme oréinaire parmi les Grecs ne pourrait banckr un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; et si jamais ils s'appliquent ë nos jeuï, ils y remporteront les prix. Leurs flèches sont trempées dans le suc de certaioes heri>es vei^ meuses , qui viennent , dit-on , des bords de TAv^tie , et

Linffĩ IX. 1&7 dont le poison est mortel Pour ceux de Mėrite, de Brindet et de Messepie , ils n'ont en ptrttge que It force du corps et une valeur sans art. Les cris

158 TÉLÉMAQUE. Hans bassesse, rechercher ces barbares , qui assemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, qui implorèrent le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects et odieux. Il me parut que le parti le plus assuré était de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étaient mal gardés. Nous les primes sans peine , et par là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendraient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, et ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen, nous sommes en état de résister, avec des forces inégales, à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entre eux et nous est devenue trèsdifficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours, sans nous exposer à leurs incursions ; et ils les regardent comme des citadelles dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude. Mentor répondit ainsi à Idoménée : Vous êtes un sage roi , et vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes faibles qui craignent de la voir, et qui , manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon , quand il est venu vous demander la paix. Était-ce par faiblesse qu'il la demandait? Manquait-il de courage, ou de ressources contre vous? Vous voyez bien que non, puisqu'il est si aguerri, et soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération! Mais une mauvaise honte et une fausse gloire vous ont jeté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier; et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine et injuste.

A quoi serrent ces toqrs que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même, pour se préserver d'une servitude prochaine? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté ; et c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un État est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidents imprévus; la fortune est capricieuse et inconstante dans la guerre; mais l'amour et la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre modération, font que votre État ne peut être vaincu, et n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaquerait, tous les autres, intéressés à sa conservation, prennent aussitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples , qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous aurait rendu bien plus puissant que ces tours, qui vous rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleurirait dans une heureuse paix; et vous seriez l'arbitre de toutes les nations de l'Hespérie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies grecques. Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Us n'ont oublié ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vos travaux au siège de Troie, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les princes grecs pour la querelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti? Elles sont toutes, répondit Idoménée, retolues à demeurer neutre!» Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès sa naissance les a épouvantées. Ces

160 :i^LÉLIAQUE. Orecs, aussi bien que les autres peuples, ont crâiot que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé «qu'après avoir subjugué les barbares des montagnes, nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous. Ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte désirent notre abaissement, et la jalousie ne nous laisse aucun allié. Étrange extrémité! reprit Mentor: pour vouloir paraître trop puissant, vous ruinez votre puissance; et pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte et de la haine de vos voisins , vous vous épuisez au dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, et doublement malheureux Idoménée, que le malheur même n'a pu instruire qu'à demi ! aurez-vous encore besoin d'une seconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands rois? Laissez-moi faire, et racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces villes grecques qui refusent votre alliance. La principale, lui répondit Idoménée , est la ville de Tarente; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa dans la Laconie un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes qui avaient oublié leurs maris absents pendant la guerre de Troie. Quand les maris revinrent, ces femmes ne songèrent qu'à les apaiser, et qu'à désavouer leurs fautes. Cette nombreuse jeunesse, qui était née hors du mariage , ne connaissant plus ni père ni mère , vécut avec une licence sans bornes. La sévérité des lois réprima leurs désordres. Ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, intrépide , ambitieux , et qui sait gagner les cœurs par ses artifices. Il est venu sur ce rivage avec ses jeunes Laconiens ; ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté , Philoctète , qui a eu une si grande gloire au siège de Troie, en y portant les flèches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Pétille , moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Ta

LIVRE IX. 161 rente. Enfin, Dont «yont ici près la ville de Hétaponte, que le sage Nestor a fondée avec ses Py liens. Quoi ! reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hespérie, et vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts ! Nestor, qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, et dont vous aviez l'amitié ! Je l'ai perdue, répliqua Idoménée , par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom : ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulais me rendre le tyran de l'Hespérie. Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos , avant qu'il fût venu fonder sa colonie, et avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse: il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque. Mais le principal est de guérir sa défiance : c'est par les ombrages donnés à tous vos voisins, que cette guerre s'est allumée ; et c'est en dissipant ces vains ombrages, que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup laissez-moi faire. A ces mots, Idoménée, embrassant Mentor, s'attendrissait et ne pouvait parler. Enfin il prononça à peine ces paroles : O sage vieillard envoyé par les dieux pour réparer toutes mes fautes ! J'avoue que je me serais irrité contre tout autre qui m'aurait parlé aussi librement que vous ; j'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'avais résolu de périr ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Télémaque, qui ne pourrez jamais vous égaler comme moi , puisque vous avez un tel guide ! Mentor, vous êtes le maître ; toute la sagesse des dieux est en vous. Minerve même ne pourrait donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez , donnez tout ce qui est à moi ; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire. Pendant qu'ils raisonnaient ainsi, on entendit tout à coup un bruit confus de chariots , de chevaux hennissants, Télémaque. \\\

162 TÉLÉMAQUE. d'hommes qui poussaient des hurlements épouvantables, et de trompettes qui remplissaient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie : Voilà les ennemis, qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés! les voilà qui viennent assiéger Salente! Les vieillards et les femmes paraissaient consternés. Hélas! disaient-ils, fallait-il quitter notre chère patrie, la fertile Crète, et suivre un roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troie ! On voyait de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne, briller au soleil. Mes casques, les cuirasses et les boucliers des ennemis ; les yeux en étaient éblouis. On voyait aussi les piques hérissées qui couvraient la terre, comme elle est couverte par une abondante moisson que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile, pendant les chaleurs de Tété, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déjà on remarquait les chariots armés de faux tranchantes ; on distinguait facilement chaque peuple venu à cette guerre. Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée et Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé, qu'il aperçut d'un côté Philoctète, et de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor était facile à reconnaître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc ! Vécia Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctète et Nestor se contentaient de ne vous point secourir; les voilà qui ont pris les armes contre vous: et, si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre, avec tant de lenteur, sont les troupes lacédémoniennes, commandées par Phalante. Tout est contre vous ; il n'y a aucun voisin de cette cAte, dont vous n'ayez fait un ennemi, sans vouloir le faire. En disant ces paroles. Mentor descend à la hâte de cette tour ; il s'avance vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançaient: il la fait ouvrir; et Idoménée,

LIVRE IX. 163 surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. U Ta au-devant des ennemis, étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux. U leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix; et, quand il fut h portée de se faire entendre , il leur demanda d'assembler tous les chefs. Aussitôt les chefs s'assemblèrent; et il parla ainsi: O hommes généreux, assemblés de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hespérie , je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle ; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté et la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain. O Nestor, sage Nestor, que j'aperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec la justice , et sous la protection des dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troie. Quelles divisions entre les chefs ! quels caprices de la fortune ! quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre , pendant la longue absence de leurs rois ! Au retour , les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée ; les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O dieux, c'est dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition ! O peuples hespériens ! je prie les dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troie est en cendres, il est vrai; mais il vaudrait mieux, pour les Grecs, qu'elle fût encore dans toute sa gloire, et que le lâche Paris jouit encore en paix de ses infâmes amours avec Hélène. Philoctète, si longtemps malheureux et abandonné dans 11\*

164 TÉLÉMAQUE. rtle de Lemnos, ne craignez-vous point de retronyer de semblables malbenrs dans nne semblable guerre? Je sais que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des princes, des capitaines et des soldats qui allèrent contre les Troyens. 0 Grecs , qui avez passé dans THespérie , vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs qui ont été les suites de la guerre de Troie ! Après avoir parlé ainsi , Mentor s'avança vers les Pyliéns; et Nestor, qui l'avait reconnu , s'avança aussi pour le saluer. 0 Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis , pour la première fois, dans la Phocide ; vous n'aviez que quinze ans , et je prévis dès lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans ia suite. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux? Quels sont donc les moyens que vous avez de finir cette guerre? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix; chacun de nous avait un intérêt pressant de la désirer; mais nous ne pouvions plus trouver aucune sûreté avec lui : il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne serait point une paix; elle lui servirait seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les peuples son dessein ambitieux de les mettre dans Tesciavage , et il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa mauvaise fol , nous sommes réduits k le faire péiir, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expédient pour faire en sorte qu'on puisse se confier à lui , et s'assurer d'une bonne paix , tous les peuples que vous voyez ici quitteront volontiers les armes ; et nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse. Mentor lui répondit: Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avait confié son fils Télémaque. Ce jeune homme^ impa

LIVRE IX. 165 tient de découvrir la destinée de son père , passa chez tous à Pylos , et toqs le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvait attendre d'un fidèle ami de son père; vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. H entreprit ensuite de longs voyages sur la mer; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'Ile de Chypre, celle de Crète. Les vents, ou plutôt les dieux, l'ont jeté sur cette côte comme il voulait retourner à Ithaque. Nous sommes arrivés ici tout à propos pour vous épargner les horreurs d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée, c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui vous seront promises. Pendant que Mentor parlait ainsi avec Nestor, au milieu des troupes confédérées, Idoménée et Télémaque, avec tous les Cretois armés, les regardaient du haut des murs de Sâlente ; ils étaient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seraient reçus , et ils auraient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avait toujours passé pour le plus expérimenté et le plus éloquent de tous les rois de la Grèce. C'était lui qui modérait, pendant le siège de Troie, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, et le courage impétueux de Diomède. La douce persuasion coulait de ses lèvres comme un ruisseau de miel : sa voix seule se faisait entendre à tous ces héros ; tous se taisaient dès qu'il ouvrait la bouche; et il n'y avait que lui qui pût apaiser dans le lamp la farouche discorde. Il commençait à sentir les injures de la froide vieillesse ; mais ses paroles étaient encore pleines de force et de douceur : il racontait les choses passées , pour instruire la jeunesse par ses expériences; mais il les racontait avec grâce, quoique avec un peu de lenteur. Ce vieillard , admiré de toute la Grèce, sembla avoir perdu toute son éloquence et toute sa migesté dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paraissait flétrie et abattue auprès de celle de Mentor , en qui les ans semblaient avoir respecté la force et la vigueur du tem

166 TÉLÉHAQIJE. pérameDt. Les paroles de Mentor, quoique graves et simples , avaient une vivacité et une autorité qui comment çaient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disait était court, précis et nerveux. Jamais il ne faisait aucune redite ; jamais il ne racontait que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il fallait décider. S'il était obligé de parler plusieurs fois d'une même chose, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion , c'était toujours par des tours nouveaux et par des comparaisons sensibles. Il avait même je ne sais quoi de complaisant et d'enjoué, quand il voulait se proportionner aux besoins des autres , et leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant k tant de peuples assemblés. Pendant que tous les alliés ennemis de Salente se jetaient en foule les uns sur les autres pour les voir de plus près, et pour tâcher d'entendre leurs sages discours , Idoménée et tous les siens s'efforçaient de découvrir, par leurs regards avides et empressés, ce que signifiaient leurs gestes et l'air de leurs visages. Cependant, Télémaque impatient se dérobe à la multitude qui l'environne ; il court k la porte par où Mentor était sorti ; il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, et qui est déjà auprès de Nestor. Nestor le reconnaît et se hâte, mais d'un pas pesant et tardif, d'aller le recevoir. Télémaque saute k son cou , et le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie : O mon père ! je ne crains pas de vous nommer ainsi : le malheur de ne trouver point mon véritable père» et les bontés que vous m'avez fait sentir, me donnent le droit de me servir d'un nom si tendre : mon père , mon cher père , je vous revois ! ainsi puissé-je voir Ulysse ! Si quelque chose pouvait me consoler d'en être privé, ce serait de trouver en vous un autre lui-même. Nestor ne put, k ces paroles, retenir ses larmes: et il

LIVRE IX. 167 fut touché d'une secrète joie, voyant celles qui coulaient avec une merveilleuse grâce sur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur, et la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversait sans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les alliés. N'est-ce pas, disaientils , le fils de ce vieillard qui est venu parler à Nestor? Sans doute , c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans Tun elle ne fait encore que fleurir, dans l'autre , elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs. Mentor, qui avait pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venait de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. Yoilà, lui dit-il, le fils d'Ulysse, si cher à toute la Grèce, et si cher à vous-même, ô sage Nestor! le voilà, je vous le livre comme un otage, et comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Iodoménée. Vous jugez bien que je ne voudrais pas que la perte du fils suivit celle du père , et que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il ji sacrifié son fils à l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage , qui est venu de lui-même s'offrir, et que les dieux, amateurs de la paix , vous envoient; je commence, ô peuples assemblés de tant de nations , à vous faire des propositions pour établir à jamais une paix solide. A ce nom de paix , on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissaient de courroux, et croyaient perdre tout le temps où Ton retardait le combat; ils s'imaginaient qu'on ne faisait tous ces discours que pour ralentir leur fureur, et pour faire échapper leur proie. Surtout les Manduriens souffraient impatiemment qu'Iodomée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignaient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs alliés. Ils commençaient à se défier de tous les Grecs qui étaient dans l'assemblée. Mentor, qui Taper

168 TÉLÉMAQUE. çut, se hâta d'augmenter cette défiance, pour jeter la di-vision dans les esprits de tous ces peupks. J'avoue , disait-il , que les Mandnriens ont sujet de se plaindre et de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts ; mais il n'est pas juste aussi que les Grecs, qui font sur cette côte des colonies, soient suspects et odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire , les Grecs doivent être unis entre eux, et se faire bien traiter par les autres ; il faut seulement qu'ils soient modérés , et qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sais qu'Idoménée a eu le inalheur de vous donner des ombrages; mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque et moi , nous nous offrons à être des otages qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra soient fidèlement accomplies. Ce qui vous irrite, 6 Mandnriens, s'écria>t-il, c'est que les troupes des Cretois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, et que parla ils sont en état d'entrer malgré vous , aussi souvent qu'il leur plaira , dans le pays où vous vous êtes retirés , pour leur laisser le pays uni qui est sur le rivage de la mer. Ces passages, que les Cretois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi ; y en a-t-il encore quelque autre? Alors le chef des Manduriens s'avança, et paria ainsi: Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre! Les dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé h la paix que quand la paix nous a échappé sans ressource par l'ambition inquiète des Cretois, et par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs serments. Nation insensée ! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contre elle , et de ne pouvoir plus chercher notre salut que dans sa perte ! Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours

LIVRE IX. 169 qu'ils Tealent nsarper nos terres , et nous mettre en senritnde. S'il était yrai qa'ils do songeassent plus qu'à vitre en paix avec leurs voisins, ils se contenteraient de ce que nous leur avons cédé sans peine , et ils ne s'attacheraient pas à conserver des entrées dans un pays contre la liberté duquel ils ne formeraiot aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connaissez pas , 6 sage vieillard ! Cest par un grand malheur que nous avons appris à les connaître. Cessez, 6 honune aimé des dieux , de retarder une guerre juste et nécessaire , sans laquelle THespérie ne pourrait jamais espérer une paix constante. O nation ingrate , trompeuse et cruelle, qtie les dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, et pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir punis, 6 dieux! vous nous vengerez ; vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous. A ces paroles, toute l'assemblée parut émue ; il semblait que Mars et Bellone allaient de rang en rang rallumant dans les cœurs la foreur des combats , que Mentor tâchait d'éteindre. Il reprit ainsi la parole : Si je l'avais que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier; mais je vous offre des choses certaines et présentes. Si vous n'êtes pas contents d'avoir pour otages Télémaque et moi , je vous ferai donner douze des plus nobles et des plus vaillants Cretois. Mais il est juste aussi que vous donniez de votre côté des otages ; car Idoménée, qui désire sincèrement la paix, la désire sans crainte et sans bassesse. Il désire la paix, comme vous dites lous-mêmes que vous l'avez désirée , par sagesse et par modération , mais non par l'amour d'une vie molle, ou par ûiblesse à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou k vaincre ; mais il aime mieax la paix que la victoire la plus éclatante. Il aurait hoite de craindre d'être vaincu, mais il craint d'être injufte, et il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes.

170 TËLÉMAQUE. Les armes à la main , il vous offre la païi: il ne veat point en imposer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une païi forcée. Il veut une paix dont tous les partis soient contents, qui flnisse tontes les jalousies, qui apaise tous les ressentiments , et qui guérisse toutes les défiances. En un mot , Idoménée est dans les sentiments où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile , si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé et tranquille. Écoutez donc, 6 peuples remplis de valeur, et vous, A chefs si sages et si unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée ! Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins ; il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages qu'on a fortifiés par de hautes tours soient gardés par des troupes neutres. Tous, Nestor , et vous, Philoctète, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occasion vous vous êtes déclarés contre Idoménée: ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la païi et de la liberté de l'Hespérie. Soyez vous-mêmes les dépositaires et les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples d'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable à celles que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns et les autres. Au lieu de porter le fer et le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservezvous la gloire d'être les juges et les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paraîtraient merveilleuses , si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accomplirait de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire. Il y aura , pour sûreté réciproque , les otages dont je vous ai parlé , jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie

LIVRE IX. 171 entière , quand celui de Salente même et d'Idoméoée sert à TOtre discrétion , serez-vous contents? De qui pourrezvous désormais vous défier? Sera-ce de vous-mêmes? Vous u'osez vous fier àldoménée; et Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos , la liberté , la vie de tout son peuple ot de lui-même. S'il est vrai que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, et qui vous àte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres ; c'est la sagesse et la justice qui l'engagent à prendre ce partie sans se mettre en peine si vous imputerez à faiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencements, il a fait des fautes , et il met sa gloire à les reconnaître par les offres dont il vous prévient. C'est faiblesse , c'est vanité , c'est ignorance grossière de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses «fautes en affectant de les soutenir avec fierté et avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, et qui offre de les réparer, montre parla qu'il est devenu incapable d'en commettre, et que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage et si ferme , à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix et la justice qui viennent à vous , la paix et la justice seront vengées. Idoménée, qui devait craindre de trouver les dieux irrités contre lui , les tournera pour lui contre vous. Télémaque et moi nous combattons pour la bonne cause. Je prends tous les dieux du ciel et des enfers à témoin des justes propositions que je viens de vous faire. En achevant ces mots. Mentor leva son bras, pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui était dans sa main le signe pacifique. Les chefs, qui le regardaient de près, furent étonnés et éblouis du feu divin qui éclatait dans ses yeux. Il parut avec une migesté et une autorité qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands

17;^ TÉLÉMAQUE. d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces et fortes enlrait les cœurs ; elles étaient semblables à ces paroles enchantées qui tout à coup , dans le profond silence de la nuit, arrêtent au milieu de TOlympe la lune et les étoiles , calment la mer irritée , font taire les vents et les flots, et suspendent le cours des fleuves rapides. Mentor était, au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il était environné des tigres, qui, oubliant leur cruauté, venaient, par la puissance de sa douce voix, lécher ses pieds , et se soumettre par leurs caresses. D\*abord il se fit un profond silence dans toute Tannée. Les chefe se regardaient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme. , ni comprendre qui il était. Toutes les troupes, immobiles , avaient les yeux attachés sur lui. On n'osait parler, de peur qu'il n'eût encore quelque chose k dire , et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien h ajouter aux choses qu'il avait dites, ses paroles avaient paru courtes, et on aurait souhaité qu'il eût parlé plus longtemps. Tout ce qu'il avait dit demeurait comme gravé dans tous les cœurs. En parlant, il se faisait aimer, il se faisait croire; chacun était avide, et comme suspendu, pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortaient de sa bouche. Enfin , après un assez long silence, ou entendit un bruit sourd qui se répandit peu k peu. Ce n'était plus ce bruit confus des peuples qui frémissaient dans leur indignation ; c'était, au contraire, un murmure doux et favorable. On découvrait d^à sur les visages je ne sais quoi de serein et de radouci. Les Manduriens , si irrités , sentaient que les armes leur tombaient des mains. Le farouche Phalante, avec ses Lacédémoniens , fut surpris de trouver ses entrailles de fer attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venait leur montrer. Philoctète, plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor, ne pou«

LIVIE IX. 173 Tant parler, dans le transport où ce discours venait de le mettre, embrassa tendrement Mentor; et tous ces peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrièrent aussitôt: O sage Ulysse, vous nous désarmez ! la paix ! la paix ! Nestor, un moment après, vint commencer un discours ; mais toutes les troupes , impatientes , craignirent qu'il ne voulût représenter quelque dilapidation. La paix ! la paix ! s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les chefs de l'armée: La paix! la paix! Nestor, voyant bien qu'il n'était pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire: Vous voyez, Hector, ce que peut la parole d'un homme de bien ! Quand la sagesse et la vertu parlent , elles calment toutes les passions. Nos justes ressentiments se changent en amitié, et en désir d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous nous l'offrez. En même temps , tous les chefs tendirent les mains en signe de consentement. Mentor courut vers la porte de la ville pour la faire ouvrir , et pour mander à Idoménée de sortir de Salente sans précaution. Cependant Nestor embrassait Télémaque, disant: O aimable fils du plus sage de tous les Grecs , puissiez-vous être aussi sage et plus heureux que lui? N'avez-vous rien découvert sur sa destinée? Le souvenir de votre père, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur et farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs et de ceux de son fils. Déjà on pressait Télémaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée , et toute la jeunesse Crétoise qui le suivait. A la vue d'Idoménée, les alliés sentirent que leur courroux se rallumait ; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous , dit-il, à conclure cette sainte alliance, dont les dieux seront les témoins et les défenseurs? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie

174 TÉLÉMAQUE. ose la Tioler; et qae tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fldèles etinnoceuts, retombent sur la tête parjure et exécration de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance. Qu'il soit détesté des dieux et des hommes; qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie ; que les Furies infernales, sous les figures les plus hideuses, Tiennent exciter sa rage et son désespoir; qu'il tombe mort sans aucune espérance de sépulture ; que son corps soit la proie des chiens et des vautours ; et qu'il soit aux enfers , dans le profond abtme du Tartare . tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale , Ixion et les Danaïdes ! Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui soutient le ciel ; que tous les peuples la révèrent, et goûtent ses fruits, de génération en génération ; que les noms de ceux qui l'auront jurée soient avec amour et vénération dans la bouche de nos derniers neveux ; que cette paix, fondée sur la justice et sur la bonne foi , soit le modèle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre « et que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant songent à imiter les peuples de l'Hespérie I A ces paroles, Idoménée et les autres rois jurent la paix, aux conditions marquées. On donne de part et d'autre douze otages. Télémaque veut être du nombre des otages donnés par Idoménée ; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée, pour répondre de sa conduite et de celle de ses conseillers jusqu'à l'entière exécution des choses promises. On immola , entre la ville et l'armée ennemie, cent génisses blanches comme la neige, et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étaient dorées et ornées de festons. On entendait retentir , jusque dans les montagnes voisines , le mugissement affreux des victimes qui tombaient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisselait de toutes parts. On faisait couler avec abondance un vîd

LITRE IX. 175 exquis pour les libations. Les arnsptces consultaient les entrailles qui palpitaient encore. Les sacrificateurs brûlaient sur les autels un encens qui formait un épais nuage, et dont la bonne odeur parfumait toute la campagne. Cependant les soldats des deui partis , cessant de se regarder d'un œil ennemi , commençaient à s'entretenir sur leurs aventures. Us se délassaient déjà de leurs travaux, et goûtaient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avaient suivi Idoménée au siège de Troie reconnurent ceux de Nestor qui avaient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassaient avec tendresse, et se racontaient mutuellement tout ce qui leur était arrivé depuis qu'ils avaient ruiné la superbe ville qiri était l'ornement de toute l'Asie. Déjà ils se couchaient sur Therbe , se couronnaient de fleurs et buvaient ensemble le vin qu'on apportait de la ville dans de grands vases , pour célébrer une si heureuse journée. Tout à coup Mentor dit aux rois et aux capitaines assemblés: Désormais, sous divers noms et sous divers chefs, voi^ ne ferez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justn^dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre ; tous les peuples sont frères , et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang! La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai ; mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O roisf ne dites point qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire ! la vraie gloire ne se trouve point hors\* de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentiments de l'humanité est un monstre d'orgueil , et non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraie ne se trouve ( {ue dans la modération et dans la bonté. On pourra le flatter

176 TÉLÉMAQUE. pour contenter sa vanité folie; mais on dira toujours de lui! en secret, quand on voudra parler sincèrement: Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il Ta désirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodigué leur stf^ff par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple/ qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, et qui a leur confiance; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets d'€ l'avoir pour roi! Songez donc à vous rassembler de temps en temps, 6 vous qui gouvernez les puissantes villes de l'Hespérie! Faites de trois ans en trois ans une assemblée générale, où tous les rois qui sont ici présents se trouvent pour renouveler l'alliance par un nouveau serment, pour raffermir l'amitié promise, et pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au dedans de ce beau pays la paix, la gloire et l'abondance; au dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la Discorde, sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes insensés, qui puisse troubler la félicité que les dieux vous préparent. ^ Nestor lui répondit: Vous voyez, par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un prince violent, qui ne connaît point d'autre loi que son intérêt, et qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres États? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée: &on; je n'ai plus de lui cette pensée: c'est Adraste, roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il merise les dieux, et croit que tous les hommes qui sont sur la terre ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. U ne veut point de sujets dont il soit le roi et le père; il veut des esclaves et des adorateurs; il se fait rendre les honneurs

**The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate**

UVBB IX. 177 divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous étions hâtés de venir attaquer Salente, pour nous défaire du plus faible de nos ennemis, qui ne complotait qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déjà pris plusieurs villes de nos alliés. Ceux de Crotona ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition : la force et l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors ; ses troupes sont disciplinées et aguerries, ses capitaines sont expérimentés ; il est bien servi ; il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit sévèrement les moindres fautes, et récompense avec libéralité les services qu'on lui rend. Sa valeur soutient et anime celle de toutes ses troupes. Ce serait un roi accompli, si la justice et la bonne foi réglaient sa conduite ; mais il ne craint ni les dieux, ni le reproche de sa conscience. Il compte même pour rien la réputation ; il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les esprits faibles. Il ne compte pour un bien solide et réel que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, et de fouler à ses pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paraîtra sur nos terres ; et si le nombre de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée, aussi bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin, qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente serait menacée du même malheur\*. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parlait ainsi, on s'avancait vers la ville ; car Idoménée avait prié tous les rois et tous les principaux chefs d'y entrer pour y passer la nuit. ^1 Télémaque, 12 le premier livre.

178 TÉLÉMAQUE. ^>. LIVRE X. Les alliés proposent à Idoménée d'entrer dans leur ligue contre les Dauniens. Ce prince y consent, et leur promet des troupes. Mentor Je désapprouve de s'être engagé si légèrement dans une nouvelle guerre, au moment où il avait besoin d'une longue paix pour consolider, par de sages établissements, sa ville et son royaume à peine fondés. Idoménée reconnaît sa faute ; et, aidé des conseils de Mentor, il amène les alliés à se contenter d'avoir dans leur armée Télémaque avec cent Jeunes Crétois. Sur le point de partir et faisant ses adieux à Mentor, Télémaque ne peut s'empêcher de témoigner quelque surprise de la conduite d'Idoménée. Mentor profite de cette occasion pour faire sentir à Télémaque combien il est dangereux d'être injuste, en se laissant aller à une critique rigoureuse contre ceux qui gouvernent. Après le départ des alliés, Mentor examine en détail la ville et le royaume de Salente, l'état de son commerce, et toutes les parties de l'administration^ Il fait faire à Idoménée de sages règlements pour le commerce et pour la police; il lui fait partager le peuple en sept classes, dont il distingue les rangs par la diversité des habits. Il retranche le luxe et les arts inutiles, pour appliquer les artisans aux arts nécessaires, au commerce, et surtout à l'agriculture, qu'il remet en honneur: enfin il ramène tout à une noble et frugale simplicité. Heureux effets de cette réforme. ^^ Cependant toute l'armée des alliés dressait ses tentes, et la campagne était déjà couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatigués attendaient le sommeil. Quand les rois, avec leur suite, furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en si peu de temps on eût pu faire tant de bâtiments magnifiques, et que rembaras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette ville naissante de croître et de s'embellir tout à coup. On admira la sagesse et la vigilance d'Idoménée, qui avait fondé un si beau royaume ; et chacun concluait que, la paix étant faite avec lui, les alliés seraient bien puissants s'il entrait dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa ^oménée d'y entrer; il ne put rejeter une si juste propo^«t il promit des troupes. Mais comme Mentor n'i\* y/^i^xA)

LIVRE X. 179

gnorait rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un État florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pouvaient pas être aussi grandes qu'elles le paraissaient; il le prit en particulier, et lui parla ainsi : Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçaient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire,, et d'égaliser la sagesse de Minos, votre aïeul, dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, supposant que vous le voulez, et que vous détestez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je pensais en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublèrent ,\* il rougit, et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste et respectueux, mais libre et hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que moi aurait eu tort de s'en servir ; car il faut respecter les rois, et ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez sans y «jouter des termes forts; mais j'ai cru que vous pourriez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, et à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite , ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra , si vous voulez n'y être point trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront désavantageuses. Pour moi , je veux bien adoucir mes paroles selon votre besoin; mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt et sans conséquence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler: vous ne verrez la vérité qu'à demi, et sous de belles enveloppes.

**The text on this page is estimated to be only 29.16% accurate**

180 TÉLÉMAQUE. À ces mots, lioméonide, déjà revenu de sa première promptitude, parait bonteux de sa délicatesse. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le salut de mon nouveau royaume ; il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche: mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avait empoisonné, et qui n'a pu, »ême dans ses malheurs, trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour vouloir me déplaire en me disant la vérité tout entière. En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embrassait tendrement Mentor. Alors le sage vieillard lui dit: C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures > mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Jf ettez-vous en ma place. Si vous avez été trompé jusqu'ici , c'est que vous avez bien voulu l'être; c'est que vous avez craint des conseillers trop sincères. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés , et les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris soin de faire parier les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, les plus capables de condamner vos passions et vos sentiments injustes? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés? vous en êtes-vous défié? Non, non; vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, et qui méritent de la connaître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne. Je disais donc que ce qui vous attire tant de louanges ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis qui menaçaient votre royaume encore mal établi, vous ne songiez au dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits , comme vous me l'avez avoué vous-même« Tous avez épuisé vos richesses, vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver

\\ N X LIVRE X. . ^^ les terres fertiles de cette côte. Ne &Uait-il pas regarder ces deoï dioses comme les deux feademeirts esseotiels de votre puissance? À Toir beaucoup de bonshommes, et des terres bien cultivées pour les nevrir ! U fallait une longue paix dans ces commencements, pour favoriser la multipUcation de Totre peuple. Vous ne deviez songer qu'à Tagri\*» culture et k rétablissement des plus sages lois. Une vaine ambition vous a poussé jusques au bord du précipice\* A force de vouloir paraître grand , vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes ; suspendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce fasta qui ruinerait votre nouvelle ville, laissez en paï respirer vos peuples ; appliquez«>vous à les mettre dans Tabondance, pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner , et que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, et qui seront attachés à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue; couvrez-la de peuples innombral>les, ld[>orleuz et discipUifés; fkites que ces peuples vous aiment: vous êtes plus puissant, yiuê heureux, plus rempli de gloire, que tous les conquérants qui ravagent tant de royaumes. Que feral^je donc à l'égard de ces roll? répondit Idoménée; leur avouerai-je ma foiblesse? il est vrai que j'ai né^ gligé l'agriculture, et même le commerce, qui m'^st si facile sur cette côte : je n'ai songé qu'à faire une ville ma\* gniftqne. Faudi«-t\*il donc, mon càer Mentor, me déshonorer dans l'assemblée de tant 'de rois, et découvrir mon imprudence? S'ille faut, je le veux; je le ferai sans hésiter, quoi qu'il m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui est fait pour ses peuples, et qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son royaume à sa propre réputation. ^ Ce sentiment est digne du père des peuples, reprit Men

/" À TÉLÉMAQUE. tor; c'est à cette bonté, et dod à la vaine magnificence de votre yille , que je reconnais en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager votre honneur, pour Fintérèt même de votre royaume. Laissez-moi faire, je vais faire entendre à ces rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse, s'il est encore vivant, ou du moins son fils, dans la puissance royale, à Ithaque, et que vous voulez en chasser par force tous les amants de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi, ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un faible secours contre les Dauniens. À ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Tous sauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur, et la réputation de cette ville naissante, dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse , ou du moins Télémaque son fils, pendant queTélémaque lui-même est engagé à la guerre contre les Dauniens? Ne soyez point en peine , répliqua Mentor , je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous enverrez pour l'établissement de votre commerce iront sur la cAte d'Épire ; ils feront à la ibis deux choses : l'une , de rappeler sur votre côte les nhirchands étrangers, que les trop grands impAts éloignaient de Salente; l'autre, de chercher des nou\plles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grèce d'avec l'Italie; et on assure qu'on l'a vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y aurait plus aucune espérance \*de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils : ils répandront dans Ithaque et dans tous les pays voisins la terreur du nom du jeune Télémaque , qu'on croyait mort comme son père.' Les amants de Pénélope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié. Les Ithaciens n'oseront secouer le joug. Pé\*

LIVRE X t8S oélope sera consola, et refusera toujours de choisir un ouuTel époux. Ainsi, tous senrirez Télémaque, pendant qu'il sera en Totre place a^ec les- alliés de cette c6te d'Italie contre les Dauniens. A ces mots, Idoménée s\*écia : Heureux le roi qui est soutenu par de sages conseils ! Un ami sage et fidèle vaut mieux à un roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le roi qui sent son bonheur, et qui en sait profiter par le bon usage des sages conseils! car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages et vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs donjon ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tons les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flattait mes passions , dans^fespérance qu^^ je flatterais à mon tour les siennes, ^jt fi^r^ Mentor fit aisément entendre auxrois alliés qu'Idoménée devait se charger des affaires de Télémaque , pendant que celui-ci irait avec eux. Us se contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Cretois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner ; c'était la fleur de la jeune noblesse que ce roi avait emmenée de Crète. Mentor lui avait conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, ;disait-il, avoir soin, pendant la paix, démultiplier le peuple ; mais , de peur que toute la nation ne s'amol-lisse, et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune noblesse. Ceuxlà suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire. Les rois alliés partirent de Salente dbntents dldoménée, «t charmés de la sagesse de Mentor; ils étaient pleins de joie de ce qu'ils emmenaient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les rois alliés faisaient leurs adieux, et

**The text on this page is estimated to be only 27.28% accurate**

184 TÉLÉMAQUE. Juraient à Idomée<sup>i</sup> qu'ils garderaient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenait<sup>t</sup> Jérôme<sup>i</sup> serré entre ses bras et se sentait arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disait Télémaque, à la joie d'acquiescer à la gloire, et je ne suis touché que de la douleur de notre Séparation, Il me semble que je Tois en rare ce temps infortuné où les Égyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras, et m'éloignèrent de Vous, sans me laisser aucune espérance de tous revoir. Mentor répondait à ces paroles avec douceur, pour le consoler. Voici, lui disait-il, une séparation bien différente : elle est volontaire, elle sera courte; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre, et plus courageux: accoutumez-vous à mon absence; vous ne m'aurez pas toujours: il faut que ce soit la sagesse et la vertu, plutôt que la présence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire. \* En disant ces mots, la déesse, cachée sous la figure de Mentor, couvrait Télémaque de son égide; elle répandait au dedans de lui l'esprit de sagesse et de prévoyance, la valeur intrépide et la douce modération, qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disait Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse être douteux\* S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le voir point dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous

**The text on this page is estimated to be only 24.55% accurate**

LIIYRS X. iB\$ ies premiers à dire en secret que vous miiupiez de cyor, s'ils ^us trouvent facile à arrêter daos ces occasioos. a Mais aussi n'allés pas diercàer les périls sans utilité. La Takttf ne peut être une yertu, qu'autant qu'elle est réglée par la pKudeoe : autreaieflt c'est un mépris insensé de k îie et une ardeur brutale. La valeur emportée n'a rien de sûr : celui qui ne se possède point dans les dangers , est plutôt fougueux que brave ; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état» s'flneftitpas, du moins il se trouble; il perd la liberté de son esprit, qui lui serait nécessaire pour donner de bons ordres, po«ir profiter des occasions, pour renverser les ennemis, et pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un capitaine. Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat ; car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit et la modération nécessaire pour obéir<sup>4</sup> Celui qui s'expose témérairement trouble l'ordre et ladiscipline des troupes, donne un exemple de témérité , et expose souvent l'armée entière il de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition h la sûreté de la cause commune , méritent des châtiments, et non des récompenses. ^^ Gardex-^otts donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révéler, qu'elle se montre plus simple, plus modeste , phis ennemie de tout faste. Cest k mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance ei de courage qui aillent totigours croissant. Au reste, souvenes-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté, BC soyex point jaloux du succès des autres. Louei-les pour tout ce qui mérite quelque louange; mais louez avec discernement: disant le bien avec plasir, cachez le mal et n'j

186 TÉLÉMAQUE. pensez qu'avec doulenr. Ne décidez point devant ces anciens capitaines qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir: écoutez-les avec déférence ; consultez-les ; priez les plus habiles de vous instruire; et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin , n'écoutez jamais les discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. SI TOUS croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur , expliquez-leur toutes vos raisons. S'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentiments , vous serez instruit par vous-même de ée qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir ; vous prendrez tos mesures pour ne vous plus commettre jusqu'à ce que la guerre finisse, et vous n'aurez ricQ à vous reprocher. Mais surtout ne dites jamais à certains flat-> teurs , qui sèment la division , les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée ob vous serez. Je demeurerai ici , continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler au bonheur de ses peuples , et pour achever de lui faire réparer les fautes que ses mauvais conseils et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau royaume. Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mebtor quelque surprise, et même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère. Êtes-vous étonné , lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, et montrent encore quelques restes des faiblesses de l'humanité parmi les pièges innombrables et les embarras inséparables de la royauté? Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste et de hauteur; mais quel philosophe pourrait se défendre de la flatterie , s'il avait été en sa place? Il est vrai qu'il s'est

LIVRE X. 187 laissé trop prétendre pour ceux qui ont à sa confiance ; mais les plus sages rois sont souvent trompés , quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut se passer de ministres, qui le soulagent et en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connaît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent: on est toujours masqué auprès de lui; on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Télémaque , vous ne l'éprouverez que trop ! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus ni les talents qu'on y cherche. On a beau les étudier et les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on aurait besoin d'en faire pour le bien public. Ils ont leurs entêtements , leurs incompatibilités , leurs jalousies. On ne les persuade ni on ne les corrige guère. Plus on a de peuple à gouverner, plus il faut de ministres , pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même, «t plus on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois , qui gouvernerait demain beaucoup moins bien qu'eux, et qui ferait les mêmes fautes , avec d'autres infiniment plus grandes , si on lui confiait la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'usage pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talents éblouissants, et fait paraître un héros digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les hommes à une rude épreuve , et qui découvre de grands défauts. La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paraissent croître dans ces hautes places , où les moindres choses ont de grandes conséquences , et où les plus légères fautes ont de violents contre-coups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure , et à le juger avec toute rigueur.

188 TÉLÉMAQUE. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les inefficacités, et ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon et sage qu'il soit, est encore homme. Son esprit a des bornes, et sa vertu en a aussi. Il a de la humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout à fait le maître. Il est

**The text on this page is estimated to be only 28.49% accurate**

LIVRE X. 159 eotralneot; et les plus loiid>les sont eeoï q«i oat le courage de GODQaltrt et de réparer kan égarements. PenseiYons qu'Ulysse, le graad Ulysse, Totre père, qui est le modèle des rois de la Grèce, n'sit pas aussi ses faiblesses et ses délasts? Si MÎBerre oe l'eût conduit pas à pasi combien de fols aurait-il succombé dans les périls et dans les embarras oè la fortune s'est jouée de lui ! Combien de fois Ifinerre l'a-t-eUe retenu ou redressé, pour le conduire toujours à la gloire par le cbemin de la Tertn ! N'attendez pas même , quand vous le Terrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfection ; vous lui en verrez, sans doute. La Grèce, l'Asie, et toutes les lies des mers, l'ont admiré malgré ces défauts; mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, et de l'étudier sans cesse comme votre modèle. Accoutimes-votts donc, à Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse, sans expérieoe, se livre à une critiqua présomptueuse, qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non-seulement vous devez aimer, respecter, Imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée , malgré tout ce que j'ai repris en lui. U est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfaisant; sa valeur est parfaite ; il déteste k fraude quand il la connaît, et qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talents extérieurs sont grands, et proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort; sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures; son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, et pour se mettre par là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une Ame véritablooïent grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui , peuvent préserver de cer

190 TÉLÉMAQUE 17E. taines fautes un homme très-médiocre; mais il n'y a qu'une Tertu extraordinaire qui puisse engager un roi, si longtemps séduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que presque tous les rois font; mais presque aucun roi ne fait, pour se corriger, ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvais me lasser de l'admirer dans les moments mêmes où il me permettait de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque : c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité, que je vous donne ce conseil. Mentor fit sentir à Télémaque, par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, et surtout contre ceux qui sont chargés des embarras et des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit: Il est temps que vous partiez; adieu: je vous attendrai. O mon cher Télémaque, souvenez-vous que ceux qui craignent les dieux n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls ; mais sachez que Minerve ne vous abandonnera point. A ces mots, Télémaque crut sentir la présence de la déesse ; et il eût même reconnu que c'était elle qui parlait pour le remplir de confiance, si la déesse n'eût rappelé l'idée de Mentor, en lui disant: N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant votre enfance, pour vous rendre sage et courageux comme votre père. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, et des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer. Le soleil se levait déjà, et dorait le sommet des montagnes, quand les rois sortirent de C'Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, se mirent en marche sous leurs commandants. On voyait de tous côtés briller le fer des piques hérissées; l'éclat des boucliers éblouissait les yeux; un nuage dé poussière s'éleva.

LIVRE X. 191 levait jusqu'aux nues. Idoménée, avec Meutor, conduisait dans la campagne les rois alliés, et s'éloignait des murs de la Tille. Enfin ils se séparèrent, après s'être donné de part et d'autre les marques d'une vraie amitié; et les alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avait représenté bien différent de ce qu'il était; c'est qu'on jugeait de lui, non par ses sentiments naturels, mais par les conseils flatteurs et injustes auxquels il s'était livré. Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, disait Mentor, combien vous avez d'hommes et dans la ville et dans la campagne voisine; faisons-en le dénombrement. Examinons aussi combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres, du blé, du vin, d'huile, et des autres choses utiles: nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitants, et si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots; c'est par là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, et entra dans chaque vaisseau. Il s'informa des pays où chaque vaisseau allait pour le commerce; quelles marchandises il y apportait; celles qu'il prenait au retour; quelle était la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les marchands se faisaient les uns aux autres; les sociétés qu'ils faisaient entre eux\*, pour savoir si elles étaient équitables et fidèlement observées; enfin, les hasards des naufrages et les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, entreprennent souvent des choses qui sont au delà de leurs forces. Il voulut qu'on punit sévèrement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même temps»

**The text on this page is estimated to be only 29.27% accurate**

il fit des règlements pour filtrer en siffle qu'il fût aisé de ne faire jamais banque-Route. Il établit des magistrats à qui les marchands rendaient compte de leurs effets > de leurs profits > de leurs dépenses, et de leurs entreprises. Il ne leur était jamais permis de risquer le bien d'autrui, et ils ne pouvaient même risquer que la ruine de leur. De plus, ils faisaient en société les entreprises qu'ils ne pouvaient faire seuls; et la police de ces sociétés était inviolable, par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivaient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce était entière: bien loin de le gêner par des impôts, on promettait une récompense à tous les marchands qui pourraient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation. Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville était semblable au flux et au reflux de la mer. Les trésors y entraient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y était apporté et tout en sortait librement. Tout ce qui entrait était utile; tout ce qui sortait laissait, en sortant, d'autres richesses en sa place. La justice sévère présidait, dans le port, au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur, semblaient, du haut de ces superbes tours, appeler les marchands des terres les plus éloignées: chacun de ces marchands, soit qu'il vint des rives orientales où le soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer où le soleil, lassé de son cours, va éteindre ses feux, vivait, paisible et en sûreté > dans Salente comme dans sa patrie. Pour le

LtVIS X. %0i fleurira: Cérès se coaronnera d'épis dorés; Baeehus, fbn\* lant à ses pieds les raisins, fera couler, du penchant des montagnes des rnisseaux de Tin plus doux que le nectar: les creux vallons retentiront des concerts des bergers , qui, le long des clairs ruisseaux, joindront leurs voix ayec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissants paîtront sur rherbe et parmi les fleurs, sans craindre les loups. \* Neserez-vous pas trop heureux, Aldoménée, d'être la source de tant de biens, et de faire Tiyre, à l'ombre de votre noih, tant de peuples dans un si aimable repos? Cette gloire n'est^elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, et presque autant chez soi , au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim , et le désespoir? Oh! heureux le roi assez aimé des dieux, et d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, et de montrer à tous les siècles, dans son règne» un si charmant spectacle ! La terre entière , loin de se défendre de sa puissance par des combats , viendrait k ses pieds le prier de régner sur elle. Idoménée lui répondit: Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix et dans l'abondance , les délices les corrompront, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. f(e craignez point, dit Mentor, cet inconvénient; c'est un prétexte qu'on allègue toujours pour Aatter les princes prodigues qui veulent accabler leurs peuples d'impôts. Le remède est facile. Les lois que nous venons d'établir pour l'agriculture rendront leur vie laborieuse; et, dans leur abondance , ils n'auront que le nécessaire , parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cett^ abondance même sera diminuée par la facilité des mariages et par la grande multiplication des familles. Chaque famille, étant nombreuse, et ayant peu de terre, aura besoin

%0% TÉLÉMAQUE. de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse et l'oisiveté qui rendent les peuples insolents et rebelles. Ils auront du pain, à la vérité, et assez largement; mais ils n'auront que du pain, et des fruits de leur propre terre, gagnés à la sueur de leur visage. Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler, dès à présent, l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant les différentes conditions: il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront point faire des acquisitions sur les pauvres; tous auront des terres, mais chacun en aura fort peu, et sera obligé par là à la bien cultiver. Si, dans une longue suite de temps, les terres manquaient ici, on ferait des colonies, qui augmenteraient la puissance de cet État. Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache: le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples; il cause les maladies, les querelles, les dissensions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc réservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires. Mais n'espérez point de faire observer une règle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs, il faut faire garder inviolablement les lois de Minos pour l'éducation des enfants. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des dieux, l'amour de la patrie, le respect des lois, la préférence de l'honneur aux plaisirs, et à la vie même. Il faut avoir des magistrats qui veillent sur les familles et sur les mœurs des

LIVRE X. 203 particuliers. Veillez Toos-même, vous qà n'êtes roi, c'est-à-dire pasteur da peuple , que pour veiller nuit et jour sur Totre troupeau : par là vous préviendrez un nombre infini de désordres et de crimes ; ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévèrement. C'est une clémence , que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de Tiniquité. Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup pour la suite , et on se met en état d'être craint, sans user souvent de rigueur. Mais quelle détestable maxime, que de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression de ses peuples! Ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement ou de secouer le joug de votre tjrannique domination; est-ce là le vrai moyen de régner sans trouble? estce là le vrai chemin qui mène à la gloire? Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue sont ceux où les souverains sont moins puissants. Us prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'État; mais aussi tout l'État languit; les campagnes sont en friche, et presque désertes; les villes diminuent chaque jour ; le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à'peu par l'anéantissement des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son État s'épuise d'argent et d'hommes : cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards ; mais attendez la moindre révolution : cette puissance monstrueuse , poussée jusqu'à un excès trop violent, ne saurait durer; elle n'a aucune ressource dans le cœur .des peuples; elle a lassé et irrité tous les corps de l'État; elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer

^4 TÉLÉMAQUÈ. apits un changement. An premier coup qu'on lui porter l'Idole se renverse , se brise , et est foulée aux pieds. Le mépris, l'aliène, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi, qui, dans sa vaine prospérité, ne trouvait pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera, dans son malheur, aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis. Après ces discours , Idoménée , persuadé par Mentor^ se hâta de distribuer les terres vacantes , de les remplir de tous les artisans inutiles , et d'exécuter tout ce qui avait été résolu. Il ^réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avait destinées, et qu'ils ne pouvaient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville. Déjà la réputation du gouvernement doux et modéré d\*!doménée attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au^ sien, et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. D^à ces campagnes , si longtemps Gouvertes.de ronces et d'épines, promettent de riches moissons et des (Vuits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue , et prépare ses richesses pour récompenser le laboureur: l'espérance re\* luit de tous côtés. On voit dans les vallons et sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, et les grands troupeaux de bœufs et de génisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissements : ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseilla à Idoménée de faire avec les Peucètes, peuples voisins , un échange de toutes les choses superflues qu'on ne voulait plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux, qui manquaient aux Salentins. En même temps, la ville et les villages d'alentour' étaient pleins d'une belle jeunesse qui avait languì long\*, temps dans la misère^ et qui n'avait osé se marier, de peur

LIYRE X. Têi d'augmenter lears maux. Quand ils Tirent  
qu'Idoménée prenait des sentiments d'humanité, et qu'il voulait être leur  
père, ils ne craignirent plus la faim et les autres fléaux par lesquels le ciel  
afflige la terre. On n'entendait plus que des cris de joie , que les chansons  
des bergers et des laboureurs qui célébraient leurs hyménées. On aurait cru  
voir le dieu Pan avec une foule de Satyres et de Faunes mêlés parmi les  
Nymphes, et dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout était  
tranquille et riant; mais la joie était modérée , et les plaisirs ne servaient  
qu'à délasser\* des longs travaux ; ils en étaient plus vifs et plus purs. Les  
vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'avaient osé espérer dans la suite d'un si  
long âge, pleuraient par un excès de joie mêlée de tendresse ; ils levaient  
leurs mains tremblantes vers le ciel. Bénissez, disaient-ils , ô grand Jupiter,  
le roi qui vous ressemble , et qui est le plus grand don que vous nous ayez  
fait ! Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tous les biens que nous  
recevons de lui. Nos arrière-neveux, venus de ces mariages qu'il favorise,  
lui devront tout, jusqu'à leur naissance ; et il sera véritablement le père de  
ses sujets. Les jeunes hommes, et les jeunes filles qu'ils épousaient, ne  
faisaient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette  
joie si douce leur était venue. Les bouches, et encore plus les cœurs , étaient  
sans cesse remplis de son nom. On se croyait heureux de le voir; on  
craignait de le perdre: sa perte eût été la désolation de chaque famille. Alors  
Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avait jamais senti de plaisir aussi touchant  
que celui d'être aimé, et de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurais jamais  
cru, disait-il: il me semblait que toute la grandeur des princes ne consistait  
qu'à se faire craindre ; que le reste des honneurs était fait pour eux; et tout  
ce que j'avais oui dire des rois qui avaient été l'amour et les délices de leurs  
peuples me paraissait une pure fable : j'en reconnais maintenant

206 TÉLÉVAQUE. la Yérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avait empoisonné mon cœur , dès ma plus tendre enfance, sur Tautorité des rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration : LIVRE XI. Idoménée raconte à Mentor la cause de tous ses malheurs, son aveugle confiance en Protésilas, et les artifices de ce favori, pour le dégoûter du sage et vertueux Philoclès: comment, s'é<sup>^</sup> tant laissé prévenir contre celui-ci, au point de le croire coupable d'une horrible conspiration , il envoya secrètement Timo<sup>^</sup> crate pour le tuer, dans une expédition dont il était chargé. Timocrate, ayant manqué son coup, fut arrêté par Philoclès, auquel il dévoila toute la trahison de Protésilas. Philoclès se retira aussitôt dans l'Ile de Samos, après avoir remis lecom<sup>^</sup> mandement de sa flotte à Polymène, conformément aux ordres d'Idoménée. Ce prince découvrit enfin les artifices de Protésilas; mais il ne put se résoudre à le perdre, et continua même de se livrer aveuglément à lui, laissant le fidèle Philoclès pauvre et déshonoré dans sa retraite. Mentor fait ouvrir les yeux à Idoménée sur l'injustice de cette conduite; il l'oblige à faire conduire Protésilas et Timocrate dans l'Ile de Samos , et à rappeler Philoclès pour le remettre en honneur. Hégésippe, chargé de cet ordre, l'exécute avec joie. Il arrive avec les deux traîtres à Samos, où il revoit son ami Philoclès, content d'y mener une vie pauvre et solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens: mais, après avoir reconnu que les dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, et arrive à Salente, où Idoménée, entièrement changé par les sages avis de Mentor, lui fait l'accueil le plus honorable, et concerta avec . lui les moyens d'affermir son gouvernement. Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimai le plus. Son naturel vif et hardi était selon mon goût: il entra dans mes plaisirs; il flatta mes passions; il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimais aussi, et qui se nommait Philoclès. Celui-ci avait la crainte des dieux, et l'âme grande.

LIVRE XI. 20T mais modérée ; il mettait la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre , et à ne rien faire de bas. Il me parlait librement sur mes défauts ; et lors même qu'il n'osait me parler, son silence et la tristesse de son Tisage me faisaient assez entendre ce qu'il voulait me reprocher. Dans les commencements, cette sincérité me plaisait; et je lui protestais souvent que je Técouterais avec confiance toute ma vie, pour me préserver des flatteurs. Il me disait tout ce que je devais faire pour marcher sur les traces de mon aïeul Minos, et pour rendre mon royaume heureux. Il n'avait pas une aussi profonde sagesse que vous, 6 Mentor! mais ses maximes étaient bonnes: je le reconnais maintenant. Peu à peu les artifices de Protésilas, qui était jaloux et plein d'ambition, me dégoûtèrent de Philoclès. Celui-ci était sans empressement, et laissait l'autre prévaloir; il se contentait de me dire toujours la vérité , lorsque je voulais l'entendre. C'était mon bien, et non sa fortune , qu'il cherchait. Protésilas me persuada insensiblement que c'était un esprit chagrin et superbe, qui critiquait toutes mes actions ; qui ne me demandait rien , parce qu'il avait la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, et d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs : il ajouta que ce jeune homme, qui me parlait si librement sur mes défauts , en parlait aux autres avec la même liberté ; qu'il laissait assez entendre qu'il ne m'estimait guère ; et qu'en rabaissant ainsi ma réputation , il voulait) par l'éclat d'une vertu austère , s'ouvrir le chemin à la royauté. D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrAner : il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire , et à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes faiblesses commençait à : me lasser. Les complaisances de Protésilas, et son indus/ trie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs , me

70S TÉLÉHAQUE. faisaient sentir encore plus impatiemment raustérité ée Taatre. Cependant Protésilfs, ne pouvant souffrir que je im crusse pas tout ce qu'il me disait contre son ennemi, prit le parti de ne m'en parier plus, et de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes les paroles. Voici comment il acheva de me tromper : il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devaient attaquer ceux de Carpathie ; et pour m'y déterminer, il me dit : Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne: j'avoue qu'il a du courage et du génie pour la guerre; il vous servira mieux qu'un autre,- et je préfère l'intérêt de votre service à tous mes ressentiments contre lui. Je fus ravi de trouver cette droiture et cette équité dans le cœur de Protésilas , à qui j'avais confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, et je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paraissait ainsi audessus de toute passion et de tout intérêt. Mais, hélas J que les princes sont dignes de compassion ! Cet homme me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même : il savait que les rois sont d'ordinaire défiants et inappliqués : défiants, par l'expérience continuelle qu'ils ont des artifices des hommes corrompus dont ils sont environnés ; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent, et qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il n'aurait pas grande peine à me mettre en défiance et en jalousie contre un homme qui ne manquerait pas de faire de grandes actions , surtout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des pièges. Philoclès , en partant , prévint ce qui lui pouvait arriver. Souvenez-vous, me dil^il, que je ne pourrai plus me défendre i qofi vous n'écouteriez' que mon epnemi ; et qu'en

LIVRE X. 193 il dit à Idonvénée : Je ttt coimais ^a'iiii Moi moyen poar reordre votre people modeste dans sa dépense, c'est que l'oas lui en donnies Yoas-même l'exemple. U est nécessaire que vons ayez ane certaine majesté dans Totre extérie«r , mais votre autorité sera asseï marquée par vos gardes et par les principaux oCBciers qai vous environnent. Contentei-vous d'un habit de Jaine très-fine, teinte en pourpre; que les principaux de l'État après vous soient vêtus de la même laine, et que toute la diATérenée ne consiste que dans la couleur, et dans une légère broderie d'or que vous aurei sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Réglei les conditions par la naissance. Mettei au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne et plus écUtante. Ceux qui auront le mérite et l'autorité des emplois seront assex contents de venir après ces anciennes et illustres familles , qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur céderont sans peine, pourm que vous ne les accoutumiez point à se méconnaître dans une trop prompte et trop haute fortune , et que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui seront modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée k l'envie est ceüe ^i vient d'une longue suite d'ancêtres. Pour la vertu, eUesera assez excitée, et on aura assez d'empressement à servir l'État, pourvu que vous donniez des couronnes et des statues aux belles actions, et que ce soit un commencement de noblesse pour les enfants de ceux qui les auront faites. Les personnes du premier rang après vous seront vêtues de blanc , avec une frange d'or au bas de leurs habits. Us auront au doigt un anneau d'or, et au cou une médaille d'or avec votre porteraït. Ceux du second rang seront vêtus de bleu; ils porteront une frange d'argent, avec l'anneaa, Téémaque. 13

194 TÉLÉMAQCE. et point de médaille ; les troisièmes , de vert , sans anneau et sans frange/ mais avec la médaille d'argent; les quatrièmes, d'un jaune d'aurore ; les cinquièmes, d'un rouge pile ou de rose; les sixièmes, de gris-de-lin; et les septièmes, qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc. Yoilà les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres. Tous les esclaves seront vêtus de gris-brun. Ainsi , sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, et on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tons les artisans qui seraient employés k ces arts pernecieux serviront ou aux arts nécessaires, qui sont en petit nombre , ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes , ni pour la forme des habits ; car il est indigne que des hommes, destinés à une vie sérieuse et noble , s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes , à qui ces amusements seraient moins honteux, tombent jamais dans cet excès. Mentor, semblable à un habile jardinier qui retransche dans ses arbres fruitiers le bois inutile , tâchait ainsi de retrancher le faste inutile qui corrompait les mœurs: il ramenait toutes choses à une noble et frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens et des esclaves. Quelle honte , disait-il , que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts , par lesquels ils amollissent leurs âmes, et ruinent insensiblement la santé de leurs corps! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, et dans la réputation que leurs bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse , les plaisirs les plus purs et les plus constants. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans

UVKE X. 195 aacuD ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appétit au delà de leur vrai besoin. Idoménée comprit bien qu'il avait eu tort de laisser les habitants de sa nouvelle ville amollir et corrompre leurs mœurs « en violant toutes les lois de Minos sur la sobriété ; mais le sage Mentor lui fit remarquer que les lois mêmes, quoique renouvelées, seraient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnait une autorité qui ne pouvait venir d'ailleurs. Aussitôt Idoménée régla sa table , où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort et agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeait avec les autres Grecs au siège de Troie. Personne n'osa se plaindre d'une règle que le roi s'imposait lui-même; et chacun se corrigea de la profusion et de la délicatesse où l'on commençait à se plonger pour les repas. Mentor retrancha ensuite la musique molle et efféminée qui corrompait toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique bachique, qui n'enivre guère moins que le vin , et qui produit des mœurs pleines d'emportement et d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les temples , pour y chanter les louanges des dieux et des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les temples les grands ornements d'architecture , tels que les colonnes, les frontons, les portiques; il donna des modèles d'une architecture simple et gracieuse, pour faire, dans un médiocre espace, une maison gaie et commode pour une famille nombreuse , en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logements en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y conservassent facilement, et que l'entretien fût de peu de dépense. Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon et un petit péristyle, avec de petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très-sé13\*

fÔl( TËLÉtIA0

uvie X. iar n retrtDcka un nombre prl^digfei]^ de marchands qui Tendaient des étoffes façonnées des pays éloignés, des bro^deries d'nn prix exeçssif , des vases d'or et d'argent , avec des figures de di^nx , d'hommes et d'animaux ; . enfin , des liqueurs et des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, et faits de manière à durer longtemps; en sorte que les Salentins, qui se plai^gnaient hautement de leur pauvreté, commencèrent à sentir combien ils avaient de richesses. superflues: mais c'étaient des richesses trompeuses, qui les appauvrissaient, et ils devenaient effectivement riches à mesure qu'ils avaient )e courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disaient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses, qui épuisent l'État, et que de diminuer ses besoins , en les réduisant aux vraies nécessités de la nature. Mentor se hâta d'aller visiter les arsenaux et tous les magasins, pour savoir si les armes et toutes les autres choses nécessaires à la guerre étaient en bon état; car il faut, disait-il, être toujours prêt k faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquaient partout. Aussitôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer , sur l'acier et sur Tairain. On voyait s'élever, des fournaises ardentes , des tourbillons de fumée et de flammes semblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna. Le marteau résonnait sur l'enclume , qui gémissait sous les coups redoublés. Les montagnes voisines et les rivages de la mer en retentissaient ; on eût cru être dans cette lie oà Yulcain , animant les Cydopes, forge des foudres pour le père des dieux; et, par une sage prévoyance, on voyait, dans une profonde paix , tous les préparatifs de la guerre. Ensuite Mentor sortit de la i^lle avec Idoménée, et trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuraient incultes: d'autres n'étaient cultivées qu'à demi , par ia négligence et par la pauvreté des laboureurs, qui« mao

198 TÉLÉMAQUE. quant d'hommes et de bœafs, manquaient aussi de courage et de force de corps pour mettre Tagricnlture dans sa perfection. Mentor, voyant cette campagne désolée, dit au roi: La terre ne demande ici qu'à enricjiir ses habitants; mais les habitants manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les métiers ne serviraient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines. Il est vrai que c'est un malheur, que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire ne soient point exercés au trav/iil ; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes , et appeler à leur secours des peuples voisins , qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront: ils pourront, dans la suite, eu posséder une partie , et être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux, et dociles aux lois, vous n'aurez point de meilleurs sujets , et ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, élèveront leurs enfants au travail et au goût de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers , qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, et à se faire laboureurs: incorporez-les à votre peuple dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers sont ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes et laborieux, leur exemple servira pour exciter an travail les habitants transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite, tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses, et adonnées à l'agriculture. Au reste , ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple : il deviendra bientôt innombrable , pourvu

UYBS X. 199 qae vouft facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple : presque tous les hommes ont l'inclination de se marier; il n'y a que la misère qui les en empêche. Si TOUS ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes et leurs enfants ; car la terre n'est jamais ingrate; eUe nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement; elle ne refuse ses biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfants, plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfants , dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pAturages; les autres, qui sont plus grands, mènent déjà les grands troupeaux; les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère de toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée ; elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait ; elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter tout le soir en attendant le doux sommeil: elle prépare des fromages, des châtaignes, et des fruits conservés dans la même fraîcheur que si on venait de les cueillir. Le berger revient avec sa fldte, et chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue ; et ses bœufs fatigués marchent , le cou penché, d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil , par Tordre des dieux , répand sur la terre , apaisent tous les noirs soucis par leurs charmes , et tiennent toute la nature dans un doux enchantement ; chacun s'endort, sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice , pourvu que les dieux leur donnent un bon joi qui ne troublé point leur joie innocente! Mais quelle .•

TIOO TÉLÉMAQUB. horrible inhumanité que de leur arracher, pour et» desseins pleins de faste et d\* ambition , les doux fruits de leur terre , qu'ils ne tiennent que de la libérale nature et de la sueur de leur front! La nature seule tirerait de son sein fécond tout ce qu'il faudrait pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieui; mais c\*est l'orgueil et la mollesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté. Que ferai-je , disait Idoménée , si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes négligent de les cultiver? Faites , lui répondait Mentor , tout le contraire de ce qu'on Aiît communément. Les princes avides et sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilants et les plus industrieux pour faire valoir leurs biens ; c'est qu'ils espèrent en être payés plus facilement : en même temps, ils chargent moins ceux que la paresse rend plus misérables. Renverse! ce mauvais ordre, qui accable les bons, qui récompense le vice , et qui introduit une négligence aussi ftineste au roi même qu'à tout l'État. Mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses, sur ceux qui négligeront leurs champs , comme vous puniriez des soldats qui abandonneraient leurs postes dans la guerre: au contraire , donnez des grâces et des exemptions aux familles qui, se multipliant, augmentent à proportion la culture de leurs terres. Bientôt les familles se multiplieront, et tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée , n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra la charrue en honneur , maniée par des mains victorieuses qui auraient défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage reçu de ses ancêtres, pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne re

LIVRE XI. t09 vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de D'aToir d'autre récompense que TOtre indignation. Tons tous trompei, lui dis-je: Protésilas ne parie point de vous comme vous pariez de lui; il tous loue, il vous estime, il vous croit digne des plus Importants emplois : s'il conmieB\* çait à me parler contre tous , il perdrait ma confiance. Ne craignez rien , allez , et ne songez qu'à me bien servir. Il partit , et me hissa dans une étrange situation. Il faut l'avouer, Mentor; je voyais clairement combien il m'était nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, et que rien n'était plus mauvais, ni p^r ma réputation , ni pour le succès des affaires , que de me Hvrer à un seul. J'avais éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avaient garanti de plusieurs fautes dangereuses od la hauteur de Protésilas m'aurait fi^it tomber. Je sentais bien qu'il y avait ^lans mioclès un fonds de probité et de maximes équitables , qui ne se faisait point sentir de m^me dans Protésilas; mais j'avais laissé prendre à Protésilas un certain ton décisif auquel je ne pouvais presque plus résister. J'étais fatigué de me trouver toujours entre ^ux hommes que je ne pouvais accorder; et, dans cette lassitude, j'aimais mieux, par faiblesse, hasarder quelque chose aux dépens des affaires, et respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venais de prendre ; mais cette honteuse raison, que je n'osais développer, ne laissait pas d'agir secrètement au fond de mon cœur, et d'être le vrai motif de tout ce que je faisais. Philoclès surprit les ennemis , remporta une pleine victoire , et se hAtait de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avait à craindre : mais Protésilas, qui n'avait pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je désirais qu'il fit une descente dans Ttle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avait persuadé que je pourrais facilement faire la conquête de cette lie ; mais il fit en sorte Télémaque, |4

210 TÉLÉMAQUE. ^e plusieurs choses nécessaires manquèrent à Philoclès dans cette entreprise , et il l'assujettit à certains ordres qui causèrent divers contre-temps dans l'exécution. Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu que j'avais auprès de moi , et qui observait jusqu'aux moindres choses pour lui en rendre compte, quoiqu'ils parussent ne se voir guère et n'être jamais d'accord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour, en grand secret, qu'il avait découvert une affaire très-dangereuse. Philoclès, méditant, veut se servir de votre armée navale pour se faire roi de l'île de Carpathie: les chefs des troupes sont attachés à lui ; tous les soldats sont gagnés par ses largesses, et plus encore par la licence pernicieuse où il laisse vivre les troupes : il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il écrit à un de ses amis sur son projet de se faire roi; on n'en peut plus douter après une preuve si évidente. Je lus cette lettre ; et elle me parut de la main de Philoclès. Mais on avait parfaitement imité son écriture ; et c'était Protésilas qui l'avait faite avec Timocrate. Cette lettre me jeta dans une étrange surprise: je la relisais sans cesse, et ne pouvais me persuader qu'elle fût de Philoclès repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avait données de son désintéressement et de sa bonne foi. Cependant que pouvais-je faire? quel moyen de résister à une lettre où je croyais être sûr de reconnaître l'écriture de Philoclès? Quand Timocrate vit que je ne pouvais plus résister à son artifice , il le poussa plus loin. Oserai-je , me dit-il en hésitant , vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre? Philoclès dit à son ami qu'il peut parler en confiance à Protésilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre: assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès , et ils se sont raccommodés à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Phi

LIYBB XI. 911 Iodés contre les Carpathiens. Depuis un certain temps il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisait souvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuse en toute occasion: ils se voyaient depuis quelque temps avec assez d'honnêtetés. Sans doute Protésilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fit cette entreprise contre toutes les règles, et qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût servir ainsi à celle de Philoclès, s'ils étaient encore mal ensemble? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, et peut-être pour renverser le trône où vous réglez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si, malgré mes avis sincères, vous leur laissez encore votre autorité dans les mains: mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité? Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi: je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, et je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disait sans cesse: Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'Ile de Carpathie, il ne sera plus temps d'arrêter ses desseins; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avais horreur de la profonde dissimulation des hommes; je ne savais plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyais plus d'homme sur la terre dont la vertu pût me rassurer. J'étais résolu de faire au plus tôt périr ce perfide; mais je craignais Protésilas, et je ne savais comment faire à son égard. Je craignais de le trouver coupable, et je craignais aussi de me fier à lui. Enfin, dans mon trouble\*, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'était devenu suspect. Il en parut surpris; il me représenta sa conduite droite et modérée; il m'exagéra ses services; en un mot, il fit tout ce qu'il fallait pour me persuader qu'il était

^1!^ TÉLÉMAQUE. trop bien avec lui. D'un autre côté ,  
Timocrate ne perdait pas un moment pour me faire remarquer cette  
intelligente, et pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvais  
encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Hénor , combien les rois sont  
malheureux, et exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que  
les autres hommes paraissent tremblants à leurs pieds ! Je crus faire un coup  
d'une profonde politique , et déconcerter Protésilas, en envoyant  
secrètement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès.  
Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation , et me trompa d'autant  
mieux qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissait  
tromper. Timocrate partit donc, et trouva Philoclès assez embarrassé dans sa  
descente; il manquait de tout; car Protésilas , ne sachant si la lettre supposée  
pourrait faire périr son ennemi, voulait avoir en même temps une autre  
ressource prête , par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avait fait  
tant espérer, et qui ne manquerait pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci  
soutenait cette guerre si difficile par son courage, par son génie, et par  
l'amour que les troupes avaient pour lui. Quoique tout le monde reconnût  
dans l'armée que cette descente était téméraire, et funeste pour les Crétois,  
chacun travaillait à la faire réussir, comme s'il eût vu sa vie et son bonheur  
attachés au succès; chacun était content de hasarder sa vie à toute heure  
sous un chef si sage, et si appliqué à se faire aimer! Timocrate avait tout à  
craindre en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimait  
avec tant de passion ; mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne  
trouvait rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginait  
me gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvait  
souffrir un homme de bien, dont la seule vue était un reproche secret de ses

LIVRE XI. 213 crimes, et qui pouvait, eD m'oa^rant les yeax,  
renverser ses projets. Tûnoerate s'assora de deux capitaines qui étalent sans  
cesse auprès de Pbiloclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses  
; et ensuite il dit à Pfaileclès qu'il était venu pour lui dire de ma part des  
choses secrètes qu'il ne devait lui confier qu'en présence de ces

214 TÉLÉMAQUE. mais surtout des rois , qu'il croit les plus malheureux et les plus aveugles de tous les hommes. ^ En cet endroit Mentor arrêta Idoménée : Eh bien ! dit-il, fûtes-VOUS longtemps à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée ; je compris peu à peu les artifices de Protésilas et de Timocrate : ils se brouillèrent même; car les méchants ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de Tablme où ils m'avaient jeté. Eh bien! reprit Mentor, ne prttes-vous point le parti de vous défaire de Tun et de l'autre? Hélas! répondit Idoménée, est-ce, mon cher Mentor, que vous ignorez la faiblesse et l'embarras des princes? Quand ils sont une fois livrés à des hommes corrompus et hardis qui ont l'art de se rendre nécessaires , ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus sont ceux qu'ils traitent le mieux et qu'ils comblent de bienfaits. J'avais horreur de Protésilas , et je lui laissais toute l'autorité. Étrange illusion ! je me savais bon gré de le connaître, et je n'avais pas la force de reprendre l'autorité que je lui avais abandonnée. D'ailleurs , je le trouvais commode, complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avais une raison pour m'excuser en moi-même de ma faiblesse , c'est que je ne connaissais point de véritable vertu : faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires, je croyais qu'il n'y en avait point sur la terre , et que la probité était un beau fantôme. Qu'importe, disais-je, de faire un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, et pour tomber dans celles de quelque autre qui ne sera ni plus désintéressé ni plus sincère que lui? Cependant l'ar-» mée navale commandée par Polymène revint. Je ne songai plus à la conquête de l'île de Carpathie; et Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il était a£Eligé de savoir que Philoclès était en sûreté dans Samos\*

LIVRE XI. %ii Mentor interrompit encore Idoménée , pour lui demander s'il avait continué , après une si noire trahison , à confier toutes ses affaires à Protésilas. J'étais, lui répondit Idoménée , trop ennemi des affaires , et trop inappliqué, pour pouvoir me tirer de ses mains : il aurait fallu renverser l'ordre que j'avais établi, pour ma commodité, et instruire un nouvel homme; c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolais seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance que je n'ignorais pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginais n'être trompé qu'à demi, puisque je savais que j'étais trompé. Je faisais même de temps en temps sentir à Protésilas que je supportais son joug avec impatience. Je prenais souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avait fait, à décider contre son sentiment; mais, comme il connaissait ma hauteur et ma paresse , il ne s'embarrassait point de tous mes chagrins. Il revenait opiniâtrement à la charge; il usait tantôt de manières pressantes, tantôt de souplesse et d'insinuation : surtout quand il s'apercevait que j'étais peiné contre lui, il redoublait ses soins pour me fournir de nouveaux amusements propres à m'amollir, ou pour m'embarquer dans quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire, et de faire valoir son zèle pour ma réputation. Quoique je fusse en garde contre lui , cette manière de flatter mes passions m'entraînait toujours : il savait mes secrets; il me soulageait dans mes embarras; il faisait trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre. Hais , en le maintenant dans sa place , je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment, on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre ; la vérité s'éloigna de moi ; l'erreur , qui prépare la chute des rois , me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambi

10 TÊLÉMAQUE. 11 D de Protésilas : ceux mêmes qui avaient  
le plus de zèle pour l'État et pour ma personne se crurent dispensés de me  
détromper , après un si terrible exemple. Moi-même , mon cher Mentor, je  
craignais que la vérité ne perçât le nuage, et qu'elle ne parvint jusqu'à moi  
malgré les flatteurs; car, n'ayant plus la force de la suivre , sa lumière  
m'était importune. Je sentais en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels  
remords , sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse, et  
l'ascendant que Protésilas avait pris insensiblement sur moi, me plongeaient  
dans une espèce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulais ni  
voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Tous savez, mon  
Mentor, la vaine hauteur et la fausse gloire dans laquelle on élève les rois :  
ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent.  
Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, et que de se donner la peine de  
revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des  
princes faibles et inappliqués : c'était précisément le mien lorsqu'il fallut  
que je partisse pour le siège de Troie. En partant, je laissai Protésilas maître  
des affaires; il les conduisit, en mon absence, avec hauteur et inhumanité.  
Tout le royaume de Crète gémissait sous sa tyrannie \* mais personne n'osait  
me mander l'oppression des peuples ; on savait que je craignais de voir la  
vérité, et que j'abandonnais à la cruauté de Protésilas tous ceux qui  
entreprenaient de parler contre lui. Mais moins on osait éclater, plus le mal  
était violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérione ,  
qui m'avait suivi avec tant de gloire au siège de Troie. Il en était devenu  
jaloux, comme de tous ceux que j'aimais , et qui montraient quelque vertu.  
Il faut que vous sachiez , mon cher Mentor , que tous mes malheurs sont  
venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des  
Cretois, que la vengeance des dieux irrités contre mes faiblesses, et la haine

LIVRE XI. 217 des peuples , que Protésilas m'a-tait attirée.  
Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois, lassés d'un  
gouvernement rigoureux, avaient épuisé toute leur patience; et l'horreur de  
cette dernière action ne fit que montrer au dehors ce qui était depuis  
longtemps dans le fond des coeurs. Timocrate me suivit au siège de Troie, et  
rendait compte secrètement, par ses lettres à Protésilas, de tout ce qu'il  
pouvait découvrir. Je sentais bien que j'étais en captivité ; mais je tâchais de  
n'y penser pas , désespérant d'y remédier. Quand les Crétois , à mon arrivée  
, se révoltèrent, Protésilas et Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils  
m'auraient sans doute abandonné , si 'je n'eusse été contraint de m'enfuir  
presque aussitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes  
insolents pendant la prospérité sont toujours faibles et tremblants dans la  
disgrâce. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échappe. On  
les voit aussi rampants qu'ils ont été hautains; et c'est en un moment qu'ils  
passent d'une extrémité à l'autre. Mentor dit à Idoménée Mais d'où vient  
donc que, connaissant à fond ces deux méchants hommes, vous les gardez  
encore auprès de vous comme je les vois? Je ne suis pas surpris qu'ils vous  
aient suivi , n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts; je comprends  
même que vous avez fait une action généreuse de leur donner un asile dans  
votre nouvel établissement: mais pourquoi vous livrer encore à eux après  
tant de cruelles expériences? Vous ne savez pas , répondit Idoménée ,  
combien toutes les expériences sont inutiles aux princes amollis et inap-  
pliqués qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontents de tout, et ils n'ont pas  
le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étaient des chaînes de  
fer qui me liaient à ces deux hommes, et ils m'obsédaient à toute heure.  
Depuis que je suis ici , ils m'ont jeté dans toutes les dépenses excessives que  
vous avez vues; ils ont épuisé

H<sup>^</sup> TÉLÉMAQUE. cet État naissant; ils m'ont attiré cette guerre qui allait m'accabler sans vous. J'aurais bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai senti en Crète; mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, et vous m'avez inspiré le courage qui me manquait pour me mettre hors de servitude. Je ne sais ce que vous avez fait en moi ; mais, depuis que vous êtes ici, je me sens un autre homme. Mentor demanda ensuite à Idoménée quelle était la conduite de Protésilas dans ce changement des affaires. Rien n'est plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disait rien contre vous, mais je voyais diverses gens qui venaient m'avertir que ces deux étrangers étaient fort à craindre. L'un, disaient-ils, est le fils du trompeur Ulysse, l'autre est un homme caché et d'un esprit profond: ils sont accoutumés à errer de royaume en royaume ; qui sait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé : voici un État naissant et mal affermi , les moindres mouvements pourraient le renverser. Protésilas ne disait rien ; mais il tAchait de me faire entrevoir le danger et l'excès de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenait par mon pi'opre intérêt. Si vous mettez , me disait-il , les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus; ils deviendront fiers> indociles, et seront toujours prêts à se révolter: il n'y a que la faiblesse et la misère qui les rende souples , et qui les empêche de résister à l'autorité. Souvent il tAchait de reprendre son ancienne autorité pour m'entratner, et il la couvrait d'un prétexte de zèle pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disait-il, vous rabaissez la puissance royale , et par là vous faites au peuple même un

LIVRB XI. ti9 tort irréparable , car il a besoin qa'oD le tioDoe bas poar son propre repos. À tout cela je répondais que je saurais bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux; en ns relâchant rien de mon autorité , quoique je les soulageasse ; en punissant avec fermeté tous les coupablât; enfin, en donnant aux enfiints une bonne éducation, et à tout le peuple une exacte discipline, pour le tenir dans une Tie simple, sobre et laborieuse. Hé quoi ! disais-je, ne peuton pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traités doucement , et très-fidèles à leurs princes ! Ce qui cause les révoltes , c'est l'ambition et l'inquiétude des grands d'un État, quand on leur a donné trop de licence , et qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes; c'est la multitude des grands et des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe et dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles qu'il faut prendre dans les temps de paix; enfin, c'est le désespoir des peuples maltraités ; c'est la dureté, la hauteur des rois, et leur mollesse, qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Yoilà ce qui cause les révoltes, et non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage. Quand Protésilas a vu que j'étais inébranlable dans ces maximes , il a pris un parti tout opposé h sa conduite passée: il a commencé à suivre ces maximes qu'il n'avait pu détruire; il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je puis souhaiter pour soulager les pauvres; l1 est le premier h me représenter leurs besoins, et h crier contre les dépenses excessives. Vous savez opème qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la cou

**The text on this page is estimated to be only 23.01% accurate**

9t0 TÉLÉMAQUE. fiiöee , ien pahMiî. Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchants prévalent sur les bons auprès des rois; vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites qBe je vous ai ouvert les yeux sur Protésiias; et ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de ves affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchants ne sont point des hommes incapables de faire le bien; ils le font indifféremment, de même que le mal, quand il peut servir à leur an<sup>e</sup>tion. Le aial ne leur coûte rien à faire, parée qu'aucun sentiment de bonté ni aucun prncipe de vertu ne les retient; mais aussi ils font le bien sans pesne, parce que leur corruption les porte à le Cake pour paraître bons, et pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, iû ne sont pas capables delà vertu, quoiqu'ils paraissent la pratiquer; mais ils sont capables d'ajouter à tous leurs «otres vices le plus horrible des vices, qai est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, ProtésiUs sera prêt à le faire avec vous, pour codserver l'autorité ; mais , si peu qu'il sente en vous de faci<sup>e</sup> lité avons relAcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, et pour reprendre en liberté son naturel trompeur et féroce. Pouvez-vous vivre avec bon\*

**The text on this page is estimated to be only 26.27% accurate**

LIVRE XI. %^i neor et en repos pendant qn'nn tel homme vo^is obsède à toute heure, et que vous swei le sage et le fidèle Philoclès pauTrè et déshonoré dans Ttle de Samoa? Yons reconnaisse! bien, 6 Idoménée, que les hommes trompeurs et hardis qui sont présents entraînent les prii>ces faibles ; mais vous devriez ajouter que les princes ont encore un autre malheur qui n'est pas moindre , c'est celui d'oublier facilement la Tertu et les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impres\* sion profonde sur eux : ils ne sont frappés fue d« ce qui esl présent, et qui les flatte; tout le reste s'eflbce bientôt.. Surtout la vertu les touche\*pen , parce qm la vertu , kin de les flatter, les contre^ et les condamne dans leurs faiblesses. Faut-il s'étonnersils ne sont point aimés , puisqu'ils ne SGoit point aimables, et qu'ils n'aiment rien que leur (candeur et leur plaisir ? Après «voir dit ces paroles ^ Mentor persuada à Idoménée qu'il fallait au pluts Ut chasser Protésilas et Timocrate» pour r^qipeler Philoclès. L'unique difficulté qui arrêta le roi, c'est qu'il craignait la ^vérité de Philoclès. J'avoue^ disait-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime et que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accouUimé à des louanges , à des empressements et à des complaisances que je ne saurais espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisais quelque chose qu'il n'approuvait pas, son air triste me marquait assez qu'il me condamnait. Quand il était ea particulier avec moi , ses manières étaient respectueuses et modârees, mais sèches. Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie trouvent sec et austère tout ce qui est libre et ingénu? Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, et qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'Ame servile, et qu'on n'est

72^ TÉLÉMAQUE. pas prêt à les flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Tonte parole libre et généreuse leur paratt hautaine, critique et séditeuse. Ils deviennent si délicats^ que tout ce qui n'est point flatteur les blesse et les irrite. Mais allons plus loin. Je suppose que Philoclès est effectiyement sec et austère: son austérité ne yaut^elle pas mieux que la flatterie pernecieuse de ?os conseillers? Où trouverez-'Yous un homme sans défauts? et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre? que dis-je! n'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres , et pour vaincre ce dégoût de la vérité où la flatterie vous a fait tomber? n vous faut un homme qui n'aime que la vérité et vous ; qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous-même ; qui vous dise la vérité malgré vous; qui force tous vos retranchements: et cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince est trop heureux quand il n'att un seul homme sous son règne avec cette générosité ; qu'il est le plus précieux trésor de l'État; et que la plus grande punition qu'il doit craindre des dieux est de perdre un tel homme, d'il s'en rend indigne faute de. savoir s'en servir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les savoir connaître, et ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les ; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiscret; mais écoutez-les favorablement ; honorez leur vertu , montrez au public que vous savez la distinguer; surtout gardezvous bien d'être plus longtemps comme vous avez été jusqu'ici. Les princes gâtés comme vous l'étiez , se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance , et de les combler de bienfaits: d'un autre côté, ils se piquent de connaître aussi les hommes vertueux; mais Ils ne leur donnent que de vains éloges, d'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familial, ni répandre des bienfaits sur eux.

UYKB XI. tiZ Alors Idoménée dit qu'il était honteux d\*aYoir tant tardé à déliyrer rinnocence opprimée, et à punir ceux qui rayaient trompé. Mentor n'eut même aucune peine k déterminer le roi à perdre son favori ; car aussitôt qu'on est parTenu k rendre les favoris suspects et importuns à leurs maîtres, les princes, lassés et embarrassés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire; leur amitié s'évanouit, les services sont oubliés; la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus. Aussitôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui était un des principaux ofGciers de sa maison, de prendre Protésilas et Timocrate , de les conduire en sûreté dans l'Ue de Samos , de les y laisser , et de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe, surpris de cet ordre , ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au roi, que TOUS allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé fous vos malheurs et tous ceux de vos peuples : il y a Tingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien , et qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle ; Us accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur. Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies et d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le roi n'avait jamais entendu parler, parce que personne n'osait les accuser. U lui raconta même ce qu'il avait découvert d'une conjuration secrète pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il voyait. Hégésippe se hAta d'aller prendre Protésilas dans sa maison: elle était moins grande, mais plus commode et plus riante que celle du roi ; l'architecture était de meilleur goût; Protésilas l'avait ornée avec une dépense tirée du sang des misérables. Il était alors dans un salon de marbre, auprès de ses bains, couché négligement sur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paraissait las et épuisé de ses travaux ; ses yeux et ses sourcils montraient

**The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate**

^n 11%i TÉLÉMAQUE. je B6 sais quai d'agité, de sombre et de farouche. Les plus grands de Tétat étaient autour de hii, rangés sur des tapis, eomposast leur Tisage sur eehii de Protésilas, dont ils observaient jiisqa'au moi&dre clin 4'«eil. A peine ouvrait^l la boucfae , que tout le monde se récriait pour tdmlrer ce qu'il allait dire. Un des principaux de la troupe lui racontait avec des ei\*gérations ridicules ce que Prolé^lae luinème avait fait pour le roi. Un autre lui assurait que Jupiter, ayant trompé sa mère, lui avait donné la vie, et qu'il était fils du père des dieux. Un poêle venait de lui chanter des vers où il assurait que Protésâas, instruit par les Muses , avait égalé Apollon pour tous les oïrvFages d'esprit. Un autre poète , encore plus lâche et plus impudent, l'appelait, dans ses vers, l'inventeur des beaux-arCs, elle père des peuples, qu'il rendait heureux; il le dépeignait tenant en main la corne d'abondance. Protésilas écoutait toutes ces louanges d'un air sec,, distrait et dédaigneux, comme un homme

LIVRE XL 225 Dads ce moment Hégésippe entre , «aisit l'épée de Pro« tésiias, et lui déclare, de la part du roi, qu'il Ta remmener dans rtle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba, comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant et troublé aux pieds d'Hégésippe; il pleure, il hésite, il bégaye, il tremble: il embrasse les genoux de cet homme, qu'il ne daignait pas , une heure auparavant, ho^ norer d\*un de ses regards. Tous ceux qui l'encensaient, le voyant perdu sans ressource, changèrent leurs flatteries en des insultes sans piUé. Hégésippe ne voulut lui laisser le temps ni de faire ses derniers adieux à sa famille , ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi et porté au roi. Timocrate fut ar^ rêté dans le même temps : et sa surprise fut extrême, car il croyait qu'étant brouillé avec Protésilas , il ne pouvait être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu\*on avait préparé. On arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureni; et, pour mettre le comble à leur malheur, il les laissa ensemble. Là, ils se reprochent avec fureur, l'un à l'autre, les crimes qu'ils ont faits, et qui sont cause de leur chute : ils se trouvent sans espérance de revoir jamais Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes et de leurs enfants; je ne dis pas loin de leurs amis , car ils n'en avaient point. On les menait dans une terre inconnue , où ils ne devaient plus avoir d'autre ressource pour vivre que lei^r travail , eux qui avaient passé tant d'années dans les délices et dans le fasteu Semblables à deux bêtes farouches, ils étaient toi^ours prêts à se déchirer l'un l'autre. Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'Ile demeurait Philoclès. On lui dit qu'il demeurait assez loin de la ville, sur une montagne où une grotte lui servait de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il est dans cette lie , lui disait-on , il Télémugue. 15

226 TÉLÉMAQUE. n'a offensé personne : chacun est touché de sa patience, de son travail, de sa tranquillité; n'ayant rien, il paraît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans biens et sans autorité , il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent , et il a mille industries pour faire plaisir à tous ses Yoisins. Hégésippe s'avance vers cette grotte , il la trouve vide et ouverte ; car la pauvreté et la simplicité des mœurs de Philoclès disaient qu'il n'avait, en sortant, aucun besoin de fermer sa porte. Une natte de jonc grossier lui servait de lit. Rarement il allumait du feu , parce qu'il ne mangeait rien de cuit: il se nourrissait, pendant Télé, de fruits nouvellement cueillis; et en hiver, de dattes et de figes sèches. Une claire fontaine, qui faisait une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltérait. Il n'avait dans sa grotte que les instruments nécessaires à la sculpture , et quelques livres qu'il lisait à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité , mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, et pour apprendre à être bon. Pour la sculpture , il ne s'y' appliquait que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté , et gagner sa vie sans avoir besoin de personne. Hégésippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étaient commencés. Il remarqua un Jupiter, dont le visage serein était si plein de majesté, qu'on le reconnaissait aisément pour le père des dieux et des hommes. D'un autre côté paraissait Mars, avec une fierté rude et menaçante. Mais ce qui était le plus touchant, c'était une Minerve qui animait les arts; son visage était noble et doux , sa taille grande et libre : elle était dans une action si vive , qu'on aurait pu croire qu'elle allait marcher. Hégésippe , ayant pris plaisir à voir ces statues , sortit de la grotte , et vit de loin , sous un grand arbre , Philoclès ' qui lisait sur le gazon : il va vers lui ; et Philoclès , qui l'aperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point là, dit-il en

UVRE XI. 227 lui-même , Hégésippe , avec qui j'ai si longtemps  
v sitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas; ses intrigues avec  
Timocrate ; les malheurs où ils avaient précipité Idoménée; la chute de ce  
prince; sa fuite sur les côtes d'Italie ; la fondation de Salente ; l'arrivée de  
Mentor et de Télémaque; les sages maximes dont Mentor avait rempli  
l'esprit du roi ; et la disgrâce des deux traîtres. Il ajouta qu'il les avait menés  
à Samos, pour y souffrir l'exil qu'ils avaient fait souffrir à Philoclès; et il  
finit en lui disant qu'il avait ordre de le conduire à Salente , où le roi, qui  
connaissait son innocence, voulait lui confier ses affaires , et le combler de  
biens. Voyez-vous, lui répondit Philoclès , cette grotte, plus» propre à  
cacher les bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? j'y ai goûté  
depuis tant d'années plus de douceur et de repos que dans les palais dorés de  
l'île de Crète. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les  
hommes, je n'entends plus leurs discours flatteurs et empoisonnés: je n'ai  
plus besoin d'eux; mes mains, endurcies au travail , me donnent facilement  
la nourriture simple qui m'est nécessaire: il ne me faut, comme vous voyez,  
qu'une légère étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de besoins , jouissant  
d'un calme profond et d'une douce liberté, dont la sagesse de mes livres  
m'apprend à faire un bon 15\*

1^28 TÉLEMAQUE. usage , qn'irai-je -encore chercher parmi les hommes jaloui, trompeurs et inconstants? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même , voulant trahir le roi ; et me perdre. Mais il ne m'a fait aucun mal ; au contraire , il m'a fait le plus grand des biens, il m'a délivré du tumulte et de la servitude des affaires : je lui dois ma chère solitude, et tous les plaisirs innocents que j'y goûte. Retournez , ô Hégésippe , retournez vers le roi ; aidez lui à supporter les misères de la grandeur, et faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux, si longtemps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi , après mon naufrage, il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jeté, pour me remettre à la merci des flots. O que les rois sont à plaindre ! ô que ceux qui les servent sont dignes de compassion ! S'ils sont méchants, combien font-ils souffrir les hommes ! et quels tourments leur sont préparés dans le noir Tartare ! S'ils sont bons , quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre ! quels pièges à éviter ! quels maux à souffrir ! Encore une fois . Hégésippe , laissez-moi dans mon heureuse pauvreté. Pendant que Philoclès parlait ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardait avec étonnement. Il l'avait vu autrefois en Crète , lorsqu'il gouvernait les plus grandes affaires, maigre, languissant et épuisé ; c'est que son naturel ardent et austère le consumait dans le travail; il ne pouvait voir sans indignation le vice impuni ; il voulait dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais: ainsi ses emplois détruisaient sa santé délicate. Mais, à Samos, Hégésippe le voyait gras et vigoureux; malgré les ans, la jeunesse fleurie s'était renouvelée sur son visage ; une vie sobre, tranquille et laborieuse lui avait fait comme un nouveau tempérament.

LIVRE II. 29 Vous êtes surpris de me voir si ébahi, dit alors Philoclès en souriant; c'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur et cette santé parfaite : mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurais jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je perde les vrais biens pour courir après les faux , et pour me replonger dans mes anciennes misères? Ne soyez pas plus cruel que Protésilas; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui. Alors Hégésippe lui représenta , mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Êtes-vous donc, lui disait-il, insensible au plaisir de revoir vos proches et vos amis, qui soupirent après votre retour, et que la seule espérance de vous embrasser comble de joie? Mais vous qui craignez les dieux, et qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre roi , de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, et de rendre tant de peuples heureux? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, et d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi. S'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu : ce n'était pas le véritable. Je bon, le juste Philoclès qu'il a voulu faire périr; c'était un homme bien différent de vous qu'il voulait punir. Mais maintenant qu'il vous connaît, et qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur : il vous attend ; déjà il vous tend les bras pour vous embrasser; dans son impatience, il compte les jours et les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi et à tous vos plus tendres amis? Philoclès , qui avait d'abord été attendri en reconnaissant Hégésippe , reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain , et où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeurait immobile, et les prières ni les

1^30 TÉLÉMAQUE. raisons ne trouvaient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hégésippe commençait à désespérer de le vaincre, Philoclès, ayant consulté les dieux, découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, et par divers autres présages, «qu'il devait suivre Hégésippe. Alors il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où il avait passé tant d'années. Hélas ! disait-il, faut-il que je vous quitte, 6 aimable grotte, où le sommeil paisible venait toutes les nuits me délasser des travaux du jour! Ici les Parques me filaient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or et de soie. Il se prosterna, en pleurant, pour adorer la Naïade qui l'avait si longtemps désaltéré par son onde claire, et les Nymphes qui habitaient dans toutes les montagnes voisines. Écho entendit ses regrets, et, d'une triste voix, les répéta à toutes les divinités champêtres. Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer. Il crut que le malheureux Protésilas, plein de honte et de ressentiment, ne voudrait point le voir: mais il se trompait; car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, et ils sont toujours prêts à toutes sortes de bassesses. Philoclès se cachait modestement, de peur d'être vu par ce misérable; il craignait d'augmenter sa misère en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on allait élever sur ses ruines. Mais Protésilas cherchait avec empressement Philoclès; il voulait lui faire pitié, et l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès était trop sincère pour lui promettre de travailler à le faire rappeler, car il savait mieux que personne combien son retour eût été pernicieux: mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à apaiser les dieux par des^mœurs pures, et par une grande patience dans ses m^ux. Comme il avait appris que le roi avait été à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il kii promit deux choses, qu'il exécuta fidèlement dans la

LIVRE XI. tu suite: l'aoe fut de prendre soio de sa femme et de ses eofants, qui étaient demeurés àSalente, dans une affreuse pauvreté, exposés à l'indignation publique; Tautre était d'envoyer k Protésilas, dans cette lie éloignée, quelque secours d'argent pour adoucir sa misère. Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe, impatient, se hâte de faire partir Philoclès. Protésilas les voit embarquer: ses yeux demeurent attachés et immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, et que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin, troublé, furieux, livré k son désespoir, il s'arrache les cheveux , se roule sur le sable , reproche aux dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui, sourde à ses prières, ne daigne le délivrer de tant de maux, et qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même. Cependant le vaisseau, favorisé de Neptune et des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entrât déjà dans le port: aussitôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor; ill'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu , bien loin de paraître une faiblesse dans un roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande âme qui s'élève au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleurait de joie de revoir l'homme de bien qui avait toujours aimé le peuple , et d'entendre le roi parlçr avec tant de sagesse et de bonté. Philoclès, avec un air respectueux «t modeste, recevait les caresses du roi, et avait impatience de se dérober aux acclamations du peuple ; il suivit le roi iiu palais. Bientôt Mentor et lui furent dans la même confiance que s'ils avaient passé leur vie ensemble , quoiqu'ils ne se fussent jamais vus: c'est que les dieux, qui ont refusé aux méchants des yeux pour connaître les bons, ont

%^t TÉLÉMAQUE. donné aux bons de quoi se connaître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu ne peuvent Hte ensemble sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Phéolès demanda au roi de se retirer, auprès de Salente, dans une solitude, où il continua à vivre pauvre\* ment e omme il avait vécu à Samos. Le roi allait avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est là qu'on examinait les moyens d'affermir les lois, et de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public. Les deux principales choses qu'on examina furent l'éducation des enfants, et la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfants, Mentor disait: Ils appartiennent moins à leurs parents qu'à la république ; ils sont les enfants du peuple, ils en sont l'espérance et la force; il n'est pas temps de les corriger quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes ; il vaut^ bien mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutait-il, qui est le père de tout son peuple , est encore pins particulièrement le père de toute la jeunesse , qui est la fleur de toute la nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits : que le roi ne dédaigne donc pas de veiller et de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfants ; qu'il tienne ferme pour faire observer les lois de Minos , qui ordonnent qu'on élève les enfants dans le mépris de la douleur et de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices et les richesses; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude et la mollesse passent pour des vices infâmes ; qu'on leur apprenne , dès leur tendre enfance , à chanter les louanges des héros qui ont été aimés des dieux , qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie , et qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la musique saisisse leurs âmes, pour rendre leurs mœurs douces et pures ; qu'ils ap\* prennent à être tendres pour leurs amis, fidèles à leurs

LIYBB XI. t^S AlMés, éqvftables pour tous les hommes , même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mortelles tourments, que le moindre reproche de leur conscience. Si , de bonne heure , on remplit les enfants de ces grandes maximes , et qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire et de la vertu. Mentor ajoutait qu'il était capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeunesse aux» plus rudes exercices du corps , et pour éviter la mollesse et l'oisiveté, qui corrompent les plus beaux naturels; il voulait une grande variété de jeux et de spectacles, qui animassent tout le peuple , mais surtout qui exerçassent les corps , pour les rendre adroits , souples , et vigoureux : il ajoutait des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitait le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, et que leurs parents, sans aucune vue d'intérêt, leur laissassent choisir des femmes agréables de corps et d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher. Mais pendant qu'on préparait ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure , innocente, laborieuse, docile, et passionnée pour la gloire , Philoclès , qui aimait la guerre, (^sait à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens k tous ces exercices , si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre , ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par là vous affaiblirez insensiblement la nation ; les courages s'amolliront; les délices corrompront les mœurs : d'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ; et, pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude. Mentor lui répondit: Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un État, et le met toujours en danger de périr, lors même

234 TELEMAQOE. qu'on remporte les plus grandes victoires.

Avec quelques Avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversements de fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui était déjà dans vos mains, et la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendrait dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruit soi-même en détruisant ses ennemis; on dépeuple son pays ; on laisse les terres presque incultes; on trouble le commerce; mais, ce qui est bien pis, on affaiblit les meilleures lois, et on laisse corrompre les mœurs: la jeunesse ne s'adonne plus aux lettres; le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes; la justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un roi qui verse le sang de tant d'hommes, et qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire , ou pour étendre les bornes de son royaume, est indigne delà gloire qu'il cherche , et mérite de perdre ce qu'il possède, pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartient pas. Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Tous avez déjà vu les exercices du corps que nous établissons , les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire et de vertu dont on remplira les km^ des enfants, presque dès le berceau, par le chant des grandes actions des héros; ajoutez a ces secours celui d'une vie sobre et laborieuse. Mais ce n'est pas tout : aussitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre , il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse , surtout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, et qui seront les plus propres à profiter de Texpérience. Par là vous conserverez une haute réputation chez vos alliés : votre alliance sera recherchée , on craindra de la perdre : sans avoir la lierre chez vous et à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie et intrépide. Quoique vous ayez la paix

LIVRE XI. ^5 chez vous, vous ne laisserei pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre: car le vrai moyen d'éloigner la guerre et de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes , c'est d'honorer les hommes qui excellent dans cette profession, c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercés dans les pays étrangers, et qui connaissent les forces , la discipline militaire , et les manières de faire la guerre des peuples voisins; c'est d'être également incapable et de faire la guerre par ambition , et de la craindre par mollesse. Alors étant toujours prêt k la faire pour la nécessité , on parvient k ne l'avoir presque jamais. Pour les alliés , quand ils sont prêts h se faire la guerre les uns aux autres , c'est h vous à vous rendre médiateur. Par là vous acquérez une gloire plus solide et plus sûre que celle des conquérants ; vous gagnez l'amour et l'estime des étrangers; ils ont tous besoin de vous: vous régnez sur eux par la confiance , comme vous régnez sur vos sujets par l'autorité; vous devenez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traités , le mattre des cœurs ; votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés; votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état , qu'un peuple voisin vous attaque contre les règles de la justice , il vous trouve aguerri, préparé; mais, ce qui est bien plus fort , il vous trouve aimé et secouru; tous vos voisins s'alarment pour vous, et sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des villes, et que toutes les places les mieux fortifiées; voilà la véritable gloire. Biais qu'il y a peu de rois qui sachent la chercher, et qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuse, et laissent derrière eux le vrai honneur, faute de le connaître. Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardait; puis il jetait les yeux sur le roi , et était charmé

%^ TÉLÉMAQUE. de voir avec quelle avidité Idoménée recueillait au fond de son cœur toutes les paroles qui sortaient; comme un fleuve de sagesse , de la bouche de cet étranger. Minerve, sous la figure de Mentor, établissait ainsi dans Salente toutes les meilleures lois et les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée que pour montrer à Télémaque, quand il reviendrait , un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux , et pour donner à un bon roi une gloire durable. LIVRE XII. Télémaque, pendant son séjour chez les alliés, gagne l'affection de leurs principaux chefs, et celle même de Philoctète, d'abord indisposé contre lui; à cause d'Ulysse son père. Philoctète lui raconte ses aventures, et Torigine de sa haine contre Ulysse; il lui montre les funestes effets de la passion de Tamour, par l'histoire tragique de la mort d'Hercule. Il lui apprend comment il obtint de ce héros les flèches fatales , sans lesquelles la ville de Troie ne pouvait être prise; comment il fut puni d'avoir trahi le secret de la mort d'Hercule, par tous les maux qu'il eut à souffrir dans l'Ile de Lemnos ; enfin comment Ulysse se servit de Néoptolème pour l'engager à se rendre au siège de Troie, où il fut guéri de sa blessure par les fils d'Esculape. Cependant Télémaque montrait son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente , il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines , dont la réputation et l'expérience étaient au comble. Nestor, qui l'avait déjà vu à Pylos, et qui avait toujours aimé Ulysse, le traitait comme s'il eût été son propre fils. Il lui donnait des instructions qu'il appuyait de divers exemples, il lui racontait toutes les aventures de sa jeunesse , et tout ce qu'il avait vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard , qui avait vécu trois âges

LUHE XII. ^237 d'homme, était comme une histoire des aocien3 temps gravée sur le marbre ou sur Tairain. Philoctète n'eut pas d'abord la tnème inclination que Nestor pour Télémaque: la haine qu'il avait nourrie si longtemps dans son cœur contre Ulysse l'éloignait de son fils; et il ne pouvait voir qu'avec peine tout ce qu'il semblait que les dieux préparaient en feveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux héros qui avaient renversé la ville de Troie. Mais enfin la modération de Télémaque vainquH tous les ressentiments de Philoctète ; il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce et modeste. Il prenait souvent Télémaque, et lui disait: Mon fils (car je ne crains plus de TOUS nommer ainsi), votre père et moi , je l'avoue , nous avons été longtemps ennemis l'un de l'autre : j'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe ville de Troie, mon cœur n'était point encore apaisé ; et, quand je vous ai vu , j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu , quand elle est douce, simple, ingénue et modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctète s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avait allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse. Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivais partout le grand Hercule, qui a délivré la terre de tant de monstres, et devant qui les autres héros n'étaient que comme sont les faibles roseaux auprès d'ira grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux , c'est f amour. Hercule , qui avait vaincu tant de monstres , ne pouvait vaincre cette passion honteuse; et le cruel enfint Cupidon se jouait de lui. Il ne pouvait se ressouvenir sans rougir de honte quil avait autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale , reine de Lydie , comme le plus lâche et le plus efféminé de tous les hommes; tant il avait été en

38 TÉLÉMAQUE. trahé par un amour aveugle ! Ce jour-là il m'a avoué que cet endroit de sa vie avait terni sa vertu , et presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant, ô dieux ! telle est la faiblesse et l'inconstance des hommes, ils se promettent tout d'eux-mêmes, et ne résistent à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les pièges de l'Amour qu'il avait si souvent détesté ; il aimait Déjanire. Trop heureux s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse ! Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les grâces étaient peintes/ ravit son cœur. Déjanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le centaure Nessus lui avait laissée, en mourant ,<sup>^</sup> comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule toutes les fois qu'il paraîtrait la négliger pour en aimer quelque autre Cette tunique , pleine du sang venimeux du centaure, renfermait le poison des flèches dont ce monstre avait été percé. Vous savez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide centaure, avaient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, et que ce sang empoisonnait ces flèches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisaient étaient incurables. Hercule, s'étant revêtu de cette tunique , sentit bientôt le feu dévorant qui se glissait jusque dans la moelle de ses os : il poussait des cris horribles, dont le mont Oëta résonnait , et faisait retentir toutes les profondes vallées ; la mer même en paraissait émue: les taureaux les plus furieux, qui auraient mugé dans leurs combats, n'auraient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lichas, qui lui avait apporté de la part de Déjanire cette tunique , ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait, avec sa fronde, tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lichas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tombait dans les flots de la mer, où

LIVRE XII. 339 il fut changé tout à coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, et qui étant toujours battu par les vagues irritées , épouvante de loin les sages pilotes. Après ce malheur de Lichas, je crus que je ne pouvais plus me fier à Hercule ; je songeais à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyais déraciner sans peine d'une main les hauts sapins et les vieux chênes, qui, depuis plusieurs siècles, avaient méprisé les vents et les tempêtes. De l'autre main il tâchait en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique ; elle s'était collée sur sa peau , et comme incorporée à ses membres. À mesure qu'il la déchirait, il déchirait aussi sa peau et sa chair; son sang ruisselait, et trempait la terre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur , il s'écria : Tu vois , ô mon cher Philoctète, les maux que les dieux me font souffrir: ils sont justes; c'est moi qui les ai offensés ; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère : je péris, et je suis content de périr pour apaiser les dieux. Mais , hélas! cher ami , où est-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lichas, une cruauté que je me reproche : il n'a pas su quel poison il me présentait; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir : mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, et vouloir t'arracher la vie? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctète ; Philoctète recevra dans son sein mon Âme prête à s'envoler: c'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète? Philoctète , la seule espérance qui me reste ici-bas! A ces mots , je me hâte de courir vers lui ; il me tend les bras, et veut m'embrasser; mais il se retient , dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi , il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bûcher sur le son»

1^40 TILÉMAQUE. met de It montagne ; il monte  
 tran^inillement sur le bAcher ; il étend la pean da lion de Némée , qui avait  
 si longtemps couvert ses épaules lorsqu'il allait d'un bout de la terre à Tautre  
 abattre les monstres, et délivrer les malheureux; il s'appuie sur sa massue ,  
 et il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher. Mes mains, tremblantes et saisies  
 d'horreur , ne purent lui refuser ce cruel office ; car la >1e n'était plus pour  
 lui un présent des dieux , tant elle lui était funeste. Je craignis même que  
 l'excès de ses doulenrs ne le tran^[H)rtât jusqu'à faire quelque chose  
 d'indigne de cette vertu qjii avait étonné l'univers. Comme il vit que la  
 flamme commençait à prendre au bûcher: C'est maintenant, s'écriait-il, mon  
 cher Philoctète , que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon  
 honneur plus que ma vie. Que les dieux te le rendent ! Je te laisse ce que j'ai  
 de plus précieux smr la terre , ces flèches trempées dans le sang de l'hydre  
 de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font sont incurables; par elles tu  
 seras invincible, comme je l'ai été , et aucun mortel n'osera combattre contre  
 toi. Souviens-toi que je meurs fidèle k notre amitié \* et n'oublie jamais  
 combien tu m'as été cher. Hais , s'il est vrai que tu sois tonché de mes maux,  
 tu peux me donner une dernière consplation : promets-moi de ne découvrir  
 jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres.  
 Je le lui promis, héias! je le jurai même, en arrosant son bûcher de mes  
 larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux: mais tout à coup un tourbillon  
 de flammes qui l'enveloppa étoufflEa sa voix , et le dérd>a presque à ma  
 vue. Je le voyais encore un peu néanmoins au travers des flammes, avec un  
 visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums,  
 dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis. Le feu  
 consuma bientôt tout ce qu'il y avait de terrestre et de mortel en luL Bientôt  
 il ne lui resta rien de tout ce qu'il avait reçu, dans sa naissance,  
 desamèreAlcmèae;

UVKS XII. 2ii mais il conserva, par Tordre de Japiter, cette nature subtile et immortelle , - cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie , et qu'il avait reçae du père des dieux. Ainsi il alla avec eux, sous les voûtes dorées du brillant Olympe, boire le nectar, où' les dieux lui donnèrent pour épouse l'aimable Hébé, qui est la déesse de la jeunesse, et qui Tersait le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Oanymède eût reçu cet honneur. Pour moi, je trouvai une source Inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avait données pour m'élever audessus de tous les héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de vengerMénélas de l'infâme Paris, qui avait enlevéHélène, et de renverser l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devaient point espérer de finir heureusement cette guerre, h moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule. Ulysse votre père , qui était toujours le plus éclairé et le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siège de Troie, et d'y apporter ces flèches qu'il croyait que j'avais. Il y avait déjà longtemps qu'Hercule ne paraissait plus sur la terre: on n'entendait plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros ; les monstres et les scélérats recommençaient à paraître impunément. Les Grecs ne savaient que croire de lui : les uns disaient qu'il était mort; d'autres soutenaient qu'il était allé jusque sous l'Ourse glacée dompter les Scythes. Mais Ulysse soutint qu'il était mort, et entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvais encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide. U eut une extrême peine à m'aborder; car je ne pouvais plus voir les hommes : je ne pouvais souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont OEta , où j'avais vu périr mon ami ; je ne songeais qu'à me repeindre l'image de ce héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante persuasion était sur les lèvres de votre père : il parut Télémaque, 1 0

presqvt aussi affligé qtM moi; il veroa des larmes; il sut gagner insensiblement mon ecMir, et attirer ma eonGaoce; il m'attendrit pour les rois greea qui allaient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvaient réussir sans moi. Il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avais juré de ne dire jamais; mais il ne doutait point qu'il ne fât mort, et il me pressait da loi découvrir le lieu où j'avais caché ses cendres. Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avais promis aui dieux de ne dire jamais ; mais j'eus la laiblesse d'éluder mon serment, n'osant le Tioler; les dieui m'en ont puni: je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avais mis les cendres d'Hercule. Ensuite j'aHai joindre les rois ligués, qui me recurent avec la même joie qu'ils auraient reçu Hercule même. Comme je passais dans rtle de Lemnos , je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvaient faire. Me préparant à percer un daim qui s'élançait dans un bois, je laissai, par m4>

LIVU XU. t43 cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison. Hélas ! j'étais aveugle, et je ne voyais pas qu'il était juste que les plus sages hommes fussent contre ok^, de même que les dieux que j'avais irrités\* Je demeurai , presque pendant tout le siège de Troie, seul sans secours , sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette Ile déserte et sauvage, où je n'entendais que le bruit des vagues de la mer qui se brisaient contre les rochers. Je trouvai, au milieu de cette solitude , une caverne vide dans un rocher qui élevait vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortait une fontaine claire. Cette caverne était la retraite des bêtes farouches , k la fureur desquelles j\* étais exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restait, pour tout bien, qu'un pot de bois grossièrement travaillé , et quelques habits déchirés, dont j'enveloppais ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me servais aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des dieux, je passais mon temps k percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui volaient autour de ce rocher. Quand j'avais tué quelque oiseau pour ma nourriture , il fallait que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller ramasser ma proie : ainsi mes mains me préparaient de quoi me nourrir. Il est vrai que les Grecs, en partant, me laissèrent quelques provisions; mais elles durèrent peu. J'allumais du feu avec des cailloux. Cette vie , tout affreuse qu'elle est, m'eût paru douce, loin des hommes ingrats et trompeurs , si la douleur ne m'eût accablé , et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi ! disais-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette lie déserte pendant son sommeil! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle 16»

244 TÉLÉMAQUE. fat ma surprise , et combien je versai de larmes a mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette tle sauvage et horrible, je ne trouvai que la douleur. Dans cette lie , il n'y a ni port, ni commerce , ni hospitalité , ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages: encore même ceux qui venaient en ce lieu n'osaient me prendre pour me ramener; ils craignaient la colère des dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrais la honte, la douleur, la faim; je nourrissais une plaie qui me dévorait; l'espérance même était éteinte dans mon cœur. Tout h coup , revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau , gracieux , mais fier, et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyais Achille, tant il en avait les traits, les regards et la démarche: son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvait être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras : il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînais ; les cris perçants et douloureux dont je faisais retentir les échos de tout ce rivage attendrirent son cœur. O étranger! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette tle inhabitée? Je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis plus parler h personne depuis si longtemps dans cette solitude! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux; tu dois en avoir pitié. A peine Néoptolème m'eut dit. Je suis Grec, que je m'écriai: O douce parole, après tant d'années de silence et de douleur sans consolation ! O mon fils ! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit

LIVRE XII 245 ici pour finir mes maux? Il me répondit: Je suis de l'Ile de Scyros, j'y retourne; on dit que je suis fils d'Achille: tu sais tout. Des paroles si courtes ne contentaient pas ma curiosité ; je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé I cher nourrisson de Lycomède, comment viens-tu donc ici? d'où Tiens-tu? Il me répondit qu'il venait du siège de Troie. Tu n'étais pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étais-tu? Alors je lui répondis: Tu ne connais, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas! infortuné que je suis ! mes persécuteurs m'insultent dans ma misère: la Grèce Ignore ce que je souffre ; ma douleur augmente. Les Atrides m'ont mis en cet état ; que les dieux le leur rendent ! Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'ont abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, Il me fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-Il . . . B'abord je l'interrompis , en lui disant: Quoi! Achille est mort ! Pardonne-moi , mon fils , si je trouble ton récit par les larmes que je dois à t

;U5 TÉLÉMAQUE. me trouble, }e pleure, je m'emporte; mais  
IHysse, saut s'émouvoir, médissait: Jeune liomme, tu n'étais pas a?ee nous  
dans les périls de ce long siège ; tu n'as pas mérité de telles armes, et tu  
parles déjà trop fièrement; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par  
Ulysse, je m'en retourne dans l'tle de Scyros, moins indigné contre Ulysse  
que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi puisse être l'ami des  
dieux! O Philoetète, j'ai toi^ dit. Alors je demandai à Néoptolème comment  
Ajax Télamonien n'avait pas empêché cette injustice. Il est mort, me  
répondit-il. Il est mort! m'écriai-je; et Ulysse ne meurt point! au contraire, il  
fleurit dans l'armée ! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils  
du sage Nestor, et de Pâtrocle , si chéri par Achille. Us sont morts aussi, me  
dit-il. Aussitôt je m'écriai encore: Quoi, morts ! Hélas! que me dis^tu? La  
cruelle guerre moissonne les bons, et épargne les méchants. Ulysse est donc  
en vie? Thersite l'est aussi sans doute? Yoilà ce que font les dieux; et nous  
les louerions encore ! Pendant que j'étais dans cette /ureur contre votre père,  
Néoptolème continuait à me tromper, il ajouta ces tristes paroles: Loin de  
l'armée grecque, où le mal prévaut sur le bien , je vais vivre content dans la  
sauvage lie de Scyros. Adieu: je pars. Que les dieux vous guérissent!  
Aussitôt je lui dis : O mon fils , je te conjure , par les mânes de ton père, par  
ta mère, par tout pe que tu as de plus cher sur la terre , de ne me laisser pas  
seul dans ces maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge  
; mais il y aurait de la honte à m'abandonner. Jette-moi à la proue, k la  
poupe, dans la sentine même, partout où je t'incommoderai le moins, n n'y a  
que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me  
laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme ; mène-moi dans  
ta patrie , ou dans l'Eubée , qui n'est pas loin du mont OËta, de Trachine, et  
des bords agréables du fleuve

LITRE XII. 2à7 Sperchios : reDds-moi à mon père. Hélas! je crains qn'il ne soit mort. Je lai avais mandé de m'envoyer an vaisseau : ou il est mort, on bien ceax qoi m'avaient promis de le loi dire ne l'ont pas fait. Tai reeours à toi, ô mon fils! sonviens-toi de la fk^gilité des choses humaines. Celai qui est dans la prospérité doit craindre d'en abaser, et secourir les malheureux. Voilà ce que l'excès de la douleur me faisait dire àNéoptolème; il me promit de m'emmenner. Alors je m'écriai encore: 0 heureux jour! 6 aimable Néoptolème , digne de la gloire de son père ! Chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Yojez où j'ai vécu, comprenez ce que j'ai souffert: nul autre n'eût pu le souffrir ; mais la nécessité m'avait instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourraient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien ; ils ne connaissent ni les biens ni les maux: ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches. Néoptolème me pria de souffrir qu'il les baisât, ces armes si célèbres , et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse , mes amis, moi-même: tu peux toucher ces armes , et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer les armés. Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied; je m'écrie: O mort tant désirée ! que ne viens-tu? O jeune homme ! brûle-moi tout à l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. 0 terre ! 6 terre! reçois un mourant qui ne peut plus se relever. De ce transport de douleur , je tombe soudainement , selon ma coutume, dans un assoupissement profond ; une grande sueur

1^48 ' TÉLÉMAQUE. commeoça à me soulager; on aang noir et eorrompo coula de ma plaie. Pendant mon sommeil , il eût été facile k Néoptolème d'emporter mes armes, et de partir; mais il était fils d'Achille , et n'était pas né pour tromper. En m'éveillant, je reconnus son embarras: il soupirait comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu surprendre? lui dis-je; qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siège de Troie. Je repris aussitôt: Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc ; je suis trahi ! ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquillement; rien ne le touche. 0 rivages ! 6 promontoires de cette lie ! 6 bêtes farouches ! 6 rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains , car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre i vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ! il m'enlève l'arc sacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher .de moi ; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'Une ombre, d'une image vaine. Oh! s'il m'eût attaqué dans ma force ! . . . mais, encore à présent, ce n'est que par surprise. Queferai-je? Rends, mon fils, rends: sois semblable à ton père , semblable à toi-même. Que dis-tu? . . . Tu ne dis rien ! 0 rocher sauvage ! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture; je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer des bêtes , les bêtes me dé.voreront; n'importe! Mais, mon fils, tune parais pas méchant: quelque conseil te pousse ; rends mes armes, va-t'en. Néoptolème , les larmes aux yeux, disait tout bas : Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? n'est-ce pas Ulysse? Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond: Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert , et que {eusse vu le noir Tartare , que les dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurais pas été saisi, je l'avoue, d'une

LIVRE XII. U9 plus grande borrear. Je m'écris encore : 0 terre de Lemnos ! je te prends à témoin ! 0 soleil , ta le vois, et tu le souffrèis ! Ulysse me répondit sans s'émoavoir : Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui disais-je , nommer Jupiter ! Yols-tu ce jeune homme qui n'était point né pour la fraude , et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons ; c'est pour vous délivrer, TOUS guérir, vous donner la gloire de renverser Troie , et TOUS ramener dans votre patrie. C'est vous , et non pa» Ulysse, qui êtes l'ennemi de Pbiloctète. Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvait m'inspirer. Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage , lui dlsais->je, que ne m'y laisses-tu en paix? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Àtrides : laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne suis plus rien; je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyais autrefois , que je ne saurais partir ; que mes cris et l'infection de ma plaie troubleraient les sacrifices? . O Ulysse, auteur de mes maux, que les dieux puissent te! . . . Mais les dieux ne m'écoutent point; au contraire, ils excitent mon ennemi. 0 terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! . % . 0 dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir piûé de moi, punisseï Ulysse; «lors je me croirai guéri. Pendant que je parlais ainsi, votre père, tranquille , me regardait avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a irrité. Je le voyais semblable à un rocher qui , sur le sommet d'une montagne , se joue de la fureur des vents , et laisse épuiser leur rage , pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père, demeurant, dans le silence , attendait que ma colère fût épuisée ; car il savait qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour/

950 TÈLÈMAQUE. les réduire à la raison , que quand elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète , qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage? voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos; ces armes, que j'emporte, me donneront une gloire qui vous était destinée. Néoptolème, partons; il est inutile de lui parler: la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière. Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits ; elle remplit les forêts de ses rugissements. O caverne, disais-je,\* jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer? Oh! si les oiseaux de proie pouvaient m'enlever ! ... Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami ; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable, je ne puis vous nuire, venez m'enlever! ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase ! Votre père, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur était de me rendre mes armes; il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis: Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es. Mais laisse-moi percer mon ennemi. Aussitôt je voulus tirer une flèche contre votre père; mais Néoptolème m'arrêta , en me disant: La colère vous trouble , et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

UVMB XH. m Pour UljS8e, il paraissait aussi tranquille contre mes Ile» chet que contre mes iojnres. Je me sentis tonché de cette intrépidité et de cette patience. J'eaS honte d'avoir TonHi, dans ce premier transport, me serrlr de mes armes ponr tner ceini qni me les avait fait rendre ; mais , comme mon ressentiment n'était pas encore apaisé , j'étais inconsolable de devoir mes armes à nn homme que je haïssais tant. Cependant Néoptolème me disait: Sachez goele divin Hélénius, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule : cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie ; les enfants d'Esculape le guériront. En ce moment je sentis mon cœur partagé; j'étais touché de la naïveté de Néoptolème , et de la bonne fol avec laquelle il m'avait rendu mon arc; mais je ne pouvais me résoudre à voir encore le jour, s^il fallait céder à Ulysse ; et une mauvaise honte me tenait en suspens. Me verra-t-on, disais-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides? Que croira-t-on de moi? Pendant que j'étais dans cette incertitude , tout h coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans nn nuage éclatant; il était environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, et ses manières simples ; mais il avait une hauteur et une majesté qui n'avaient jamais paru si grandes en lui quand il domptait les monstres. Il me dit; Tu entends , ta Tois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, ponr marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras; tu perceras de mes flèches Paris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras de

!25;^: TÉI4MAQIIB. riches dépouilles à Péan ton père, sur le mont Oeta; ces dépouilles seront mises snr mon tombeau comme an monument de la victoire due à mes flèches. Et toi , A fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie, pour guérir Philoctète. Surtout , A Grecs» aimez et observez la religion : le reste meurt; elle ne meurt jamais. Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour , douce lumière , tu te montres enfin après tant d'années ! Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu» cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides. Je. n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoire où Écho répéta tant de fois mes gémissements. Adieu , douces fontaines qui me fûtes si «mères. Adieu, 6 terre de Lemnos; laisse-moi partir heureusement , puisque je vais où m'appelle la volonté des dieux et de mes amis ! Ainsi nous partîmes : nous arrivâmes au siège de Troie. Machaon et Podalyre, par la divine science de leur père Esculape, me guérèrent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Paris comme un timide faon de biohe qu'un chasseur , perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduite en cendres; vous savez le reste. J'avais néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour le sage Ulysse , par le souvenir de mes maux; et sa vertu ne pouvait apaiser ce ressentiment : mais la vue d'un fils qui lui ressemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même.

LIVRE XUI. TOME III. LITRE XIII. . Télémaque, pendant son séjour chez les alliés, trouve de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il entre en différend avec Phalante, chef des Lacédémoniens, pour quelques prisonniers faits sur les Dauniens, et que chacun prétendait lui appartenir. Pendant que la cause se discute dans l'assemblée des rois alliés, Hippias, frère de Phalante, va prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente. Télémaque, irrité\* attaque Hippias avec fureur, et le terrasse dans un combat singulier. Mais bientôt, honteux de son emportement, il ne songe qu'au moyen de le réparer. Cependant Adraste, roi des Dauniens, informé du trouble et de la consternation occasionnés dans l'armée des alliés par le différend de Télémaque et d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux, pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frère Hippias, et Phalante lui-même tombe percé de coups. A la première nouvelle de ce désordre, Télémaque, revêtu de ses armes divines, s'élance hors du camp, rassemble autour de lui l'armée des alliés, et dirige les mouvements avec tant de sagesse, qu'il repousse, en peu de temps l'ennemi victorieux. Il eût même remporté une victoire complète, si une tempête survenue n'eût séparé les deux armées. Après le combat, Télémaque visite les blessés, et leur procure tous les soulagements dont ils peuvent avoir besoin. Il prend un soin particulier de Phalante, et des funérailles d'Hippias, dont il va lui-même porter les cendres à Phalante dans une urne d'or. Pendant que Philoctète a raconté ainsi ses aventures, Télémaque était demeuré comme suspendu et immobile. Ses yeux étaient attachés sur ce grand homme qui parlait. Toutes les passions différentes qui avaient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paraissaient tour à tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étaient représentées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écriait, et interrompait Philoctète sans y penser; quelquefois il paraissait rêveur, comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctète dépeignait l'embarras de Néoptolème, qui ne savait

%H TÉLÉHAQOE. point dissimuler, Télémaque parut dans le même embarras; et dans ce moment on l'aurait pris pour Néoptolème. Cependant l'armée des alliés marchait en bon ordre contre Adraste, roi des Dauniens, qui méprisait les dieux, et qui ne cherchait qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il fallait ne se rendre suspect à aucun, et se faire aimer de tous. Son naturel était « bon et sincère, mais peu caressant; il ne s'avisait guère de ce qui pouvait faire plaisir aux autres: il n'était point attaché aux richesses, mais il ne savait point donner. Ainsi, avec un cœur noble et porté au bien, il ne paraissait ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnaissant des soins qu'on prenait pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivait son goût sans réflexion. Sa mère Pénélope l'avait nourri, malgré Mentor, dans une hauteur et une fierté qui ternissaient tout ce qu'il y avait de plus aimable en lui. Il se regardait comme étant d'une autre nature que le reste des hommes; les autres ne lui semblaient mis sur la terre par les dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses désirs, et pour rapporter tout à lui comme à une divinité. Le bonheur de le servir était, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servaient. Il ne fallait jamais rien trouver d'impossible quand il s'agissait de le contenter; et les moindres retardements irritaient son naturel ardent. Ceux qui l'auraient vu ainsi dans son naturel auraient jugé qu'il était incapable d'aimer autre chose que lui-même, qu'il n'était sensible qu'à sa gloire et à son plaisir; mais cette indifférence pour les autres et cette attention continuelle sur lui-même ne venaient que du transport continuel où il était jeté par la violence de ses passions. H «vait été flatté par sa mère dès le berceau, et il était un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune, qu'il souffrit dès sa pre

**The text on this page is estimated to be only 29.70% accurate**

Bière jeunesse, n'avaient pu nodérer cette impétuosité et eette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux , il n'avait rien perdu de sa fierté; elle se relevait toujours comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même , quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser. Pendant que Tésiémaque était avec Mentor, ces défauts ne paraissaient point, et ils se diminuaient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices , ni les torrents n'arrêtent , qui ne connaît que la voix et la main d'un seul homme capable de le dompter, Tésiémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvait être retenu que par le seul Mentor. Biais aussi un de ses regards l'arrêtait tout à coup dans sa plus grande impétuosité; il entendait d'abord ce que signifiait ce regard, il rappelait d'abord dans son cœur tous les sentiments de vertu. La sagesse rendait en un moment son visage doux et serein. Neptune, quand il éjève son trident, et qu'il menace les flots soulevés» n'apaise point plus soudainement les aiores tempêtes. Quand Tésiémaque se trouva seul , toutes ses passions, suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours : il ne put souffrir l'arrogance ctes Lacédémonieos, et de Phalaote , qui était à leur tête. Cette colonie, qui était venue fonder Tareote , était composée de jeunes hommes nés pendant le siège de Troie, qui n'avaient eu aucune éducation : leur naissance illégitime, le dérèglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avaient été élevés, leur donnaient je ne sais quoi de farouche et de barbare. Ils ressemblaient plutôt k une troupe de brigands qu'à une colonie grecque. Phalante, en toute occasion, cherchait h contredire Tésiémaque; souvent il l'interrompait dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience: il en faisait des railleries, le traitant de faible

:256 TÂLÉMAQCE. et d'effémioë ; il faisait remarquer ani chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchait de semer partout la jalousie, et de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les alliés. Un jour, Télémaque ayant fait sur lesDauniens quelques prisonniers, Phalante prélevait que ces captifs devaient lui appartenir, parce que c'était lui , disait-il , qui, à la tête de ses Lacédémoniens , avait défait cette troupe d'ennemis; et que Télémaque, trouvant les Danniens déjà vaincus et mis en fuite , n'avait eu d'autre peine que celle de leur donner la vie et de les mener dans le camp. Télémaque soutenait, au contraire, que c'était lui qui avait empêché Phalante d'être vaincu, et qui avait remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante; ils se fassent battus sur-le-champ, si on ne les eût arrêtés. Phalante avait un frère nommé Hippias , célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force et par son adresse. Pollux, disaient les Tarentins, ne combattait pas mieux du Geste; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval; il avait presque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignait; car il était encore plus querelleur et plus brutal qu'il n'était fort et vaillant. Hippias , ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avait menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque , à qui on vint le dire en secret , sortit en frémissant de rage. Tel qu'un sanglier écuman, qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyait errer dans le camp , cherchant des yeux son ennemi , et branlant le dard dont il le voulait percer. Enfin il le rencontre; et, en le voyant, sa fureur se redouble. Ce n'était plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor , c'était un frénétique, ou un lion furieux. Aussitôt il crie à Hippias: Arrête, à le plus lâche de

UVAB XIII. 9S7 tons le» hommes! arrête; nous aUoos voir si tu  
pourras m'enlever les dépouilles de ceax que j'ai Takicus. To ne les  
conduiras pointa Tareote; va; descends tout à Tbeure

258 TÉLÉMAQUE. que sur le rivage de la mer où était campée l'armée innombrable des alliés: elle voit de loin la querelle, l'ardeur et les efforts des deux combattants; elle frémit à la vue du danger où était le jeune Télémaque ; elle s'approche , enveloppée d'un nuage clair qu'elle avait formée de vapeurs subtiles. Dans le moment où Hippias, sentant toute sa force, se crut victorieux, elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'égide que la sage déesse lui avait confiée. Aussitôt Télémaque, dont les forces étaient épuisées, commence & se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble ; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonné et qui l'accable. Télémaque le presse et l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre ; il l'ébranlé, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer, enfin il le jette par terre et tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida , que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti , ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en est ébranlé. Cependant la sagesse était revenue avec la force au dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avait faite d'attaquer ainsi le frère d'un des rois alliés qu'il était venu secourir: il rappela en lui-même , avec confusion , les sages conseils de Mentor: il eut honte de sa victoire , et comprit combien il avait mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accourait au secours de son frère: il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portait, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias , que Télémaque tenait sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi ; mais sa colère était apaisée , et il ne songeait plus qu'à réparer sa faute en montrant de la modération. Il se lève en disant: O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse; vivez: j'admire votre force et votre courage. Les dieux

LIVRE XIII. 259 m\*ûnt protégé, cédez à leur puissance: ne soDgeons plus qu'i combattre ensemble contre les DaunJens. Pendant que Télémaque parlait ainsi , Hippias se relevait couvert de poussière et de sang , plein de bonté et de rage. Pbalante n'osait ôter la vie à celui qui venait de la donner si généreusement à son frère ; il était en suspens et bors de lui-même. Tous les rois alliés accourent: ils mènent d'un côté Télémaque, de l'autre Pbalante et Hippias, qui, ayant perdu sa fierté, n'osait lever les yeui. Toute l'armée ne pouvait assez s'étonner que Télémaque, dans un âge si tendre, où les bommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force et en grandeur, à ces géants, enfants de la terre, qui osèrent autrefois cbasser de l'Olympe les immortels. Mais le fils d'Ulysse était bien éloigné de jouir du pléisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente , bonteux de sa faute, et ne pouvant plus se supporter lui-même. Il gémissait de sa promptitude ; il reconnaissait combien il était injuste et déraisonnable dans ses emportements; il trouvait je ne sais quoi de vain, de feible et de bas, dans cette bauteur démesurée. U reconnaissait que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie et l'bumanité: il le voyait; mais il n'osait espérer de se corriger après tant de rechutes ; il était aux prises avec luimême, et on l'entendait rugir comme un lion furieux. Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société , et se punissant soi-même. Hélas! disait-il, oserai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulysse , le plus sage et le plus patient des bommes? Suis-je venu porter la dfvision et le désordre dans l'armée des alliés? est-ce leur sang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre? J'ai été téméraire ; je n'ai pas même su lancer mon dard ; je me suis exposé dans un combat avec Hippias à forces inégales ; 17»

960 TÉLÉMAQUE. je n'en details atteinte que la mort, avec U  
honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne serais plus; non, je ne serais plus  
ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil:  
ma honte finirait avec ma vie\* Hélas! si je pouvais au moins espérer de ne  
plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux !  
mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai et voudrai faire encore les  
mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte et d'horreur. O funeste  
victoire ! 6 louanges que je ne puis souffrir, et qui sont de cruels reproches  
de ma faute ! Pendant qu'il était seul, inconsolable, Nestor et Philoctète le  
vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avait; mais ce sage  
vieillard , reconnaissant bien la désolation du jeune homme, changea ses  
graves remontrances en des paroles de tendresse , pour adoucir son  
désespoir. Les princes alliés étaient arrêtés par cette querelle ; et ils ne  
pouvaient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque  
avec Phalante et Hippias. On craignait à toute heure que les troupes des  
Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avaient suivi Télémaque  
dans cette guerre : tout était dans le trouble pour la faute du seul  
Télémaque; et Télémaque, qui voyait tant de maux présents et de périls  
pour l'avenir, dont il était l'auteur, s'abandonna à une douleur amère. Tous  
les princes étaient dans un extrême embarras : ils n'osaient faire marcher  
l'armée , de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque et les  
Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avait  
bien de la peine à les retenir au dedans du camp, où ils étaient gardés.  
Nestor et Philoctète allaient et venaient sans cesse de la tente de Télémaque  
à celle de l'implacable Phalante , qui ne respirait que la vengeance. La  
douce éloquence de Nestor et l'autorité du grand Philoctète ne pouvaient  
modérer ce cœur farouche , qui était encore sans cesse irrité par les

LIVRE XUI. )^6i discours pleins de rage de son frère Hippias. Tēléniaqa« était bien plus doux ; mais il était abattu par une douleur que rien ne pouvait consoler. Pendant que les princes étaient dans cette agitation, toutes les troupes étaient consternées ; tout le camp paraissait comme une maison désolée qui vient de perdre un père de famille , l'appui de tous ses proches et la douce espérance de ses petits-enfants. Bans ce désordre et cette coiistemation de Tarmée, on entend tout à coup un brtût effroyable de chariots, d'armes, de hennissements de chevaux, de cris d'hommes , les uns vainqueurs et animés au carnage, les autres ou fuyants, ou mourants, ou blessés. Un tourbillon de poussière forme un épais nuf ge qui couvre le ciel et qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussière S9 joint une fumée épaisse qui troublait l'air , et qui ôtait la respiration. On entendait un bruit sourd, semblable à celui des tourbillons de flamme que le iç^mt Etna vomit du fond de ses eirîrailks embrasées, lorsque Yulcain, avec ses Cyclopes , y forge des foudres pour le père des dieux. L'épouvante saisit les cœurs. Adraste, vigilai^ et infatigable, avait surpris les alliés ; il leur avait caché sa marche , et il était instruit de la leur. Pendant deux nuits, il avait fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliés avaient saisi tous les passages. Tenant ces défilés, as se croyaient en pleine sûreté, et prétendaient même pouvoir, par ces passages qu'ils occupaient, tomber sur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendaient leur seraient venues. Àdraste , qui répandait l'argent h pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avait appris leur résolution; car Nestor et Philoetète , ces deux capitaines d'ailleurs si sages et si expérimentés , n'étaient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor, dans ce déclin de l'âge, se plaisait trop à raconter ce qui pouvait lui attirer quelque louange: Philoctète

U% TÉLÉUAQUE. Datarellement parlait moins; mais il était prompt; et, si peu qa'oD excitât sa vivacité, on lai faisait dire ce qu'il avait résolu de taire. Les gens artificieux avaient trouvé la elef de son cœur , pour en tirer les plus importants secrets. On n'avait qu'à l'irriter: alors, fougueux et hors de luimême, il éclatait par des menaces ; il se vantait d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il voulait. Si peu qu'on parût douter de ces moyens , il se hâtait de les expliquer inconsidérément ; et le secret le plus intime échappait du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand capitaine ne pouvait rien garder. Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraste ne manquaient pas de se jouer de la faiblesse de ces deux rois. Us flattaient sans cesse Nestor par de vaines louanges; ils lui rappelaient ses victoires passées , admiraient sa prévoyance , ne se las\* salent jamais d'applaudir. D'un autre côté , ils tendaient des pièges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète ; ils ne lui parlaient que de difficultés, de contre-temps, de dangers , d'inconvénients, de fautes irrémédiables. Aussi\* tôt que ce naturel prompt était enflammé , sa sagesse l'abandonnait, et il n'était plus le même homme. Télémaque, malgré les défauts que nous avons vus, était bien plus prudent pour garder un secret : il y était accoutumé par ses malheurs , et par la nécessité où il avait été dès son enfance de cacher ses desseins aux amants de Pénélope. Il savait taire un secret sans dire aucun mensonge : il n'avait point même un certain air réservé et mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets; il ne paraissait point chargé du poids du secret qu'il devait garder ; on le trouvait toujours libre, naturel, ouvert comme un homme qui a son cœur sur ses lèvres. Mais en disant tout ce qu'on pouvait dire sans conséquence , il savait s'arrêter précisément et sans affectation aux choses qui pouvaient donner quelque soupçon et entamer son secret : par là son cœur

LIYBE XIII. ;^3 était impénétrable et inaccessible. Ses meilleurs amis mêmes ne savaient que ce qu'il croyait utile .de leur découvrir pour en tirer de sages conseils, et il n'y avait que le seul Mentor pour lequel il n'avait aucune réserve. Il se confiait h d'autres amis, mais h divers degrés, et à proportion de ce qu'il avait éprouvé leur amitié et leiïr sagesse. Télémaque avait souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandaient un peu trop dans le camp ; il en avait averti Nestor et Philoctète. Mais ces deux hommes si expérimentés ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire : la vieillesse n'a plus rien de souple , la longue habitude la tient comme enchaînée ; elle n'a presque plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre des années, et ne peut plus se redresser, les hommes, à un certain âge, ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieOli avec eux, et qui sont entrées jusque dans la moelle de leurs os. Souvent ils les connaissent, mais trop tard: ils en gémissent en vain : et la tendre jeunesse est le seul Age où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger. Il y avait dans l'armée un Dolope, nommé Eurymaque, flatteur insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts et à toutes les inclinations des princes, inventif et industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'était jamais difficile. Lui demandaiton son avis , il devinait celui qui serait le plus agréable. Il était plaisant, railleur contre les faibles, complaisant pour ceux qu'il craignait, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il était grave avec les graves , enjoué avec ceux 4)ui étaient d!une humeur enjouée : il ne lui coûtait rien de prendre toutes sortes de fopmes. Les hommes sincères et irertueux, qui sont toujours les mêmes, et qui s'assujet

%U TÉIÉMAQUE. t|§sent lox règles de la terta, oe gaaraient jamais être aussi agréables aux princes que leurs passions dominant. Eurymaque savait la guerre ; il était capable d'affaires: c'était un aventurier qui s'était donné à Nestor, et qui avait gagné sa confiance. Il tirait du fond de son cœur, nu peu -vain et sensible aux louanges, tout ce qu'il en voulait savoir. Quoique Philoctète ne se confiât point à lui , la colère et rimpatience faisaient en lui ce que la confiance faisait dans Nestor. Eurymaque n'avait qu'à le contredire ; en rirritant, il découvrait tout. Cet homme avait reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliés. Ce roi des Dauniens avait dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devaient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliés et retourner au sien. À mesure qu'il y avait quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurymaque faisait partir un de ses transfuges. La tromperie ne pouvait pas être facilement découverte» parce que ces transfuges ne portaient point de lettres. Si on les surprenait, on ne trouvait rien qui pût rendre Eurymaque suspect. Cependant Adraste prévenait toutes les entreprises des alliés. A peine une résolution était-eUe prise dans le conseil , que les Dauniens Nuisaient précisément oe qui était nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque oe s^ lassait point d'en chercher la cause , et d'exciter la défiance de Nestor et de Philoctète: mais son 30in était inutile , ils étaient aveuglés. On avait résolu , dans le conseil, d'attendre les troupes nombreuse^ qui devaient venir, et on avait fait avancer secrètement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement cf s troupes , depuis une c6te de «ier très-rude, od elles devaient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campait. Cependant on se croyait en sûreté, parce qu'on tenait avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une c6te presque inaccessible de l'ApeaBIB. l.'armée était campée sur les bords du fleuve Galèse , asses

UVRB XIIL US près de la mer. Cette campagne délicieuse est aboDdaDte eo pâtoraget et en tous ks fraits qui peuvent nourrir une armée. Àdraste était derrière la montagne, et on comptait qu'il ne pouvait passer; mais comme il sut que les alliés étaient encore faibles, qu'ils attendaient un grand secours, que les vaisseaux attendaient Tarrivée des troupes qui devaient venir, et que l'armée était divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante , il se hâta de iaie un grand tour. U vint en diligence jour et nuit sur le bord de la mer, et passa par des chemins qu'on avait toujours crus absolument impraticables. Ainsi la hardiesse et le travail obstiné surmontent les plus grands obstacles ; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser et souffrir; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les choses diificiles sont impossibles , méritent d'être surpris et accablés. Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenaient aux alUés. Comme ces vaisseaux étaient mal gardés, et qu'on ne se défiait de rien , il s'en saisit sans résistance, et s'en servit pour transporter ces troupes, avec une incroyable diligence , à l'embouchure du Galèse ; puis il remonta très-promptement le long du fleuve. Ceux qui étaient dans les postes avancés autour du camp, vers la rivière , crurent que ces vaisseaux leur amenaient les troupes qu'on attendait; on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste et ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnaître: ils tombent sur les alliés, qui ne se défient de rien , ib les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chefs , sans armes. Le cAté du camp qu'il attaqua d'abord tai celui des Tarentins, où commandait Phalante. Les Danniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunesse lacédémonienne , étant surprise , ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, et qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flamme s'élève des pavillons, et monte

^266 TÉLÉUAQDE. jusqu'aux naes: le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne , et qui entraîne par sa rapidité les grands cbènes avec leurs profondes racines, les moissons, les gr)inges, les étables et les troupeaux. Le yent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pa~ \illon , et bientôt tout le camp est comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embrasée. Phalante , qui voit le péril de plus près qu'un autre , ne peut y remédier. Il comprend que toutes les troupes vont périr dans cet incendie , si on ne se bâte d'abandonner le camp ; mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est h craindre devant un ennemi victorieux : il commence à faire sortir sa jeunesse lacédémonienne encore à demi désarmée. Mais Adraste ne les laisse point respirer : d'un cAté une troupe d'archers adroits perce de flèches innombrables les soldais de Phalante , de l'autre , des frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste luimême, répée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens , poursuit , à la lueur du feu , les troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang, et il ne peut s'assouvir de carnage : les lions et les tigres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, et le courage les abandonne: la pâle mort conduite par une furie infernale dont la tête est hérissée de serpents, glace le sang de leurs veines; leurs membres engourdis se roidissent, et leurs genoux chancelants leur Atent même l'espérance de la fuite. Phalante , à qui la honte et le désespoir donnent encore un reste de force et de vigueur , élève les mains et les yeux vers le ciel; il voit tomber h ses pieds son frère Hippias, sous les coups de la main foudroyante d' Adraste. Hippias, étendu par terre , se roule dans la poussière ; un sang noir et bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde bies

LIVRE XIII. W sure qai lui traverse le côté; ses yeox se fermeot à li lumière ; soo Ame furieuse s\*eofuit itee tout son sang. Phalante lui-même, tout coutert du sang de son frère, et ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser; son bouclier est percé de mille traits ; il est blessé en plusieurs endroits de son corps; il ne peut plus rallier ses troupes fùgitiVes: les dieux le voient, et ils n'en ont aucune pitié. Jupiter, au milieu de toutes les divinités célestes, regardait du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même temp^ il consultait les immuables destinées, et voyait tous les chefe dont la trame devait ce jour-là être tranchée par le ciseau de la Parque. Chacun des dieux était attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle serait sa volonté. Mais le père des dieux et des hommes leur dit d'une voix douce et majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliés ; vous voyez Àdraste qui renverse tous ses ennemis: mais ce spectacle est bien trompeur, la gloire et la prospérité des méchants est courte: Adraste, impie, et odieux par sa mauvaise foi, ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés, que pour leur apprendre h se corriger, et à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les dieux en silence continuaient à regarder le combat. Cependant Nestor et Philoctète furent avertis qu'une partie du camp était déjà brûlée ; que la flamme , poussée par le vent, s'avavançait toujours ; que' leurs troupes étaient en désordre , et que Phalante ne pouvait plus soutenir l'effort des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, et déjà ils courent aux armes, assemblent les capitaines, et ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie. Télémaque, qui était abattu et inconsolable , oublie sa

**The text on this page is estimated to be only 26.71% accurate**

j<sup>^</sup> TfiLÉMAQUfi. douleur: il preod ses armes, dons précieux de la sage Minerre, qui» {itraissaat sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d<sup>^</sup>un excellent ouvrier de fiente, mais qui les avait fait faire k Vukain dans les cavernes fuinantes du mont Etna. Ces armes étaient polies comme une glace, et brilkototes comme les rayons du soleil. On y voyait Neptune lat Pailas qui disputaient entre eux à qui aurait la gloire de domier son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappait la terre , et on en voyait sortir un cheval fougueux : le feu sortait de ses yeux, et Técume de sa bouche; sel crins flottaient au gré du vent ; ses jambes souples et nerveuses se repliaient avec vigueur et légèreté. Il ne marchait point, il sautait à force de reins , mais avec tant de vitesse , qu'il ne laissait aucune trace de ses pas; on croyait l'entendre hennir. De l'autre côté. Minerve donnait aux habitants de sa nouvelle ville l'olive , fruit de l'arbre qu'eUe avait planté. JLe rameau, auquel pendait son fruit, représentait la douce paix avec l'abondance , préférable aux tx'oubles de Iq guerre dont ce cheval était l'image. La déesse demeurait victo<sup>^</sup>rieuse par ses dons simples et utiles, et la superi>e Athènes portait son nom. On voyait aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux-arts , qui étaient des f nfants tendres et ailés ; ils se réfugiaient autour d'elle , étant épouvantés des fureurs brutales de Mar<sup>^</sup> qui ravage tQUt, comme les agneaux bêlants se réfugient sou<sup>^</sup> leur mère à la vue d'un loup affamé» qui, d'une gufule béâj<sup>^</sup>te ? t<sup>^</sup>«Enmée, s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un vidage dédaigneux et irrité, confondait, par l'excellence de ses ouvrages, la folle témérité d'Arachné , qui avait osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyait cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguraient, et se changeaient en araignée.

LItBB XIII. 969 Avprès de cet endroit paraissait encore Miûerre , qui, dans la guerre des géants, serrait de conseil h Jupiter même et soutenait tous les autres dieux étonnés. EUe était aussi représentée, avec sa lance et son égide, sur les bords du Xanthe et du Simo%, menant Ulysse par la main, rasi« mant les troupes lùgitiTes des Grecs, soutenant les efforts des plus Taillants capitaines troyens, et du redoutable Hector même; enfin introduisant Ulysse dans cette fatale machine qui dotait en une seule nuit renverser l'empire de Priam. D'un autre côté , ce bouclier représentait Cérés dans les fertiles campagnes d'Enna , qui sont au milieu de la Sicile. On voyait la déesse qui rassemblait les peuples épars çà et là , cherchant leur nourriture par la chasse , ou cueillant les fruits sauvages qui tombaient des arbres. Elle montrait à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre , et de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentait une charrue , et y faisait atteler des bœufs. On voyait la terre s'ouvrir en sillons parle tranchant de la charrue; puis on apercevait les moissons dorées qui couvraient ces fertiles campagnes: le moissonneur, avec sa faux, coupait les doux fruits de la terre , et se payait de toutes ses peines. Le fer, destiné ailleurs à tout détruire, ne paraissait employé , en ce lieu , qu'à préparer l'abondance , et qu'à faire naître tous les plaisirs. ^ % Les nymphes, couronnées de fleurs , dansaient ensemble dans une prairie , sur le bord d'une rivière , auprès d'un bocage : Pan jouait de la flûte ; les Faunes et les Satyres folâtres sautaient dans un coin. Bacchus y paraissait aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrses, et tenant de l'autre une vigne ornée de pampre et de plusieurs grappes de raisin. C'était. une beauté molle , avec je ne sais quoi de noble, de passionné et de languissant: il était tel qu'il parut à la malheureuse Â.riadné, lorsqu'il la

270 TÈLEMAQVB. trouva seule, abandonnée, et abîmée dans la douleur, sur un rivage inconnu. Enfin on voyait de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui allaient porter dans les temples les prémices de leurs fruits ; de jeunes hommes qui revenaient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée: les femmes allaient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfants qu'elles caressaient. On voyait aussi des bergers qui paraissaient chanter, et quelques-uns dansaient au son du chalumeau. Tout représentait la paix, l'abondance, les délices; tout paraissait riant et heureux. On voyait même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons: le lion et le tigre, ayant quitté leur férocité, étaient paisiblement avec les tendres agneaux; un petit berger les menait ensemble sous sa houlette ; et cette aimable peinture rappelait tous les charmes de l'âge d'or. Télémaque, s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre son baudrier ordinaire, prit la terrible égide que Minerve lui avait envoyée , en la confiant à Iris, prompte messagère des dieux. Iris lui avait enlevé son baudrier sans qu'il s'en aperçût, et lui avait donné en la place cette égide redoutable aux dieux mêmes. En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes; il appelle à lui, d'une voix forte, tous les chefs de l'armée, et cette voix ranime déjà tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paraît toujours doux, toujours libre et tranquille, toujours appliqué à donner les ordres, comme pourrait faire un sage vieillard appliqué à régler sa famille et à instruire ses enfants. Mais il est prompt et rapide dans l'exécution : semblable à un fleuve impétueux qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux , mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesants vaisseaux dont il est chargé. Philoctète, Nestor, les chefs des Manduriens et des

LIVRE XIII. 271 antres nations, sentent dans le fils d'Ulysse je ne sais quelle autorité à laquelle il faut que tout cède: l'expérience des Tieillards leur manque; le conseil et la sagesse sont ôtés à tous les commandants; la jalousie même, si naturelle aux hommes, s'éteint dans les cœurs: tous se taisent ; tous admirent Télémaque, tous se rangent pour lui obéir, sans y faire de réflexion , et comme s'ils y eussent été accoutumés. Il s'avance, et monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis, puis tout à coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, et tous les capitaines les plus expérimentés le suivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un temps où ils croyaient l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embrasement. Cette surprise les trouble ; ils tombent sous la main de Télémaque, comme les feuilles, dans les derniers jours de l'automne , tombent des forêts, quand un fier aquilon ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, et en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque fait tomber. De son dard il perça le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfants d'Adraste ; celui-ci osa se présenter contre lui au combat, pour sauver la vie de son père, qui pensa être surpris par Télémaque. Le fils d'Ulysse et Iphiclès étaient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse et de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge; tous deux chéris de leurs parents : mais Iphiclès était comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, et qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion , le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Étrurie. Enfin , son glaive perce Cléomènes , nouveau marié , qui avait promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis , et qui ne devait jamais la revoir. Adraste frémit de rage , voyant la mort de son cher fils,

27% TÉLÉHAQVE. eelle de plusieurs capitaines , et la victoire qui échapp« de ses mains. Phalante, presque abattu à ses pieds, est comme une ?ietime k demi égorgée qui se dérobe au couteau sacré , et qui s'enfuit loin de l'autel. U ne fallait plus à Àdraste qu'un moment pour acherer la perte du Laeédémonien. Pbalante, noyé dans son sang et dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le secourir. En ce moment , la vie lui est rendue ; un nuage qui couvrait déjà ses yeux se dissipe. Les Dauniens, sentant cette attaque imprévue, abandonnent Pbalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Àdraste est tel qu'un tigre à qui des bergers assemblés arrachent sa proie qu'il était prêt k dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée , et veut finir tout à coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi. Biais Jupiter ne voulait pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte et si facile : Minerve même voulait qu'il eût à souffrir des maux plus longs , pour mieux apprendra i gouverner les hommes. L'impie Àdraste fut donc conservé par le père des dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquérir plus de gloire et plus de vertu. Un nuage que Jupiter assembla dans les airs sauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des dieux: on aurait, cru que les voûtes étemelles du haut Olympe allaient s'é\* crouler sur les têtes des faibles mortels; les éclairs fendaient la nue de l'un k l'autre pèle ; et dans l'instant où ils éblouissaient les yeux par leurs feux perçants, on retombait dans les affreuses ténèbres de la nuit. Une pluie abon^ dante qui tomba dans l'instant servit encore k séparer les deux armées. Àdraste profita du secours des dieux, sans être touché de leur pouvoir, et mérita, par cette ingratitude, d'être réservé k une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp k demi brûlé et un marais qui s'étendait jusqu'à la rivière : il le fit avec tant d'industrie

et de promptitude, que cette retraite montra combien il avait de ressource et de présence d'esprit. Les alliés, animés par Télémaque, venaient le poursuivre; mais, à la faveur de cet orage, il leur échappa, comme un oiseau d'une aile légère échappe aux filets des chasseurs. Les alliés ne songèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, et qu'à réparer leurs pertes. En rentrant dans le camp, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable : les malades et les blessés, n'ayant pu se traîner hors des tentes, n'avaient pu se garantir du feu; ils paraissaient à demi brûlés, poussant vers le ciel, d'une voix plaintive et mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé: il ne put retenir ses larmes; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur et de compassion; il ne pouvait voir sans frémir ces corps encore vivants, et dévoués à une longue et cruelle mort; ils paraissaient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, et dont l'odeur se répand de tous côtés. Hélas ! s'écriait Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels! ils ont si peu de jours à vivre sur la terre! ces jours sont si misérables! pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les dieux ont rempli cette vie si courte? Les hommes sont tous frères, et ils s'entre-déchirent: les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente: l'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne feroient jamais. ^ Mais encore, pourquoi ces guerres? N'y a-t-il pas assez de terres dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres désertes! Le genre humain ne saurait les remplir. Quoi donc! une fausse gloire, un vain titre de conquérant^ qu'un prince Télémaque\* 18

iU TÊLÉXAQ12E. teot tcqaértr, altaime la guerre dans des pays immenses ( Ainsi nn seul homme, donné an monde par la colère des dieux, saerifie brutalement tant d'autres hommes àsavafiité: il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang» que tout soit dévoré par les flammes, que ee qui échappe au fer et au (eu ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle, afin qu'un seul homme, qui se joue de la nature humaine entière, trouve dans cette destruction générale son plaisir et sa gloire! Quelle gloire monstrueuse! Peut\*on trop abhorrer et trop mépriser des hommes qui ont teUement oublié l'humanité? Non, non; bien loin d'être des demi-dieux , ce ne sont pas même des hommes : et ils doiTent être en exécration h tous les siècles, dont ils ont cru être admirés. Oh ! que les rois doiirent prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! JElles doivent être justes: ce B\*est pas assez; il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang d'un peuple ne doit être versé que pour sauver ce peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes; enfin les engagements insensibles entraînent presque tùvtjours les rois dans des guerres où ils se rendent malheureux , où ils hasardent tout sans nécessité , et où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonnait Télémaque. Mais il ne se contentait pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchait de les adoucir. On le voyait aller dans les tentes secourir lui-même les malades et les mourants; il leur donnait de l'argent et des remèdes; il les consolait et les encourageait par des discours pleins d'amitié; il envoyait visiter ceux qu'il ne pouvait visiter lui-même. Parmi les Cretois qui étaient avec lui, il y avait deux vieillards, dont l'un se nommait Traumaphile, et l'autre Nosophuge. Traumaphile avait été au siège de Troie avec Idoménée, et avait appris des enfants d'Esculape l'art divin

**The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate**

UTUXBL m'èè guérir les plaies. Il répandit dans les plus profondes et les plus envenimées de l'œuf odoriférant, qui coassait les chairs mortes et corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, fit qui s'écoulaient promptement de nouvelles chairs plus saines et plus belles que les premières. Pour Nosophyge, il n'avait jamais vu les enfants d'Esculape; mais il avait eu, par le moyen de Mériotte, un livre sacré et mystérieux qu'Esculape avait donné à ses enfants. D'ailleurs Noophuge était ami des dieux; il avait composé des hymnes en l'honneur des enfants de Latone; il offrait tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche et sans tache à Apollon, par lequel il était souvent inspiré. À peine avait-il vu un malade, qu'il connaissait à ses yeux à la couleur de son teint, à la conformation de son corps, et à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnait des remèdes qui faisaient suer, et il montrait, par le succès des sueurs, combien la transpiration, facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps; tantôt il donnait, pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifiaient peu à peu les parties nobles, et qui réunissaient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assurait que c'était faute de vertu et de courage que les hommes avaient si souvent besoin de la médecine. C'est pourquoi, disait-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance, disait-il encore, change en poisons mortels les aliments destinés à conserver la vie. Les plaisirs, pris sans modération, abrègent plus les jours des hommes, que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les aliments qui flattent trop le goût, et qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux qui usent la nature, et dont il ne

18\*

t7\$ TÉUHàQUS. font se fenrir qné daos les pressants besoins. Le grand remède, qui est toujours innocent, et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par là on fait un sang doux et tempéré, et on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nosophuge était moins admirable par ses remèdes que par le régime qu'il conseillait pour prérenir les maux et pour rendre les remèdes inutiles. Ces deux hommes étaient envoyés par Télémaque pour tî?siter tous les malades de l'armée. Us en guérèrent beaucoup par leurs remèdes; mais ils en guérèrent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos ; car ils s'appliquaient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté , et à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence. Tops les soldats , touchés de ces secours , rendaient grAces aux dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés. Ce n'est pas un homme, disaient-ils, c'est sans doute quelque divinité bienfaisante sous une Ggure humaine. Du moins, si c'est un homme , il ressemble moins au reste des hommes qu'aux dieux ; il n'est sur la terre que pour faire du bien; il est encore plus aimable par sa douceur et par sa bonté que par sa valeur. Oh ! si nous pouvions l'avoir pour roi ! Mais les dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent, et chez lequel ils veulent renouveler l'Age d'or. Télémaque, pendant qu'il allait la nuit visiter les quartiers du camp , par précaution contre les ruses d'Âdraste, entendait ces louanges, qui n'étaient point suspectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux princes, supposant qu'ils n'ont ni modestie ni délicatesse, et qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvait goûler que ce qui était vrai , il ne pouvait souffrir d'autres

louanges que cdles qu'on lai donnait en secret loin de lui, et qu'il  
avait véritablement méritées. Son c

**The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate**

ntiîB; j'AVflif tort 4e mon eAté. O dieux, pomfaoi me le ravir  
AiïïtA que j'm pa le fercer de m'aimer ? Ensuite Télémaque 6t laver le corps  
dans des liqueurs odoriférantes ; puis on prépara par son ordre un bAeher\*  
l^es ^ands pins, gémissant sons les coups de hackes, tombent en roulant du  
haut des montagnes. Les chênes, ces Yleui enfants de la lerre, qui  
semblaient menacer le ciel; les hauts penpliers, les ormeam, dont les têtes  
sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage, les hêtres, qui sont rhonneur  
dee forêts, viennent tomber sur le bord dsk deuve Oalèse. Là s'élève avec  
ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier; la flamme commence  
à paraître : un tourbillon de fumée monte jusqu'au cieL X^Laoédémoniens  
s'avancent d'un pas lent et lugubre» tenant leurs piques renversées, et leurs  
yeux baissés; la douleur amère est peinte sur ces visages si farouches, et les  
larmes coulent abondamment. Puis on voyait venir Phérécide, vieillard  
moins abattu par le nombre des an\* nées que par la douleur de survivre h  
Hippias, qu'il avait élevé depuis son enfance. Il levait vers le ciel ses mains»  
et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias , il refusait toute  
nourriture ; le doux sommeil n'avait pu appesantir ses paupières, ni  
suspendre un moment sa euisaule peine: il marchait d'un pas tirembant,  
suivant la foule et ne sachant où il allait. Nulle parole ne sortait de sa  
bouche, car son cœur était trop serré ; c'était un silence de ilésespoir et  
d'abattement; mais , quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coi]q)  
furieux, et il s'écria: O Hippias, Hippias, je ne te verrai plus I Hippias n'est  
plus « et je vis encore i O mon cher Hippias, c'est moi qui t'ai donné la mort;  
c'est^moi qui t'ai appris h la m^>riser I Je croyais que tes mains toneraieot  
mes yeux, et que tu recueillerais mon dernier soupir. O dieux cruels, vous  
prolonge! ma vie pour me faire voîr la mort d'Hippias I O cher enfant que  
j'ei nourri^ et qui m'a coûté tant de ^ins! je ne le

UVWE XUI. 279 Terni plus, mais je verrai u Bière, ^ monrra de  
iristesed eiine reproehant ta nort; je verrai ta jeane épouse frap\* paot ea  
poitrine, arrackaot ses ckeveox; et j'en serai eaase I O «lière ombre, appelle-  
moi sar les rives du Styx: la kn miète m'est odieuse: c'est toi seul, moo cher  
Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! à mon cher Hippias! je ne vis  
encore que povr rendre h tes cendres le dernier devoir. Cependant on voyait  
le corps dn jeane Hippias étendu, qu'on portait dans on cercueil orné de  
pourpre, d'or et d'argent. Là mort, qui avait éteint ses yeux, n'avait pu  
effacer toute sa beauté , et les grâces étaient encore à demi peintes sur son  
visage pâle. On voyait flotter autour de son cou, plus blanc que la neige,  
mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux  
d'Àtys ou de Oaaymède, qui allaient être réduits en cendres. On remarquait  
dans le côté la blessure profonde par oh tout son sang s\*était écoulé , et qui  
l'avait fait descendre dans le royaume sombre de Pluton. Télémaque, triste  
et abattu, suivait de près le corps, et lui jetait des fleurs. Quand on fut arrivé  
au bûcher, le jeune fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes  
qui enveloppaient le corps sans rendre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, 6  
magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami : apaise-toi , 6 ombre  
qui a mérité tant de gloire ! Si je ne t'aimais , j'envierais ton bonheur; tu es  
délivré des misères où nous sommes encore, «t tu en es sorti par le chemin  
le plus glorieux. Hélas! que je serais heureux de finir de même ! Que le  
Styx n'ar-\* rète point ton ombre; que les Champs-Elysées lui soient ouverts;  
que ta renommée conserve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres  
reposent en paix! ▲ peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs^ que  
toute l'armée poussa un cri ; on s'attendrissait sur Hipf ias, dont on racontait  
les grandes actions; et la douleur

:S80 TÊLBMAQn. de sa mort, rappelant toutes ses bonnes qualités, ftdsaii oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse, et une mauvaise éducation lui avaient donnés. Mais on était en-> core plus touché des sentiments tendres de Télémaque» Est-ce donc là, disait-on, ce jeune Grec, si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, qui a tant aimé son père, l'aime aussi; sans doute elle lui a fait le plus précieux don que les dieux puissent faire aux hommes en lui donnant, avec sa sagesse, un cœur sensible à l'amitié. Le corps était déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante. Celui-ci était étendu, percé de diverses blessures; et, dans son extrême faiblesse, il entrevoyait près de lui les portes sombres des enfers. Déjà Traumatophila et Nosophila, envoyés par le fils d'Ulysse, lui avaient donné tous les secours de leur art: ils rappelaient peu à peu son Âme prête à s'envoler; de nouveaux esprits le ranimaient insensiblement; une force douce et pénétrante, un baume de vie s'insinuait de veine en veine jusqu'au fond de son cœur; une chaleur agréable le dérobait aux mains glacées de la mort. En ce moment» la défaillance cessant, la douleur succéda; il commença à sentir la perte de son frère, qu'il n'avait point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas! disait-il, pourquoi prends-on de si grands soins de me faire vivre? ne me vaudrait-il pas mieux mourir et suivre mon cher Hippias? Je l'ai vu périr tout auprès de moi! O Hippias, la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus! je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes! O dieux ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! est-il possible? Mais n'est-ce point un songe? Non, il

LIYRS X10. ^i D\*est que trop vrai. O Hippits, je t\*ai perdn: je t\*ai yo mourir , et il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger ; je veux immoler à tes mines le cruel Adraste teint de ton sang. Pendant que Phalante parlait ainsi , les deux hommes divins tâchaient d'apaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux, et n'empêchât l'effet des remèdes. Tout à coup il aperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions cou^ traies. U conservait un ressentiment de tout ce qui s'était passé entre Télémaque et Hippias ; la douleur de la perte d'Hippias rendait ce ressentiment encore plus vif: d'un autre côté, il ne pouvait ignorer qu'il devait la conservation de sa vie à Télémaque , qui l'avait tiré sanglant et à demi mort des mains d'Âdraste. Mais quand il vit l'urne d'or où étaient renfermées les cendres si chères de son frère Hippias, il versa un torrent de larmes ; il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, et lui dit enfin d'une voix languissante et entrecoupée de sanglots : Digne fils d'Ulysse , votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre: mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher. Sans vous le corps de mon frère aurait été la proie des vautours; sans vous, son ombre, privée de la sépulture, serait malheureusement errante sur les rives du Styx , et toigours repoussée par l'impitoyable Charon. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï! Odieux, récompensez-le, et délivrez-moi d'une vie si malheureuse ! Pour vous, 6 Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire. A ces paroles, Phalante demeura épuisé et abattu d'un excès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, et attendant qu'il reprit ses forces. Bientôt Phalante , revenant de cette défaillance , prit l'urne des

fS» TiLÉlfAQOB. nains de Té]éma culape. Télémaque était sans cesse avec eux auprès di malade, pour les rendre plus attentifs h avancer sa guérison; et toute l'armée admirait bien plus la bonté de coeur avec laquelle il secourait son plus grand ennemi, que la valeur et la sagesse qu'il avait ipontrées, en sauvant, dans la bataille, l'armée des alliés. En même temps, Télémaque se montrait infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre : il dormait peu, et son sommeil était souvent interrompu, ou par les avis qu'il "recevait à toutes les heures de la nuit comme du jomr, ou par la visite de tous les quartiers du camp , qu'il ne faisait jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étaient pas assez vigilants. Il revenait souvent dans sa tente couvert de sueur et de poussière : sa nourriture était simple ; il vivait comme les sol\* dais , pour leur donner l'exemple de la sobriété et de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea nécessaire d'arrêter les murmures des soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affaiblir dans une vie si pénible , se fortifiait et s'endurcissait chaque jour : il commençait à n'avoir plus ces grâces si tendres qui sont comme la fleur de la première jeunesse ; son teint devenait plus brun et moins délicat, ses membres, moins mous et plus nerveux.

**The text on this page is estimated to be only 19.99% accurate**

UfBBZIT. 901 UTBE Xi¥. Télémaque, persuadé par divers songes que son père DIjsse n\*ett plus sur la terre, exécouie N dessein, qu'il av«H conçu depuis longtemps , de l'aller ohevelier dans les eBrert. 11 te dérobe du camp, pendant la nuit, et se rend à la fameuse caverne d'Achérontia. Il s'y enronce courageusement, et arrive bientôt au bord du Styx , où Gharon te reçoit dans sa barque. Il va se présenter devant Pluton , qui tei pemet de cherther son pers dans les enfen. Il ^averse d'abord le Tartare, od il voit les tourments que souffrent les ingrats^ les parjures, les impies, les hypocrites, et surtout les mauvais rois. Il entre ensuite dans les Oiaraps4fclysées , où il contemple avec délice la féUcHé dont jouissent les hommes Josles , et surtout les bons rois , qui , pendant leur vie , ont sagement gouverné les hommes. Il est reconnu par Arcésius , son bisaïeul , qui l'assure qu'Ulysse est vivant, et qu'il reprendra bientôt l'autorité dans Ithaque, où son fih doit régner après lui. Areésins donne t Télémaque les plus sages instructions sur l'art de régner. U lui fait remarquer coml>ien la récompense des bons rois , qui ont principalement excellé par la justice et par la vertu, surpasse la gloire de ceux qui ont excellé par la valenr. Après oot entretien , Téléraaqun sort d« ténébreux empire de Pluton, et retourne promptement au camp des alliés. GcptBdtiit Adrâste , dent les troupes tvaieat été coBsi-» dérablемеiit affaiblies daos le cenibat, s'était retiré derrière la montagne d'Aoloi, pour attendre divers secours, et pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis: semblable à un Uob affamé, qui , ayant été repoussé d\*uae bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts ei rentre d«H sa caverne, oà il aiguise ses dents et ses griffes , aitesdant le moment favorable pour égorger les troupeau« Télémaque , ayant pris soia de mettre une exacte discipUiie dans tout le «amp, ne songea plus qn\*k exiécuter us dessein qu'il avait conçu, et qu'il cacba à tous les cbefs de l'armée. Il y avait déjà longtemps qu'il éUU agité, peo-» ûêm leutes les nuits , par des songes qui lui représentaient son père Ulysse.

1^ TELfiHAQDE. par ses feai naissants, les inconstantes étoiles ,  
et de dessus la terre^ le doux sommeil, suivi des songes voltigeants. Tantôt  
il croyait voir Ulysse nu , dans une lie fortunée , suc. la rive d'un Queuve,  
dans une prairie ornée de fleurs, et environné de nymphes qui lui jetaient  
des habits pour se couvrir; tantôt il croyait Teutendre parler dans un palais  
tout éclatant d\*or et d'ivoire , oà des hommes couronnés de fleurs  
l'écoutaient avec plaisir et admiration. Souvent Ulysse lui apparaissait tout à  
coup dans des festins , où la joie éclatait parmi les délices, et oh l'on  
entendait les tendres accords d'une voix avec une lyre , plus douce que la  
lyre d'Apollon et que les voix de toutes les Muses. Télémaque, en  
s'éveillant, s'attristait de ces songes si agréables. O mon père ! 6 mon cher  
père Ulysse ! s'écriaitil, les songes les plus affreux me seraient plus doux !  
Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu  
dans le séjour des âmes bienheureuses, que les dieux récompensent de leur  
vertu par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs-Élysées. Oh!  
qu'il est cruel de n'espérer plus! Quoi donc! 6 mon cher père, je ne vous  
verrai jamais ! jamais je n'embrasserai celui qui m'aimait tant, et que je  
cherche avec tant de peine ! jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où  
sortait la sagesse ! jamais je ne baiserais ces mains, ces chères mains, ces  
mains victorieuses qui ont abattu tant d'ennemis ! elles ne puniront point les  
insensés amants de Pénélope, et Ithaque ne se relèvera jamais de sa ruine I  
O dieux ennemis de moQ père! vous m'envoyez ces songes funestes pour  
arracher toute espérance de mon cœur, c'est m'arracher la vie. Non , je ne  
puis plus vivre dans cette incertitude. Que disje? h^asl je ne suis que trop  
certain que mon père n'est plus. Je vais chercher son ombre jusque dans les  
enfers. Thésée y est bien descendu; Thésée, cet impie qui voulait outrager  
les divinités infernales; et moi, j'y vais conduit par la piété. Hercule y  
descendit : je ne suis pas Her^e ;

LIYIB XI?. ^ 38& mtl's il est b«aii d'oser Tinitier. Orphée a bien tonelié , par le récit de ses malheurs , le cœur de ce dieu qa'oo dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Eurydice retournerait parmi les vivants. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée ; car ma perte est plus grande. Qui pourrait comparer une jeune fille, semblable à cent autres, avec le sage Ulysse, admiré de toute la Grèce? Allons; mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie! O PInton, 6 Proserpine, j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit! O mon père! après avoir parcouru en vain les terres et les mers pour vous trouver, je vais enfin voir si vous n'êtes pas dans la sombre demeure des morts. Si les dieux me refusent de vous posséder sur la terre et à la lumière du soleil , peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la nuit\* En disant ces paroles, Télémaque arrosait son lit de ses larmes: aussitôt il se levait, et cherchait, par la lumière, à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avaient causée; mais c'était une flèche qui avait pénétré son cœur, et qu'il portait partout avec lui. Dans cette peine , il entreprit de descendre aux enfers par un lien célèbre, qui n'était pas éloigné du camp. On l'appelait Àchérontia, à cause qu'il y avait en ce lieu une caverne alTreusc, de laquelle on descendait sur les rives de l'Achéron , par lequel les dieux mêmes craignent de jurer. La ville était sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre: au pied de ce rocher on trouvait la caverne, de laquelle les timides mortels n'osaient approcher; les bergers avaient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur soufrée du marais Stygien , qui s'exhalait sans cesse par cette ouverture, empestait l'air. Tout autour il ne croissait ni herbe, ni fleurs; on n'y sentait jamais les doux zéphirs, ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches dons de Tau4omne : la terre aride y languissait; on y voyait seulement

**The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate**

;»& TiUllâQQB. qoelqttes adrasito dépoufflés et fttelfiMd cj^pris fimeiltai. ▲a loin oiéine, tout à Teotouf , Cérè» reCnsut aux litlmiirean ses moissons dorées; Bscdias semliltit ea ¥«bi j promettre ses doux fruits; les grippes de rttsîn se dessé\* ehaieot an lieu de mûrir. Les Naïades tristes ne faisaient point confir une onde pure; lei»s flots étaient toujours amers et troublés. Les oiseaux ne cbantaïeni jamais dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y trouTaient aucan bocage pour se retirer: ils allaient chanta leurs amours sous un del plus doux. Là , on n'entendait que le croassement des cori)eaux et la ?oix lugubire des hiboux: fherbe même y était amère , et les troupeaux qui la pai»\* salent ne sentaient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fàyait la génisse, et le berger, tout abattu, oubliait sa musette et sa flûte. De cette caverne sortait , de temps en temps, une ftiraéa noire et épaisse, qui faisait une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoublaient alors leurs sacrifices pour apaiser les divinités infernales; mais souvent les hommes, à la fleur de leur Age et dès leur plus tendre jeunesse, étaient les seules victime que ces divinités cruelles prenaient plaisir h immoler par une Itineste contagion. C'est là quoTélémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veillait sans cesse sur lui, et qui le couvrait de son égide, lui avait rendu Pluton favorable. Jupiter même , à la prière de Minerve, avait ordonné à Meronre, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Qiaron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire. Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la lune , et il invoque cette puissant\* divinité , qui , étant dans le ciel le brillant astre de la nuit, et sur la terre la chaste Diane , est aux enfers la redowlable

**The text on this page is estimated to be only 27.85% accurate**

Sécato. Cette (fiTiiiHé éceota fatoraMemenl ses ferai, j^aree q«e son coeur était pur, et ^'il était eeodtdt par l'anow fiieu qu'uD fils doit à soo père. ▲ pdoe ful-ii auprès ée l'eDlfée de la eaTerne, qa\*il ealendit Teiapire souterrain mugir, La. terre tremblait seus ses pas; le ciel s'arma d'éclairs et de feux qui semblalefit tomber sur la terre. Le jeooe fils d'Ulysse sentit son cerar ému, et tout son corps était couvert d'une sueur glacée; mais son courage se sou» tîDt: il leva les yeux et les mains au ciel. Grand dieu, s'^ cria-t-jl, j'accepte ces présages que je crois heureux; achevés votre ouvrage! Il dit; et, redoublant ses pas, il se présente hardiment. ▲ussitAt la fumée épaisse qui rendait l'entrée de la ca«verne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchaient, se dissipa; l'odeur empoisonnée cessa pour «a pen de temps. Télémaque entre seul ; car quel autre mortel eût osé le suivre! Deux Cretois, qui l'avaient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, et auxquels il avait confié son dessein , demeurèrent tremblants et à demi morts assez loin de là, dans un temple, fïtsant des vœux, et n'espérant plus de revoir Télémaque. Cependant le fils d'Ulysse , l'épée à la main, s'enionce dans les ténèbres horribles. Bientôt il aperçoit une fiible et.sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre: il remarque les ombres légères qui voltigent autour de lui, et il les écarte avec son épée; ensuite il voit les iristes bords du fleuve marécageux dont les eaux bourbeuses et dormantes ne font que tourner. Il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la sépulture, qui se présentent en vain à rimpitoyable Charon. Ce dieu , dont la vieillesse éternelle est toujours triste et chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, et admet d'abord dans la barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les géuiissements d'une ombre qui ne pouvait se consoler.

79S 1«£ÉIUQ€B. Quel est dooe, lui dit-il , votre malheur? qai étiez-yom sur la terre? Tétais, loi répondit cette ombre, Nabopiiarsao, roi de la snperbe Babylone. Tous les peuples de rOrieot tremblaient au seul bruit de mon nom ; je me faisais adorer parles Babyloniens, dans un temple de marbre, où j'étais représenté par une statue d'or, deyant laquelle on brûlait nuit et jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie. Jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni : on inventait chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse. J'étais encore jeune et robuste, hélas l que de prospérités ne me restait-il pas encore à goûter sur letrAne? Mais une femme que j'aimais, et qui ne m'aimait pas, m'a bien fait sentir que je n'étais pas dieu; elle m'a «rapoisonné: je ne suis plus rien. On mit hier, avec pompe, mes cendres dans une urne d'or; on pleura; on s'arracha les cheveux; on Gt semblant de vouloir se jeter dans les ilammes de mon bûcher, pour mourir avec moi ; on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres: mais personne no me regrette; ma mémoire est en horreur, même dans ma famille; et ici-bas, je souffre déjà d'horribles traitements. Télémaque, touché de ce spectacle, lui dît: Éticz-vous réellement heureux pendant votre règne? scntîéz-vous celte douce paix sans laquelle le cœur demeure toujours serré et flétri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien; je ne sais même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien : pour moi , je ne l'ai jamais sentie; mon cœur était sans cesse agité de désirs nouveaux, de crainte et d'espérance. Je tAchais de m'étourdir moimême par l'ébranlement de mes passions; j'avais soin d'entretenir celte ivresse pour la rendre continuelle: le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. ¥oiia la paix dont j'ai joui ; toute autre me paraît une fable et un songe; voilà les biens que je regrette. En parlant ainsi, le Babylonien pleurait comme ua

LIVRE XIY. %99 komne Uche qui a été tmolU par les pi^spérit^, et qvi n'est point accoutumé à supporter constamment an mallieur. Il avait auprès de lui quelques esclaves qu'on avait fait mourir pour honorer ses funérailles : Mercure les avait livrés à Charon avec leur roi , et leur avait donné une puissance absolue sur ce roi qu'ils avaient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignaient plus l'homme de Nabopharsan ; elles la tenaient enchaînée , et lui faisaient les plus cruelles indignités. L'un lui disait: N'étions-nous pas hommes aussi bien que toi? comment étais-tu assez iasensé pour te croire un dieu? et ne fallait-il pas te souvenir que tu étais de la race des autres hommes? Un autre , pour lui insulter, disait : Tu avais raison de ne vouloir pas qu'on te prit pour un homme; car tu étais un monstre sans humanité. Un autre lui disait: Eh bien! où sont maintenant tes flatteurs? Tu n'as plus rien adonner, malheureui! tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de ,te8 esclaves mêmes: les dieux ont été lents à faire justice; mais enfin ils la font. À ces dures paroles , Nabopharsan se jetait le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage et de désespoir, liais Charon disait aux esclaves: Tirezle par sa chaîne , releve»-le malgré lui : il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte ; il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les dieux, qui ont souffert si longtemps que cet impie régnAt sur la terre. Ce n'est enoore là , 6 Babylonien , que le commencement de tes douleurs; pr^are-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers. Pendant ce discours du terrible Charon , la barque touchait déjà le rivage de l'empire dePluton : toutes les ombres accouraient pour considérer cet homme vivant qui paraissait au milieu de ces morts dans la barque: mais, dans le moment où Téléraaque mit pied à terre , elles s'enfuirent, semblables aux'ombres de la nuit que la moindre clarté du Télémaque, 19

:S90 TÉLÉHAQOE. Jour dissipe. Charon , montrant au jeune Grec nn fitml moins ridé et des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit: Mortel chéri des dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans ce royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivants, hâte-toi d'aller où les destins t'appellent; va, par ce chemin sombre, au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trAne ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret. Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas: Il voit de tous c6lés voltiger des ombres, plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer; et, dans l'agitation de celte multitude inGnie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton, il sent ses genoux chancelants ; la voix lui manque ; et c'est avec peine qu'il peut prononcer au dieu ces paroles : Vous voyez , 6 terrible divinité, le fils du malheureux Ulysse; je viens vous demander si mon père est descendu dans votre empire ^ ou s'il est encore errant sur la terre. Pluton était sur un trône d'ébène: son visage était pAle et sévère; ses yeux creux et élincelants, son front ridé et menaçant: la vue d'un homme vivant lui était odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit\* A son côté paraissait Proserpine, qui attirait seule ses regards, et qui semblait un peu adoucir son cœur: elle jouissait d'une beauté toujours n^^uveile; mais elle paraissait avoir joint h ces grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux. Au pied du trône était la Mort, pèle et dévorante, avec sa faux tranchante qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs Soucis, les cruelles Défiances; les Vengeances, toutes dégouttantes de sang, et couvertes dd plaies; les Haines injustes, l'Avarice, qui se ronge elle\*

LIYBE XIT. 391 même; le Désespoir, qui se déchire de ses propres maïos; rAmbiUon forceoée, qui renverse tout; It Trthison, qai Teut se reptltre de stog, et qui ne peut jouir des mtux qu'elle a ftits ; FEnvie , qui \erse son venin mortel tutour d'elle, et qui se tourne en rtge, dans Fimpuissance où elle est de nuire; Tlmpieté, qui se creuse elle-même un abtme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les Spectres hideux, les Fantômes, qui représentent les morts pour épouvanter les vivants; les Songes affreux ; les Insomnies, aussi cruelles que les tristes Songes. Toutes ces images funestes environnaient le Oer Pluton , et remplissaient le palais où il habite. Il répondit à Téléuaque d'une voix basse qui fit gémir le fond de TÉrèbe ! Jeune mortel, les destinées t'ont fait violer cet asile sa-^ cré des ombres; suis ta haute destinée: je ne te dirai point où est (on père; il suffit que tu sois libre de le chercher. Puisqu'il a été roi sur la (erre, tu n\*as qu'à parcourir, d'un côté , l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois sont punis; de l'autre, les Champs-Elysées, où les bons rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs-Elysées qu'après avoir passé par le Tartare; hâte\* toi d'y aller, et de sortir de mon empire. A l'instant, Télémaque semble voler dans ces espaces vides et immenses; tant l1 lui tarde de savoir s'il verra son père , et de s'éloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte les vivants et les morts. Il aperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare: il en sortait une fumée noire et épaisse , dont l'odeur empestée donnerait la mort, si elle se répandait dans la demeure des vivants. Cette fu\* mée couvrait un fleuve de feu, et des tourbillons de flamme, dont le bruit, semblable à celui des torrents les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisait qu'on ne pouvait rïeo entendre distinctement dans ces tristes lieux. 19\*

2n TÉLÉMAQUIE. Tëiémaqoe, secrètement tnmé par Minerve, entre sens crainte dans ce gouffre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes qui avaient vécu dans les plus basses conditions , et qui étaient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faisant semblant d'aimer la religion , s'en étaient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules: ces hommes, qui avaient abusé de ki vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand des dieui, étaient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfants qui avaient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leurs époux, les traîtres qui avaient livré leurs patries après avoir violé tous les serments , souffraient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avaient ainsi voulu ; et voici leur raison : c'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchants comme le reste des impies ; ils veulent encore passer pour bons , et font, par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les dieux, dont ils se sont joués » et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes , prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leurs insultes. Auprès de ceux-ci paraissaient d'autres ht)mmes que le vulgaire ne croit guère coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement: ce sont les ingrats, les menteurs , les flatteurs qui ont loué le vice ; les critiques malins qui ont tAché de flétrir la plus pure vertu ; enGn, ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connaître à fond; et qui, par là, ont nui k la réputation des innocents. Mais, parmi toutes les ingratitude, celle qiM était punie comme la plus noire, c'est celle où l'on tombe contre les dieux. Quoi donc ! disait MInos, on passe pour un monstre quand on manque de reconnaissance pour son

LIVRE XIY. 2^93 père , ou pour son ami , de qui on t reçu quelque secours ; et on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père même de qui on est né? Plus tous ces crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe. Télémaque , voyant les trois juges qui étaient assis et qui condamnaient un homme, osa leur demander quels étaient ses crimes. Aussitôt le condamné , prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant : que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit: On ne te reproche rien h l'égard des hommes ; mais ne devais-tu pas moins aux hommes qu'aux dieux? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes, qui ne sont rien ; tu as été vertueux , mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, et non aux dieux qui te l'avaient donnée ; car tu voulais jouir du fruit de ta propre vertu , et te renfermer en toi-même : tu as été ta divinité. Mais les dieux, qui ont tout fait, et qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits: tu les as oubliés, ils t'oublieront; ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, et non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes , auxquels tu as voulu plaire, te voilà seul avec toi-même, qui étais ton idole: apprend qu'il n' j a point de véritable vertu sans le respect et l'amour des dieux, à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a longtemps ébloui les hommes faciles à tromper, va kre confondue. Les hommes , ne jugeant des vices et des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles et sur le bien et sur le mal : ici , une lumière divine renverse tous leurs jugements supei^ciels; elle eon

!tU TÉLÉMAQVB. damnis souYent ce qu'ils admirent, et justifie ce qu'ils condamnent. A ces mots, ce philosophe, comme frappé d'un coup de foudre , ne pouvait se supporter soi-même. La complaisance qu'il avait eue autrefois à contempler sa modération, son courage et ses inclinations généreuses, se change en désespoir. La vue de son propre cœur, ennemi des dieux, devient son supplice : il se voit , et ne peut cesser de se voir ; il voit la vanité des jugements des hommes , auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions: il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au dedans de lui, comme si on bouleversait toutes ses entrailles; il ne se trouve plus le même: tout appui lui manque dans son cœur; sa conscience, dont le témoignage lui avait été si doux, s'élève contre lui, et lui reproche amèrement l'égarement et l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe ^t pour fin : il est troublé, consterné, plein de honte, de remords et de désespoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même , et que son propre cœur venge assez les dieux méprisés. Il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même ; il cherche les ténèbres, et ne peut les trouver: une lumière importune le poursuit partout; partout les rayons perçants de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux\* comme étant la source de ses maux , qui ne peuvent jamais finir. Il dit en Jui-même: O insensé! je n'ai donc connu ni IcSidleux , ni les hommes , ni moi-même. Non , je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique et véritable bien: tous mes pas ont été des égarements; ma sagesse n'était que folie ; ma vertu n'était qu'un orgueil impie et aveugle : j'étais moi-même mon idole. Enfin, Télémaque aperçut les rois qui étaient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté, une

UÿRB XIY. 1295 Furie TCDgeresse leur présentait an miroir, qui leur montrait toute la difformité de leurs vices : là , ils voyaient et ne pouvaient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges; leur dureté pour les liommes, dont ils auraient dû faire la félicité; leur insensibilité pour la vertu; ieur crainte d'entendre la vérité; leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs; leur inapplication, leur mollesse , leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste,, et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens ; enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyaient sans cesse dans, ce miroir: ils se trouvaient plus horribles et plus monstrueux que ni la Chimère vaincue par Bellérophon , ni l'hydre de Lerne abattue par Hercule , ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse, de ses trois gueules béantes, un sang noir et venimeux, qui est capable d'empester toute la race des mortels vivant sur la terre. En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétait avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avaient données pendant leur vie , et leur présentait un autre miroir, où ils se voyaient tels que la flatterie les avait dépeints : l'opposition de ces deux peintures, si contraires, était le supplice de leur vanité. On remarquait que les plus méchants d'entre ces rois étaient ceux à qui on avait donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie , parce que les méchants sont plus craints que les bons , et qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poètes et des orateurs de leur temps. On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que , sur la terre, ils se jouaient de la vie des hommes, et préten

:t9Û TÉUÈMAQUE. daknt que toat était fait pour les 'serrir; dans le Tartare, ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur , et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils sont sous le» coups de ces esclaves , devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes , quand Yulcain les presse de travailler dans les fournaies ardentes du mont Etna. Là, Télémaque aperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature. Ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs fautes que leurs fautes mêmes: ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connaissance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute : mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte , et qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice ; ils la voient , et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux; sa vue les perce, les déchire, lesai^ rache à eux-mêmes: elle est comme la foudre; sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur; il ne laisse aucune consistance , et il ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi ; on n'y peut plus tl\*onver ni appui ni repos pour un seul instant: on ne vit plus que par la rage

UVBB XIY. 297 qu'on a contre soi-même, et p«r une perte de tonte espérance qni rend forcené. Ptrmices objets, qui faisaient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête , il vit plusieurs des anciens rois de Lydie, qui étaient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail qui doit être inséparable de la royauté, pour le soulagement des peuples. Ces rois se reprochaient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disait h l'autre , qui avait été son fils : Ne vous avais-je pas recoumiandé souvent , pendant ma vieillesse et avant ma mort, de réparer les maux que j'avais faits par ma négligence? Le fils répondait: 0 malheureux père, c'est vous qui m'avez perdu! c'est vo^re exemple qui m'a accoutumé au faste, k l'orgueil, h la volupté, à la dureté pour les hommes ! En vous voyant régner avec tant de mollesse, avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé k aimer la flatterie et les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes était, à l'égard des rois, ce que les chevaux et les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes, c'est-à-dire des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de services, et qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru; c'est vous qui me l'avez fait croire; et maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches, ils ijoutaient les plus affreuses malédictions, et paraissaient animés de rage pour s'entre-déchirer. Autour de ces rois voltigeaient encore , comme des hiboux dans la nuit, les cruels Soupçons, les vaines Alarmes, les Défiances, qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois; la Faim insatiable des richesses; la fausse Gloire, toujours tyrannique ; et la Mollesse lâche , qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs. On voyait plusieurs de ces rois sévèrement punis , non pour les maux qu'ils avaient faits, mais pour les biens qu'ils

298 TÂLÉMAQUIB. auraiot dû faire. Tons les crimes des peuples, qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les lois, étalent imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'aûn que les lois régnent par leur ministère. On leur imputait aussi tous les désordres qui viennent du faste , du luxe , et de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, et dans la tentation de mépriser les lois pourac\* quérir du bien. Surtout on traitait rigoureusement les rois qui, au lieu d'être de bons et vigilants pasteurs des peuples, n'avaient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorants. Mais ce qui consterna davantage Télémaque , ce fut de voir, dans cet abtme de ténèbres et de maux, un grand nombre de rois qui avaient passé sur la terre pour des rois assez bons. Ils avaient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laissé gouverner par des hommes méchants et artificieux. Ils étaient punis pour les maux qu'ils avaient laissé faire par leur autorité. De plu^, la plupart de ces rois n'avaient été ni bons ni méchants, tant leur faiblesse avait été grande ; ils n'avaient jamais craint de ne connattre point la vérité; ils n'avaient point eu le goût de la vertu, et n'avaient pas mis leur plaisir à faire du bien. Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit sou« lagé, comme si on avait ôté une montagne de dessus sa poitrine; il comprit par ce soulagement le malheur de ceux qui y étaient renfermés sans espérance d'en sortir jamais. Il était effrayé de voir combien les rois étaient plus rigoureusement tourmentés que les autrescoupables. Quoi, disait-il, tant de devoirs, tant de périls , tant de pièges, tani de difficultés de connaître la vérité , pour se défendre contre les autres et contre soi-même ; enfin, tant de tourments horribles dans les enfers , après avoir été si agité, si envié, si traversé dans une vie courte ! O insensé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui se borne à une condition privée et paisible , où la vertu lui est moins difflScile \

LIVRE XIT. t%9 Eb fSiisaiit ces réflexSans, il se troubltit au dedans de lui-même, il frémit, et tomba daos une consteroation qui lui fit seutir quelque chose du désespoir de ces malheureni qu'il Tenait de considérer. Mais, à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur et du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respirait, et eâtreToyait déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros. C'est dans ce Heu qu'habitaient tous les bons rois qui avaient jusqu'alors gouverné sagement les hommes: ils étaient séparés du reste des justes. Comme les méchants princes soufflraient, dans JeTartare, des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissaient, dans les Champs-Élysées, d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre. Télémaque s'avança vers ces rois , qui étaient dans des bocages odoriférants , sur des gazons toujours renaissants et fleuris: mille petits ruisseau d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux , et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leur doux chant. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps, qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras; ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point , et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes

300 TÉLÉMAQUE. justes, elles environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal: elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité: c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux, et elle y entre; elle les pénètre, et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie: ils sont plongés dans cet abîme de joie, comme les poissons dans la mer. Ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien , parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Us sont tels que les dieux , qui , rassasiés de nectar et d'ambrosie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même, qui coûtent souvent autant de peines que les craintes ; les divisions , les dégoûts , les dépits ne peuvent y avoir aucune entrée. Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leur front couvert de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues , seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre , que les cœurs de ces hommes

UYIB XIV. 9Ê\ jmleB ne poorrieni pis même être émus.

Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle» une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Us sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie , qui échappe bientôt à la mère , ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux: ils ont le transport de l'ivresse, «ans en avoir le trouble et l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent: ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courûtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus , pour devenir bons ; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au travers de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent; ils sont heureux , et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent tous ensemble les louanges des dieux , et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur: une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies. Dans ce ravissement divin , les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; et cependant mille et mille siècles écoulés n'étaient rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils régneront tous ensemble

SOI^ TÉLÉMAQUB. ble , non sar des trAnes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont Téclat cache tant de craintes et de noirs soucis: les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flétrir. Télémaque, qui cherchait son père, et qui avait craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité , qu'il eût voulu y trouver Ulysse , et qu'il s'affligeait d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disait-il, que la véritable vie se trouve , et la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnait était d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les Champs-Elysées. U comprit qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance , et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi , les bons rois sont très-rares ; et la plupart sont si méchants, que les dieux ne seraient pas justes, si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissaient après leur mort. Télémaque , ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-père. Pendant qu'il le cherchait inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressemblait point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre; on voyait seulement qu'il avait été vieux avant sa mort : c'était un mélange ' de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les grâces de la jeunesse; car ces grâces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les Champs-Elysées. Cet homme s'avançait avec enapressement, et regardait Télémaque avec complaisance.

LIYBB XIT. 303 eomme nnt personne qui Ini était fort chère. Télémaque, qai ne le reconnaissait point, était en peine et en suspens. Je te pardonne , A mo» cher fils, luiditleTieillard, de ne me point reconnaître; je sais Àrcésios, père de Laerte. J'avais fini mes jours un peu avant qu'Ulsse, mon petitfils, partit pour aller au siège de Troie; alors tu étais encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice : dès lors j'avais conçu de toi de grandes espérances; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que les dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant, les dieux t'aiment, et te préparent une gloire égale à celle de ton père! O heureux moi-même de te revoir! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux : il vit encore, et il est réservé pour relever notre maison dans Tile d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu , jouit encore de la lumière , et attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps , qui entraîne après lui tout ce qui parait le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils! toimême , qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs , souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'écloce. Tu te verras changer insensiblement: les grâces riantes, les doux plaisirs , la force , la santé , la joie , s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir: la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te parait éloigné: hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte; le voilà qui arrive : ce

304 TÉtÉMAQUE.

LIVRE XIY. 205 comme un père eodait ses efaots , c'est une serviUide accablante qui demande un courage et nne patteace bérolque. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu possèdent ici tout ce que la puissance des dieux peut donner pour rendre une félicité complète ! Pendant qu'Arcésius parlait de la sorte, ces paroles entraient jusqu'au fond du cœur de Télémaque : elles s'y gravaient, comme un habile ouvrier, avec son burin, grave sur l'airain les figures ineffaçables qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étaient comme une flamme subtile qui pénétrait dans les entrailles du jeune Télémaque; il se sentait ému et embrasé; je ne sais quoi de divin semblait fondre son cœur au dedans de lui. Ce qu'il portait dans la partie la plus intime de lui-même le consumait secrètement; il ne pouvait ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression: c'était un sentiment vif et délicieux, qui était mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie. Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement. Il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte ; il croyait même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse, son père, des traits de cette même ressemblance, lorsque Ulysse partit pour le siège de Troie. Ce ressouvenir attendrit son cœur; des larmes douces et mêlées de joie coulèrent de ses yeux: il voulut embrasser une personne si chère ; plusieurs fois il l'essaya inutilement: cette ombre vaine échappa à ses embrassements , comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir. Tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursidit une eau fugitive; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer; ses mains s'étendent avec effort, et ne prennent rien : ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, Une Télémaque. 20

305 TÊLÉMAQUS. peut le toucher. Eofio il lui demande qai sont ees hommes qu'il voit autour de lui. Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, les hommes qui ont été Tomement de leurs siècles, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre de rois qui ont été dignes de Tètre, et qui ont fait avec fidélité la fonction des dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux , mais séparés par ce petit nuage , ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des héros à la vérité ; mais la récompense de leur valeur et de leurs expéditions militaires ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes et bienfaisants. Parmi ces héros , tu vois Thésée, qui a le visage un peu triste : il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, et il est encore affligé d'avo|r si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte : heureux s'il n'eût point été si prompt et si facile k irriter! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance , à cause de cette blessure qu'il reçut au talon , de la main du lâche Paris , et qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage , juste et modéré, qu'il était intrépide, les dieux lui auraient accordé un long règne; mais ils ont eu pitié des Phthiotes et des Bolopes, sur lesquels il devait naturellement régner après Pelée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples k la merci d'un homme fougueux, et plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours ; il a été comme une fleur à peine éélose que le tranchant de la charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour où on l'avait vue naître. Les dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrents et des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troie , pour venger le paijure de Laomédon et les injustes amours de PArís. Après avoir employé ainsi cet instrument de leurs vengeances , ils se sont apaisés, et ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser

LIVRE xn\*. 307 plus longtemps sur la terre ce jeuoe héros, qui n'y était propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les royaumes. Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche? c'est Ajax, fils de Télamon et cousin d'ÂchiUei: tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats? Après la mort d'Achille , il prétendit qu'on ne pouvait donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton père ne crut pas les lui devoir céder: les Grecs jugèrent en faveur d'Ulysse. Ajai se tua de désespoir; l'indignation et la fbreur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui , mon fils ; car il croirait que tu voudrais lui insulter dans son malheur, et il est juste de le plaindre: ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui passe, et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre. O mon fils ! je frémis en pensant aux malheurs de cette famiUe de l'impie Tantale. La division des deux frères Atrée et Thyeste a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas ! combien un crime en attire-t^il d'autres ! Agamemnon, revenant, à la tête des Grecs, du siège de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avait acquise. Telle est la destinée de presque tous les conquérants. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables et vertueux; aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs-Élysées. Pour ceux-ci , ils ont régné avec justice , et ont aimé leurs peuples : ils sont les amis des dieux. Pendant qu'Achille et Agamemnon , pleins de leurs querelles et de leurs combats, conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels ; pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont %0\*

30S TÉLÉMAQUE. perdue , et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines» ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris , n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur. Us regardent avec compassion les inquiétudes des mortels; et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux leur paraissent comme des jeux d'enfants: leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu , qu'ils puisent dans la source. Us n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui , ni d'eux-mêmes ; plus de désirs, plus de besoins , plus de craintes : tout est fini pour eux, excepté leur joie , qui ne peut finir. Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Ârgos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse: les fleurs naissent sous ses pas ; sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau ; il tient dans sa main une lyre d'ivoire, et, dans un transport éternel, il chante les merveilles des dieux. U sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis; l'harmonie de sa lyre et de sa voix ravirait les hommes et les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, et auquel il donna des lois. De l'autre côté, tu peux voir, entre ces myrtes, Cécrops, Égyptien , qui le premier régna dans Athènes , ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom. Cécrops^ apportant des lois utiles de l'Egypte qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs , adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Âttique , et les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant; il laissa les peuples dans l'abondance , et sa famille dans la médiocrité; ne voulant point que ses enfants eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeait que d'autres en étaient plus dignes. Il faut que je te montre aussi , dans cette petite vallée, Érichthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnaie : il le fit en vue de faciliter le commerce entre les îles

LITR£ XIV. )09 de la Grèce ; mais il préyit rincoDvënient attacha à cette intention. Appliquez-Yons, disait-il à tous les peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les véritables :- cultivez la terre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile et de fruits; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, et qui vous couvrent de leur laine ; par là vous vous mettret en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfants, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitants qui ont soin de la cultiver : elle les paye tous libéralement de leurs peines ; au lieu qu'elle se rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachezvous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins de Fhomme. Pour l'argent monnayé , il ne faut en faire aucun cas , qu'autant qu'il est nécessaire , ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au dehors , ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays: encore serait^il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe , la vanité et la mollesse. Ce sage Érichthon disait souvent: Je crains bien, mes enfants , de vous avoir fait un présent ffineste en vous donnant l'invention de la monnaie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux , qui ne vont qu'à amollir et à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos et toute la sûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine; et la source de tous les vrais biens: mais les dieux sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin, quand Érichthon aperçut que l'argent corrompait les

310 TÉLÉMAQDB. peuples, coàime il l'avait prèva, il se retira de douleur sur une montagne sauvage , où il vécut pauvre et éloigné des hommes, jusqu'à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes. Peu de temps après lui , on vit paraître dans la Grèce le fameux Triptolème, à qui Cérès avait, enseigné Tart de cultiver les terres, et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le blé, et la manière de le multiplier en le semant: mais ils ignoraient la perfection du labourage ; et Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui auraient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, et pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre , et à la fertiliser en déchirant son sein : bientôt les moissonneurs ardents et infatigables firent tomber , sons leurs faucilles tranchantes, les jaunes épis qui couvraient les campagnes : les peuples même sau> vages et farouches, qui couraient épars cà et là dans les forêts d'Épire et d'Étolie pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, et se soumirent à des lois, quand ils eurent appris à faire crottre des moissons et à se nourrir de pain. Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail , et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre k vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente , qui est attachée à l'agriculture , les fit souvenir des sages conseils d'Érichthon. Ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses qu'en imagination , qui tentent les hommes de chercher des plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail, où ils trouveraient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu.

LIVBS XIV. 311 Heureux les Grecs , s'ils étaient demeurés fermes dans ces maximes, si propres à les rendre puissants, libres, heureux, et dignes de l'être par une solide vertu ! Mais hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses , ils négligent peu k peu les vraies, et ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils! tu régneras un jour; alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture , d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, et de ne souffrir point que les hommes vivent ni oisifs , ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre , sont ici chéris des dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats , qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé , et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune. Pendant qu'Arcésius parlait de la sorte , il aperçut que Télémaque avait toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers, et d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lis, et de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressemblaient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des dieux. C'était le grand roi Sésostri, que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il était mille fois plus majestueux qu'il ne l'avait jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortaient de ses yeux , et ceux de Télémaque en étaient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il était enivré de nectar; tant l'esprit divin l'avait mis dans un transport au-dessus de la raison humaine , pour récompenser ses vertus. Télémaque dit è Arcésius: Je reconnais, ô mon père, Sésostri, ce sage roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas longtemps. Le voilà, répondit Arcésius; et tu vois, par son exemple, combien les dieux sont magnifiques à ré

Sljl TÉLÉIIAQUB. compenser les bons rois. Mais il faut que ta saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui était destinée , si une trop grande priorité ne lui eût fait oublier les règles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens rengagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres : il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérants; il subjuguait, ou, pour mieux dire, il ravageait toute l'Asie. À son retour en Egypte, il trouva que son frère s'était emparé de la royauté , et avait altéré, par un gouvernement injuste , les meilleures lois du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire : il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les rois qu'il avait vaincus. Dans la suite, il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérants font contre leurs États et contre eux-mêmes , en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi d'ailleurs si juste et si bienfaisant; et c'est ce qui diminua la gloire que les dieux lui avaient préparée. Ne vois-tu pas cet autre , mon fils , dont la blessure paraît si éclatante ? C'est un roi de Carie , nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce que l'oracle avait dit que , dans la guerre des Cariens et des Lyciens, la nation dont le roi périrait serait victorieuse. Considère cet autre ; c'est un sage législateur qui, ayant donné à sa nation des lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeraient aucune de ces lois pendant son absence; après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple, par ce serment, à garder à jamais des lois si utiles. Cet autre , que tu vois , est Eunésyme , roi des Pyliens»

UYBE XIY. 313 et UD des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageait la terre, et qui couvrait de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux dieux d'apaiser leur colère, en payant, par sa mort, pour tant de milliers d'hommes innocents. Les dieux Texaucèrent, et lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres. Ce vieillard, que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus; il régna en Egypte, et il épousa Anchinoé, fille du dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux et qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils: Danaïis, dont tu sais l'histoire; et Égyptus, qui donna son nom à ce beau royaume. Bélus se croyait plus riche par l'abondance où il mettait son peuple, et par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il aurait pu leur imposer» Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils, et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre qui n'est qu'une mort! -les noms seulement sont changés. Plaise aux dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse, que rien ne peut plus finir, ni troubler! Hâte-toi, il en est temps, d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de sang! Mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie! Souviens-toi des conseils du sage Mentor; pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans tous les siècles. U dit; et aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser; et, sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint, sur le chemin, les deux jeunes Crétois qui l'avaient accompagné jusques auprès de la caverne, et qui n'espéraient plus de le revoir.

su TÉLEMAQUE. LITRE XV. Télémaque, dans une assemblée des chefs de l'armée, combat la fausse politique qui leur inspirait le dessein de surprendre Venuse, que les deux partis étaient convenus de laisser en dépôt entre les mains des Lucaniens. Il ne montre pas moins de sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont Tun, nommé Acante, était chargé par Adraste de l'empoisonner; l'autre, nommé Dioscore, offrait aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque excite l'admiration unanime par sa valeur et sa prudence : il porte de tous côtés la mort sur son passage, en cherchant Adraste dans la mêlée. Adraste, de son côté, le cherche avec empressement, environné de l'élite de ses troupes, qui fait un horrible carnage des alliés et de leurs plus vaillants capitaines. A cette vue, Télémaque, indigné, s'élance contre Adraste, qu'il terrasse bientôt, et qu'il réduit à lui demander la vie. Télémaque l'épargne généreusement; mais comme Adraste, à peine relevé, cherchait à le surprendre de nouveau, Télémaque le perce de son glaive. Alors les Lucaniens tendent les mains aux alliés en signe de réconciliation, et demandent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permette de choisir un roi de leur nation. Cependant les chefs de l'armée s'assemblèrent pour délibérer s'il fallait s'emparer de Yenase. C'était une ville forte, qu'Adraste avait autrefois usurpée sur ses voisins, les Apuliens-Peucètes. Ceux-ci étaient entrés contre lui dans la ligue, pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les apaiser, avait mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens: mais il avait corrompu par argent, et la garnison lucanienne, et celui qui la commandait; de façon que la nation des Lucaniens avait moins d'autorité effective que lui dans Yenase; et les Apuliens, qui avaient consenti que la garnison lucanienne gardât Yenase, avaient été trompés dans cette négociation. Un citoyen de Venuse, nommé Démophante, avait offert secrètement aux alliés de leur livrer, la nuit, une des portes de la ville. Cet avantage était d'autant plus grand, qu'Adraste avait mis toutes ses provisions de guerre et de

LIVRE XT. 31S boQcke dans un château Toisin deYenuse, qui ne pouvait se défendre si Venuse était prise. Philoctète et Nestor ataient déjà opiné qu'ii fallait profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs, entraînés par leur autorité , et éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise , applaudissaient à ce sentiment; mais Télémaque, à son retour, fit les derniers efforts pour les en détourner. Je n'ignore pas, leur dit-il , que si jamais un homme a mérité d'être surpris et trompé, c'est Àdraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. ' Je vois bien qu'en surprenant Venuse , vous ne feriez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Àpuliens , qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin, je comprends, comme^vous, que, si vous preniez Venuse , vous seriez maîtres, dès le lendemain, du château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Àdraste y a assemblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr, que vaincre par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de rois, ligués pour punir l'Impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est point coupable, et nous avons tort de vouloir le punir. Quoi ! l'Hespérie entière, soutenue de tant de colonies grecques et de héros revenus du siège de Troie , n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adraste , que la perfidie et le parjure? Vous avez juré, par les choses les plus sacrées , que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste. Je le crois comme vous : mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens; elle n'a

316 TÉLÉMAQUE. point refusé de leur obéir; elle a gardé, da moins eu apparence, la neutralité. Adraste ni les tiens ne sont jamais entrés dans Vennse : le traité subsiste ; votre serment n'est point oublié des dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer? Ne sera-t-on fidèle et religieux pour les serments que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi? Si l'amour de la vertu et la crainte des dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez au monde cet exemple pernicieux , de manquer de parole , et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'excitez-vous point par cette conduite impie? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous, et de vous détester? Qui pourra désormais , dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincères , et qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité? Sera-ce un traité solennel? vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment? eh! ne saura-t-on pas que vous comptez les dieux pour rien , quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de tous swa reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée: vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins ; toutes les affaires qui demandent de la réputation de probité, et de la confiance, vous deviendront impossibles: vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettez. Voici , ajouta Télémaque, un intérêt encore plus pressant qui doit vous frapper , s'il vous reste quelque sentiment de probité et quelque prévoyance sur vos intérêts: c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue, et va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraste. A ces paroles , toute l'assemblée émue lui demandait

LIVRE X¶. 317 conuneDt il osait dire qu'une action qui donnerait une victoire certaine à la ligue pouvait la ruiner. Comment , leur répondit-il , pourrei-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société et de la confiance, qui est la bonne foi? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les règles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lut manquer de parole et à le tromper? Où en serez-vous? quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux, par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, et de violer la foi donnée? Quelle sera votre défiance mutuelle , votre division , votre ardeur à vous détruire les uns les autres ! Àdraste n'aura plus besoin de vous attaquer; vous vous déchirerez assez vousmêmes; vous justifierez ses perfidies. Ô rois sages et magnanimes ! 6 vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme ! Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes , il faudrait vous relever par votre vigilance et par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi , cette perte est irréparable ; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire aux succès de toutes les affaires importantes , ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas? combattons, mourons s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignemoit. Adraste, l'impie Àdraste, est dans nos mains,

318 TÉLÉVAQUE. pourvu que nous ayoos horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi. Lorsque Télémaque acheva ce discours^ il sentit que la douce persuasion avait coulé de ses lèvres, et avait passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua uo profond silence dans l'assemblée ; chacun pensait , non à lui ni aux grAces de ses paroles , mais à la force de la vérité qui se faisait sentir dans la suite de son raisonnement: rétonnement était peint sur les visages. EnOn on entendit un murmure sourd qui se répandait peu à peu dans l'assemblée : les uns regardaient les autres , et n'osaient parler les premiers ; on attendait que les chefs de l'armée se déclarassent; et chacun avait de la peine à retenir ses sentiments. Enfin , le grave Nestor prononça ces paroles : Digne fils d'Ulysse, les dieui vous ont fait parler; et Minerve , qui a tant de fois inspiré votre père, a mis dans votre cœur le conseil sage et généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse , je ne considère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu ; sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes ; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliés, l'horreur de tous les gens de bien , et la juste colère des dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens , et ne songeons plus qu'à vaincre Àdraste par notre courage. Il dit, et toute l'assemblée applaudit à ces sages paroles; mais, en applaudissant, chacun étonné tournait les yeux vers le fils d'Ulysse , et on croyait voir reluire en lui la sagesse de Minerve , qui l'inspirait. U s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Àdraste, toujours cruel et perfide , envoya dans le camp un transfuge nommé . Âcante , qui devait empoisonner les plus illustres chefs de l'armée: surtout il avait ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui était déjà la terreui

LIVRE XV. 319 des DaûnieDS. Télémaque , qui avait trop de courage et de caodeur pour être enclîD à la défiance, reçut sans peine et ayec amitié ce malheureax , qai avait vu Ulysse en SicUe, et qui lui racontait les aventures de ce héros. Il le nourrissait, et tâchait de le consoler dans son malheur; car ▲cante se plaignait d'avoir été trompé et traité indignement par Âdraste. Mais c'était nourrir et réchauffer dans son sein une vipère venimeuse, tonte prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre transfuge, nommé Âri on, qu'Acante envoyait vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des alliés, et pour lui assurer qu'il empoisonnerait, le lendemain , les principaux rois avec Télémaque , dans un festin que celui-ci leur devait donner. Arion pris avoua sa trahison. Ou soupçonna qu'il était d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étaient bons amis; mais Acante, profondément dissimulé et intrépide , se défendait avec tant d'art, qu'on ne pouvait le convaincre , ni découvrir le fond de la conjuration. Plusieurs des rois furent d'avis qu'il fallait, dans le doute, sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disaient-ils, le faire mourir; la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse , quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les dieux au milieu des hommes? Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare! répondait Télémaque. Quoi ! vous êtes si prodigues du sang humain, 6 vous qui êtes établis les pasteurs des hommes , et qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau! Vous êtes donc les loups cruels , et non pas les pasteurs ; du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre et pour écorcher le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous, on est coupable dès qu'on est accusé ; un soupçon mérite la mort; les innocents ^ont à la merci des en

3t0 TÉLÉMAQUE. vieox et des calomniateurs : à mesure que U  
défiance tfrannique croîtra dans tos cœurs, il faudra anssi tous égorger plus  
de victimes. Télémaque disait ces paroles avec une autorité et une  
véhémence qui entraînaient les cœurs, et qui couvrait de lionte les auteurs d'un  
si lAclie conseil. Ensuite, se radoucissant, il leur dit: Pour moi, je n'aime  
pas assez la vie pour vouloir vivre à ce prix ; j'aime mieux qu'Âcante soit  
méchant, que si je Tétais ; et qu'il m'arrache la vie par une trahison , que si  
je le faisais périr injustement , dans le doute. Mais écoutez, 6 vous qui, étant  
établis rois, c'està-dire juges des peuples, devez savoir juger les honunes  
avec justice, prudence et modération, laissez-4iioi interroger Acante en  
votre présence. Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec  
Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances; il fait semblant,  
plusieurs fois, de le renvoyer à Adraste comme un transfuge digne d'être  
puni , pour observer s'il aurait peur d'être ainsi renvoyé, ou non ; mais le  
visage et la voix d' Acante demeurèrent tranquilles: et Télémaque en conclut  
qu'Acante pouvait n'être pas innocent. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du  
fond de son cœur, il lui dit : Donnezmoi votre anneau, je veux l'envoyer à  
Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit et fut embarrassé.  
Télémaque , dont les yeux étaient toujours attachés sur lui» l'aperçut; il prit  
,cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un  
Lucanien nommé Polytrope, que vous connaissez, et qui paraîtra y aller  
secrètement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre  
intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les  
tourments les plus cruels 2 si au contraire , vous avouez dès à présent votre  
faute » on vous la pardonnera, et on se coi^entera de vous envoyer dans une  
lie de la mer, où vçus ne manquerez de rien\* Alors Acante avoua tout; et  
Télémaque obtint des rois

LIVBB XY. 321 qu'on loi doDoertit la ?ie, |Mrce qu'il la lui avait promiBe. On l'envoya dans une des Iles Échinades, où il vécut eo paix. Peu de temps après, nn Daonien d'une naissance obscure , mais d'un esprit violent et hardi , nommé Dloscore, vint la nuit dans le camp des alliés leur offrir d'égorger dans sa tente le roi Adraste. Il le pouvait, car on est maître de la vie des autres quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respirait que la vengeance, parce que Adraste lui avait enlevé sa lemme, qu'il aimait éperdûment, et qui était égale en beauté à Ténus même. U était résolu, ou de faire périr Adraste et de reprendre sa femme , ou de périr lui-même\* Il avait des intelligences secrètes pour entrer la nuit dans la tente du roi , et pour être favorisé dans son entreprise par plusieurs capitaines dauniens ; mais il croyait avoir besoin que les rois alliés attaquassent en même temps le camp d' Adraste, afin que, dans ce trouble, il pût facilement se sai^ver, et enlever sa femme. Il était content de périr, s'il ne pouvait l'enlever, après avoir tué le roi. Aussitôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision. Les dieux, répondit-il, qui nous ont préservés des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffirait pour la rejeter : dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous : dès ce moment, qui d'entre nous sera en sûreté? Adraste pourra 'bien éviter le coup qui le menace , et le faire retomber sur les rois alliés. La guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse et la vertu ne seront plus d'aucun usage : on ne verra plus que perfidie, trahison et assassinats. Nous en ressentirons nous-mêmes les funestes suites , et nous le mériterons , puisque nous aurons autorisé le plus grand des ^ TéU moque, 21

Wt TÉLÉIfAQUE. ratiix. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître i Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas ; mais toute l'Hespérie et toute la Grèce, qui ont les yeux sur nous» méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons k nous-mêmes, et plus encore aux justes dieux, cette horreur de la perfidie. Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avait été , et qui ne pouvait assez s'étonner de la générosité de ses ennemis; car les méchants ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admirait, malgré lai, ce qu'il venait de voir, et n'osait le louer. Cette action noble des alliés rappelait un honteux souvenir de toutes ses tromperies et de toutes ses cruautés. Il cherchait à rabaisser la générosité de ses ennemis, et il était honteux de paraître ingrat, pendant qu'il leur devait la vie: mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qai pourrait les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentait tous les jours, crut qu'il était pressé de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvait faire aucune de vertu , il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, et il se hâta de combattre. Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvrait au Soleil les portes de l'orient dans un chemin sen^é de roses , que le jeune Télémaque , prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines , s'arracha d'entre les bras d'un doux sommeil, et mit en mouvement tous les ofGciers. Son casque, couvert de crins flottants, brillait déjà sur sa tête , et sa cuirasse sur son dos éblouissait les yeux de toute l'armée: l'ouvrage de Yulcain avait, outre sa beauté naturelle , l'éclat de l'égide qui y était, cachée. U tenait sa lance d'une main, de l'autre il montrait les divers postes qu'il fallait occuper. Minerve avait mis.daos ses yeux un feu divin, et sur son visage une majesté Gère qui promettait déjà la victoire. Il marchait; et tous les rois.

LIVRE XV. 323 oubliant leur âge et leur dignité, se sentaient entraînés par une force supérieure qui leur faisait suivre ses pas. La faible Jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs; tout cède à celui que Minerve conduit invisiblement par la main. Son action n'avait rien d'impétueux ni de précipité; il était doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres et à profiter de leurs conseils; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes choses à propos, ne s'embarrassant de rien, et n'embarrassant point les autres; excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien, de trop à personne, inspirant partout la liberté et la confiance. Donnait-il un ordre, c'était dans les termes les plus simples et les plus clairs. Un le répétait, pour mieux instruire celui qui devait l'exécuter; il voyait dans ses yeux s'il l'avait bien compris; il lui faisait ensuite expliquer familièrement comment il avait compris ses paroles, et le principal but de son entreprise. Quand il avait ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyait, et qu'il l'avait fait entrer dans ses vues, il ne le faisait partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime et de confiance pour l'encourager. Ainsi, tous ceux qu'il envoyait étaient pleins d'ardeur pour lui plaire et pour réussir: mais ils n'étaient point gênés par la crainte qu'il leur imputerait les mauvais succès, car il excusait toutes les fautes qui ne venaient point de mauvaise volonté. L'horizon paraissait rouge et enflammé par les premiers rayons du soleil, la mer était pleine des feux du jour naissant. Toute la côte était couverte d'hommes, d'armes, de chevaux, et de chariots en mouvement: c'était un bruit confus, semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite, au fond de ses abîmes, les noires tempêtes. Ainsi Mars commençait par le bruit des armes et par l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne était pleine de piques hérissées» 21 •

n 3;U TÉLÉMAQUE. sées , Semblables aux épis qui convrent les sillons fertiles dans le temps des moissons. Déjà s'élevait un nuage de poussière qui dérobaît peu à peu aux yeux des hommes la terre et le ciel. La confusion, l'horreur, le carnage, l'innombrable mort, s'atrouaient. À peine les premiers traits étaient jetés, que Télémaque, levant les yeux et les mains vers le ciel , prononça ces paroles: O Jupiter, père des dieux et des hommes, vous voyez de notre côté la justice et la paix , que nous n'avons point eu honte de chercher. C'est le regret que nous combattons; nous voudrions épargner le sang des hommes; nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide et sacrilège. Voyez, et décidez entre lui et nous: s'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains : s'il faut délivrer l'Hespérie et abattre le tyran, ce sera votre puissance et la sagesse de Minerve, votre foudre, qui nous donnera la victoire ; la gloire vous en sera due. C'est vous qui , la balance en main, réglez le sort des combats: nous combattons pour vous; et, puisque vous êtes juste, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse, avant la fin du jour le sang d'une hécatombe entière coulera sur vos autels. Il dit, et à l'instant il poussa ses coursiers foudroyants et ébranlants dans les rangs les plus pressés des ennemis. Ulysse rencontra d'abord Périandre, Locrien , couvert d'une peau de lion qu'il avait tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avait voyagé: il était armé, comme Hercule, d'une massue énorme ; sa taille et sa force le rendaient semblable aux géants. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse et la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé , à nous disputer la gloire des combats ! va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. En disant ces paroles, il lève sa massue noueuse , pesante, armée de pointes de fer; elle paraît comme un mât de navire: chacun craint le coup de sa chute. Elle menace la tête du fils

UYRE XV. W cTUlisse; mais il se détourne da covp, et s'élance sar Périandre a`ec la rapidité d'un aigle qoi fend les airs. La massue, en tombant, brise une roue d'an char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeane Grec perce d\*un trait Périandre à la gorge ; le sang qui coule k gros bouillons de sa large plaie étoufTe sa Toii : ses chevaux fougueux, ne sentant plus sa main défaillante, et les rênes flottant sur leur cou, s'emportent ça et là : il tombe de dessus son char, les yeux déjà fermés à la lumière , et la pâle mort étant déjà peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui ; il donna aussitôt son corps à ses domestiques , et garda comme, une marque de sa victoire la peau du lion avec la massue. Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée; mais, en le cherchant, il précipite dans les enfers une foule de combattants: Hilée, qui avait attelé à son char deux coursiers semblables à ceux du Soleil, et nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Aufide ; Démoléon, qui, dans la Sicile, avait autrefois presque égalé Éryx dans les combats du ceste; Crantor, qui avait été hôte et ami d'Hercule , lorsque ce fils de Jupiter, passant dans l'Hespérie, y 6ta la vie à l'infâme Cacus; Ménécrate, qui ressemblait, di8ai^•on, à Pollux dans la lutte ; Hippocoon , Salapien , qui imitait l'adresse et la bonne grâce de Castor pour mener un cheval; le fameux chasseur Eurymède , toujours teint du sang des ours et des sangliers qu'il tuait dans les sommets couverts de neige du froid Apennin, et qui avait été, disait-on, si cher à Biane, qu'elle lui avait appris elle-même à tirer des flèches ; Nicostrate , vainqueur d'un géant qui vomissait le feu dans les rochers du mont Oargant; Cléanthe, qui devait épouser la jeune Pholoé , fille du fleuve Liris. Elle avait été promise par son père à celui qui la délivrerait d'un serpent ailé qui était né sur les bords du fleuve , et qui devait la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme , par un excès d'à

326 TÉLÉMAQUE. mour, se dévou pour tuer le monstre ; il réussit: mais il ne put goûter le fruit de sa victoire; et pendant que Pholoé, se préparant à un doulx hyménée, attendait impatiemment Géanthe, elle apprit qu'il avait suivi Adraste dans les combats, et que la Parque avait tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissements les bois et les montagnes qui sont auprès du fleuve ; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux blonds, oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avait accoutumé de cueillir, et accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessait de pleurer nuit et jour, les dieux, touchés de ses regrets , et pressés par les prières du fleuve, mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout à coup changée en fontaine, qui, coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du dieu son père: mais l'eau de cette fontaine est encore amère ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais ; et on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès sur ces tristes bords. Cependant Adraste , qui apprit que Télémaque répandait de tous côtés la terreur, le cherchait avec empressement. Il espérait de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre ; et il menait autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse et d'une audace extraordinaire, auxquels il avait promis de grandes récompenses, s'ils pouvaient, dans le combat, faire périr Télémaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce commencement du combat, sans doute ces trente hommes, environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraste l'aurait attaqué de front, n'auraient eu aucune peine à le tuer : mais Minerve les fit égarer. Adraste crut voir et entendre Télémaque dans un endroit de la plaine enfoncé au pied d'une colline, où il y avait une foule de combattants; il court, il vole, il veut se rassasier de sang: mais au lieu de Télémaque, il aperçoit le vieux Nestor qui, d'une main tremblante, jetoit au hasard quelques traits inutiles. Adraste, dans sa fureur.

UVRE XT. %V! ▼ eut le percer; mais une troupe de Pyiens se  
jeU tatoar de Nestor. Alors uoe oaée de traits obscurcit Tair et couvrit tous  
les combattants; oo n'euteodait que les cris plaintifii des mourants, et le  
bruit des armés de ceux qui tombaient dans la mêlée; la terre gémissait sous  
un monceau de morts; des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts.  
Bellone et Mars, avec les Furies infernales, vêtues de robes toutes  
dégouttantes de sang, repaissaient leurs yeux cruels de ce spectacle, et  
renouelaient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces divinités ennemies des  
hommes repoussaient loin des deux partis la Pitié généreuse, la Valeur  
modérée, la douce Humanité. Ce n'était plus, dans cet amas confus  
d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance,  
désespoir, et fureur brutale; la sage et invincible Pallas elle-même l'ayant vu  
, frémit, et recula d'horreur. Cependant Philoctète, marchant à pas lents, et  
tenant dans ses mains les flèches d'Hercule , se hAtait d'aller au secours de  
Nestor. Adraste, n'ayant pu atteindre le divin ifieillard , avait lancé ses traits  
sur plusieurs Pyiens , auxquels il avait fait mordre la poudre. Déjà il avait  
abattu Ctésilas, si léger à la course qu'à peine il imprimait ]jk trace de ses  
pas dans le sable , et qu'il devançait en son pays les plus rapides flots de  
l'Eurotas et d'Alphée. A ses pieds étaient tombés Eutyphron, plus beau  
qu'Hyias, aussi ardent chasseur qu'Hippolyte ; Pterélas, qui avait suivi  
Nestor au siège de Troie, et qu'Achille même avait aimé à cause de son  
courage et de sa force; Aristogiton, qui s'était baigné, disait-on, dans les  
ondes du fleuve Achéloûs, avait reçu secrètement de ce dieu la vertu de  
prendre toutes sortes de formes. En effet, il était si souple et si prompt dans  
tous ses mouvements, qu'il échappait aux mains les plus fortes: mais  
Adraste, d'un coup de lance, le rendit immobile, et son Ame s'enfuit d'abord  
avec son sang.

Z%S TÉLÉMAIPB. Nestor, qui voyait tomber ses plas vaillants capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épis dorés , pendant la moisson, tombent sous la faux tranchante d'un in-» fatigable moissonneur, oubliait le danger où il exposait inutilement sa vieillesse. Sa sagesse l'avait quitté ; il ne songeait plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils , qui, de son côté, soutenait avec ardeur le combat, pour éloigner le péril de son père. Mais le moment fatal était venu où Pisistrate devait faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu. Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devait succomber: mais il l'évita; et pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup qu'il avait donné, ramenait sa lance , Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses- entrailles commencèrent d'abord à sortir avec un ruisseau de sang; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphé a cueillie dans les prés: ses yeux étaient déjà presque éteints, et sa voix défaillante. Alcée, son gouverneur, qui était auprès de lui, le soutint comme il allait tomber, et n'eut le temps que de le mener entre les bras de son père\* Là, il voulut parler, et donner les dernières marques de sa tendresse ; mais, en ouvrant la bouche , il expira. Pendant que Philoctète répandait autour de lui le carnage et l'horreur pour repousser les efforts d' Adraste, Nestor tenait serré entre ses bras le corps de son fils: il remplissait l'air de ses cris, et ne pouvait souffrir la lumière. Malheureux, disait-il, d'avoir été père, et d'avoir vécu si longtemps! Hélas! cruelles destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie , on à la chasse du sanglier de Calydon , ou au voyage de Colchos , ou au premier siège de Troie? Je serais mort avec gloire et sans amertume. Maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée et impuissante; je ne vis plus que pour les maux; je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils! 6 mon

LIYIB X?. iZ9 fils! ôherPisistrate! qnaDdjepdffi ton frère  
Àtiloque, je t'avais pour me consoler: je ne t'ai plus; je n'ai plus rien, et  
rien ne me consolera; toat est fini pour mol. L'espérance, seul  
adoucissement des peines des hommes» n'est plus un bien qui me regarde.  
Antiloque , Pisistrate, 6 chers enfants, je crois que c'est aujourd'hui que je  
vous perds tous deux ; la mort de l'un rouvre la plaie que l'autre avait faite  
au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ! qui fermera mes yeux? qui  
recueillera mes cendres? OPisistrate! tu es mort, comme ton frère, en  
homme courageux; il n'y a que moi qui ne puis mourir. En disant ces  
paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenait; mais on arrêta sa  
main: on lui arracha le corps de son fils; et comme cet infortuné vieillard  
tombait en défaillance, on le porta dans sa tente, où» ayant un peu repris ses  
forces , il voulut retourner au combat; mais on le retint malgré lui.  
Cependant Adraste et Philoctète se cherchaient ; leurs yeux étaient  
étincelants comme ceux d'un lion et d'un léopard qui cherchent à se déchirer  
l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caltre. Les menaces , la fureur  
guerrière, et la cruelle vengeance, éclatent dans leurs yeux farouches; ils  
portent une mort certaine partout où ils lancent leurs traits; tous les  
combattants les regardent avec effroi. Déjà ils se vbient l'un l'autre, et  
Philoctète tient en main une de ces flèches terribles qui n'ont jamais manqué  
leur coup dans ses mains , et dont les blessures sont irrémédiables: mais  
Mars, qui favorisait le cruel et intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il périt  
sitôt ; ii voulait, par lui, prolonger les horreurs de la guerre, et multiplier les  
carnages. Adraste était encore dû à la justice des dieux, pour punir les  
hommes et pour verser leur' sang. Dans le moment où Philoctète veut  
l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphi

330 TÉLÉHAQCE. maque , jeune LacanieQ , plus beta qae le fameai Nirée, dont la beauté ne cédait qa'à celle d'Acbille parmi tous les Grecs qoi combattirent an siège de Troie. A peine Philoctète ent reçu le coup , qn'il tire sa flèche contre Amphimaque ; elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent , et furent couverts des ténèbres dé la mort: sa bouche, plus vermeille que les roses dont Taurore naissante sème Thorizon, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues; ce visage si tendre et si gracieux se défigura tout à coup. Philoctète lui-même en eut pitié. Tous les combattants gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang , où il se roulait, et ses cheveux, aussi beaux que ceux d'Apollon , traînés dans la poussière. Philoctète, ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat; il perdait son sang et ses forces; son ancienne blessure même, dans l'effort du combat, semblait prête à se rouvrir et h renouveler ses douleurs: car les enfants d'Esculape, avec leur science divine, n'avaient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber dans un monceau de corps sanglants qui l'entourent. Archidame , le plus fier et le plus adroit de tous les OEbaliens qu'il avait menés avec lui pour fonder Pétile, l'enlève du combat dans le moment où Adraste l'aurait abattu sans peine à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister , ni retarder sa victoire. Tout tombe , tout s'enfuit; c'est un torrent, qui, ayant surmonté ses bords, entraîne, par ses vagues furieuses, les moissons, les troupeaux, les bergers et les villages. Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs , et il vit le désordre des siens, qui fuyaient devant Adraste comme une troupe de cerfs timides traverse les vastes campagnes, les bois, les montagnes, les fleuves même les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs\* Télémaque gémit, l'indignation paraît dans ses yeux: il quitte les lieux où il a combattu longtemps avec tant de

LIVRE XV. 331 danger et de gloire. Il court pour souteoir les  
siens ; il s'étend tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a  
étendus sur la poussière. De loin , il pousse un cri qui se fait entendre aux  
deux armées. Minerve avait mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix,  
dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars, dans la Thrace , n'a  
fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies  
infernales, la Guerre et la Mort. Ce cri de Télémaque porte le courage et  
l'audace dans le cœur des siens ; il glace d'épouvante les ennemis: Adraste  
même a" honte de se sentir troublé. Je ne sais combien de funestes présages  
le font frémir ; et ce qui l'anime est plutôt un désespoir , qu'une valeur  
tranquille. Trois fois ses genoux tremblants commencèrent à se dérober  
sous lui ; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisait. Une pâleur de  
défaillance et une sueur froide se répandit dans tous ses membres; sa voix  
enrouée et hésitante ne pouvait achever aucune parole; ses yeux, pleins d'un  
feu sombre et étincelant, paraissaient sortir de sa tête ; on le voyait , comme  
Oreste , agité par les Furies ; tous ses mouvements étaient convulsifs. Alors  
il commença à- croire qu'il y a des dieux; il s'imaginait les voir Irrités , et  
entendre une voix sourde qui sortait du fond de l'abîme pour l'appeler dans  
le noir Tartare : tout lui faisait sentir une main céleste invisible, suspendue  
sur sa tête, qui allait s'appesantir pour le frapper. L'espérance était éteinte au  
fond de son cœur; son audace se dissipait, comme la lumière du jour  
disparaît quand le soleil se couche dans le sein des ondes, et que la terre  
s'enveloppe des ombres de la nuit. L'impie Adraste, trop longtemps souffert  
sur la terre, trop longtemps, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel  
châtiment ; l'impie Adraste touchait enfin à sa dernière heure. Il court  
forcené au-devant de son inévitable destin ; l'horreur, les cuisants remords,  
la consternation, la fureur,

^n TÉLÉMAQUE. la rage, le désespoir, marchent avec lui. A peine iroit-il Tésiémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, et les tourbillons de flammes qui sortent du noir Phlégéon, prêtes à le dévorer. Il s'écrie , et sa bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole: tel qu'un homme dormant, qui, dans un songe affreux, ouvre la bouche, et fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours, et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée, Àdraste lance son dard contre Tésiémaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des dieux, se couvre de son bouclier; il semble que la Victoire, le couvrant de ses ailes , tient déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête \* le courage doux et paisible reluit dans ses yeux; on le prendrait pour Bfinerve même, tant il paraît sage et mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Àdraste est repoussé par le bouclier. Alors Àdraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Tésiémaque voyant Àdraste l'épée à la main , se hâte de la mettre aussi , et laisse son dard inutile\* Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattants, en silence, mirent bas les armes pour regarder attentivement; et on attendit de leur combat la décision de toute la guerre. Les deux glaives, brillants comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent' plusieurs fois , et portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattants s'allongent, se replient, s'abaissent j^ se relèvent tout à coup, et enfin se saisissent. Le lierre , en naissant au pied d'un ormeau , n'en serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ses rameaux entrelacés jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre , que ces deux combattants se serrent^ l'un l'autre. Àdraste n'avait encore rien perdu de sa force ; Tésiémaque n'avait pas encore toute la sienne. Àdraste fait plusieurs efforts pour surprendre son eunemi et pour l'é

**The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate**

LIVRE XV. 333 branler. Il tAche de saisir V4p4e du jeune Grec, mais en yain : daos le moment où il la cherche , Télémaque Tenlève de terre , et le renverse sur le sable. Alors cet impie , ^ avait tocgours méprisé les dieux, montre une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qui la désire: il tâche d'émouvoir la compassion de Télémaque. Fils d'Uljsse , dit>il , enfta c'est maintenant « que je connais les justes dieux ; ils me punissent comme je l'ai mérité : il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité; je la vois, elle me condamne. Mais qu'un roi malheureux vous lasse souvenir de votre père qui est loin d'Ithaque , et touche votre cceur. Télémaque, qui, le tenant sous ses genoux, avait le glaive déjà levé pour lui percer k gorge , répondit aussitôt! Je n'ai voulu que la victoire et la paix des nations que je suis venu secourir; je n'aime point à répandre le saD|^ Vivez donc, 6 Adraste ! mais vivez pour réparer vos fautes; rendez tout ce que vous Ayez usurpé ; rétablissez le calme et la justice sur la c6tt de la grande Hespérie, que vous avez souillée par tant de massacres et de trahisons: vivez et devenez un autre homme. Apprenez par votre chute, que les dieux sont justes; que les méchants sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité et daas le mensonge, et qu'enGn rien n'est si doux ni si heureux que la simple et constante vertu. Donnez-nous pour otage votre fils Métro\* dore , avec douze des principaux de votre n«tion« A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste , et lui tend la main , sans se défier de sa mauvaise foi ; mais aussitôt Adraste lui laoce un second dard fort court, qu'il te\* nait caché. Le dard était si aigu , et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même temps, Adraste se jette derrière un arbre, pour éviter la poursuite du jeune Grec

334 TÉLÉMAQUE. Alors eela-ci s'écrie: Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les dieux craint la mort; au contraire, celui qui les craint ne craint qu'eux. En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et (ài signe aux siens, qui étaient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, et veut renverser les Cretois qui se présentent à son passage; mais tout à coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des dieux lance du haut de l'Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi; il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse comme le cruel aiglon abat les tendres moissons qui dorent la campagne. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur: il enfonce son glaive, et le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtement de ses crimes. A peine Adraste est mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur chef, se réjouissent de leur délivrance; ils tendirent les mains aux alliés, en signes de paix et de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son père avait nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Hais un esclave, complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avait affranchi et comblé de biens, auquel il se confia dans sa Aïte, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt; il le tua par derrière pendant qu'il fuyait, lui coupa la tête, et la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui finissait la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, et on le fit mourir. Télémaque, ayant vu la tête de Métrodore, qui était un jeune homme d'une merveilleuse beauté et d'un naturel excellent, que les plaisirs et les mauvais exemples avaient corrompu, ne put retenir ses larmes. Hélas ! s'é

LlfRB XT. 8S5 cria-t-il^ Toilà ce que fait le poison de h  
prospérité d'an jeune prince : pins il a d'élévation et de vivacité , plos il  
s'égare et s'éloigne de tout sentiment de vertu. Et maintenant je serais peut-  
être de même , si les malliears où je suis né, grâces aui dieux, et les  
instructions de Mentor, ne m'avaient appris à me modérer. Les Dauniens  
assemblés demandèrent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur  
permet de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ses vertus  
l'opprobre dont Timpie Àdraste avait couvert la royauté. Ils remerciaient les  
dieux d'avoir frappé le tyran ; ils venaient en foule baiser la main de  
Télëmaque, qui avait été trempée dans le sang de ce monstre ; et leur défaite  
était pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune  
ressource , cette puissance qui menaçait toutes les autres dans l'Hespérie, et  
qui faisait trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paraissent  
fermes et immobiles, mais que Ton sape peu à peu par-dessous: longtemps  
on se moque du faible travail qui en attaque les fondements; rien ne paraît  
affaibli , tout est uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les soutiens  
souterrains sont détruits peu à peu, jusqu'au moment où tout à coup le  
terrain s'affaisse, et ouvre un abtme. Ainsi une puissance injuste et  
trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse  
elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude et l'inhumanité sapent peu  
k peu tous les plus solides fondements de Tautorllé illégitime: on l'admire,  
on la craint, on tremble devant elle, jusqu'au moment où elle n'est déjà plus  
; elle tombe de son propre poids, et rien ne peut la relever, parce qu'elle a  
détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi et de la  
justice, qui attirent l'anAour et la confiance.

### 336 TÉLÉUIAQUB. LIVRE XVI. Les chefs de l'année

s'assemblèrent pour délibérer sur la demande des Dauniens. Télémaque, après avoir rendu les derniers devoirs à Pisistrate, fils de Nestor, se rend à l'assemblée, où la plupart sont d'avis de partager entre eux le pays des Dauniens, et offrent à Télémaque, pour sa part, la fertile contrée d'Arpine. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de laisser aux Dauniens leurs terres, et de leur donner pour roi Polydamas, fameux capitaine de leur nation, non moins estimé pour sa sagesse que pour sa valeur. Les alliés consentent à ce choix, qui comble de joie les Dauniens. Télémaque persuade ensuite à ceux-ci de donner la contrée d'Arpine à Diomède, roi d'Étolie, qui était alors poursuivi avec ses compagnons par la colère de Vénus, qu'il avait blessée au siège de Troie. Les troubles étant ainsi terminés, les princes ne songent plus qu'à se séparer pour s'en retourner chacun dans son pays. Les chefs de l'armée s'assemblèrent, dès le lendemain, pour accorder un roi aux Dauniens. On prenait plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, et les deux années qui n'en faisaient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil « parce que la douleur, jointe à la vieillesse, avait flétri son cœur, comme la pluie abat et fait languir, le soir, une fleur qui était le matin, pendant la naissance de l'aurore, la gloire et l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étaient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvaient tarir: loin d'eux s'enfuyait le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines. L'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, était éteinte en lui. Toute nourriture était amère à cet infortuné vieillard; la lumière même lui était odieuse: son âme ne demandait plus qu'à quitter son corps, et qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parlaient en vain: son cœur en défaillance était dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs aliments. A tout ce qu'on pouvait lui dire de plus touchant, il ne répondait que par des gémissements

LIVRE XVI. 337 et des sanglots. De temps en temps on l'entendait dire: O Pisistrate, Pisistrate ! Pisistrate, mon fils, ta m'appelles; je te suis : Pisistrate, ta me rendras la mort doace. O mon cher fils ! je ne désire plus , poor toat bien , qae de te reToir sur les rives da Styx. Il passait des heures entières sans prononcer aucune parole, mais gémissant, et levant les mains et les yeux noyés de larmes vers le ciel. Cependant les princes assemblés attendaientTélémaque, qui était auprès du corps de Pisistrate : il répandait sur son corps des fleurs à pleines mains ; il y ajoutait des parfums exquis, et versait des larmes amères. O mon cher compagnon, disait-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos , de f avoir suivi à Sparte , de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie; je te dois mille soins: je t'aimais; tu m'aimais aussi. J'ai connu ta valeur; elle aurait surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas l elle t'a fait périr avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton père : oui , Ifet sagesse et ton éloquence, dans un âge mur, aurait été semblable à colle de ce vieillard , admiré de toute la Grèce. Tu avais déjà cette douce insinuation à laquelle on ne peut résister quand il parle; ces manières naïves de raconter, cette sage modération qui est un charme pour apaiser les esprits irrités, cette autorité qui vient de la prudence et de la force des bous conseils. Quand tu parlais, tous prêtaient l'oreille, tous étaient prévenus, tous avaient envie de trouver que tu avais raison: ta parole, simple et sans faste, coulait doucement dans les cœurs, comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas ! tant de biens que nous pos~ sédions il y a quelques heures , nous sont enlevés à jamais. Pisistrate , que j'ai embrassé ce matin , n'est plus ; il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avais fermé les yeux de Nestor avant que nous eussions fermé les tiens, il ne verrait pas ce qu'il voit, il ne serait pas le plus malheureux de tous les pères. TéUmague. 22

338 TÉLÉMAQUE. Après ces paroles, Télémaque fit la?er la plaie sanglante qui était dans le côté de Pisistrate ; il le fit étendre dans un lit de pourpre, où sa tête penchée, avec la pâleur de la mort, ressemblait à un jeune arbre qui , ayant couvert la terre de son ombre , et poussé vers le ciel des rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la cognée d'un bûcheron: il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mère féconde qui nourrit les tiges dans son sein; il languit; sa verdure s'efface; il ne peut plus se soutenir, il tombe : ses rameaux , qui cachaient le ciel , traînent sur la poussière, flétris et desséchés; il n'est plus qu'un tronc abattu et dépouillé de toutes ses grâces. Ainsi Pisistrate , en proie à la mort, était déjà emporté par ceux qui devaient le .mettre dans le bûcher fatal. Déjà la flamme montait vers le ciel. Une troupe de Pyliens , les yeux baissés et pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisaient lentement. Le corps est bientôt brûlé : les cendres sont mises dans une urne d'or; et Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne, comme un grand trésor, à Callimaque, qui avait été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé; gardez-les pour son père: mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander: ce qui irrite la douleur en un temps l'adoucit en un autre. Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des rois ligués, où chacun garda le silence pour l'écouter dès qu'on l'aperçut; il en rougit, et on ne pouvait le faire parler. Les louanges qu'on lui donna, par des acclamations publiques, sur tout ce qu'il venait de faire, augmentèrent sa honte ; il aurait voulu se pouvoir cacher; ce fut 12<sup>e</sup> première fois qu'il parut embarrassé et incertain. Enfin« il demanda comme une grâce qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pas , dit-il , que je ne les aime , surtout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu ; mais

LIVRE XVI 339 c'est que je crains de les aimer trop: elles corrompent les hommes; elles les remplissent d'eux-mêmes; elles les rendent yains et présomptueux. H faut les mériter et les fuir: les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchants de tous les hommes , qui sont les tyrans, sont ceux qui se sont fait le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence , si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon , vous devez croire aussi que je veux être modeste et craindre la vanité : épargnez-moi donc, si vous m'estimez, et ne me louez pas comme un homme amoureux des louanges. Après avoir parlé ainsi , Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuaient de relever jusques au ciel ; et, par un air d'indifférence , il arrêta bientôt les éloges qu'on lui donnait. On commença h craindre de le fâcher en le louant: ainsi les louanges finirent; mais l'admiration augmenta. Tout le monde sut la tendresse qu'il avait témoignée à Pisistrate , et les soins qu'il avait pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur , que de tous les prodiges de sagesse et de valeur qui venaient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disaient-ils en secret les uns aux autres; il est l'ami des dieux, et le vrai héros de notre âge; il est au-dessus de l'humanité: mais tout cela n'est que merveilleux , tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain , il est bon , il est ami fidèle et tendre ; il est compatissant, libéral, bienfaisant, et tout entier à ceux qu'il doit aimer: il est les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'est défait de sa hauteur , de son indifférence et de sa fierté: voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs , voilà ce qui nous attendrit pour lui , et qui nous rend sensibles à toutes ses vertus; voilà ce qui fait que nous donnerions toutes nos vies pour lui. 22\*

340 TÉLÉMAQUE & A peine ces discours furent-ils finis , qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un roi aux Dauniens. La plupart des princes qui étaient dans le conseil opinèrent qu'il fallait partager entre eux ce pays , comme une terre conquise. On offrit à Télémaque , pour sa part, la fertile contrée d'Arpine , qui porte deux fois tant les riches dons de Cérès , les doux présents de Bacchus , et les fruits toujours verts de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre, lui disait-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes, et les rochers affreux de Dulichie , et les bois sauvages de Zacynthe. Ne cherchez plus ni votre père , qui doit être péri dans les flots au promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius et par la colère de Neptune, ni votre mère , que ses amants possèdent depuis votre départ; ni votre patrie , dont la terre n'est point favorisée du ciel comme celle que nous vous offrons. Il écoutait patiemment ces discours ; mais les rochers de Thrace et de Thessalie ne sont pas plus sourds et plus insensibles aux plaintes des amants désespérés , que Télémaque réta à ces offres. Pour moi , répondait-il , je ne suis touché ni des richesses, ni des délices: qu'importe de posséder une plus grande étendue de terre, et de commander à un plus grand nombre d'hommes? on n'en a que plus d'embarras, et moins de liberté : la vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages et les plus modérés, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes, indociles, inquiets, injustes, trompeurs et ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs et sa gloire , on est impie , on est tyran , on est le fléau du genre humain. Quand, au contraire, on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies règles, pour leur propre bien , on est moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que la peine, qui est infinie, et on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le

LIVRE XVI. 341 berger qui ne mange point le troupeau , qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit et jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons , et d'enlever ceux du voisin : ce serait augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutait Télémaque , j'ai appris par les lois, et par les hommes sages qui les ont faites , combien il est pénible de conduire les villes et les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque : quoiqu'elle soit petite et pauvre , j'aurai assez de gloire , pourvu que j'y règne avec justice, piété et courage ; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux dieux que mon père , échappé h la fu\* reur des vagues , y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse , et que je puisse apprendre longtems sous lui comment il faut vaincre ses passions pour savoir modérer celles de tout un peuple ! Ensuite Télémaque dit : Écoutez , t princes assemblés ici , ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juste, il les conduira avec justice , il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi , et de n'usurper jamais le bien de ses voisins ; c'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Àdraste. Tandis qu'ils seront conduits par un roi sage et modéré, vous n'aurez rien à craindre d'eux, ils vousde^ vront ce bon roi que vous leur aurez donné ; ils vous devront la paix et la prospérité dont ils jouiront : ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse; et le roi et le peuple , tout sera l'ouvrage de vos mains. Si au contraire vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis: ce peuple, poussé au désespoir, recommencera la guerre, il combattra justement pour sa liberté , et les dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, et vos prospérités se dissiperont comme la fumée ; le conseil et la sagesse seront êtes à vos

U% TfiLfiMAQUE. chefs, le courage à vos armées, l'abondance  
h vos terres. Tons vous flatterez ; vous serez téméraires dans vos  
entreprises, vous ferez taire les gens de bien qui Youdront dire la Yérlté :  
tous tomberez tout h coup ; et on dira de tous : Est-ce donc là ces peuples  
florissants qui devaient faire la loi h toute la terre? et maintenant ils fuient  
devant leurs ennemis , ils sont le jouet des nations , qui les foulent aux pieds  
: voilà ce que les dieux ont fait ; voilà ce que méritent les peuples injustes,  
superbes et inhumains. De plus, considérez que , si vous entreprenez de  
partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les  
peuples voisins : votre ligue , formée pour défendre la liberté commune de  
THespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse ; et c'est vous-  
mêmes que tous les peuples accuseront, avec raison, de vouloir usurper la  
tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux et des  
Dauniens , et de tous les autres peuples , cette victoire vous détruira; voici  
comment. Considérez que cette entreprise vous désunira tons: comme elle  
n'est point fondée sur la justice , vous n'aurez point de règle pour borner  
entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que sa part de la  
conquête soit proportionnée à sa puissance; nul d'entre vous n'aura assez  
d'autorité parmi les autres pour faire paisiblement ce partage : voilà la  
source d'une guerre dont vos petits-enfants ne verront pas la fin. Ne vaut-il  
pas bien mieux être juste et modéré, que de suivre son ambition avec tant de  
péril , et au travers de taùt de malheurs iaévi\* tables? La paix profonde, les  
plaisirs doux et innocents qui l'accompagnent, l'heureuse abondance,  
l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité  
qu'on acquiert en se rendant par sa bonne foi l'arbitre de tous les peuples  
étrangers, ne sont-ce pas des biens plus désirables que la folle vanité d'une  
conquête injuste? O princes I 6 rois ! vous voyez que je vous parie sans  
intérêt :

LIVRE XVI. 343 écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous cootredire , et pour vous déplaire en tous représeotaut la vérité. Pendant que Télémaque parlait ainsK avec une autorité qu'on n'avait jamais vue en nul autre, et que tous les princes , étonnés et en suspens , admiraient la sagesse de ses conseils , on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, et qui vint jusqu'au lieu où se tenait l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armés : cet inconnu est d'une haute mine ; tout paraît héroïque en lui ; on voit aisément qu'il a longtemps souffert, et que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays , qui gardent la côte , ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption ; mais, après avoir tiré son épée avec un air intrépide , il a déclaré qu'il saurait se défendre si on l'attaquait; mais qu'il ne demandait que la paix et l'hospitalité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier, comme suppliant. On l'a écouté; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hespérie , et on l'emmène ici pour le faire parler aux rois assemblés. A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On aurait cru facilement que c'était le dieu Mars , quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença h parler ainsi : O vous, pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblés ici pour défendre la patrie contre ses ennemis , ou pour faire fleurir les plus justes lois, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs! Je suis Diomède , roi d'Ëtolie , qui blessai Ténus au siège de Troie. La vengeance de cette déesse me poursuit dans tout l'uni-» vers. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer , m'a livré à la rage des vents et des flots , qui ont

1 344 TÉLEMAQCS. brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Ténus m'a dté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, et cette douce lumière d'un pays où je commeuçai à voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m\*a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher sur ces rives inconnues un peu de repos, et une retraite assurée. Si vous craignez les dieux, et surtout Jupiter, qui a soin des étrangers, si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas, dans ces vastes pays, quelque coin de terre infertile, quelques déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpés, pour y fonder, avec mes compagnons, une ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perdue. Vous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis seront les nôtres ; nous entrerons dans tous vos intérêts: nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos lois. Pendant que Diomède parlait ainsi , Télémaque, ayant les yeux attachés sur lui , montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomède commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme si majestueux serait son père. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il était Diomède, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomède, qui se plaignait de la longue colère d'une divinité , l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgrâces souffertes par son père et par lui ; des larmes mêlées de douleur et de joie coulèrent sur ses joues, et il se jeta tout à coup sur Diomède pour l'embrasser. Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, et qui ne vous fit pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les dieux l'ont traité sans pitié comme vous. Si les oracles de l'Érèbe ne sont pas trompeurs , il

LIVRE XVI. 345 vit encore: mais, hélas! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque , ni lui ; jusque par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les vôtres. C'est l'avantage qu'il y a à être malheureux , qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, grand Diomède (car, malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance , je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats) , je puis, 6 le plus invincible de tous les Grecs après Achille» TOUS procurer quelque secours. Ces princes que vous voyez sont humains ; ils savent qu'il n'y a ni vertu , ni vrai courage, ni gloire solide, sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des hommes ; il leur manque quelque chose quand ils n'ont jamais été malheureux; il manque dans leur vie des exemples de patience et de fermeté; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler: puisque les dieux vous mènent à nous, c'est un présent qu'ils nous font, et nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines. Pendant qu'il parlait, Diomède étonné le regardait fixement, et sentait son cœur tout ému. Ils s'embrassaient comme s'ils avaient été longtemps liés d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse ! disait Diomède , je reconnais en vous la douceur de son visage, la grâce .de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentiments, la sagesse de ses pensées. Cependant Philoctète embrasse aussi le grand fils de Tydée; ils se racontent leurs tristes aventures. Ensuite Philoctète lui dit: Sans doute vous serez bien aise de revoir le »à\$e Nestor ; il vient de perdre Pisistrate , le dernier de ses enfants ; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le consoler: un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager

•00 ecrar. Ib illèreot aosniAc dans U tente de Nestor, qui reeooot  
à peioe Diomède, tant la tristesse abattait son esprit et ses sens. D'abord  
Diomède pleura avec loi, et leur entreYue fat pour le ?ieillard on  
redoublement de doulear; mais pea à pea la présence de cet ami apaisa son  
cœnr. On reconnut aisément que ses maox étaient un peu suspendos par le  
plaisir de raconter ce qu'il avait souffert, et d'entendre k son tour ce qui était  
arrivé à Diomède. • Pendant qu'ils s'entretenaient, les rois assemblés avec  
Télémaque examinaient ce qu'ils devaient faire. Télémaque leur conseillait  
de donner k Diomède le pays d'Ârpine, et de choisir pour roi des Dauniens  
Poljdamas, qui était de leur nation. Ce Polydamas était un fameux capitaine,  
qu'Âdraste , par jalousie , n'avait jamais voulu employer, de peur qu'on  
n'attribuât k cet homme habile le succès dont il espérait d'avoir s^ul toute la  
gloire. Polydamas l'avait souvent averti , en particulier, qu'il exposait trop sa  
vie et le salut de son État dans cette guerre contre tant de nations conjurées ;  
il l'avait voulu engager à tenir une conduite plus droite et plus modérée avec  
ses voisins. Mais les hommes qui haïssent la vérité haïssent aussi les gens  
qui ont la hardiesse de la dire; ils ne sont touchés ni de leur sincérité, ni de  
leur zèle , ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse  
endurcissait le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils; en ne les  
suivant pas, il triomphait tous les jours de ses ennemis: la hauteur, la  
mauvaise foi , la violence , mettaient toujours la victoire dans son parti; tous  
les malheurs dont Polydamas l'avait si longtemps menacé n'arrivaient point.  
Adraste se moquait d'une sagesse timide qui prévoyait toigours des  
ineoQYénients ; Polydamas lui était insupportable : il l'âoigna de toutes les  
charges; il le laissa languir dans la solitude et dans la pauvreté. D'abord  
Polydamas ftat accablé de cette disgrâce; mais die lui donna ce qui lui  
manquait, eo lui ouvrant les ye«K

LIVRE XVI. 347 sur la Vanité des grandes fortunes: Il détacha sage à ses dépenses; il se réjouit d'être malheureux: Il apprit peu à peu à se taire, à s'en tenir de soi, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus secrètes, qui sont encore plus estimables que les éclatantes ; en cela à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan , dans un désert, où un rocher en demi-Yoûte lui servait de toit. Un ruisseau, qui tombait de la montagne, apaisait sa soif ; quelques arbres lui donnaient leurs fruits: il avait deux esclaves qui cultivaient un petit champ ; il travaillait lui-même avec eux de ses propres mains : la terre le payait de ses peines avec usure , et ne le laissait manquer de rien. Il avait non-seulement des fruits et des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là il déplorait le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un roi entraîne à leur perte ; là il attendait chaque jour que les dieux justes , quoique patients , fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissait, plus il croyait voir de près sa chute irrémédiable ; car l'imprudence heureuse dans ses fautes , et la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des rois et des royaumes. Quand il apprit la défaite et la mort d' Adraste , il ne témoigna aucune joie ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement, par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude. Voilà l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avait d'ailleurs quelque temps qu'il connaissait son courage et sa vertu; car Télémaque, selon les conseils de Mentor, ne cessait de s'informer partout des qualités bonnes et mauvaises de toutes les personnes qui étaient dans quelque emploi considérable, non-seulement parmi les nations alliées qu'il servait en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin était de découvrir et d'examiner partout les hommes qui avaient quelque talent ou une vertu particulière.

34S TBLÉMAQUE. \* Les princes aUiés eurent d\*abord qaelqae rëpnngnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, disaient-ils, combien an roi desDaaniens, quand il aime la guerre et qu'il la sait faire , est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, et il peut nous jeter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondait: Polydamas, il est vrai, sait la guerre ; mais il aime la paix; et voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connaît les malheurs, les dangers et les difficultés de la guerre , est bien plus capable de l'éviter qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris h goûter le bonheur d'une vie tranquille; il a condamné les entreprises d'Adraste ; il en a prévu les suites funestes. Un prince faible, ignorant, et sans expérience, est plus à craindre pour vous qu'un homme qui connaîtra et qui décidera tout par lui-même. Le prince faible et ignorant ne verra que par les yeux d'un favori passionné, on d'un ministre flat» teur, inquiet et ambitieux: ainsi ce prince aveugle s'engagera k la guérie sans la vouloir faire. Vous ne ponrrex jamais vous assurer de lui , car il ne pourra être sûr de luimême ; il vous manquera de parole ; il vous réduira bientôt h cette extrémité, qu'il faudra ou que vous le fassiei périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile , plus sûr et en même temps plus juste et plus noble, de répondre fidèlement à la confiance des Dauniens, et de leur donner un roi digne de commander? Tonte l'assemblée fut persuadée par ce discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendaient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous reconnaissons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous, et faire une paix étemelle, puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux, et si capable dp nous gouverner. Si on nous eût proposé an homme lâche , efféminé et mal instruit , nous aurions cru

LIVaB XVI. 349 qa'oo De cherchait qa'à noas abattre , et qu'à corrompre la forme de ootre goaveniement; nous aurions conservé ea secret «o vif ressentiment d'une conduite si dure et si artificieuse : mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés, sans doute, n'attendent rien de nous que de juste et de noble, puisqu'ils nous accordent un roi qui est incapable de faire rien contre la liberté et contre la gloire de notre nation: aussi pouvons-nous protester, à la face des justes dieux, que les fleuves remonteront vers leur source avant que nous cessions d'aimer des peuples si bienfaisants. Puissent. nos derniers neveux se souvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui , et renouveler, de génération en génération, la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hespérie ! Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomède les campagnes d'Arplne , pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disait-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenezvous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre est trop vaste pour eux; qu'il faut bien avoir des voisins et qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés des malheurs d'un roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas et lui étant unis ensemble par les liens de la justice et de la vertu, qui sont les seuls durables , vous entretiendront dans une paix profonde, et vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseraient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens , que nous avons donné à votre terre et à votre nation un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel : donnez aussi , puisque nous vous le demandons , une terre qui vous est inutile h un roi qui est digne de toute sorte de secours. Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvaient rien refuser à Télémaque , puisque c'était lui qui leur avait procuré Polydamas pour roL Aussitôt ils partirent pour l'aller

350 TÉLÉMAQUE. chercher dans son désert , et pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnèrent les fertiles plaines d'Arpine à Diomède , pour y fonder un nouveau royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourrait secourir puissamment le parti des alliés , si jamais les Dauniens voulaient renouveler les usurpations dont Adraste avait donné le mauvais exemple. Tous les princes ne songèrent plus qu'à se séparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomède, le sage et inconsolable Nestor, et le fameux Philoctète, digne héritier des flèches d'Hercule. LIVRE xvn. Télémaque, de retour à Salente, admire l'état florissant de la campagne; mais il est choqué de ne plus retrouver dans la ville la magnificence qui éclatait partout avant son départ. Mentor lui donne les raisons de ce changement: il lui montre en quoi consistent les solides richesses d'un État, et lui expose les maximes fondamentales de l'art de gouverner. Télémaque ouvre son cœur à Mentor sur son inclination pour Antiope, fille d'Idoménée. Mentor loue avec lui les bonnes qualités de cette princesse , l'assure que les dieux la lui destinent pour épouse , mais maintenant il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque. Idoménée , craignant le départ de ses hôtes , parle à Mentor de plusieurs affaires embarrassantes qu'il avait à terminer, pour lesquelles il avait encore besoin de son secours. Mentor lui trace la conduite qu'il doit suivre, et persiste à vouloir s'embarquer au plus tôt avec Télémaque. Idoménée essaye encore de les retenir en excitant la passion de ce dernier pour Antiope. Il les engage dans une partie de chasse, dont il veut donner le plaisir à sa fille. Elle y eût été déchirée par un sanglier, sans l'adresse et la promptitude de Télémaque, qui perça de son dard l'animal. Idoménée, ne pouvant plus retenir ses hôtes, tombe dans une tristesse mortelle. Mentor le console, et obtient enfin son consentement pour partir. Aussitôt on se quitte, avec les plus vives démonstrations d'estime et d'amitié. Le jeune fils d'Ulysse brûlait d'impatience de retrouver Mentor à Salente , et de s'embarquer avec lui pour revoir

LIVRE XVII. 351 Ithaque, où il espérait que son père serait arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avait laissée presque inculte et déserte, cultivée comme un jardin, et pleine d'ouvriers diligents: il reconnut l'ouvrage de la sagesse de Hektor. Ensuite, entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avait beaucoup moins d'artisans pour les délices de la vie, et beaucoup moins de magnificence. Il en fut choqué; car il aimait naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat et de la politesse. Mais d'autres pensées occupèrent aussitôt son cœur; il vit de loin venir à lui Idoménée avec Hektor: aussitôt son cœur fut ému de joie et de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avait eus dans la guerre contre Adraste, il craignait que Mentor ne fût pas content de lui; et, à mesure qu'il s'avancait, il cherchait dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avait rien à se reprocher. D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils; ensuite Télémaque se jeta au cou de Mentor, et l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit: Je suis content de vous: vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont servi à vous connaître, et à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, et inspirent une présomption dangereuse; les fautes font rentrer l'homme en lui-même, et lui rendent la sagesse qu'il avait perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les dieux, et de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses; mais avouez la vérité, ce n'est guère vous par qui elles ont été faites, n'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui était mis en vous? n'étiez-vous pas capable de les gêner par votre promptitude et par votre imprudence? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait? elle a tenu tous

Z<sup>^</sup>T<sup>^</sup> TÉLEMAQUE. Vos défauts en suspens , comme Neptune , quand il apaise les tempêtes , suspend les flots irrités. Pendant qu'Idoménée interrogeait avec curiosité les Cretois qui étaient revenus de la guerre , Télémaque écoutait ainsi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardait de tous cAtés avec étonnement , et disait h Mentor : Yoici un changement dont je ne comprends pas bien la raison. Est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? d'où vient qu'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatait partout avant mon départ? Je ne vois plus n; or, ni argent, ni pierres précieuses; les habits sont simples; les bâtiments qu'on fait sont moins vastes et moins ornés ; les arts languissent ; la ville est devenue uoe solitude. Mentor lui répondit en souriant: Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la viUe? Oui, reprit Télémaque; j'ai vu partout le labourage en honneur, et les champs défrichés. Lequel vaut mieux , ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or et en argent, avec une campagne négligée et stérile ; ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre, et modeste dans ses mœurs? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie , quand elle est entourée d'un royaume pauvre et mal cultivé , ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme , et dont tout le corps, exténué et privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête. C'est le nombre du peuple et l'abondance des aliments qui font la vraie force et la vraie richesse d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable, et infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays. Tout son pays n'est plus qu'une seule ville; Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne les hommes qui manquaient à la campagne, et qui étaient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays

LIVRE XVII. 353 beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication si douce et si paisible augmente plus un royaume qu'une conquête. On n'a rejeté de cette Tille que les arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, et qui corrompent les riches en les jetant dans le faste et dans la mollesse; mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux-arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'était quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachait une faiblesse et une misère qui eussent bienôt renversé son empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes; et il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine et au mépris de la vie par l'amour des bonnes lois, sont tous prêts à combattre pour défendre ces terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet État, que vous croyez déchu, sera la merveille de THespérie. Souvenez-vous, A Télémaque, qu'il y a deux choses pernicieuses, dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remède : la première est une autorité injuste et trop violente dans les rois ; la seconde est le luxe, qui corrompt les mœurs. Quand les rois s'accoutument à ne connaître plus d'autres lois que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout: mais à force de tout pouvoir, ils sapent les fondements de leur puissance; ils n'ont plus de règle certaine, ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuple; il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? qui donnera des bornes à ce torrent? Tout cède ; les sages s'enfuient, se cachent, et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente qui puisse ramener dans son cours naturel Télémaque.

354 TÉLÉMAQUE. cette puissance débordée : soyent même le coup qui pourrait la modérer Tabat sans ressource. Rieu ne menace tant d'une chute funeste qu'une autorité qu'on pousse trop loin: elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout h coup si on ne le relâche : mais qui est-ce qui osera le relâcher? Idoménée était gâté jusqu'au fond du cœur par cette autorité si flatteuse : il a^ait été renversé de son trône ; mais il n'avait pas été détrompé. Il a fallu que les dieux nous aient envoyés ici , pour le désabuser de cette puissance aveugle et outrée qui ne convient point à des hommes; encore a-t-il fallu des espèces de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal presque incurable est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que ce luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme si les pauvres ne pouvaient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinements de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme les tiécessités de la vie les choses les plus superflues: ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente , et on ne peut plus se passer des choses qu'eu ne connaissait point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, et politesse de la nation. Ce vice, qui en attire tant d'autres, est loué comme une vertu ; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parents du roi veulent imiter sa magnificence; les grands, celle des parents du roi ; les gens médiocres veulent égaler les grands» car qui est-ce qui se fait justice? les petits veulent passer pour médiocres : tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faste, et pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner uq si grand désordre ne le sont pas assez pour oser lever la tête

LIVRE XVII. 355 les prt miers, et pour donner des exemples contraires. Toute ^ une naUon se ruine , toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense corrompt les Ames les plus pures: il n'est plus question que d'être riche; la pauvreté est une infĩ^mie^ Soyez savant, habile > vertueux; instruisez les hommes; gagnez des batailles ; sauvez la patrie ; sacrifiez tous vos intérêts ; vous êtes méprisé , si vos talents ne sont relevés par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien veulent parattre en avoir; ils en dépensent comme s'ils en avaient; on emprunte , on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le pourra entreprendre^ ti ce n'est un roi philosophe qui sache , par l'exemple de sa propre modération , faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité? Télémaque, écoutant ce discours, était comme un homme qui revient d'un profond sommeil: il sentait la vérité de ces paroles: et elles se gravaient dans son cœur comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il vent sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie et du mouvement. Télémaque ne répondait rien ; mais, repassant tout ce qu'il venait d'entendre, il parcourait des yeux les choses qu'on avait changées dans la ville. Ensuite il disait à Mentor: Tous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les rois ; je ne le connais plus, ni lui ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hasard et la force ont beaucoup de part aux succès de la guerre , il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats: mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête; il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un roi et contre 23\*

**The text on this page is estimated to be only 29.77% accurate**

356 TÉLÉMAQUE. tout son peuple, pour les corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes et odieux ; ici tout est ouvrage d'une sagesse c'est-à-dire ; tout est doux ; tout est pur, tout est aimable ; tout marque une autorité qui est au-dessus de vous. « Quand les hommes veulent de la gloire , qu'ils ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? Oh ! qu'ils s'entendent mal en gloire , d'en espérer une solite en ravageant la terre , et en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires et des conquêtes, dans un âge où il était si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avait acquise. Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon et louable ; mais sachez qu'on pourrait faire des choses encore meilleures. Idoménée modère ses passions, et s'applique à gouverner son peuple avec justice ; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes , qui sont des suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre longtemps ; il leur reste de mauvaises habitudes, une âme affaiblie, des erreurs invétérées, et des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les dieux, à Télémaque , vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, et que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité. Idoménée , continuait Mentor , est sage et éclairé ; mais il s'applique trop au détail , et ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. ' L'habileté d'un roi, qui est au-dessus des autres hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même : c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous lui :

JLIVBE XVII. 357 Il ne faut pas qu'il fasse le détail, car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui ; il doit seulement s'en faire rendre compte , et en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement fort gouverner, que de choisir, et d'appliquer selon leurs talents les gens qui gouvernent. Le suprême et le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de places, et les tenir toujours dans sa main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails, qui consomment le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre et reposé ; il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses. Un esprit épuisé par le détail est comme la lie du vin , qui n'a plus ni force ni délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné ; ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont; et cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur esprit; car on ne juge sainement des affaires que quand on les compare toutes ensemble , et qu'on les place toutes dans un certain ordre , afin qu'elles aient de la suite et de la proportion. Manquer à suivre cette règle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien qui se contenterait de trouver des sons harmonieux, et qui ne se mettrait point en peine de les unir et de les accorder pour en composer une musique douce et touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait pourvu qu'il assemble de grandes colonnes et beaucoup de pierres bien taillées , sans penser à l'ordre et à la proportion des ornements de son édifice. Dans le temps qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable ;

35S TÉLÉMAQUE. quand il traTaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour, ni au portail. Son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques , qui ne sont point faites les unes pour les autres ; cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte ; car l'ouvrage fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage: c'est un caractère d'esprit court et subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas , 6 mon cher Télémaque , le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique, et de justes proportions comme l'architecture. Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts , je vous ferai entendre combien les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui , dans un concert, ne chante que certaines choses , quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur; celui qui conduit tout le concert, et qui en règle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille des colonnes, ou qui élève un côté d'un bâtiment, n'est qu'un maçon ; mais celui qui a pensé tout l'édifice , et qui en a toutes les proportions ^ans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent , qui expédient , qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins; ils ne sont que les ouv'j'iers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'État est celui qui ne faisant rien fait tout faire , qui pense , qui invente, qui pénètre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, . qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau; qui est attentif nuit et jour pour ne laisser rien au hasard. Croyez-vous , Télémaque, qu'un grand peintre travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir, pour expédier plus promptement ses ouvrages? Non; cette gène et ce travail servile éteindraient

LIVRE ÎVII. 359 tout le feu de son imagination : il ne travaillerait plus de génie ; il faut que tout se fasse irrégulièrement et par saillies, suivant que son génie le mène , et que son esprit s'excite. Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer des couleurs et à préparer des pinceaux? Non , c'est l'occupation de ses élèves. Il se réserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis qui donnent de la noblesse , de la vie et de la passion à ses figures. Il a dans la tête les pensées et les sentiments des héros qu'il veut représenter : il se transporte dans leurs siècles, et dans toutes les circonstances où ils ont été. A cette espèce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne ; que tout soit vrai , correct, et proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque , qu'il faille moins d'élévation de génie et d'effort de pensée pour faire un grand roi que pour faire un bon peintre? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, et de choisir les hommes propres à les exécuter sous loi. Télémaque lui répondit: Il me semble que je comprends tout ce que vous dites ; mais si les choses allaient ainsi , un roi serait souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez , répartit Mentor: ce qui empêche qu'on ne soit trompé , c'est la connaissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires et qui n'ont point le vrai discernement, des esprits, vont toujours comme à tâtons, c'est un hasard quand ils ne se trompent pas ; ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils

360 TÉLEMAQUE. propres à leurs desseins, et s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent point dans des détails accablants, Us ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, et pour observer s'il s'avance vers la fin principale. S'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. D'ailleurs ils sont au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné et une âme basse : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans des choses médiocres; les grandes ne laissent pas de s'achever, et c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévèrement la tromperie, quand on la découvre; mais il faut compter sur quelque tromperie, si l'on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan, dans sa boutique, voit tout de ses propres yeux et fait tout de ses propres mains; mais un roi, dans un grand État, ne peut tout faire ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui, il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes. Enfin Mentor dit à Télémaque : Les dieux vous aiment, et vous préparent un règne plein de sagesse. Tout, ce que vous voyez ici est fait moins pour la gloire d'Idoménée que pour votre instruction. Tous ces sages établissent ce que vous admirez dans Salente ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez, par votre vertu à votre haute destinée. Il est temps que, nous songions à partir d'ici; Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour. I 4 Aussitôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisait re—

LIVRE XVII. 361 gretter Salente. Vous me blâmez peut-être, lai dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe ; mais mon cœur me ferait de continuels reproches, si je TOUS cachais que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non , mon cher Mentor , ce u^est point une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans File de Calypso : j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que KAinour m'avait faite auprès d'Eucharis; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé; le temps et l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Ântiope , ce que je sens n'a rien de semblable : ce n'est point amour passionné , c'est goilt, c'est estime, c'est persuasion que je serais heureux, si je passais ma vie avec elle. Si jamais les dieux me rendent mon père et qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle , c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie, son application à conduire toute la maison de son père depuis que sa mère est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli et l'ignorance même qui parait en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danser des jeunes Cretoises au son des flûtes, on la prendrait pour la riante Vénus , qui est accompagnée des GrAces. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts , elle parait majestueuse et adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ses Nymphes : elle seule ne le sait pas , et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans les temples des dieux et qu'elle perte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croirait qu'elle est elle-même la divinité qui liabite dans les temples. Avec quelle crainte et quelle reli-» gion l'avons-nous vue offrir des sacrifices , et fléchir la co^ lère des dieux quand il a fallu expier quelque faute ou détourner quelque funeste présage ! Enfin , quand on la voit a\`tc une troupe de femmes, tenant en sa main uhe aiguille

36: ^ TÉLÉMAQUE. d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, et qui inspire aux hommes les beaux-arts ; elle anime les autres à travailler ; elle leur adoucit le travail et l'ennui par les charmes de sa voix lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des dieux ; et elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre. Je prends ici , mon cher Mentor, les dieux à témoin que je suis tout prêt à partir : j'aimerai Antiope tant que je vivrai ; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devait posséder, je passerais le reste de mes jours avec tristesse et amertume ; mais enfin je la quitterais. Quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre, je ne veux ni lui parler, ni parler à son père de mon amour ; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône , m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnaître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis. Mentor répondit à Télémaque : Je conviens de cette différence. Antiope est douce , simple et sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin ; elle pourvoit à tout ; elle sait se taire, et agir de suite sans empressement ; elle est à toute heure occupée, et ne s'embarrasse jamais , parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son père est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr presque toutes les femmes) , elle s'est rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes » D'un seul regard elle se fit entendre, et on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ;

LIVRE XVII. 363 elle reprend avec bonté , et en reprenant elle encourage. iTe cœur de son père se repose sar elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à Tombre sur rberbe tendre. Tous avez raison , Tésiémaque ; Antiope est un trésor digne d'être cbercbé dans les terres les plus éloignées. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements; son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion : elle ne parle que pour la nécessité ; et si elle ouvre la bouche , la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire , quand elle aperçoit qu'on l'écoute si attentivement. À peine l'avons-nous entendue parler. Tous souvenez-vous , A Tésiémaque , d'un jour que son père la fit venir? Elle parut, les yeux baissés, couverte d'un grand voile; elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée , qui voulait faire punir rigoureusement un de ses esclaves: d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvait excuser ce malheureux; et, sans faire sentir au roi qu'il s'était trop emporté , elle lui inspira des sentiments de justice et de compassion. Thétis , quand elle flatte le vieux Nérée , n'apaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité , et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux comme elle touche maintenant sa lyre , quand elle veut en tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Tésiémaque, votre amour pour elle est juste ; les dieux vous la destinent: vous l'aimez d'nn amour raisonnable ; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir point voulu lui découvrir vos sentiments : mais sachez que , si vous eussiez pris quelque détour pour lui apprendre vos desseins , elle les aurait rejetés, et aurait cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne ; elle se laissera donner par son

364 TÉLÉMAQUB. père ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les dieux, et qui remplisse toutes les bienséances. Arez-vous observé comme moi, qu'elle se montre encore moins , et qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour? Elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naissance , ni vos aventures, ni tout ce que les dieux ont mis en vous: c'est ce qui la rend si modeste et si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque ; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre père, et qu'à vous mettre en état d'obtenir une femme digne de l'âge d'or: fût-elle bergère dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fiUe du roi de Salente , vous seriez trop heureux de la posséder. Idoménée , qui craignait le départ de Télémaque et de Mentor, ne songeait qu'à le retarder : il représenta à Mentor qu'il ne pouvait régler sans lui un différend qui s'était élevé entre Diophanes , prêtre de Jupiter Conservateur, et Héliodore, prêtre d'Apollon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux et des entrailles des victimes. Pourquoi, lui répondit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées! laissez-en la décision aux Étruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles , et qui sont inspirés pour être les interprètes des dieux: employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité ni prévention; contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite: souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion, et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler. La religion vient des dieux, elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion , au lieu de la protéger , ils la mettront en servitude. Les rois sont si puissants , et les autres hommes sont si faibles , que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois> si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des dieux, et bornez-vous à réprimer ceux qui

**The text on this page is estimated to be only 20.11% accurate**

D'obéiraient pas à leur jugement quand il arriva. Mithridate se plaignait de l'embarras où il était par un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressait de juger. Décidez, lui répondait Mithridate, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de jurisprudence, et à interpréter les lois; mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières. Elles viendraient toutes en foule vous assiéger; vous seriez l'unique juge de tout votre peuple; tous les autres juges, qui sont sans vous, deviendraient inutiles; vous seriez accablé, et les petites affaires vous déroberaient aux grandes, sans que vous puissiez suffire à régler le détail, des petites. Gardez-vous donc bien de tout jeter dans cet embarras; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires; ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour nous soulager; vous ferez alors les véritables fonctions. On m'en presse encore, disait Idoménée, de faire de beaux mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, et qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudraient trouver une espèce de récompense en épousant certaines familles riches-, je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissements. Il est vrai, cela coûterait qu'on soit trop cher. Voudriez-vous la liberté et la consolation à conséquence leurs héritiers mille dans le plus rigoureux responsable de tous les citoyens. Les mariages ont encore cette amertume, à récompenser, donnez-le des rangs et des honneurs proportionnés à leur condition et



LIVKE XVII. 367 république universelle, si chaque peuple, qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire, par violence, justice à soi-même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins? Un particulier qui possède un champ , comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des lois , et par le jugement du magistrat; il serait très-sévèrement puni comme un séditieux, s'il voulait conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez- vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur et d'humanité? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée et plus inviolable pour les rois, par rapport à des pays entiers, que pour les familles , par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuste et ravisseur, quand on ne prend que quelques arpents de terre? sera-t-on juste, sera-t-on héros , quand on prend des provinces? Si on se prévient, si on se flatte, si on s'aveugle dans les petits intérêts de particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flatter et de s'aveugler sur les grands intérêts d'État? Se croira-t-on soi-même dans une matière où l'on a tant de raisons de se défier de soi? ne craindra-t-on point de se tromper, dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses? L'erreur d'un roi qui se flatte sur ses prétentions cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pestes, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusque dans les siècles les plus reculés. Un roi , qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui , ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occasions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération. Il publie les solides raisons sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable, et non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions; mais on a pour lui une grande

368 TÉLEMAQUE. déférence : H ne prononce pas une sentence en jage son\* Yerain, mais il fait des propositions , et on sacrifie qaeique chose par ses conseils, poar consenrer la paix. Si la goerre vient, malgré tons les soins qu'on roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience , Testîme de ses voisins , et la juste protection des dieux. Idoménée, touché de ce discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui et les Sybarites. Alors le roi , voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappaient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avait remarqué que Télémaque aimait Antiope ; et il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fît chanter plusieurs fois pendant des festins. Elle le fît pour ne désobéir pas à son père, mais avec tant de modestie et de tristesse , qu'on voyait bien la peine qu'elle souffrait en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens et sur Adraste : mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque ; elle s'en défendit avec respect , et son père n'osa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétrait le cœur du jeune fils d'Ulysse; il était tout ému. Idoménée , qui avait les yeux attachés sur lui , jouissait du plaisir de remarquer son trouble. Mais Télémaque ne faisait pas semblant d'apercevoir les desseins du roi ; il ne pouvait s'empêcher , en ces occasions , d'être fort touché; mais la raison était en lui au-dessus du sentiment, et ce n'était plus ce même Télémaque qu'une passion tyrannique avait autrefois captivé dans Tile de Calypso. Pendant qu' Antiope chantait, il gardait un profond dlence; dès qu'elle avait fini , il se hâtait de tourner la conversation sur quelque autre matière. Le roi, ne pouvant par cette voie réussir dans son des-^ sein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut, contre la coutume, donner le plaisir à sa

LIVRE XVII. 369 fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller ; mais il fallut exécuter Tordre absolu de son père. Elle monte un cheval écumant, fougueux , et semblable à ceux que Castor domptait pour les combats : elle le conduit sans peine : une troupe de jeunes filles la suit avec ardenr; elle paraît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, et il ne peut se lasser de la voir; en la voyant, il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi , et il est encore plus touché de la modestie d' Antiope que de son adresse et de toutes ses grâces. Les chiens poursuivaient un sanglier d'une grandeur énorme et furieux comme celui de Calydon : ses longues soies étaient dures et hérissées comme des dards; ses yeux étincelants étaient pleins de sang et de feu : son soufflet se faisait entendre de loin , comme le bruit sourd des vents séditieux , quand Éole les rappelle dans son antre pour apaiser les tempêtes; ses défenses, longues et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupaient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osaient en approcher étaient déchirés ; les plus hardis chasseurs, en le poursuivant, craignaient de l'atteindre. Antiope, légère à la course comme les vents , ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal farouche ruisselle, et le rend plus furieux ; il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit et recule; le sanglier monstrueux s'élance contre lui semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle, et est abattu: Antiope se voit par terre , hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais' Télémaque, attentif au danger d'Antiope, était déjà descendu de cheval plus prompt que l'éclair; il se jette entre le cheval abattu et le sanglier qui revient pour venger son sang; il tient dans ses mains un long dard, et l'enfonce presque tout l'épaulement, 24

370 TÉLÉMAQUE. entier dans le flanc de l'animal , qui  
est plein de rage. A l'instant, Télémaque en coupe la hure, qui fait encore  
peur quand on la voit de près, et qui étonne tous les chasseurs. Il la présente  
à Antiope: elle en rougit; elle consulte des yeux son père , qui , après avoir  
été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors du péril, et lui fait  
signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque : Je  
reçois de vous avec reconnaissance un autre don plus grand , car je vous  
dois la vie. A peine eut-elle parlé , qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle  
baissa les yeux, et Télémaque, qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces  
paroles : Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse !  
mais plus heureux encore s'il pouvait passer la mer auprès de vous !  
Antiope , sans lui répondre , rentra brusquement dans la troupe de ses  
jeunes compagnes , où elle remonta à cheval. Idoménée aurait, dès ce  
moment, promis sa fille à Télémaque ; mais il espéra d'enflammer  
davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, et crut même le retenir  
encore à Salente par le désir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnait  
ainsi en lui-même, mais les dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce  
qui devait retenir Télémaque fut précisément ce qui le pressa de partir : ce  
qu'il commençait à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même.  
Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un désir impatient de s'en  
retourner à Ithaque ; et il pressa en même temps Idoménée de le laisser  
partir : le vaisseau était déjà prêt. Car Mentor, qui réglait tous les moments  
de la vie de Télémaque , pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtait en  
chaque lieu qu'autant qu'il le fallait pour exercer sa vertu , et pour lui faire  
acquérir de l'expérience. Mentor avait eu soin de faire préparer le vaisseau  
dès l'arrivée de Télémaque. Mais Idoménée , qui avait eu beaucoup de  
répugnance

LITRE XYIL 371 à le voir préparer^ tomba dans une tristesse mortelle , et dans une désolation à faire pitié , lorsqu'il vit que ses deux hâtes, dont il avait tiré tant de secours, allaient Tabandonner. H se renfermait dans les lieux les plus secrets de sa maisoa: là il soulageait son cœur en poussant des gémissements et en versant des larmes; il oubliait le besoin de se nourrir: le sommeil n'adoucissait plus ses cuisantes peines; il se desséchait, il se consumait, par ses inquiétudes. Semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, et dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la sève coule pour sa nourriture; cet arbre, que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se platt a nourrir dans son sein , et que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal ; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui sont sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ou^ verte, et des branches sèches: tel parut Idoménée dans sa douleur. Télémaque attendri n'osait lui parler: il craignait le jour du départ; il cherchait des prétextes pour le retarder, et il serait demeuré longtemps dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit: Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur et hautain , votre cœur ne se laissait toucher que de vos commodités et de vos intérêts ; mais vous êtes enfin Revenu homme y efvous commencez par rexpérieoce de vos maux, à compatir à ceux des autres Sans cette compassion , on n'a ni bonté , ni vertu , ni capacité pour gouverner les hommes: mais U ne faut pas la pousser trop loin , ni tomber dans une amitié faible. Je parlerais volontiers à Idoménée pour le faire consentir à notre départ, et je vous épargnerais l'embarras d'une conversation si fâcheuse ; mais je ne veux point que la mauviôse honte et la timidité dominant votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage et la fermeté avec 24\*

372 TÉLÉMAQUE. une amitié tendre et sensible. H faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité: il faut entrer dans leur peine, quand on ne peut éviter de leur en faire ; et adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement , répondit Télémaque , que j'Aimerais mieux qu'Idoménée apprit notre départ par tous que par moi. Mentor lui dit aussitôt: Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfants des rois nourris dans la pourpre, qui yeulent que tout se fasse à leur mode, et que toute la nature obéisse à leurs volontés, mais qui n'ont la force de résister à personne en face. C« n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'est que , pour leur propre commodité, ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes et mécontents. Les peines et les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux; s'ils en entendent parler, ce discours les importune et les attriste. Pour leur plaire , il faut toujours dire que tout va bien : et pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs , ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leurs joies. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions et auxpas^\* sions injustes d'un homme importun; ils en donneront toujours la commission à quelque autre personne : plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occasions, ils se laisseraient plutôt arracher les grâces les plus injustes ; ils gêneraient leurs affaires les plus importantes , faute de savoir décider contre le sentiment de ceux auxquels ils ont affaire tous les jours. Cette faiblesse qu'on sent en eux fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir: ^ on les presse, on les importune, on les accable, et on réussit en les accablant. D'abord on les flatte et on les encense pour s'insinuer; mais dès qu'on est dans leur confiance, et qu'on est auprès d'eux dans des emplois da

LIYBB XYli. 375 qnel

**The text on this page is estimated to be only 26.18% accurate**

374 tÉLÉXAQIJE. qui déshonore les princes qui ont Isit les plus  
gmkdes actions: après avoir paru des héros éans la guerre, ils sd montrent  
les derniers des hommes dans les •ecasions communes y où d'antres se  
soutiennent atec vigueur. Téléma

UVIE XVII. 375 ReDODcerai-j« à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit être encore pins chère qu'en? Étant né pour être roi, je ne suis pas destiné à une irie douce et tranquille, ni k suiire mes inclinations. Votre royaume est plus ricbe et plus puissant que celui de mon père ; mais je dois préférer ce que les dieux me destinent, à ce que vous ayez la bonté de m'offrir. Je me croirais heureux si j'aurais Antiope pour épouse, sans espérance de Yotre royaume : mais, pour m'en rendre digne, il faut que j'aïlle où mes devoirs m'appellent, et que ce soit mon père qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Àdraste avec les alliés? Il est temps que je songe à réparer mes malheurs! domestiques. Les dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au ûls d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Youlei-vous que je perde Mentor, après avoir perdu tout le reste? Je n'ai plus ni biens, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie assurée; il ne me reste qu'un homme sage et vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter: jagM vous-même si je puis y re-^ noncer , et consentir qu'il m'abandonne. Non , je mourrais plutôt. ArrachezHmoi la vie; la vie n'est rien: mais ne m'arrachez pas Mentor. A mesure que Télémaque parlait, sa voix devenait plus forte , et sa timidité disparaissait. Idoménée ne savait que répondre , et ne pouvait demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disait. Lorsqu'il ne pouvait plus parler, du moins il tâchait, par ses regards et par ses gestes , de faire pitié. Dans ce moment, il vit paraître Mentor, qui lui dit ces graves paroles: Ne vous affliges point; nous vous quittons; mais la sagesse qui préside au conseils des dieux demeurera sur vous, croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre royaume , et pour vous ramener de vos égarements. Philoclès, que nous vous

376 TELÉMAQOB. «YODS rendu , vous servira fidèlement: la crainte des dieux, le goût de la verta, Tamour des peaples, la compassion pour les misérables, seront toigours dans son cœur. Écou> tez-le, servez-vous de lui avec confiance et sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer est de Tobliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage , notre absence ne vous nuira point, et vous vivrez heureux: mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur, pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre mollement à la douleur; mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager, et pour n'abuser jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui: les dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageusement sa destinée, il est inutile de s'afiliger. Si jamais vous aviez besoin de mon secours, .après que j'aurai rendu Télémaque à son père et à son pays , je reviendrais vous voir. Que pourrais-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible? Je ne cherche ni biens ni autorité sur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice et la vertu. Pourrais-je oublier jamais la confiance et l'amitié que vous m'avez témoignées? A ces mots , Idoménée fut tout à coup changé; il sentit son cœur apaisé, comme Neptune de son trident apaise les flots en courroux et les plus noires tempêtes: il restait seulement en lui une douleur douce et paisible ; c'était plutôt une tristesse et un sentiment tendre, qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des dieux , commencèrent à renaître au dedans de lui. Eh bien ! dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, et ne se point décourager! Du moins souvenez-vous

LIVRE XVU. 37t dIdoménée, quand Yons serei arrivés à Ithaque, où votre sagesse tous comblera de prospérités. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage , et que vous y ayez laissé un roi malheureux qui n'espère qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse , je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de résister aux dieux, qui m'avaient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand et le plus sage de tous les hommes (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en TOUS, et si vous n'êtes point une divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes faibles et ignorants), allez conduire le fils d'Ulysse , plus heureux de vous avoir que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux; je n'ose plus parler, pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble ; il ne me reste plus rien au monde , que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours ! trop heureux jours! jours dont je n'ai pas assez connu le prix! jours trop rapidement écoulés ! vous ne reviendrez jamais! jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient. Mentor prit ce moment pour le départ ; il embrassa Philoclès, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour le tirer de celles d'Idoménée; mais Idoménée, prenant le chemin du port, se mit entre Mentor et Télémaque: il les regardait; il gémissait; il commençait des paroles entrecoupées, et n'en pouvait achever aucune. Cependant on entend des cris confus sur le rivage coih Yert de matelots; on tend les cordages; lèvent favorable s'élève. Télémaque et Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi , qui les tient longtemps serrés entre ses bras» et qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

378 TÉLÉMAQUE. LIVRE XVIII. 4 Pendant la navigation, Télémaque s'entretient avec Mentor sur les principes d'un sage gouvernement, et en particulier sur les moyens de connaître les hommes, pour les chercher et les employer selon leurs talents. Pendant cet entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une lie où Ulysse tenait d'aborder. Télémaque le rencontre, et lui parle sans le reconnaître; mais, après l'avoir vu s'embarquer, il ressent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, et l'assure qu'il rejoindra bientôt son père: puis il éprouve encore sa patience, en retardant son départ, pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la déesse elle-même, cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme, et se fait connaître. Elle donne à Télémaque ses dernières Instructions, et disparaît. Alors Télémaque se hâte de partir, et arrive à Ithaque, où il retrouve son père avec le fidèle Eumée. Déjà les vents s'enflent, on lève les ancres; la terre semble s'enfuir; le pilote expérimenté aperçoit de loin la montagne de Leucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimas glacés, et les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre. Pendant cette navigation, Télémaque disait à Mentor: Je crois maintenant concevoir les maximes de gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paraissaient comme un songe; mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit, et s'y présentent clairement: comme tous les objets paraissent sombres et en confusion, le matin, aux premières lueurs de l'aurore, mais ensuite ils semblent sortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croit insensiblement, leur rend, pour ainsi dire, leurs figures et leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différents caractères d'esprits, pour les choisir et pour les appliquer selon leurs talents; mais il me reste à savoir comment on peut se connaître en hommes. Alors Mentor lui répondit: Il faut étudier les hommes pour les connaître; et pour les connaître, il en faut voir

LIVRE XVIII 379 souTent, et traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte , pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions. Comment est-ce , mon clier Télémaque , que vous avez appris, à Ithaque, à vous connaître en chevaux? c'est à force d'en voir et de remarquer leurs défauts et leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes et des mauvaises qualités des hommes, avec d'autres hommes sages et vertueux, cpà aient longtemps étudié leurs caractères ; vous apprendrez Insensiblement comment ils sont ftits , et ce qu'il est permis d'en attendre. Qu'est-ce qui vous a appris à connaître les bons et les mauvais poètes? c'est la fréquente lecture, et la réflexion avec des gens qui avaient le goût de la poésie. Qu'est-ce qui vous a acquis du discernement sur la musique? c'est la même application à observer les divers musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes , si on ne les connaît pas? et comment les coniiatrait-on , si on ne vit jamais avec eux? Ce n'est pas vivre avec eux , que de les voir tous en public , où l'on ne âit de part et d'autre que des choses indifférentes et préparées avec art: il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leurs cœurs toutes les ressources secrètes qui y sont, de les tAter de tous côtés, de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mats pour bien juger des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être ; il faut savoir ce que c'est que vrai et solide mérite , pour discerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne cesse de parler de vertu et de mérite , sans savoir ce que c'est précisément que le mérite et la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues, pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certain» de justice, de raison , de vertu , pour connaître ceux qui sont raisonnables et vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon et

330 TÉLÉMAQUE. «âge goQveraemait, pour conoattre les hommes qui ont ces maximes, et ceux qui s'en éloigneat par uue fausse subtilité. En un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe; pour juger, il faut tout de même avoir des principes constants auxquels tous nos jugements se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, et quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Ce but unique et essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité et la grandeur pour soi ; car cette recherche ambitieuse n'irait qu'à satisfaire un orgueil tyrannique : mais on doit se sacrifier, dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons et heureux. Autrement on marche à tâtons et au hasard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote , qui ne consulte point les astres , et à qui toutes les côtes voisines sont inconnues ; il ne peut faire que naufrage. Souvent les princes , faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre ; elle leur paraît trop austère et indépendante ; elle les effraye et les aigrit: ils se tournent vers la flatterie. Dès lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu ; dès lors ils courent après un vain fantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument 'bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre ; car les bons connaissent bien les méchants , mais les méchants ne connaissent point les bons , et ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se défier de tout le monde également: ils se cachent; ils se renferment; ils sont jaloux sur les moindres choses; ils craignent les hommes , et se font craindre d'eux. Ils fuient la lumière ; ils n'osent paraître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de Têtre; car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre et devine tout. Mais ils ne connaissent personne : les gens intères\*

ilYBE XVIII. 3dl 8^8 qui les obsèdent sont rayis de les voir  
inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes Test aussi à la vérité : on  
noircit par d'infâmes rapports , et on écarte de lui tout ce qui pourrait lui  
oayer les yeux. Ces sortes de rois passent leur Vie dans une grandeur  
saoyage et farouche; eux, craignant sans cesse d'être trompés , ils le sont  
toujours inévitablement, et méritent de l'être. Dès qu'on ne parie qu'à un  
petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions et tous  
leurs préjugés: les bons mêmes ont leurs défauts et leurs préventions. De  
plus, on est à la merci des rapporteurs, nation basse et maligne, qui se  
nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les  
petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire; qui se joue, pour  
son intérêt, de la défiance et de l'indigne curiosité d'un prince faible et  
ombrageux. Connaissez donc, mon cher Télémaque, connaissez les  
hommes, examinez-les , faites-les parler les uns sur les autres ; éprouvez-les  
peu à peu ; ne vous livrez à aucun. Profitez de vos expériences, lorsque  
vous aurez été trompé dans vos jugements : car vous serez trompé  
quelquefois ; et les méchants sont trop profonds pour ne surprendre pas les  
bons par leurs déguisements. Apprenez par là à ne juger promptement de  
personne ni en bien ni en mal; l'un et l'autre est très-dangereux: ainsi vos  
erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé  
des talents et de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance:  
car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture: ils aiment mieux de  
l'estime et de la confiance, que des trésors. Mais ne les gênez pas en leur  
donnant un pouvoir sans bornes: tel eût été toi]jours vertueux, qui ne l'est  
plus parce que son maître lui a donné trop d'autorité et 'trop' de richesses.  
Quiconque est assez aimé des dieux •pour trouver dans tout un royaume  
deux ou trois vrais amis, «d'une sagesse^et d'une bonté constante, trouve  
bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent > pour remplir les  
places inférieures.' Par les bons auxquels on se confie^

**The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate**

Z91Z rÈLÉMAQIÛM. on apprend ee qa\*oo ne peut pas dire «riier par «oi-méma sur les autres siûftift. Mais£[iQt-il, disait Tâémaque , se servir de méchants quand ils sont habiles , comme je Tai oi: ^ dire smivent? On est souvent, répomlait Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée et en désordre , on trouve souvent des gens injustes et artificieux qui sont d^à en autorité; ils ont des emplois importants qu'on ne peut leur ôter; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager : il faut les ménager eux'-mêmes, ces hommes scélérats , parce qu'on les craint, et qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un temps, mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie et ia^me confiance , gardez-vous bien de la leur donner jamais, car ils peuvent en abuser, et vous tenir ensuite malgré vous par votre secret; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passagères: traitez-les bien; engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidèles; car vous ne les tiendrez que par là: mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secrètes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre État devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages et droits dont vous êtes sûr , peu à peu les méchants , dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchants : mais en les traitant bien > il faut tâcher de les rendre bons ; il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité : il faut néanmoins peu à peu relever l'autorité, et réprimer les maux qu'ils feraient ouvertement si on les laissait faire. Après tout , c'est un mal que le bien se fosse par les méchants ; et quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néan-moins peu à peu à le faire cesser. Un prince sage, qui ne

LIVRE XVIII. 383 Test que le bon ordre et la justice, parviendra, avec le temps, à se passer des hommes corrompus et trompeurs; il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante. Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation, il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras\* Point du tout, reprit Mentor; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles et vertueux, pour les élever « excite et anime tous ceux qui ont du talent et du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, et qui deviendraient de grands hommes, si l'émulation et l'espérance du succès les animaient au travail! Combien y a-t-il d'hommes que la misère, et l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime! Si donc vous attachez les récompenses et les honneurs au génie et à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes! Mais combien en formerez-vous en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers! Tous exercerez les talents; vous éprouverez l'étendue de l'esprit, et la sincérité de la vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures. Tous les aurez suivis toute leur vie, de degré en degré; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions. Pendant que Mentor raisonnait ainsi avec Télémaque, ils aperçurent un vaisseau phéacien qui avait relâché dans une petite lie déserte et sauvage bordée de rochers affreux. En même temps les vents se turent^ les plus doux zéphirs mêmes semblèrent retenir leurs haleines; toute la mer devint unie comme une glace; les\* voiles abattues ne pouvaient plus animer le vaisseau; l'effort des rameurs, déjà fatigués, était inutile; il fallut aborder en cette lie, qui était plutôt un écueil, qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme, on n'aurait pu y aborder sans un grand péril.

384 TÉLÉNAQIJE. Les Phéaciens, qui attendaient le yent, ne paraissaient pas moins impatients que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpés. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse, roi d'Ithaque, dans la maison du roi Alcinoüs. Celui auquel il s'était adressé par hasard n'était pas Phéacien: c'était un étranger inconnu, qui avait un air majestueux, mais triste et abattu; il paraissait rêveur, et à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque; mais enfin il lui répondit: Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, et où l'on exerce l'hospitalité; mais il n'y est plus, et vous l'y chercheriez inutilement: il est parti pour revoir Ithaque, si les dieux apaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses dieux pénates. A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jeta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardait tristement la mer, fuyant les hommes qu'il voyait, et paraissant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardait fixement; plus il le regardait, plus il était ému et étonné. Cet inconnu, disait-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, et qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis; et je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu; à peine a-t-il daigné m'écouter et me répondre: je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux. Mentor, souriant, répondit: Voilà à quoi servent les malheurs de la vie; ils rendent les princes modérés, sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croient des dieux; ils veulent que les montagnes s'aplanissent pour les contenter; ils comptent pour rien les hommes; ils veulent se jouer de la nature entière. Quand ils entendent parler de

ilVBE XYIII. 385 soaffrance , ils ne saveDt ce que c'est ; c'est un soDge poar eax ; ils n'ont jamais \u la distance du bien et du mal. L'infortune seule peut leur donner de Thumanité» et changer leur cœur de rocher en un cœur humain: alors ils sentent qu'ils sont hommes, et qu'ils doivent ménager les hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est, comme vous, errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez unjour souffrir, ce peuple que les dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger; et que ce peuple sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence ! car les peuples ne souffrent que par les fautes des rois, qui devraient veiller pour les empêcher de souffrir. Pendant que Mentor parlait ainsi, Télémaque était plongé dans la tristesse et dans le chagrin. Il lui répondit enfin avec un peu d'émotion: Si toutes ces choses sont vraies , l'état d'un roi est bien malheureux. Il est l'esclave de tous ceux auxquels il paraît commander; il est fait pour eux;' il se doit tout entier à eux; il est chargé de tous leurs besoins ; il est l'homme de tout le peuple , et de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs faiblesses, qu'il les corrige en père , qu'il les rende sages et heureux. L'autorité qu'il paraît avoir n'est point la sienne ; il ne peut rien faire ni pour sa gloire ni pour son plaisir : son autorité est celle des lois ; il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des lois pour les faire régner; il faut qu'il veille et qu'il travaille pour les maintenir: il est l'homme le moins libre et le moins tranquille de son royaume ; c'est mn esclave qui sacrifie son repos et sa liberté pour la liberté et la félicité publique. Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple , comme un berger de son Télémat/ue, 25

386 TÉLÉMAQUE. troupeau, ou comme un père de sa famille: mais trouvezvous , mon cher Télémaque, qu'il scit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige les méchants par des punitions; il encourage les bons par des récompenses; il représente les dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les lois? Celle de se mettre au-dessus des lois est une gloire fausse qui ne mérite que de l'horreur et du mépris. S'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne saurait trouver aucune paix dans ses passions et dans sa vanité: s'il est bon , il doit goûter le plus pur et le plus solide de tous les plaisirs à travailler pour la vertu , et à attendre des dieux une éternelle récompense. Télémaque, agité au dedans par une peine secrète, semblait n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli , et qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnait , contre ses véritables sentiments, un esprit de contradiction et de subtilité pour rejeter les vérités que Mentor expliquait. Télémaque opposait à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi ! disait-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes qui ne vous aimeront peut-être jamais, et pour faire du bien à des méchants qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire ! Mentor lui répondait patiemment: Il faut compter sur l'ingratitude des hommes , et ne laisser pas de leur faire du bien ! il faut les servir moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des dieux, qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu: si les hommes l'oublient, les dieux s'en souviennent, et le récompensent. De plus, si une multitude est ingrate , il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante et capricieuse , ne laisse pas de faire tôt ou tard une espèce de justice à la véritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ! ne travaillez point uniquement à les rendre puissants, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs:

LIVRE XVIII 387 'Cette gloire, cette abondance et ces délices les corrompent ; ils n'en seront que plus méchants, et par conséquent plus ingrats: c'est leur faire un présent funeste; c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le désintéressement: en les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats; vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu; et la vertu, si elle est solide, les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi , en leur donnant les véritables biens , vous vous ferez du bien à vous-même, et vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des princes qui ne les ont jamais exercés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes,, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Si au contraire il travaillait, par ses exemples et par son autorité, à les rendre bons, il trouverait le fruit de son travail dans leur vertu; ou du moins il trouverait dans la sienne et dans l'amitié des dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes. À peine ce discours fut-il achevé, que Xélemaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens du vaisseau qui était arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venaient, où ils allaient, et s'ils n'avaient point vu Ulysse. Le vieillard répondit: Nous venons de notre lie, qui est celle des Phéaciens: nous allons chercher des marchandises vers l'Épire. Ulysse, comme on vous l'a déjà dit, a passé dans notre patrie ; mais il en est parti. Quel est , ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu: mais on dit qu'il se nomme Cléomènes; qu'il est né en Phrygie ; qu'un oracle avait prédit à sa mère , avant sa nais<sup>25</sup>\*

358 TÉLÉMAQUE. sance, qu'il serait roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie, et que s'il y demeurait, la colère des dieux se ferait sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parents le donnèrent à des matelots, qui le portèrent dans l'île de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avait un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable, et adroit à tous les exercices du corps; il s'appliqua même, avec beaucoup de goût et de génie, aux sciences et aux beaux-arts. Mais on ne put le souffler dans aucun pays: la prédiction faite sur lui devint célèbre: on le reconnut bientôt partout où il alla; partout les rois craignaient qu'il ne leur enlevât leurs diadèmes. Ainsi il est errant depuis sa jeunesse, et il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter. Il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien; mais à peine est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance, et l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher, et choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure; ses talents éclatent, dit-on, toujours malgré lui, et pour la guerre, et pour les lettres, et pour les affaires les plus importantes: il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévue qui l'entraîne, et qui le fait connaître au public. C'est son mérite qui fait son malheur; il le fait craindre» et l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré partout, mais rejeté de toutes les terres connues. Il n'est plus jeune, et cependant il n'a pu encore trouver aucune cote, ni de l'Asie, ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos. Il paraît sans ambition, et il ne cherche aucune fortune; il se trouverait trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie; car il sait qu'il ne pourrait porter que le deuil et les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il souffre, ne lui paraît point désirable; il court malgré lui après elle, par une triste fa

LITRE XVm. 3S9 falitë, lie royaume en royaume; et elle semble fuir derant lui , pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse\*  
Funeste présent des dieux qui trouble tous ses plus beaux jours , et qui ne lui causera que des peines dans Tâge où rhomme infirme n'a plus besoin que de repos ! Il s'en ya, dit-il , chercher vers la Thrace quelque peuple sauvage et sans lois, qu'il puisse assembler, policer, et gouverner pendant quelques années; après quoi, l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus florissants : il compte de se retirer alors en liberté dans un village de Carie , où il s'adonnera à l'agriculture y qu'il aime passionnément. C'est un homme sage et modéré, qui craint les dieux, qui connaît bien les hommes, et qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. VoiU ce qu'on raconte de cet étranger dont vous me demande! des nouvelles. Pendant cette conversation , Télémaque retournait souvent ses yeux vers la mer, qui commençait à être agitée. Le vent soulevait les flots, qui venaient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Bans ce moment, le vieillard dit à Télémaque : Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage : on s'embarque ; on n'entend que cris confus sur ce rivage , par l'ardeur des mariniers impatients de partir. Cet inconnu, qu'on nommait Cléomènes, avait erré quelque temps dans le milieu c^ l'Ile , montant sur le sommet de tous les rochers, et considérant de là les espaces immenses des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avait point perdu de vue , et il ne cessait d'observer ses pas. Son cœur était attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, et servant de jouet à une rigoureuse fortune, loin de sa patrie. Au moins, disait-il en lui-même , peut-être reverrai-je Ithaque ; mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygïe. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissait la peine de Télémaque. Enfin

890 TÉLÉIUQUI. cet homme, voyaDt son Tais8eaii.prét, était descenda de ces rochers escarpes avec autant de vitesse et d'agilité, qu'ÂpoUoD dans les forêts de Lycie, ayant noué ses chevem blonds, passe an travers des précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs et les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaissean, qui fend l'onde amère, et qui s'éloigne de la terre. Alors une impression secrète de douleur saisit le cœur de Télémaque ; il s'a£Qige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer. En même temps , il aperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente, couchés sur l'herbe et profondément endormis. Ils étaient las et abattus: le doux sommeil s'était Insinué dans leurs membres ; et tous les humides pavots de la nuit avaient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avaient été si attentifs et si diligents pour profiter du vent favorable. Mais il est encore plus occupé h regarder le vaisseau phéacien prêt à disparattre au milieu des flots, qu'à marcher vers les Saleniins pour les éveiller ; un étonnement et un trouble secret tient ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti , dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'oode azurée. Il n'écoute pas même Mentor qui lui parle, et il est tout hors de lui-même , dans un transport semblable à celui des Ménades , lorsqu'elles tiennent le thyrses en main , et qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hèbre, avec les monts Rhodope et Ismare. Enfin, il revient un peu de cette espèce d'enchantement; et les larmes recommencent à couler de ses yeux. Alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque» de vous voir pleurer; la cause de votre douleur, qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor: c'est la nature qui parle, et qui se fait sentir; c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion est

LIVRE XYIII. 391 le grand Ulysse : ce qu'un vieillard phéacien  
vous a raconté de lui, sous le nom de Cléomène , n'est qu'une fiction faite  
pour cacher plus sûrement le retour de votre père dans son royaume. Il s'en  
va tout droit à Ithaque ; déjà il est bien près du port , et il revoit enfin ces  
lieux si longtemps désirés, Vos yeux Font vu, comme on vous l'avait prédit  
autrefois, mais sans le connaître: bientôt vous le verrez, et vous le  
connaîtrez, et il vous connaîtra; mais maintenant les dieux ne pouvaient  
permettre votre reconnaissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a pas été moins  
ému que le vôtre ; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un  
lieu où il pourrait être exposé à des trahisons , et aux insultes des cruels  
amants de Pénélope. Ulysse, votre père, est le plus sage de tous les hommes  
; son cœur est comme un puits profond ; on ne saurait y puiser son secret. Il  
aime la vérité, et ne dit jamais rien qui la blesse : mais il ne la dit que pour  
le besoin ; et la sagesse , comme un sceau , tient toujours ses lèvres fermées  
à toute parole inutile. Combien a-t-il été ému en vous parlant!- combien  
s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir! que n'a-t-il pas souffert  
en vous voyant ! Voilà ce qui le rendait triste et abattu. Pendant ce discours ,  
Télémaque , attendri et troublé, ne pouvait retenir un torrent de larmes ; les  
sanglots l'empêchèrent même longtemps de répondre; enfin il s'écria: Hélas  
I mon cher Mentor, je sentais bien dans cet inconnu je ne sais quoi qui  
m'attirait à lui et qui remuait toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne  
m'avez-vous pas dit, avant son départ, que c'était Ulysse, puisque vous le  
connaissiez? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, et sans faire  
semblant de le connaître? Quel est donc ce mystère? Serai-je toujours  
malheureux? Les dieux irrités me veulent-ils tenir comme Tantale altéré,  
qu'une onde trompeuse amuse, s'enfuyant de ses lèvres? Ulysse, Ulysse,  
m'avez-vous échappé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus l peut-être  
que les amants de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me  
préparaient. Au moins, si je le

392 TÉLÉHAQCE. suivais, jç mourrais avec lui! O Ulysse! 6  
Ulysse! si la tempête ne vous rejette point encore contre quelque écueil  
(car j'ai tout à Craindre de la fortune ennemie), je tremble de peur que vous  
n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'à Agamemnon à Micènes.  
Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant  
je l'embrasserais; je serais déjà avec lui dans le port d'Ithaque; nous  
combattrions pour vaincre tous nos ennemis. Mentor lui répondit en  
souriant: Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits:  
vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre père sans le  
reconnaître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'était  
pas mort? Aujourd'hui, vous en êtes assuré par vos propres yeux; et cette  
assurance, qui devrait vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume!  
Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le  
plus désiré, dès qu'il le possède, et il est ingénieur pour se tourmenter sur ce  
qu'il ne possède pas encore. C'est pour exercer votre patience, que les dieux  
vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu;  
sachez que c'est le plus utile de votre vie, car ces peines servent à vous  
exercer dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent  
commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi et des autres  
hommes: l'impatience, qui paraît une force et une vigueur de l'âme, n'est  
qu'une faiblesse et une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait  
pas attendre et souffrir est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret;  
l'un et l'autre manque de fermeté pour se retenir: comme un homme qui  
court dans un chariot, et qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand  
il le faut, ses coarsiers fougueux; ils n'obéissent plus au frein; ils se  
précipitent; et l'homme faible, auquel ils échappent, est brisé dans sa chute.  
Ainsi l'homme impatient est entraîné, par ses désirs indomptés et farouches,  
dans un abîme de malheurs -. plus sa puissance est grande, plus son  
impatience lui est

LIVRE XYIII. 393 funeste; il n'attend rien; il ne se donne le temps de rien mesurer; il force toutes choses pour se contenter; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr ; il brise les portes , plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre: il veut moissonner quand le sage laboureur sème ; tout ce qu'il fait à la hâte et hors contre-temps est mal fait, et ne peut avoir de durée , non plus que ses désirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, et qui se livre à ses désirs impatients pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient , mon cher Télémaque, que les dieux exercent tant votre patience, et semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez se montrent à vous, et s'enfuient comme un songe léger que le réveil fait disparaître, pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence , et que les peines que vous souffrez en le cherchant. Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme allait avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout à coup, et l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon. L'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel ; il reconnaît la puissante protection de la déesse. A peine le sacrifice est-il achevé , qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il aperçoit tout à coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme : les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparaissent, quand l'Aurore , de ses doigts de rose , ouvre les portes de l'orient, et enflamme tout l'horizon ; ses yeux creux «t austères se changent en des yeux bleus d'une douceur céleste et pleins d'une flamme divine; sa barbe grise et né

394 TÉLÉMAQUE. B. gligée disparaît; des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grâce, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnaît un visage de femme, avec un teint pins uni qu'une fleur tendre : on y voit la blancheur des lis mêlés de roses naissantes : sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse, avec une majesté simple et négligée. Une odeur d'ambrosie se répand de ses cheveux flottants ; ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le soleil, en se levant, peint les sombres voûtes du ciel, et les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche pas du pied à terre ; elle coule légèrement dans l'air, comme un oiseau le fend de ses ailes : elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes et les nations les plus guerrières ; Mars même en serait effrayé. Sa voix est douce et modérée, mais forte et insinuante ; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, et qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse. Sur son casque paraît l'oiseau triste d'Athènes, et sur sa poitrine brille la redoutable égide. A ces marques, Télémaque reconnaît Minerve, dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son père ! U voulait en dire davantage ; mais la voix lui manqua ; ses lèvres s'efforçaient en vain d'exprimer les pensées qui sortaient avec impétuosité du fond de son cœur : la divinité présente l'accablait, et il était comme un homme qui, dans un songe, est oppressé jusqu'à perdre la respiration, et qui, par l'agitation pénible de ses lèvres, ne peut former aucune voix. Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences sensibles, les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : car quel est l'homme qui peut gou-

LIVRE XVIII. 395  
Terner sagement, s'il n'a jamais souffert, et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité? Vous avez rempli<sup>^</sup> comme votre père, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment: combattez avec lui, obéissez-lui comme le moindre de ses sujets; donnez-en l'exemple aux autres. H vous donnera pour épouse Antiope, et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté, que la sagesse et la vertu. Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler rége d'or: écoutez tout le monde; croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même: craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laissez voir aux autres que vous avez été trompé. Aimez les peuples; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes les plus violents et les plus dangereux. Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voudrez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvénients, et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue: celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime. • Fuyez la insolence, le faste, l'aproveite; mettez votre gloire dans la simplicité; que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornements de votre personne et de votre palais; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai bonheur. N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire<sup>^</sup> mais pour le bien des peuples. Les

396 TÉLÉMAQUE. . biens qu'ils font s'étendent jusque dans les siècle^ les plu^\* éloignés : les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération , jusqu\*à la postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles. Surtout soyez en garde contre votre humeur: c'est uo ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à la mort ; il entrera dans vos conseils ; et vous trahira , si vous Técoutez. L'humeur {ait perdre les occasions les plus importantes : elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, faible, vil et insuppojrtable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les di^x, ATélémaque ; cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix , la joie , les plaisirs purs , la vraie liberté , la douce abondance , la gloire sans tache. Je vous quitte, 6 fils d'Ulysse; mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est temps que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous , en Phénicie et à Salente, que pour vous accoutumer 4 être privé de cette douceur, comme on sèvre les enfants lorsqu'il est temps de leur 6ter le lait pour leur donner des aliments solides. A peine la

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

X

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

^